10365

BIBLIOTHEQUE
DE COUR, DE VILLE,
ET DE CAMPAGNE,

CONTENANT

LES BONS MOTS DE PLUSIEURS Rois, Princes, Seigneurs de la Cour, & autres Perſonnes Illuſtres,

AVEC

Un choix des meilleures Piéces de Poëſie des Poëtes célébres, Latins & François, tant Anciens que Modernes; de penſées ingénieuſes propres à orner l'eſprit; d'Anecdotes ſingulieres, & de Remarques critiques ſur differens Ouvrages.

On y trouve auſſi un aſſemblage de Traits naïfs, Gaſcons & Comiques; des Traits d'hiſtoire les plus curieux & une collection exacte des Bons mots & des Apophthegmes des Anciens.

Nouvelle Edition conſidérablement augmentée.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

A PARIS, AU PALAIS,

Chez Théodore LE GRAS, au troiſiéme Pilier de la Grand-Sale, à l'L couronnée.

M. DCC. XLVI.

BIBLIOTHEQUE DE COUR, DE VILLE ET DE CAMPAGNE.

ON ſe joua en préſence du Cardinal de Richelieu, & avec ſon aveu, de la crédulité d'un bon Evêque. Un Gentilhomme ſe plaça auprès du Cardinal, & appella l'Evêque par ſon nom, avec le goſier ſeulement, & ſans remuer les lévres. Ceux qui ont ce talent font entendre une voix qui ſemble venir de loin. L'Evêque qui étoit près du Cardinal, fut fort étonné, il tournoit la tête de tout côté avec inquiétude. Il ſe remit pourtant de ſa ſurpriſe, parce que la voix ceſſa pendant quelque tems. Mais elle ſe fit entendre de nouveau. L'Evêque alors dit au Cardinal : Je demande

Tour joué à un Evêque en préſence du Cardinal de Richelieu.

pardon à votre Eminence ; mais il faut que je parle à mon pere qui eſt mort depuis peu de jours, il a quelques ordres à me preſcrire. Voyez, demandez-lui ce qu'il veut, dit le Cardinal. L'Evêque ſe jettant à genoux avec ſon chapelet à la main où pendoient pluſieurs Médailles d'or : Parlez, dit-il, mon Pere ; voulez-vous m'ordonner quelque choſe ? C'eſt pour ton ſalut, dit l'Eſprit prétendu, que je te viens parler. Attache-toi plutôt à convertir les Hérétiques qu'à demeurer à la Cour. Commence par celui qui eſt auprès de ce lit, & lui jette ton chapelet au cou. L'Evêque ſe leva tout ſaiſi de frayeur, il s'approcha du Gentilhomme, il l'exhorta à ſe convertir, & lui dit les raiſons les plus preſſantes que ſa piété lui pût ſuggerer, & ayant épié un moment favorable, il paſſa ſon chapelet au cou du Gentilhomme, en lui diſant qu'il ne pouvoit plus ſe défendre. Celui-ci, Comédien juſqu'à la fin, feignit d'être touché ; il répondit en ôtant le chapelet de ſon cou, & le mettant dans ſa poche : Oui, Monſeigneur, je me rens à la vérité ; une preuve de cela, c'eſt que

j'ai une grande dévotion pour le Chapelet.

¶ Il faut ſouvent effacer avant que de conduire un Ouvrage d'eſprit à ſa perfection. Pelliſſon appelloit les ratures les mouches des Muſes. Clélie écrivit à une Dame : Je n'ai pas eu le tems de récrire ma Lettre, j'y ai fait pluſieurs ratures, cette bigarrure pourra vous paroître étrange, j'ai mieux aimé déplaire à vos yeux qu'à la délicateſſe de votre goût. Bon mot de Pelliſſon.

¶ Monſieur D... très-galant homme avoit l'unique défaut d'être entêté de ſa naiſſance. Un homme d'eſprit parlant de lui, dit : C'eſt dommage qu'il ſoit Gentilhomme.

¶ Les Italiens ne ſont point les rivaux des François pour la bravoure. Sorbiere le Médecin raconte, qu'un parti Italien de deux cens Maîtres, rencontra en Piémont un parti François au nombre de quarante tout au plus ; ils étoient en guerre. Le premier parti alla au qui vive ; le ſecond répondit fiérement, *Inimici*. Cette fierté étonna tellement les Italiens, qu'ils ſaluérent les François, en leur diſant : *Servitori Signori inimici*, & ils prirent la fuite. Les François les Ennemis trop honnêtes.

pourſuivirent & firent pluſieurs Priſonniers.

¶ Un Gaſcon grand mangeur, & brouillé avec le Dieu des richeſſes, faiſoit cette priere.

Gaſconade. Grand Dieu ! daigne augmenter mon bien & mon crédit,
Ou retranche mon appétit.

Remede contre la Satyre. ¶ Il eſt triſte que la Poëſie ait été ſouvent deshonorée dans pluſieurs Poëtes Satyriques par maints coups de bâton, dont on a ſalué leur dos.

Un célébre Auteur Satyrique ;
Grace à la vertu du bâton,
A changé de note & de ton.
Ce remede quand on l'applique ;
Mille fois mieux qu'une replique,
Range la rime à la raiſon.

Belle Epitaphe. ¶ L'Epitaphe de d'Ablancourt compoſée par le Sieur des Réaux, mérite de paſſer à la poſterité.

L'illuſtre d'Ablancourt repoſe en ce tombeau,
Son génie à ſon ſiécle a ſervi de flambeau.
Dans ſes fameux écrits toute la France admire
Des Grecs & des Romains les précieux tréſors.
A ſon trépas l'on ne peut dire,
Qui perd le plus des vivans ou des morts.

¶ La Couronne de Philippe V. deux fois chancelante, s'eſt deux fois ſoutenue par les Victoires d'Almanza & de Villavicioſa; elle s'eſt enfin affermie par les derniers Traités de Paix. Dans toutes les révolutions de l'Eſpagne, le cœur de cette Monarchie a toujours été bon: je veux dire que la fidélité des Caſtillans a été inviolable. Et c'eſt d'eux particulierement que le Marquis de Monteleon a voulu parler, quand remerciant la Reine Anne de la paix qu'elle procura à toute l'Europe, il dit à cette Princeſſe: Il n'eſt point d'Eſpagnol qui ne vous doive la vie; vous la conſervez à chacun d'eux par cette paix; car ils étoient tous dans la réſolution de périr pour maintenir leur Roi ſur le trône.

Fermeté inebranlable des Caſtillans en faveur de Philippe V.

¶ Philippe V. a l'eſprit François & le cœur Eſpagnol. Quand les Peuples & les Grands d'Eſpagne auroient été appellés au Conſeil de ſa Naiſſance, ils n'auroient pas demandé qu'il eût d'autres qualités que celles qu'il poſſede.

Excellent trait de bonté de Philippe V.

Au commencement du régne de ce Monarque, le fils d'un Grand d'Eſpagne paſſant par une petite Ville de ce Royaume, ne voulut pas permet-

tre que des Commis établis pour lever les droits du Roi, fouillaſſent ſes bagages. Comme ils voulurent paſſer outre, il ordonna à ſes gens de tirer ſur eux; ils en tuérent deux & écarterent les autres. L'affaire étant portée au Conſeil Privé, le Roi demanda au Pere de ce jeune Seigneur, à quelle peine il le condamnoit? Ce Grand d'Eſpagne répondit qu'il méritoit la mort. Vous l'avez jugé en Roi, reprit Philippe V. je le vais juger en Pere: Je le relegue dans une de vos terres pour une année.

Plaiſanterie ſur un ſtupide.

¶ On dit d'un homme qui paſſe pour bête, qu'il a été baptiſé ſous condition. Voici le fondement de cette raillerie: Lorſqu'une femme a mis au monde un monſtre qui a une tête humaine, le Prêtre qui lui confere le Baptême, lui dit: Si tu es homme, je te baptiſe.

¶ Sous le régne de Louis XIII. un Partiſan qui s'appelloit Belrieux, ſe faiſoit nommer Bérieux, il vouloit qu'on le confondît avec une famille de ce nom, dont la nobleſſe étoit ancienne. Un Plaiſant dit, que ce Partiſan avoit tellement volé qu'il avoit uſé ſon aîle.

¶ Une belle pointe qui ſera même du goût de ceux qui n'aiment pas ces jeux d'eſprit, eſt celle que dit Louis le Gros à la plaine de Brenneville, où il donna bataille à Henri I. Roi d'Angleterre. Un ſoldat ennemi ayant pris le cheval de Louis le Gros par la bride, cria : Le Roi eſt pris ; ce Prince l'abattit à ſes pieds d'un coup de ſabre, en lui diſant : Apprens qu'au jeu des Echecs on ne prend jamais le Roi. Pointe heureuſe de Louis le Gros.

Un Hiſtorien en parlant de cette bataille, où la victoire balança longtems, dit qu'elle vola tour à tour ſur les enſeignes des deux armées.

¶ Combien de Juges, ou diſtraits, ou vaincus par le ſommeil, jugent enſuite avec précipitation. Je ne ſuis pas un Auteur aſſez grave pour faire des leçons aux Magiſtrats. Je me contenterai de leur propoſer le Sr*** pour modéle. Ce Juge fameux ſuivoit dans ſes jugemens les régles les plus pures de l'équité. Aſſis ſur le Tribunal, il étoit toujours ſur ſes gardes, pour ne pas ſe laiſſer ſurprendre à la paſſion des Parties. Tyranniſé par le ſommeil, il s'y livra dans une Audience ; & ce fut l'unique fois de ſa Eloge d'un Juge intégre.

viequ'il accorda au Palais un pareil avantage à Morphée. Pour réparer cette faute, quand il fut aux opinions, il n'oublia rien pour s'inſtruire de la cauſe. Le Préſident lui en dit le précis, le Sr ** donna enſuite ſa voix. Les opinions furent fort balancées. Celui qui gagna eut l'avantage d'une voix ſeulement. Le Sr ** après le Jugement ſoupçonna qu'il pouvoit avoir mal jugé. Il ſe fit apporter chez lui les ſacs des Parties, & après avoir examiné le procès avec une grande attention, il vit que ſon ſoupçon étoit bien fondé, & il jugea que ſa voix avoit fait pencher la balance du côté de celui qui ne devoit pas gagner dans les régles. Combien de Juges ſe feroient étourdis là-deſſus, ayant un prétexte auſſi ſpécieux que celui qui ſe préſente dans une cauſe douteuſe, où il ſemble qu'on peut uſer, ſans intereſſer ſa conſcience, de la liberté de prendre le parti qui plaît davantage. Un Juge qui a fait un Recueil de pluſieurs Queſtions de Droit, a mis à la marge, à côté de celles qui ſont douteuſes, *Queſtion pour l'ami :* voulant dire que dans ces occaſions-là on pouvoit pencher pour un ami. Le

Sr ** ne ſe laiſſa point éblouir par un pareil raiſonnement ; il manda la Partie qui avoit perdu ſon procès, & la rembourſa du principal & des dépens conſiderables, auſquels elle étoit condamnée.

¶ Danès Evêque de Lavaur qui aſſiſta au Concile de Trente, preſcrivit dans un diſcours qu'il y fit, des régles pour la conduite du Souverain Pontife. Un Cardinal interrompit cet Evêque en diſant : *Gallus cantat*, c'eſt un François qui chante. Danès répondit ſur le champ : *Utinam ad Galli cantum Petrus reſipiſceret*, plût à Dieu que ce François par ſon chant, pareil à celui du coq, pût convertir Pierre, & il pourſuivit ſon diſcours. On ne peut pas conſerver le jeu de mots de *Gallus*, qui ſignifie en Latin un François & un coq. Maurice le Tellier Archevêque de Reims diſoit qu'il préféreroit l'honneur d'avoir fait cette réponſe à la dignité de Cardinal.

Belle repartie de Danès, Evêque de Lavaur.

¶ La crédulité des hommes, & particulierement des femmes, a multiplié les contes des Sorciers, des apparitions des ames des morts. Nos grand-meres, nos meres même, qui nous ont bercés dans notre enfance de

Sur les Sorciers, les Revenans.

ces vaines hiſtoires, ont jetté dans nos eſprits des racines d'une opinion que la raiſon la plus forte a de la peine à arracher. L'Ecriture-Sainte qui eſt la régle de la foi, m'apprend que les Sorciers ſont poſſibles. L'Hiſtoire des Magiciens de Pharaon, de l'évocation de l'ombre de Samuël, dans l'Ancien Teſtament, & Simon Magicien dans le Nouveau, me convainquent de cette vérité. A l'égard des hiſtoires d'eſprits, puiſque pluſieurs morts reſſuſciterent à la mort de Jeſus-Chriſt, il s'enſuit que les ames des morts peuvent bien apparoître. Mais je crois que ces événemens ſont ſi rares, qu'excepté ceux qui ſont rapportés dans l'Ecriture-Sainte, le meilleur parti eſt de rejetter preſque tous les récits que l'on en fait. Une expérience de Chymie prouve que l'apparition des Spectres dans les cimetieres peut avoir une cauſe fort naturelle. Dans une fiole où l'on a conſumé une plante, les parties les plus légeres de la cendre s'exaltent, & repreſentent la figure de la plante. De même dans les cimetieres les parties les plus légeres des corps morts, peuvent s'élever & former les Spectres que l'on voit.

La ſageſſe de Dieu ne lui permet de ſortir des loix qu'il s'eſt preſcrites dans l'ordre de la nature, que pour des cauſes qui le méritent, ſelon ſon Jugement, celui des hommes ſeroit une fauſſe régle. Il eſt certain qu'un Sorcier avec le pouvoir qu'on lui attribue, peut troubler cet ordre de la nature. Il faut porter le même jugement ſur l'apparition des Eſprits. Adieu le merveilleux de la plupart des contes que l'on nous débite. Adieu toutes ces illuſions que d'habiles fourbes ont ſçu faire valoir au gré de leurs interêts, pour faire donner dans leurs piéges des eſprits foibles & crédules. Je crois avec le Pere Mallebranche, qu'il y a de faux Sorciers qui le ſont de bonne foi par la force de leur imagination. J'ai connu une Dame d'eſprit, fille d'un célébre Magiſtrat, qui m'a aſſuré, qu'après la mort de ſon Pere, elle le voyoit entouré de cliens dans ſon cabinet. Elle ſçavoit que ſon imagination la trompoit dans le tems qu'elle lui offroit cet objet.

¶ Je ne ſuis pas ſurpris que ces vaines hiſtoires qui ſemblent avoir quelque fondement, ayent cours dans le monde : mais le comble de mon

Extravagances des Cabaliſtes.

étonnement eſt de voir beaucoup de gens qui donnent dans les erreurs de la Cabale, & qui adoptent les viſions les plus creuſes. Ils ne peuvent appuyer leur croyance que ſur des hiſtoires débitées par des Viſionnaires qui ſe ſont fait illuſion à eux-mêmes. Quand nous voyons des gens d'eſprit qui donnent tête baiſſée dans de pareilles chimeres, rien ne nous prouve mieux le penchant extraordinaire de l'homme à recevoir une opinion extravagante dès qu'elle approche du merveilleux. Ces Cabaliſtes qui ſe conſument en raiſonnemens ſpécieux, ont la témérité de vouloir que les myſteres de la Cabale ſoient renfermés dans l'Ecriture-Sainte : Quelle impiété ! Je m'attens bien à être regardé en pitié par les Cabaliſtes. Ils ne ſe contenteront pas d'admirer mon ignorance, ils ſe récrieront encore ſur l'obſtination avec laquelle je veux demeurer dans mon erreur. Leur mépris me touche peu, la magnificence de leurs raiſonnemens & de leurs expreſſions ne fait aucune impreſſion ſur moi. Après cela il faut avouer que je ne ſuis pas un enfant de lumiere. Mais, me diront-ils, refutez ſerieuſe-

ment nos opinions. Je répondrai que je n'ai garde de prendre cette voie. Je me mettrois dans le rang d'un homme qui voudroit détruire ſérieuſement les Contes des Fées. Oui les Contes des Fées: Patience, je ne deſeſpere pas que quelque jour des gens d'eſprit ne ſoutiennent qu'ils ſont très-vrais. En verité, je trouve une ſi grande parité entre ces contes-là & ceux de la Cabale, que je m'étonne que l'on differe tant de prendre ce parti.

¶ Un homme qui n'eſt pas en argent comptant, quoiqu'il poſſede beaucoup d'immeubles, eſt-il veritablement riche? Obligé de donner une groſſe ſomme, il demandera du tems; du moins il ne ſera pas dans la premiere claſſe des gens aiſés. Mais un homme, qui au premier ſigne fera un payement conſiderable, qui a des fonds toujours prêts; voilà un homme aiſé, opulent, un heureux du ſiécle. De même un Sçavant qui a dans ſa tête tous les tréſors des Grecs & des Latins; mais ces tréſors ſeront pour lui des immeubles; il ne les pourra pas convertir ſur le champ en or & en argent, je veux dire, qu'il

Il y a pluſieurs eſpeces de Sçavans; Quels ſont ceux qui ſont du premier ordre.

lui faut du tems pour diſpenſer ſa ſcience ; eſt-il veritablement ſçavant ? Je demanderois même, eſt-il homme d'eſprit ? Du moins ſa ſcience & ſon eſprit ne ſont pas de la premiere claſſe. Mais un Sçavant qui eſt toujours prêt à fournir à la converſation, qui change en petite monnoie tous ſes tréſors de ſcience & d'eſprit, qui ſur le champ fera un payement conſiderable ; je veux dire que s'il eſt obligé de dire ſon ſentiment ſur une matiere difficile & épineuſe, il parlera avec beaucoup de juſteſſe & de préciſion, & dira des choſes exquiſes, ſes fonds ſeront toujours prêts ſur chaque ſujet qui ſe préſentera. Voilà un véritable Sçavant. Voilà un eſprit riche, aiſé, du premier ordre. Un homme qui n'aura qu'un petit fonds d'argent comptant brillera davantage, & ſera plus propre pour le commerce que celui qui aura un immeuble d'un plus grand prix. Un homme qui aura un eſprit de converſation, une légere teinture des ſciences, ſe diſtinguera davantage qu'un Sçavant qui n'aura pas la ſcience du monde, qui apportera dans les compagnies un eſprit rêveur & abſtrait. Cette facilité de par-

ler d'abord ſur toutes ſortes de ſujets en termes propres & avec juſteſſe, je la définirois volontiers la facilité qu'on a de faire ſur le champ un payement.

¶ Mais un don que j'eſtime infiniment, c'eſt la préſence d'eſprit, qui dans des conjonctures difficiles & embarraſſantes vous dégage ſur le champ d'un mauvais pas, c'eſt ce don là que pluſieurs femmes poſſedent au ſouverain degré. Préſence d'eſprit.

¶ Damon ſe retira d'un mauvais pas par une préſence d'eſprit. Un Abbé voulut ſçavoir s'il en étoit eſtimé. Il obtint d'un Officier de ſes amis chez qui Damon devoit ſe rendre, qu'il lui permît de ſe cacher derriere une tapiſſerie, tandis qu'on mettroit la converſation ſur ſon chapitre, & qu'on preſſeroit Damon de dire là-deſſus ce qu'il penſeroit. Ce deſſein s'exécuta comme il fut projetté. Damon qui n'eſtimoit pas l'Abbé, le dépeignit comme un mauvais eſprit, qui ignoroit la ſcience de ſe faire des amis; un fourbe, un homme à deux viſages. Dans le tems qu'il faiſoit ce portrait, il ſoupçonna à l'air de l'Officier & de quelques autres perſonnes

qui étoient dans la confidence, qu'on lui jouoit quelque tour. Il remarqua même que l'Officier avoit peine à contenir une grande envie de rire. Il prit ſur le champ ſon parti. Ce que je viens de vous dire de cet Abbé, pourſuivit-il, c'eſt le langage de ſes ennemis qui le connoiſſent mal, ou qui ne lui veulent pas rendre juſtice. Ceux qui l'ont pratiqué & qui le connoiſſent à fond, diſent que s'il n'a point d'amis, c'eſt qu'il ne ſe jette pas, comme beaucoup de gens, à la tête de tout le monde, & qu'avant de placer ſon amitié, il cherche des perſonnes qui la méritent. On l'appelle fourbe & homme à deux viſages, parce qu'il aura nui à des gens qui briguoient des Bénéfices, où ils auroient été le ſcandale de l'Egliſe. Il a cru que ſa conſcience l'engageoit à traverſer ces gens-là. S'il leur faiſoit un bon accueil, c'eſt que la ſcience du monde qu'il poſſede le portoit à leur donner ces marques extérieures d'eſtime qui ne doivent point être tirées à conſéquence. Damon ajoûta que c'étoit là le vrai caractere de l'Abbé; que le tems le dévoileroit & forceroit ſes ennemis à rendre juſtice à

ſon mérite. L'Abbé ſortit alors de l'endroit où il étoit caché, & alla embraſſer Damon, qui témoigna être fort ſurpris de le voir là, & querella l'Officier de lui avoir fait un pareil myſtere qui l'auroit pu brouiller avec l'Abbé, ſi n'ayant pas eu pour lui un fonds d'eſtime, il en eût mal parlé.

¶ Un homme de la Cour jouant au Piquet avec le Cardinal Mazarin, le réduiſit, pour éviter d'être capot, à ne ſçavoir lequel il garderoit de deux as qu'il avoit encore à la main. Ce Cardinal attendoit que quelque Courtiſan officieux lui donnât un avis ſalutaire. Il témoignoit qu'il alloit lâcher, tantôt l'un tantôt l'autre des deux as. Il ſembloit qu'il alloit jetter celui dont il devoit ſe défaire. Mais le joueur lui marcha ſur le pied, comme pour l'avertir de n'en rien faire. Ce Miniſtre exécuta l'avis & fut capot. Après le jeu il ſe plaignit en diſant: Qui eſt celui qui m'a marché ſur le pied; & qui m'a fait faire une ſotiſe? C'eſt moi, Monſeigneur, lui répondit le Joueur, je ne crois pas être obligé de vous donner de bons avis.

¶ Ce même Cardinal au même jeu fut encore ſurpris plus finement. Il

jouoit mille piſtoles en une partie avec un Courtiſan de diſtinction. Celui-ci jugea qu'il le pouvoit faire capot & le gagner, s'il lui perſuadoit qu'il avoit trois valets, dont il en avoit écarté un. Il compta le point & le reſte de ſon jeu juſqu'à vingt. Et après avoir rêvé un moment, il jetta ſa premiere carte & compta vingt-trois. Le Miniſtre lui demanda de quoi il les comptoit ? Le Courtiſan recommença à compter ſon jeu, & y ajoûta trois valets. Le Miniſtre dit qu'il ne les avoit pas nommés avant que de jouer ſa premiere carte. Le Courtiſan ſoutint le contraire, & offrit de parier cent piſtoles ; le Miniſtre accepta la propoſition. Les Spectateurs condamnerent le Courtiſan, qui continuant à jouer les cartes, fit capot le Miniſtre, qui garda l'as du valet que ſon adverſaire, plus fin que lui, avoit écarté.

Critique de Deſpreaux.

¶ Les Cenſeurs de Deſpreaux n'ont pas obſervé que ce Poëte s'efforce de prouver dans ſa Satyre à Moliere qu'il eſt au rang des eſprits ſublimes. Il s'y prend d'autant plus délicatement, que pour inſinuer cette opinion, il affecte une fauſſe modeſtie. L'eſprit de cette

Satyre eſt de faire ſentir que l'Auteur n'eſt point content de ſes Ouvrages ; tantôt il dit :

Ainſi recommençant un Ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

Tantôt il ſe plaint, en diſant :

Et qu'un démon jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire poliment.

Il prétend qu'un mauvais Ecrivain eſt dans une ſituation d'eſprit toute contraire.

Un ſot en écrivant fait tout avec plaiſir,
Il n'a point en ſes Vers l'embarras de choiſir,
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement en ſoi-même il s'admire.

Enfin il vient à ſon portrait, afin de me conformer à ſon idée.

Mais un eſprit ſublime en vain veut s'élever
A ce dégré parfait qu'il tâche de trouver ;
Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, & ne ſçauroit ſe plaire.

Ne veut-il pas que l'on conclue qu'il eſt un génie ſublime ? parce qu'il

poſſede, ſelon lui, ce qui caractériſe un Ecrivain excellent.

Il plaît à tout le monde, & ne ſçauroit ſe plaire.

Ainſi ce faux modeſte ne s'abaiſſe ſi fort que pour s'élever au premier rang.

Sans y faire attention dans cette même Satyre, il dit qu'il eſt fou.

Mais depuis le moment que cette frénéſie
A de noires vapeurs troublé ma fantaiſie :

N'eſt-ce pas dire en termes magnifiques, mais depuis que je ſuis fou ?

On a dit que cet Auteur avoit converti dans ſa propre ſubſtance les penſées d'Horace. Un Poëte dit là-deſſus fort plaiſamment :

Si par malheur un jour ſon livre étoit perdu,
Lecteur, à le chercher bien loin ne t'embarraſſe,
Tu le retrouveras tout entier dans Horace.

Il faut dire à la louange de Deſpréaux que la beauté de ſes Vers ne vieillit point & dépare les Poëſies nouvelles les plus brillantes, dès qu'elles lui ſont comparées. Lire Boileau après avoir lu Rouſſeau, c'eſt

aller à un Opera de Lully après avoir été à un Opera d'un Muſicien nouveau.

¶ Le Marquis D.... reçut ce billet d'un de ſes créanciers. Lettre preſſante d'un Créancier.

La préſente eſt pour vous aſſurer de nos aſſurances, & pour vous dire que ſi vous n'envoyez inceſſamment l'argent que devez, ne trouviez mauvais que nous vous envoyons l'homme que ſçavez. Vos affectionnés ſerviteurs, les Freres Sacre & Compagnie.

¶ Billia a une famille toute ſainte. Elle eſt compoſée d'un fils Pere de Saint Lazare, & de cinq filles Religieuſes de Sainte-Marie: les trois aînées attirerent au Couvent les deux dernieres. Damon fit une petite Fable qui s'appliquoit à ces Religieuſes. Famille prédeſtinée à être Religieuſe.

Un habile Oiſeleur lorgna cinq Alouettes,
Sortant d'un même nid, ſe ſuivant de fort près,
Becs friands & beaux yeux, brillans de mille attraïts.
Il faut prendre, dit-il, celles qui ſont plus prêtes.
Dans une belle cage il tend un trébuchet,
Et trois l'une après l'autre paſſent par le guichet;
Mais deux reſtoient encore, leurs ſœurs battant des ailes,

Les appelloient ſans ceſſe : Hé venez, diſoient-elles,
Partager avec nous mille nouveaux plaiſirs :
Notre Oiſeleur charmant préviendra vos déſirs.
Autour de la priſon voloient les deux dernieres,
Et n'oſoient point entrer, ſoit raiſon, ſoit inſtinct :
Elles ſe laiſſent prendre au chant des priſonnieres.
Ah bon ! dit l'Oiſeleur, je les tiens toutes cinq.

L'Eſprit s'éclipſe.

¶ Les beaux Eſprits ſont journaliers ; il y a de certains jours où les penſées, les expreſſions heureuſes ſe préſentent en foule : c'eſt une riche abondance ; en d'autres tems leur génie eſt mort ou il languit dans une triſte diſette. On a vu des eſprits médiocres ſe développer par le ſecours d'un travail aſſidu, & ſe transformer en de grands génies.

Eloge équivoque d'une Princeſſe.

¶ Papillon envoya ces Vers à un de ſes amis qui avoit fait un bel éloge de la Princeſſe d'Orange.

Cette Princeſſe eſt fort aimable,
Elle eſt ſi vous voulez en tout incomparable,
Elle a de la bonté, de l'eſprit, du ſçavoir ;
Et toutes les vertus enſemble :
Mais Dieu nous préſerve d'avoir
Une fille qui lui reſſemble.

¶ Un Miniſtre en Eſpagne dans le ſiécle paſſé, mérita par ſon incapacité qu'on lui ôtât le miniſtere. On diſoit que l'innocence avoit été reconnue. Bon mot ſur un Miniſtre incapable.

¶ Paſcal dit à un homme qui s'écartoit des principes des Mathematiques, & qui croyoit néanmoins les poſſeder : Vous verrez, lui dit-il, qu'il y a deux Mathématiques. Bon mot de Paſcal.

¶ Un grand Seignenr camard ayant donné l'aumône à un pauvre : Dieu vous conſerve la vue, lui dit ce miſerable. Pourquoi fais-tu cette priere, lui demanda le grand Seigneur ? C'eſt que ſi votre vue s'affoibliſſoit, répondit le pauvre, vous ne pourriez pas porter de lunettes. Bon mot qu'un pauvre dit à un grand Seigneur.

¶ Le Duc de .... s'attacha à une fille d'Opera fort jolie, qui après avoir reçu long-tems ſes ſoins, lui fit une infidélité éclatante. Il ſe vengea par cette affiche qu'on lut dans les coins des rues de Paris. Portrait allégorique d'une Actrice de l'Opera.

Dix Piſtoles à gagner.

On a perdu une Epagneule fort petite, poil blanc, ayant les yeux pers, pleins de feu, un peu camuſe, bien coëffée, à grandes oreilles, le

muſeau moucheté en pluſieurs endroits, ſa queue eſt fort retrouſſée. Celui qui l'aura trouvée la rendra à M. le Duc, qui payera la ſomme promiſe.

Cette affiche convenoit parfaitement à l'Actrice qui étoit originaire d'Eſpagne, à qui l'on reprochoit d'être un peu camuſe, d'avoir de grandes oreilles, & qui affectoit en s'habillant de retrouſſer fort haut la queue de ſon manteau.

¶ On a fait un Rondeau fort délicat contre les Rondeaux de Benſerade.

Rondeau Satyrique ſur Benſerade.

A la Fontaine où l'on puiſe cette eau ;
Dont but Virgile après le bon Homere ;
Et dont vont boire & Racine & Boileau,
Pour s'élever au-deſſus du vulgaire ;
Je ne bois point, ou bien je ne bois guere ;
Je tirerai pourtant de mon cerveau
Plus aiſément s'il le faut un Rondeau,
Que je n'avale un beau verre d'eau claire
A la Fontaine.

De ces Rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire ;
Mais quant à moi je trouve tout fort beau,
Papier, Dorure, Image, Caractére,
Hormy les Vers, qu'il falloit laiſſer faire
A la Fontaine.

¶ Quinaut,

¶ Quinaut, ſi l'on en croit ſon Madrigal, trouvoit bien peſante la charge de cinq filles. Opéra difficile.

Ce n'eſt point l'Opéra que je fais pour le Roi,
Qui m'empêche d'être tranquille ;
Ce qu'on fait pour Louis paroît toujours facile :
La grande peine où je me voi,
C'eſt d'avoir cinq filles chez moi,
Dont la moins âgée eſt nubile ;
Je dois les établir, je voudrois le pouvoir,
Mais à ſuivre Apollon, on ne s'enrichit guere.
C'eſt avec peu de bien un terrible devoir,
De ſe ſentir preſſé d'être cinq fois beau-pere.
Quoi cinq Actes devant Notaire,
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O Ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire ?

¶ Pelliſſon envelopé dans la diſgrace de M. Fouquet, préſenta cette Requête à la poſterité.

A Noſſeigneurs de la poſterité,
Juges des Rois & remplis d'équité,
Paul Pelliſſon dans une priſon noire,
Manquant de tout, même d'une écritoire,
Comme il le peut en ſon entendement,
Vous fait ſa plainte & remontre humblement,
Qu'il a procès contre un Roi magnanime,
Qui fut toujours l'objet de ſon eſtime,
Pour le ſervir il quitta les Amours,
Les tendres Vers & les tendres diſcours,
Mourut au monde & de très-bonne grace :

Requête de Pelliſſon priſonnier.

Son Epitaphe en fut faite au Parnaſſe ;
Veilla, ſua, courut, n'oublia rien,
Pendant trente ans. hors d'acquérir du bien ;
N'en voulant point qu'il ne lui vînt ſans crime,
Et qu'un Patron ne rendît légitime.
Bien lui fut dit par gens de très-bon ſens ;
Qu'il ſe hâtât, que c'en étoit le tems,
Que s'il venoit quelque prompte retraite,
Il paſſeroit pour n'être qu'un Poëte :
Mais toujours ferme en ſa premiere humeur,
Se contenta de ſentir en ſon cœur,
Que pour connoître ou l'Hiſtoire, ou la Fable,
De nuls emplois il n'étoit incapable,
Ni dédaigneux pour les moins importans,
Ni foible auſſi pour ſoutenir les grands :
Quoi qu'il en ſoit, ou faveur, ou mérite,
Sa part d'emploi d'abord la plus petite
Fut la plus grande, après qu'il fut connu ;
Lui des premiers, quoique dernier venu,
On le vit lors traiter, compter, écrire,
Pour l'intérêt de tout un vaſte Empire,
Et toutefois, ô ſouvenir amer !
Pour ce grand Prince il ſçut encore rimer,
Témoin ces Vers : * *Puiſque Louis l'ordonne,*
Arbres parlez mieux que ceux de Dodone,
Louis le veut, ſortez Nymphes, ſortez.
Mais au milieu de ces proſpéritez,
Il plut au Ciel par un grand coup de foudre,
En un moment de les réduire en poudre.
Il ne veut pas mettre, en longue Oraiſon,
Les longs ennuis de ſa dure priſon,
N'ayant pour lui courroux, mépris, ni haine,
On l'en plaignoit, il les ſouffroit ſans peine,
Quand un Démon jaloux & ſuborneur,
Pour lui ravir ce reſte de bonheur,
Aux plus hauts lieux forma de vains nuages,
Troubla les airs, excita cent orages.

* Vers du Prologue des fâcheux.

Vous le ſçavez, grilles, portes, verroux,
Si dans ces lieux ſans nul témoin que vous,
Son cœur, ſa main, ſa langue, ſa mémoire,
Du Grand Louis n'ont révéré la gloire,
Faiſant pour lui ce qu'un cœur bien pieux,
Au même état auroit fait pour les Dieux.
Vous le ſçavez, ô puiſſance divine,
S'il eut jamais l'eſprit à la rapine.
Et toutefois, ſans ſçavoir bien pourquoi,
Certaines gens qu'on nomme Gens du Roi,
Bien renfermé le déchirent d'injures,
Lui demandant par longues écritures,
Les millions que faiſant ſon devoir,
Il n'eut jamais, mais qu'il pouvoit avoir.
On le diffame, & qui pis eſt encore,
Il le ſçait bien, mais il faut qu'il l'ignore.
O Noſſeigneurs de la poſterité,
Juges des Rois, plaiſe à votre équité,
Quant aux Ecrits qui terniſſent ſa gloire,
Ne les pas lire, ou bien ne les pas croire,
Content pourtant que vous alliez prêchant,
Qu'il fut un ſot, mais non pas un méchant.
Quant à Louis l'ornement de ſon âge,
Si dans ſix mois, un an, ou davantage,
Il ne lui rend ſans y manquer en rien,
Liberté, joye, honneur, repos & bien;
Quoiqu'à la gloire il ait droit de prétendre
Plus qu'un Céſar & plus qu'un Alexandre,
Ce nonobſtant pour ſa punition,
Le déclarant égal à Scipion,
A cet effet ôter de ſon Hiſtoire,
Sans que jamais il en ſoit fait mémoire,
Quatre vertus, ſix grandes actions,
Douze combats, ſoixante penſions.
Faire défenſe aux Echos du Parnaſſe,
De le nommer le plus grand de ſa race;

A tous Faiſeurs * de chants nobles & hauts ;
A tous Ronſards, Malherbes & Bertauds,
A tous faiſant galantes écritures,
A tous Marots, Bellots, Melins, Voitures,
A tous Arnauds, Sarraſins, Péliſſons,
Dans l'avenir en leurs doctes Chanſons,
Paſſé mille ans faire aucun ſacrifice,
A ſon grand nom, & vous ferez juſtice.

Voici l'Epitaphe dont il eſt parlé dans la Requête ; elle a été compoſée par Ménage.

Ici gît le fameux Acante,
L'honneur des rivages François,
Qui menoit après lui les rochers & les bois,
Par les ſons amoureux de ſa lyre charmante.
Paſſant ne pleure point ſa mort,
De l'illuſtre Sapho que reſpecte l'envie,
Il fut aimé pendant ſa vie,
Il en eſt plaint après ſa mort.

¶ On a voulu tracer dans un Sonnet l'image d'une vie tranquille.

Idée d'une vie tranquille.

Avoir une maiſon commode, propre, & belle,
Un Jardin tapiſſé d'eſpaliers odorans,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfans,
Poſſeder ſeul ſans bruit une femme fidéle ;

* *Faiſeur*, qui ſe prend en mauvaiſe part, ſuivant le Pere Bouhours, eſt pris en bonne part dans cet Ouvrage.

N'avoir dettes, amours, ni procès, ni querelle,
Ni de partage à faire avecque ſes parens,
Se contenter de peu, n'eſperer rien des Grands,
Régler tous ſes deſſeins ſur un juſte modelle;

Vivre loin de la Cour, exempt d'ambition,
S'adonner ſans ſcrupule à la dévotion,
Au joug de la raiſon plier le cou ſans peine;

Conſerver l'eſprit libre, & le jugement ſort,
Sur un corps ſain, robuſte, une ame ſouveraine,
C'eſt attendre chez ſoi bien doucement la mort.

¶ Martial avoit ſaiſi avant l'Auteur du Sonnet la plupart de ces traits-là; Buſſi-Rabutin les a rendus ainſi:

Mon fils, écoute, je te prie,
Ce qui fait une heureuſe vie:
Point de ſouci, point de procès,
Un feu qui ne s'éteigne jamais,
Aſſez de biens acquis ſans peine,
Un air aiſé, point de Chimene,
Des amis égaux, le corps ſain,
Etre prudent ſans être fin;
Peu de devoirs, point de querelles,
Peu de viandes, mais naturelles;
Une femme de bonne humeur,
Mais au fond pleine de pudeur;

Etre complaisant & facile,
Un sommeil pas long, mais tranquille,
Etre satisfait de son sort,
Quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre,
Et regarder venir la mort
Sans la désirer, ni la craindre.

Chaque homme sur ce sujet donne carriere à son imagination : mais quelque plan que l'on fasse, dès qu'on veut passer à l'exécution, on est convaincu qu'une vie heureuse est la chimere de la Morale ; comme la Pierre Philosophale, la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel sont les chiméres de la Chymie, des Mathématiques & de la Physique.

Sonnet sur le Prince d'Orange.

¶ Le Prince d'Orange qui quitta ce titre pour prendre celui de Roi, semblable au fameux Amiral de Chatillon, trouva le secret d'acquerir la réputation de grand Capitaine, en perdant des Batailles, & en levant des siéges. On lui adressa ce Sonnet.

Vous quittez Charleroi dès que Louis s'avance,
Vous n'osez à Limbourg soutenir ses regards,
Condé sous ce vainqueur tremble en votre présence,
De Bouchain à vos yeux on force les remparts.

Le combat préſenté tente votre vaillance,
Mais vous ne voulez point en courir les hazards.
Quel jeune homme eut jamais cette rare prudence ?
Vous le diſputez, Prince, aux plus ſages vieillards.

La Hollande a beſoin d'un conducteur fidéle,
Qui fuyant le danger ſe conſerve pour elle,
Et ſonge à réparer ſon funeſte débris.

Elle rencontre en vous ce qu'elle a pu prétendre,
Et ſi c'eſt votre ſort de ne pouvoir rien prendre,
Vous ſçaurez bien au moins vous garder d'être pris.

Eloge de M. de Fontenelle.

¶ D** a fait ces Vers pour être mis au bas du Portrait de M. de Fontenelle.

Surpaſſe ce Portrait, Muſe, peins Fontenelle,
Ses écrits ont toujours une grace nouvelle,
Heureux fruit d'un eſprit délicat & profond;
Il pare une ſcience en la traitant à fond,
Et s'ouvre en un déſert pluſieurs routes fleuries;
Le charme de la Cour cede à ſes bergeries.
Et nouveau Lucien reſſuſcitant les morts,

Il découvre des cœurs les plus ſecrets reſſorts :
Mais ce génie heureux qui l'anime & l'enflâme,
S'unit d'un rare accord aux dons d'une belle ame.

Eloge de Thomas Corneille.

¶ D** a fait l'éloge de Thomas Corneille, dans ces Vers qui ſont au bas de ſon Portrait.

Thomas a diſputé la victoire à Moliére,
Avec le grand Corneille entrant dans la carriere,
Par ce rival illuſtre il n'eſt point effacé,
Relevant de Lully la ſuperbe Muſique,
Il s'égale à Quinaut par ſa veine Lirique, *
Et par les dons du cœur nul ne l'a ſurpaſſé.

* Il eſt l'Auteur de l'Opera de Bellerophon.

Critique de Piéces de Theatre.

¶ La Critique de la Tragédie de Genſeric a été faite dans un Sonnet, où la naïveté eſt bien alliée à la plaiſanterie.

La jeune Eudoxe eſt une bonne enfant,
La vieille Eudoxe eſt une franche diableſſe,
Et Genſeric, un Roi fourbe & méchant,
Digne Héros d'une mauvaiſe piéce.

Pour Traſimond, c'eſt un pauvre innocent,
Et Sophronie en vain pour lui s'empreſſe,
Hunneric eſt un homme indifférent,
Qui comme on veut & la prend & la laiſſe.

Et ſur le tout le ſujet eſt traité,
Dieu ſçait comment. Auteur de qualité,
Vous vous cachez en donnant cet Ouvrage.

C'eſt fort bien fait de ſe cacher ainſi;
Mais pour agir en perſonne bien ſage,
Il nous falloit cacher la piéce auſſi.

¶ Le Sonnet Critique ſur la Tragédie d'Agamemnon, eſt à peu près du même goût.

On dit qu'Agamemnon eſt mort,
Il court un bruit de ſon naufrage;
Et Clytemneſtre tout d'abord,
Célébre un ſecond mariage.

Le Roi revient & n'a pas tort
D'enrager de ce beau ménage,
Il aime une Nonne bien fort,
Et prêche à ſon fils d'être ſage.

De bons morceaux par-ci par-là,
Adouciſſent un peu cela,
Bien des gens ont crié merveilles.

J'ai fort crié de mon côté,
Mais comment faire en vérité?
Les Vers m'écorchoient les oreilles.

On ne peut pas relever le ridicule d'Agamemnon plus agréablement. L'Auteur de cette Tragédie a bien obligation à ce Sonnet, qui peut empêcher que ſa piéce ne ſoit enſevelie dans un éternel oubli.

¶ L'Epigramme que l'on fit ſur l'Opéra d'Orphée, montre bien le peu de ſuccès de cette piéce.

Je viens de l'Opera d'Orphée,
Je l'ai vu fort à l'aiſe, & tout me promenant;
Le ſilence étoit ſurprenant,
Point de ſifflet, point de huée,
Le bon goût au Parterre étoit *incognito*,
Et l'on ſe contentoit d'y ſiffler *in pecto*.

¶ Après tout, la facilité de critiquer même les meilleurs Ouvrages eſt extrême. Une médiocre Satyre eſt toujours diſtinguée par la malignité des hommes, qui ſe plaiſent à voir rabaiſſer les Ouvrages excellens.

S. Gilles Mouſquetaire, fit une Critique fort plaiſante de l'Opera d'Achille; on crut qu'elle étoit de Madame Deshoulieres, & de Mademoiſelle ſa fille. Saint Gilles s'en plaignit à elles dans ces Vers, qui ſont peut-être les meilleurs qui ſoient ſortis de ſa veine.

Plainte de S. Gilles à Madame Deshoulieres.

Moi qui viens de chanter Achille,
D'un ſtyle agréable & bouffon,
Souffrirai-je qu'on diſe en Ville
Que je n'ai pas fait ma Chanſon ?

Réveillez-vous, belle endormie,
Ma gloire, allons, réveillez-vous,
Une redoutable ennemie
Ravit nos lauriers les plus doux.

On dit qu'une Muſe ſçavante
A fait dans le ſacré Vallon,
Une Chanſon divertiſſante
Sur l'Opéra de Campiſtron.

Ce faux bruit m'aſſomme, il me tue,
Je le ferai ceſſer ma foi ;
Achille en ſon humeur bourrue,
N'étoit pas ſi fâché que moi.

J'éprouve le ſort de Virgile,
Certains Vers quelqu'un lui vola,
Il ſentit émouvoir ſa bile,
Il s'en plaignit, il en parla.

Ceux qui prennent le moins de peine,
Sont, diſoit-il, les mieux payés ;
Si les moutons portent la laine,
C'eſt pour faire nos draps rayés.

Le Bœuf qui tire la charue,
N'a pas le fruit de ſon tourment ;
Tandis qu'il travaille & qu'il ſue,
Son Maître mange le froment.

L'Abeille à ſon travail fidelle,
Forme ſon miel du ſuc des fleurs :
Mais ce miel n'eſt pas fait pour elle,
Un autre en goûte les douceurs.

Pourquoi, ſçavantes Deshoulieres,
M'enlevez-vous dix-huit couplets ?
Quoi n'êtes-vous pas aſſez fieres,
Des beaux Vers que vous avez faits ?

Reſtituez donc à Saint Gilles,
Le foible honneur de ſes Chanſons,
Contentez-vous de vos Idylles,
Et retournez à vos Moutons. *

Réponſe des Dames Deshoulieres.

¶ Les Dames Deshoulieres firent cette réponſe à la plainte de Saint Gilles.

Si le public à l'aventure,
A répandu ſous notre nom,
L'agréable & vive peinture
De l'Opera de Campiſtron ;

* Idylle aux Moutons de Madame Deshoulieres.

Il ne vous a point fait d'outrage,
N'en ſoyez point mal ſatisfait ;
Ce n'eſt pas tant pis pour l'Ouvrage,
Quand on dit que nous l'avons fait.

¶ Un Poëte médiocre s'attribua une Chanſon ingénieuſe, compoſée par un bel eſprit qui ſe vengea ainſi.

A Monſieur D.....

Le Public eſt aſſez habile,
Pour ſçavoir diſtinguer nos voix ;
Vertubleu qu'il eſt difficile,
D'abuſer le peuple François !

Eſope, cet homme admirable,
Par ſa morale & ſes bons mots,
Contoit autrefois une Fable,
Qui vient ici fort à propos.

FABLE CONTRE UN PLAGIAIRE.

L'Abeille active & vigilante,
Sort de ſa ruche & vole aux champs,
Le Bourdon d'humeur nonchalante
Y vient & ſe niche dedans.

A ſon retour la triſte Abeille,
Trouve un autre Maître au Logis :
Le Bourdon lui dit à l'oreille,
Neſcio vos, le gîte eſt pris.

L'Abeille inquiette & chagrine,
Vole chez l'Huiſſier Papillon !
Procès-verbal & l'on aſſigne
A deux jours de-là le Bourdon.

L'Abeille vient à l'audience,
L'uſurpateur s'y trouve auſſi,
La Guêpe Juge, on fait ſilence,
L'Abeille touſſe & parle ainſi.

L'ABEILLE.

Ma ruche abondante & cherie
De tout tems m'a fait des rivaux ;
D'un miel exquis elle eſt remplie,
C'eſt le doux fruit de mes travaux.

LE BOURDON.

Vos travaux ! Quelle effronterie,
Vous oſez vanter vos travaux :
Quoi ? Vous dont tout l'induſtrie
Se borne à piquer des chevaux.

LA GUESPE.

Pour moi je ſuis toute ébaubie,
Onc ne vis un cas plus douteux ;
Voici le procès de Soſie,
Vous vous reſſemblez toutes deux.

Ce miel eſt le nôtre, ou le vôtre ;
Mais pour bien juſtifier,

Travaillez à part l'une & l'autre,
A l'œuvre on connoît l'Ouvrier.

Epigramme de la Fontaine ſur deux mauvais Auteurs.

¶ Il y eut une conteſtation entre deux Auteurs ſur une Tragédie, à laquelle ils avoient travaillé enſemble ; le mauvais ſuccès de l'Ouvrage fit ceſſer le differend.

C'eſt ainſi que la Fontaine a raconté cet événement.

Entre d'Aſſeſau & Coras,
Tous deux Auteurs rimant de compagnie,
N'a pas long-tems ſourdirent grands débats,
Sur le propos de leur Iphigenie.
L'un dit : La Piéce eſt de mon cru,
Et l'autre : Elle eſt mienne & non vôtre ;
Mais auſſi-tôt qu'elle a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un, ni l'autre.

Amour dévot.

¶ Lucille, dont l'humeur étoit fort enjouée, ſembloit être deſtinée à briller dans le monde ; ſa converſation charmante animoit & excitoit les perſonnes les plus mélancoliques. L'agrément de ſon eſprit & de ſon humeur la faiſoit préférer aux plus jolies perſonnes, quoique ſes traits ne fuſſent ni délicats ni réguliers. Elle inſpira une forte paſſion à Eraſte ; mais elle prit autant d'amour qu'elle lui en donna. Quel uſage firent-ils

de leur paſſion ? Ils s'en ſervirent l'un & l'autre pour ſe fortifier dans la dévotion, où leur penchant les entraînoit. Ils ſe rendoient compte de leurs exercices de piété, des progrès qu'ils faiſoient dans l'oraiſon. L'amour qu'ils ſe portoient les engageoit à ſe dévoiler mutuellement leur cœur, & à ſe confier leurs ſentimens les plus ſecrets, comme ils l'auroient fait à leur directeur. A meſure que cet amour croiſſoit, leur piété croiſſoit auſſi. Pendant qu'ils étoient animés des ſentimens les plus délicats d'une paſſion vive, tendre & reſpectueuſe, ils s'embraſoient de l'amour divin. Ils ſe tenoient tous deux par la main dans la voie de la perfection. Ils formerent le deſſein d'embraſſer une vie Religieuſe, & ils ſe confirmerent dans cette vocation. On fut fort étonné quand on apprit qu'Eraſte avoit conduit Lucille au Couvent de Sainte Marie, qu'après s'être dit l'un à l'autre un adieu fort tendre, & avoir répandu beaucoup de larmes, l'amour divin avoit triomphé ; Lucille avoit pris le voile, & Eraſte étoit allé prendre l'habit de l'Ordre de Saint Antoine. La fortune de Lucille ne lui four-

niſſant pas tout ce qu'il lui falloit pour ſa dot, Eraſte acheva la ſomme. Juſqu'ici on avoit regardé l'amour profane comme un obſtacle à l'amour divin ; Eraſte & Lucille prouvent le contraire. Après un pareil exemple, on peut bien dire que la Sageſſe de Dieu arrive à ſon but par les voies qui paroiſſent les plus oppoſées.

Caractere d'un chicaneur confirmé.

¶ Il y a des hommes qui ſont nés pour être le fleau du Public. Il y a une petite Ville en France qui étoit floriſſante ; l'argent y circuloit d'un bout à l'autre ; on y comptoit deux ou trois citoyens opulens, & pluſieurs autres aiſés : Rabat animé du dieu de la chicane leur en inſpira l'eſprit, chacun dreſſa des Autels à ce dieu, le fils plaida contre ſon pere, la femme contre ſon mari. On auroit cru dans de certains momens que cette Ville éloignée de plus de cent lieues de la Normandie y avoit été tranſplantée. Elle devint le Perou du Palais & bientôt l'Hopital de ſes habitans. Rabat, le Miniſtre de la Diſcorde ne s'enrichit pas ; il lutta contre le Doyen du Chapitre de cette Ville, ils ſe défendirent & s'attaquerent tour à tour. Le Doyen très-galant homme, fut enfin

vainqueur. Il voulut mettre une digue aux conſeils pernicieux de Rabat; mais le mal avoit gagné le cœur, il ne put point guerir le venin qui avoit corrompu les habitans. Rabat ruiné s'applaudiſſoit d'avoir ſes citoyens pour compagnons de ſa miſere; & allioit ſon indigence avec ſa vieilleſſe. Son eſprit ſembloit ſe renouveller dans un corps uſé, il conſervoit une ame vigoureuſe toujours prête à faire des aſſauts de chicane, & à travailler à la ruine de quelques familles; & après avoir moiſſonné le bien de ſes concitoyens, il glanoit encore & vouloit faire une ſeconde récolte, ou plutôt il confirmoit leur ruine, & leur ôtoit toute ſorte de reſſource. Heureuſe cette petite Ville, ſi elle eût pris le parti que l'on prit dans un gros Bourg de Dauphiné. L'on s'apperçut qu'un homme du caractere de Rabat, commençoit à changer la face du Bourg. Les habitans pour prévenir le malheur qui les menaçoit, allerent prendre ce ſuppôt de chicane; ils le menerent en cérémonie au ſommet d'un rocher très-élevé, & ils le précipiterent; ils firent ce ſacrifice à leur tranquillité. Rabat échapé à la ven-

geance des hommes, ſemble être réſervé à la vengeance céleſte. Le Doyen Curé de cette petite Ville, le ſeul frein de la malice de Rabat, mourut univerſellement regreté. Clélie fit ſon Eloge dans ces Vers :

Notre Doyen n'eſt plus cet aimable Paſteur,
Jamais de ſes Brebis il ne tondit la laine,
Un loup les égorgeoit, & ſa dent inhumaine
Oſa ſur ce Berger exercer ſa fureur.
Mais il ſçut le domter ; à ſa gueule béante
Souvent il arrachoit une toiſon ſanglante,
Quand la Brebi cedoit aux rigueurs de ſon ſort.
Ami toujours égal d'une indulgence extrême,
L'Eſprit fin, délicat, ſeul ſemblable à lui-même.
Quelle ſource de pleurs n'ouvre pas cette mort !
Elle ne tarit point, la playe eſt ſans remede,
Et ſaignera ſans ceſſe au fond de notre cœur.
Ah ! comment remplacer un ſi digne Paſteur ?
Et d'avance je plains celui qui lui ſuccede.

¶ Scarron fait dire plaiſamment à un perſonnage ridicule.

Et ma tante Aquavive
Obtint de deux Arrêts Sentence infirmative.

¶ Si l'on appelloit des Arrêts, comme l'on appelle des Sentences, nous Miſere des Plaideurs.

verrions autant d'Arrêts caſſés que de Sentences infirmées. C'eſt une grande hardieſſe que d'entreprendre un procès, & de commettre ſa fortune au jugement des hommes ou ignorans ou corrompus. Mais ſuppoſons les Juges éclairés & intégres, ils ſont hommes, tremblez Plaideurs. Vous gagnez un grand procès d'une voix ſeulement, cette voix pouvoit vous manquer & vous étiez ruiné ſans reſſource. Vous avez été jugé à cette Chambre du Parlement; ſi vous aviez été jugé à une autre, vous perdiez ce procès. Que dis-je! vous deviez être jugé ce matin: votre cauſe auroit eu un ſort malheureux; elle a été differée à l'après-dinée, & vous avez gagné. Un Juge qui s'eſt déclaré pour vous étoit dans une ſituation d'eſprit favorable, parce qu'il a une prétention pareille à la vôtre. Celui-ci étoit diſtrait, & celui-là dormoit; ſi ces Magiſtrats euſſent été bien attentifs, vous n'auriez pas eu leurs ſuffrages. Ce Rapporteur que vous dites être l'ame de votre affaire, eſt venu à la Chambre prévenu contre vous, ferme, ce ſemble, dans le deſſein de vous condamner; les autres Juges ont

opiné, il a changé de ſentiment, il vous donne gain de cauſe. Vos raiſons m'ont ému, ébranlé, entraîné hier, vous me les redites aujourd'hui, elles gliſſent ſur mon eſprit, & n'y entrent point. Ce qui paroît une démonſtration à un Juge, eſt un ſophiſme pour un autre, tous deux néanmoins ſont éclairés. En recueillant les voix, on a commencé d'un côté; ſi on avoit commencé de l'autre, ou qu'on les eût priſes en renverſant l'ordre, le procès auroit été jugé autrement, parce que celui qui a opiné le premier a enlevé les ſuffrages, & que ſes opinions ſont contagieuſes. Voilà ce qui arrive naturellement à l'égard des Juges, & vous oſez plaider: mais vous admirerez votre témérité, quand vous apprendrez qu'outre ces accidens qui arrivent à une cauſe décidée par des hommes qui ſont les oracles de la Juſtice, vous êtes ſouvent jugé par d'autres hommes qui ſe laiſſent guider par le crédit & la faveur, qui ont le cœur ouvert aux charmes d'un ſexe trompeur, qui conſultent leur penchant, leur amitié qui les entraînent vers vos parties. Après cela plaidez ſi vous l'oſez. Vous déplorez

l'aveuglement de ce Joueur qui commet à la fortune du Dez, du Lanſquenet une ſomme d'argent conſiderable, votre folie eſt pire : ſi ce Joueur gagne, le voilà riche ; mais vous Plaideur qui courez le même hazard, ſouvent vous êtes ruiné après avoir gagné votre procès. Vous vous refugiez dans le temple de la Juſtice ; le Procureur vous vole impunément dans cet aſyle, il vous dépouille en vous protegeant, il vous égorge en vous défendant. C'eſt une Baleine qui vous engloutit pour vous ſauver des fureurs de la tempête, & qui dans le calme vous rejette tout nud ſur le rivage. Après cela plaidez ſi vous l'oſez.

Eloge d'un Procureur galanthomme.

¶ La Nature ne s'accorde pas toujours avec la Fortune ; elle a placé dans Perrodon Procureur le cœur d'un Prince, tandis qu'elle place quelquefois dans un Prince le cœur d'un Procureur. Perrodon éleve ſa profeſſion en s'élevant au deſſus d'elle, ſon mérite le met de niveau avec ceux qui ſont dans une haute condition : place-t-on un génie diſtingué, un cœur noble dans un rang médiocre, dans une profeſſion même obſ-

cure ? Il effacera ceux qui ſont dans des poſtes brillans. On ne juge pas de lui par ſa profeſſion ; on l'en détache ; ſon cœur & ſon eſprit forment ſon rang. Il a l'avantage de voir qu'on rend à ſes qualités intérieures, l'hommage qu'on rend dans les autres à leurs qualités extérieures, à une charge éclatante, à une grande dignité. On ne ſalue ſouvent le Magiſtrat qu'à cauſe de ſa robe ; dans Perrodon on ſalue ſa robe à cauſe de lui, & on l'honore lui ſeul *iſolé* de tout ce qui l'environne.

Saillies de Prédicateurs, idées plaiſantes hors d'œuvre dans la Chaire.

¶ Le Petit Pere André prêchant aux Capucins le jour de S. François, en parlant des miracles de ce Saint, dit : Meſſieurs, nous voyons s'accomplir tous les jours la Prophétie de Jeſus-Chriſt, qui a dit que ſes véritables diſciples opereroient de plus grands prodiges que ceux qu'il a faits ; Saint François eſt une preuve de cette vérité. Attachons-nous pour en être convaincus à un des plus grands miracles de Jeſus-Chriſt ; c'eſt celui ſans doute qu'il fit, lorſqu'avec cinq pains il nourrit cinq mille perſonnes. Ah ! que Saint François encherit bien là-deſſus. Car ſi Jeſus-Chriſt renouvella

ce miracle dans une autre occaſion ; Saint François tous les jours avec deux aunes de toile, nourrit plus de cinquante mille Religieux. Il eſt certain qu'on peut regarder cela comme un miracle perpétuel de la Religion. Soliman II. qui conquit l'Iſle de Rhodes, en étoit ſi étonné, qu'il voulut avoir le Portrait de Saint François qu'il regardoit comme un grand homme.

¶ J'ai grand regret que le conte de ce Prédicateur qui ne ſçavoit où placer S. François dans ſon Panégyrique ſoit uſé, ce conte viendroit bien ici. Mais tout uſé qu'il eſt, il pourroit un jour devenir neuf. Comme mon ouvrage paſſera à la poſterité, ſi ce conte eſt rebuté à preſent, il ſera peut-être reçu dans mille ans d'ici, le voici donc.

Un Prédicateur parcouroit toutes les Hiérarchies céleſtes, ſans pouvoir aſſigner une place à ſon Saint, parce-qu'il lui trouvoit toujours une vertu qui le diſtinguoit de ces eſprits bienheureux. Il finiſſoit ſes périodes par ce refrein : Où le mettrons-nous ce grand Patriarche ? Un Auditeur impatient s'écria : Mettez-le à ma place, car

car je m'en vais. Les Saints ne doivent point être loués aux dépens des autres. Dieu ſeul connoît la meſure de la ſainteté de ſes Elus ; & nous ſommes de véritables aveugles, quand nous entreprenons de faire une diſtinction entre eux.

¶ Un autre Prédicateur qui n'étoit guéres plus judicieux, s'aviſa de diviſer ſon Sermon en trente-deux points ; un autre Auditeur, peut-être le même, ſe leva. On lui demanda où il alloit. Je vais, dit-il, querir mon bonnet de nuit, car je prévois que nous coucherons ici. Ce Prédicateur laſſa tellement la patience de ſes Auditeurs, qu'ils ſortirent en défilant tous l'un après l'autre : il avoit la vue baſſe, & il n'appercevoit pas bien cette déſertion que lui cachoit encore l'obſcurité de la nuit qui s'approchoit. Il continuoit, un petit enfant de chœur reſtoit qui lui cria : Monſieur, voilà les clefs de l'Egliſe, quand vous aurez fini, vous aurez ſoin de la fermer.

¶ Un Sermon fût-il prononcé par un Bourdaloue, dès qu'il paſſe les bornes d'une heure, il trouve des Auditeurs qui froncent le ſourcil, qui

regardent la porte, & font dans leur eſprit franchir au Prédicateur toutes les périodes qui lui reſtent pour le conduire à la vie éternelle. S'il les regardoit attentivement, il verroit que leurs yeux, l'air de leur viſage, leur maintien lui diſent : Hé finiſſez donc ! Une Meſſe trop longue trouvera dans un dévot même je ne ſçais quels mouvemens d'impatience, il les réprimera : mais ils ſe préſenteront de nouveau. Un Prêtre diſoit à des gens qui ſe plaignoient à lui de la longueur de ſa Meſſe : Elle ne vous paroît longue, leur dit-il, que parce que votre dévotion eſt courte.

¶ Le Petit Pere André prêchoit dans un Couvent, il vouloit exciter la charité de ſes Auditeurs envers les Religieux. Un nouveau motif, dit-il, Meſſieurs, vous y engage, le feu du Ciel eſt tombé ſur leur maiſon, & a cauſé un grand déſordre : Mais graces immortelles vous ſoient rendues, ô mon Dieu ! s'écria-t-il, le tonnerre eſt tombé ſur la Bibliothéque où il n'y avoit point de Religieux : ſi vous aviez permis qu'il fût tombé ſur la Cuiſine, ils auroient tous péri.

¶ Il devoit prêcher le ſoir du Di-

manche des Rameaux dans une Egliſe de Paris. Le matin un Abbé qui y monta en Chaire, dit : Meſſieurs, il y a des gens oiſifs qui agitent ſerieuſement la queſtion, ſi notre Seigneur monta ſur un Ane ou ſur une Aneſſe : mais je laiſſe cette queſtion grave à décider au Prédicateur du ſoir. Le Petit Pere André prêchant à ſon tour, dit : Meſſieurs, je ſuis ſurpris que le Prédicateur du matin m'ait renvoyé une queſtion ſi aiſée à décider, liſez l'Ecriture-Sainte, vous y trouverez ce paſſage : *Sedens ſuper pullum Aſinæ*, & quoi qu'en diſe ce Prédicateur, vous verrez d'abord que c'eſt un âne.

¶ Un Evêque avoit appellé le Petit Pere André un petit falot. Pour ſe venger de lui, ce Religieux prêchant en préſence de ce Prélat, prit pour texte : *Vos eſtis lux mundi.* Vous êtes, Monſeigneur, dit-il, s'adreſſant à l'Evêque, le grand falot de l'Egliſe, nous ne ſommes que de petits falots.

¶ Un Prédicateur Italien du même caractere d'eſprit que le Petit Pere André, prêchant à Milan devant S. Charles Borromée, dit à ſes Auditeurs, en parlant de cet illuſtre Cardinal Archevêque de cette Ville : Meſ-

ſieurs, vous avez un Prélat qu'on peut comparer à un œuf de Pâques, il eſt rouge, il eſt beni, mais il eſt un peu dur. Voilà le génie des Italiens.

¶ Un autre Prédicateur * prêchant le jour de Pâques, demanda pourquoi notre Seigneur fit d'abord part à des femmes du Myſtere de ſa Reſurrection ? Il répondit que le voulant rendre public, il prévit que des femmes qui ſçauroient une nouvelle ſi importante, l'auroient bientôt répandue par tout. La Chaire purifiée de toutes les mauvaiſes plaiſanteries s'éleveroit à preſent contre un Petit Pere André qui oſeroit les débiter. C'eſt un monſtre qu'un Sermon, qui au lieu de m'inſtruire & de me toucher, me divertit & me cauſe des épanouiſſemens de rate.

Comparaiſons.

¶ J'ai trouvé dans le portefeuille de Clélie, pluſieurs penſées qui m'ont paru choiſies : pour les démêler, elle en a eſſuyé bien des mauvaiſes. Elle a mêlé ſes penſées avec celles d'autrui.

¶ Un coffre ſans ſerrure montre qu'il ne renferme point de tréſors,

* L'Abbé Bouin.

une bouche toujours ouverte annonce un cerveau vuide.

¶ Le ſecret eſt comme le vin nouveau, il cherche à ſe répandre.

¶ Il y a des peuples inquiets qu'on peut comparer aux malades, qui penſent trouver du ſoulagement en changeant de ſituation.

¶ L'eſprit de l'homme eſt de la nature des fleuves, il trouve ſon repos dans le mouvement.

¶ L'Amitié eſt un Diamant, on connoît combien il eſt précieux quand on l'a mis ſous le marteau.

¶ La Chauſſe fourrée d'un Docteur eſt un grand Sacrement, c'eſt un ſigne viſible d'une ſcience inviſible.

¶ Un homme d'eſprit diſoit que le bonnet de Docteur étoit l'éteignoir de la raiſon.

¶ Celui qui commence un procès plante un Palmier qui ne donne jamais du fruit à ceux qui l'ont planté.

¶ Une Bibliothéque pour un ignorant, eſt un Serrail qu'on donne à garder à un Eunnque.

¶ Les Ignorans qui frequentent les Sçavans reſſemblent à la Samaritaine, qui pour être ſi près de l'horloge ne

ſçait pas mieux quelle heure il eſt.

¶ La fortune eſt comme les grands Seigneurs qui aiment mieux faire des liberalités, que de payer leurs dettes. Elle ne donne rien à des gens de mérite, elle accable de biens des perſonnes qui en ſont très-indignes.

¶ Les Hiſtoires nous ſont plus utiles que les Romans, même où la vertu nous eſt enſeignée. Les Abeilles ne ſçauroient tirer du ſuc des fleurs qui ne ſont que peintes.

¶ Les Vieillards médiſans ſont ſemblables aux roſiers d'hiver qui n'ont ni fleurs ni feuilles, &, à qui il ne reſte que des épines.

¶ On compare auſſi le Mariage à un roſier fleuri, à qui il ne reſte enfin que des épines.

¶ La beauté ſans eſprit eſt un hameçon qui attire les cœurs, mais qui ne les retient pas.

Bon mot ſur un Paraſite.

¶ On a dit d'un Paraſite médiſant, qu'il ouvroit toujours la bouche aux dépens d'autrui. Le Poëte May étoit de ce caractere. Il ſortoit d'un repas, il ſe déchaînoit contre un homme qui le lui avoit donné. Attendez du moins, lui dit Damon, que la digeſtion ſoit faite.

Beaux Vers de Racine.

¶ On a trouvé que ces Vers de Racine dans Mithridate ſatisfaiſoient entierement l'eſprit, & donnoient une belle idée de la puiſſance maritime d'un grand Monarque.

Et ſes heureux vaiſſeaux
N'avoient pour ennemis que les vents & les eaux.

Il y a dans cette piéce un combat nocturne écrit avec tant de force qu'on oublie que c'eſt une peinture, & l'on croit voir les objets qu'elle repreſente. C'eſt Mithridate qui parle.

Je ſuis vaincu, Pompée a ſaiſi l'avantage
D'une nuit qui laiſſoit peu de place au courage;
Mes ſoldats preſque nuds dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris, ou mal gardés,
Le déſordre par tout redoublant les allarmes.
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux;
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.
Que pouvoit la valeur dans ce combat funeſte?
Les uns ſont morts, la fuite a ſauvé tout le reſte.

¶ Que trouve-t-on dans Racine qu'on puiſſe comparer à ces beaux Vers de Theſée, où Corneille met dans un grand jour le ridicule de ces faux Théologiens qui ſoutiennent une prédeſtination qui détruit la liberté ?

Vers de Corneille ſur la prédeſtination.

Quoi la neceſſité des vertus & des vices,
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices ?
Et l'homme ſur ſoi-même a ſi peu de crédit,
Qu'il devient ſcélérat quand Delphes l'a prédit.
L'ame eſt donc toute eſclave, une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni deſir,
De cette liberté qui n'a rien à choiſir.
Attachez ſans relâche à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans mérite & vicieux ſans crime.
Qu'on maſſacre les Rois, qu'on briſe les Autels,
C'eſt la faute des Dieux & non pas des mortels.
De toute la vertu ſur la terre épandue,
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire eſt due ;
Ils agiſſent en nous quand nous penſons agir,
Alors qu'on délibere, on ne fait qu'obéir,
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que ſuivant que d'enhaut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me diſpenſer,

Le Ciel juſte à punir, juſte à récompenſer,
Pour rendre aux actions leur peine, ou leur
ſalaire,
Doit nous offrir ſon aide, & puis nous laiſſer
faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil, ni le
mien,
Dans ce profond abyme où nous ne voyons
rien.

¶ Il faut adreſſer ces deux derniers Vers à bien des Théologiens téméraires. Le célébre Pere la Rue commença ainſi un Sermon ſur la Grace : Depuis plus de quarante ans on parle de la Grace, depuis plus de quarante ans on auroit dû ſe taire là-deſſus.

Bon mot de Mademoiſelle de Scudery.

¶ On ne peut pas mieux exprimer l'étendue de la vue d'un Pays, qu'en diſant avec Mademoiſelle Scudery : La vue n'y a d'autres limites que ſa foibleſſe.

Plaiſanteries.

¶ Le Pere de C*** Jéſuite, fut envoyé par ſes Supérieurs dans un Collége de ſon Ordre en Franche-Comté. Ce Religieux a la vue fort baſſe. Dès qu'il fut arrivé à cette Maiſon qui eſt enterrée dans un Vallon, & dont la vue de tout côté eſt bornée par des Montagnes, il s'écria : Dieu ſoit loué ; voici un Pays où je vois auſſi loin qu'un autre ; mais il s'en-

nuya bientôt dans ce Collége : il écrivit à ſon Provincial :

Mon Révérend Pere,

» Votre Révérence m'a envoyé dans » une Maiſon où le Superieur & ſes » Religieux, les chiens, les chats ſont » Eſpagnols. La doſe de Catholicon » d'Eſpagne eſt trop forte pour moi. » Je vous prie de me rapeller : Je ſuis » de votre Révérence, le &c.

Bon mot dit à un Evêque.

¶ Un Evêque qui régaloit pluſieurs autres Evêques, avoit un buffet orné de pluſieurs vaſes d'argent d'un grand prix : Il dit à ces Prélats en leur montrant ce buffet : Meſſeigneurs, car les Evêques ſe monſeigneuriſent, je réſerve cette vaiſſelle pour les pauvres de mon Diocèſe. On lui répondit : Monſeigneur, vous pouviez leur en épargner la façon.

Bon mot de Damon.

¶ Un homme qui avoit le talent de faire agréablement un conte, en fit un qui fit rire toute une Compagnie. Quelqu'un lui reprocha qu'il avoit dérobé les expreſſions & les manieres d'un autre conteur fort plaiſant. Et comme on vit qu'il étoit fort déconcerté de ce reproche, Damon lui dit : Monſieur, remettez-vous, votre

conte nous a fait plaiſir, vous n'en perdez que la façon.

¶ Un Poëte que la Fortune regardoit de travers, diſoit à un grand Seigneur : Je vous donnerai l'immortalité, ſi vous me donnez dequoi vivre. Bon mot d'un Poëte.

¶ Un mauvais Poëte qui aſpiroit à épouſer Clélie, s'aviſa dans des Vers dignes de lui, de vouloir faire le portrait de cette aimable Sçavante. L'on mit dans une Epigramme la réponſe qu'elle fit. Mauvais Poëte puni pour ſa témerité.

Clélie en voyant ſon Portrait,
Dont un Poëte a gâté chaque trait :
Pourquoi faut-il qu'on m'eſtropie,
Dit-elle à ce Peintre brutal ?
Vous pouvez garder la Copie,
Un autre aura l'Original.

¶ Un Procureur d'une petite Ville, avoit la mauvaiſe habitude, quand il parloit à quelque homme de condition, de placer ce mauvais compliment : *Dieu merci & vous.* Le Comte D.... l'ayant rencontré, lui demanda comment il ſe portoit ? Fort bien, répondit le Procureur, *Dieu merci & vous.* Le Comte, peu de tems après lui demanda combien il avoit d'en- Equivoques.

ſans : J'en ai quatre, répondit ce Suppôt de Juſtice, *Dieu merci & vous.*

¶ On a vu qu'Henri IV. dit d'un Harangueur Normand qui demeura court ſans pouvoir reprendre le fil de ſa Harangue : Je ne ſuis point ſurpris qu'un Normand manque de parole ; c'eſt une équivoque ; mais quand on l'approfondit, on trouve que les deux ſens qu'elle renferme ne ſont pas entierement éloignés. Il n'en eſt pas de même de l'équivoque qui regne dans la réponſe que fit un Abbé extrémement gros à la Reine de Suede. Elle lui demanda quand il accoucheroit ? Quand j'aurai trouvé une Sage-femme, répondit-il à la Reine. Si je condamne cette équivoque, je ne fais pas plus de grace à ce jeu de mots que dit Ménage au Pere Errard Jéſuite, qui l'exhortoit à la mort. Si nous avons beſoin, lui dit-il, d'une Sage-femme pour entrer dans le monde, nous avons également beſoin d'un homme ſage pour en ſortir.

¶ Giton & Menalque, tous deux mariés, paſſant dans un bois, entendirent chanter un oiſeau qu'on appelle Coucou ; Giton dit à Menalque : C'eſt

pour toi que l'oiſeau chante. Tu es bien dans l'erreur, répondit Menalque, car c'eſt pour toi-même. La converſation s'échauffa, ils ſe battirent, un de leurs amis ſurvint qui les ſépara. Il y eut entr'eux un grand procès criminel relevé de toute la broderie du Palais. Le Juge qui gagna beaucoup en ruinant les parties, les renvoya à la fin hors de Cour & de procès, dépens compenſés. Il décida ainſi leur differend : Ce n'eſt point pour vous que le Coucou a chanté, mais c'eſt pour moi.

¶ On peut dire du cocuage ce qu'Horace dit de la mort :

Æquo pede pulſat pauperum tabernas,
Regumque turres.

¶ Deux Bourgeois voulurent jouer à un jeu qu'on appelle le Cocu. Il faut qu'il y ait un Acteur qui en faſſe le perſonnage. Chacun ſe défendoit de jouer un rolle qui étoit de mauvais augure. On décida le differend à la courte paille. Celui à qui elle tomba en partage, dit qu'on l'avoit triché. Sa femme lui dit : Non, mon ami, vous l'êtes bien de franc jeu.

Epigramme sur un mauvais Traducteur d'Homere.

¶ Un Traducteur ayant défiguré Homere dans ſa verſion, merita cette Epigramme.

Je chantois, Homere écrivoit,
Dit Apollon, lorſqu'il vit l'Iliade;
Mais en voyant la traduction fade,
Qu'un mauvais Auteur en faiſoit,
Ce n'eſt pas moi, dit-il, c'eſt Midas qui chantoit.

L'indigence eſt l'apanage des Sçavans.

¶ Il eſt auſſi rare de voir des Sçavans devenir riches, qu'il eſt commun de les voir indigens. Homere fut ſi pauvre qu'il n'eut ni patrie ni maiſon pendant ſa vie. Socrate n'eût pu avoir un manteau l'hiver, ſans le ſecours de ſes amis. Le Philoſophe Cléanthe, l'un des plus célébres diſciples de Zenon, pour avoir dequoi ſubſiſter & vaquer aux leçons de ſon Maître & à l'étude pendant le jour, étoit réduit à travailler pendant la plus grande partie de la nuit. Epictete vécut dans l'eſclavage, & pouvoit à peine acheter une lampe de terre.

Penſées ſur l'Amour.

¶ Autrefois ſur la monnoie on voyoit quantité de petites fleurs; les piéces de monnoie ainſi gravées, s'appelloient des fleurettes: compter des fleurettes, c'étoit compter de la mon-

noie ; c'eſt le moyen le plus perſuaſif de l'Amour.

Sages, fuyez l'engagement,
Les premiers ſoupirs de tendreſſe,
Par un étrange changement,
Sont les derniers de la ſageſſe.

¶ Une Dame très-ſpirituelle qui étoit ſur le retour de l'âge, diſoit :

Il eſt de certains tems propres pour la tendreſſe,
Mais quand ce tems n'eſt plus, il faut que la ſageſſe
Nous tienne lieu d'amour, & que nos ſentimens
Nous faſſent des amis, & non pas des amans.

¶ L'amitié s'augmente à chaque ſervice d'un ami, l'amour diminue à chaque faveur.

¶ L'amour eſt un aveugle qui nous apprend l'uſage des regards.

¶ Un amour paiſible eſt d'un goût fade, le trouble en eſt l'aſſaiſonnement.

¶ L'amour eſt la plus inſatiable de toutes les paſſions ; plus l'on en a, plus l'on en veut avoir.

¶ L'amour arrache à la fin le tribut qu'on lui refuſe.

L'amour eſt ſi ſubtil qu'il ſe gliſſe aiſément ;
Il entre dans un cœur ſans qu'on ſçache comment ;
Une ame le nourrit long-tems ſans le connoître,
Lorſque par ſon adreſſe il s'eſt rendu le maître,
Semblable à la vipere il déchire le flanc,
Dont il avoit ſuccé la ſubſtance & le ſang.

¶ On n'a guere fait de déclaration d'amour plus jolie que celle-ci.

Jolie déclaration d'amour.

Je ſouffre une extrême douleur,
Et je ſens un nouveau martyre,
Depuis aſſez long-tems je conſervois un cœur,

Devinerade.

Que depuis peu je trouve à dire ;
Cela ſoit dit ſans vous mettre en couroux,
L'auriez-vous point pris par mégarde ?
Faites du moins qu'on y regarde,
Je crois ſans y penſer l'avoir laiſſé chez vous.

Je mourrai de trop de deſirs,
Si je la trouve inexorable.
Je mourrai de trop de plaiſirs,
Si je la trouve favorable.

Ainſi je ne ſçaurois guerir
De la douleur qui me poſſede,
Je ſuis aſſuré de mourir
Par le mal, ou par le remede.

Dans l'amour comme dans le jeu,
Rien n'eſt certain, rien n'eſt ſolide,
Et le mérite ſert bien peu,
Où ſans ordre & ſans choix la Fortune préſide.
Du plus adroit & du plus généreux,
Du plus aimable & du plus amoureux,
Souvent le malheur eſt extrême,
Et ſouvent ſans y penſer même,
Le plus ſot eſt le plus heureux.

SONNET.

S. Pavin.

Quand d'un eſprit tendre & diſcret
Par tout l'un à l'autre on défére,
Quand on ne cherche qu'à ſe plaire,
Quand enſemble on n'eſt point diſtrait;

Quand on n'eut jamais de ſecret
Dont on ſe ſoit fait un myſtere,
Quand on ſe cherche ſans affaire,
Quand on ſe quitte avec regret;

Quand prenant plaiſir à s'écrire,
On en dit plus qu'on n'en doit dire,
Et beaucoup moins qu'on ne voudroit;

Qu'appellez-vous cela, la Belle?
Entre nous deux, cela s'appelle
S'aimer beaucoup plus qu'on ne croit.

Jolies penſées ſur l'amour.

¶ L'amour eſt le ſoleil du cœur. Le commencement & le déclin de l'amour ſe font ſentir par l'embarras où l'on eſt de ſe trouver ſeul avec la perſonne que l'on aime.

¶ L'amour eſt une folle paſſion, l'amitié eſt une belle vertu.

¶ L'amour eſt un élancement du cœur vers la perſonne que l'on aime.

¶ L'amour doit être égal, celui qui aime le moins eſt toujours coupable.

¶ L'amour eſt le revenu de la beauté.

¶ L'amour eſt un enfant gâté, il en fait moins plus on le prie.

¶ Le caprice eſt la raiſon de l'amour.

¶ Tout ce qu'on donne à la raiſon, on le dérobe à l'amour.

¶ La haine n'eſt bien ſouvent qu'un amour déguiſé, mais l'indifference eſt une preuve d'un amour éteint.

¶ La beauté de l'eſprit donne de l'admiration; celle de l'ame de l'eſtime, & celle du corps de l'amour.

¶ L'amour naiſſant eſt un Roi mineur, & alors la raiſon eſt une Reine Régente; tant que ce Roi eſt dans un âge tendre, cette Reine commande: mais lorſqu'il eſt grand, elle devient ſa ſujette & lui obéit.

¶ Vouloir être amoureux avec meſure, c'eſt vouloir être fou avec raiſon.

¶ L'amour eſt le Printems du cœur, tout y fleurit juſqu'aux épines.

¶ L'amour eſt l'enfant du loiſir, c'eſt l'occupation de ceux qui n'en ont point.

Ovide a dit :

Si tollas otium, periêre cupidinis artes.

Fuyez l'oiſiveté, Cupidon vous fuira.

¶ L'amour eſt une maladie comme la petite verole, plus on l'a tarde, plus on eſt malade.

¶ De toutes les maladies, c'eſt la ſeule dont on n'aime point la gueriſon.

Que le Juge aiſément s'égare de ſa route,
Quand Cupidon a pris le timon du vaiſſeau !
Dame Juſtice n'y voit goute,
Si-tôt que ſur ſes yeux l'amour met ſon bandeau.

¶ L'amour eſt le Dieu des repréſailles, il aime à ſe dédommager de ce qu'il donne, comme de ce qu'il perd.

¶ Une Dame envoya ces Vers à un homme qui lui avoit écrit une Let-

tre où l'esprit brilloit extrémement.

Mademoiselle Bernard.

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement ;
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

¶ C'est une Lettre fort naturelle que celle d'Isabelle à son Amant dans la Mere coquette de Quinaut.

Je voudrois vous parler & nous voir seuls tous deux,
Je ne conçois pas bien pourquoi je le desire,
Je ne sçais ce que je vous veux,
Mais n'auriez-vous rien à me dire ?

¶ Une Demoiselle curieuse vouloit prendre des tablettes à un jeune homme ; il y écrivit les Vers suivans, & puis il laissa faire le larcin.

Puisque malgré moi-même,
Vous voulez sçavoir mon secret,
Vous paîrez ce tour indiscret,
En apprenant que je vous aime.

¶ Voici un Madrigal très-joli, qui n'a d'autre défaut que celui d'être éclos du cerveau d'un Auteur décrié.*

* L'Abbé Cotin.

Iris, s'est rendue à ma foi,
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'amour & moi.

Et l'amour fut d'intelligence.

¶ Les faveurs ſont en amour ce que les drapeaux & les étendards ſont à la guerre. On tâche de les remporter, non par ce qu'ils valent d'eux-mêmes, mais parce que ce ſont des marques de la victoire.

¶ Une Demoiſelle exigea d'un Officier ſon Amant, qui partoit pour la guerre, qu'il ne ſe fît point raſer de toute la Campagne. Il le lui promit, & tint ſa parole. Il conſervoit une barbe telle qu'on la demanderoit à un Général des Capucins. Ce Barbu de retour de ſa Campagne, trouva ſa Maitreſſe infidéle.

¶ Il y a de faux Amans comme de faux dévots, l'amour a ſes hypocrites comme la dévotion, & la fauſſe monnoie en larmes, en grimaces, en ſoupirs, eſt plus commune en amour que celle de l'or & de l'argent faux dans le Commerce. J'ai connu un homme qui voulant dire adieu à ſa Maitreſſe, s'exerça auparavant à pleurer devant ſon miroir.

¶ L'excès ailleurs condamnable eſt la meſure raiſonnable que l'on donne à l'amour.

¶ L'amour eſt le fils du deſir & de la beauté.

¶ L'amitié eſt fille du deſir & de la bonté.

¶ L'amour eſt capricieux, il s'appaiſera facilement : dans le tems qu'il deſire tout, il ſe contentera preſque de rien.

¶ Un Amant vint tard au rendez-vous que ſa Maitreſſe lui avoit donné ; elle le querella de toute ſa force. L'Amant fit tout ce qu'il put pour calmer l'orage, ſans y réuſſir ; il lui dit à la fin : Je demeurerai ici éternellement, juſqu'à ce que vous m'ayez dit quelque douceur, accordez cette grace à mon amour. Non, répondit-elle, car vous vous en iriez.

¶ Quel eſt le plus ancien ou l'amour, ou l'amitié ? De la maniere dont l'amour traite l'amitié, la faiſant paſſer par où il veut, & lui faiſant ſa part, il la traite en cadette.

¶ Voici les plus jolis Vers, ſelon moi, que Perrault ait faits.

L'amour eſt un enfant auſſi vieux que le monde,
Il eſt le plus petit & le plus grand des Dieux ;
De ſes feux il remplit le Ciel, la Terre & l'Onde,
Et toutefois Iris le loge dans ſes yeux.

Portrait de l'Amitié.

J'ai le viſage long & la mine naïve,
Je ſuis ſans fineſſe & ſans art;
Mon teint eſt fort uni, ſa couleur aſſez vive,
Et je ne mets jamais de fard;
Mon abord eſt civil, j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs;
Mais quoique je ſois belle, agréable & charmante,
Je regne ſur bien peu des cœurs.
On me cajolle aſſez, & preſque tous les hommes
Se vantent de ſuivre mes loix:
Mais que j'en connois peu dans le ſiécle où nous ſommes,
Dont le cœur réponde à la voix!
Ceux que je fais aimer d'une flame fidelle,
Me font l'objet de tous leurs ſoins,
Et quoique je vieilliſſe, ils me trouvent fort belle,
Et ne m'en eſtiment pas moins.
On m'accuſe ſouvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la proſperité,
Cependant il eſt vrai qu'on ne me peut connoître
Qu'au milieu de l'adverſité.

¶ La beauté eſt une royauté, mais royauté de peu de durée; c'eſt une tyrannie, mais tyrannie qui paſſe bien vîte; elle eſt une lettre de recommandation écrite ſur le front, li-

Ce que c'eſt que la beauté.

ſible à toute la terre, mais dont le crédit dure bien peu.

¶ La vertu eſt une beauté intérieure, la beauté eſt une vertu extérieure.

¶ Qu'il y a peu de Faiſeurs de Recueils qui ayent l'eſprit juſte ! Un Compilateur me montra un gros Volume de penſées ſur la guerre. Je n'y trouvai que ſix ou ſept penſées qui méritaſſent d'être recueillies ; les voici.

Penſées ſur la guerre.

¶ A la guerre, la mort & la vie logent enſemble à l'enſeigne du hazard.

¶ Un homme qui va à la guerre, s'il n'eſt pas perdu, il eſt bien égaré.

¶ Un Officier étoit commandé pour aller dans une occaſion très-périlleuſe ; on lui donnoit des prétextes pour ſe défendre d'exécuter l'ordre qui lui étoit preſcrit. Je puis bien ſauver ma vie, répondit-il, mais mon honneur qui le ſauvera ?

¶ On meurt en gros d'un coup de mouſquet, & en détail de la vieilleſſe.

¶ A la guerre, l'éclat des récompenſes, les airs diſtingués qu'on y prend, l'élévation qui arrive par degrés, les relations avec les Grands, la

la liberté d'une vie peu circonſpecte ſur les plaiſirs ; voilà les hameçons qui attirent la jeuneſſe, qui ſe laiſſe fraper par les dehors.

¶ L'homme d'épée doit être dix fois plus ſage qu'un autre ; parce que les occaſions de faire des folies ſont dix fois plus fréquentes dans ſa profeſſion que dans une autre.

Eloge de M. de Turenne.

¶ Les Eloges que l'on a donnés à Monſieur de Turenne ſeront confirmés par la poſtérité. Il fit une belle action, dont le ſimple récit vaut les louanges les plus délicates.

¶ Des Députés d'une Ville d'Allemagne vinrent lui offrir cent mille écus, s'il vouloit ne pas faire paſſer ſon armée par cette Ville. Je ne puis pas en conſcience, leur répondit-il, accepter votre préſent, parce que mon intention n'étoit point de paſſer par-là. Dans quel Général d'armée trouveroit-on une pareille délicateſſe de conſcience & un déſintereſſement auſſi héroïque ?

¶ Le célébre Fléchier a dit : Le Vicomte de Turenne contoit ſes malheurs pour des fautes ; indulgent à ceux qui avoient failli, il faiſoit paſſer leurs fautes pour des malheurs.

¶ Dans le paralelle qu'on a fait du Grand Prince de Condé & de ce Général, on a dit que le premier étoit plus propre pour un jour de Bataille, & le ſecond pour faire une Campagne.

¶ Le Vicomte de Turenne fut univerſellement regreté. On demanda qui ſeroit le plus fâché de cette mort? Le Maréchal de la Ferté répondit : Ce ſera ſon ſucceſſeur, à cauſe de l'embarras où il ſera de pouvoir remplir ſa place.

¶ Montecuculli accuſé à la Cour de Vienne de ne s'être pas bien défendu contre Monſieur de Turenne, dit pour excuſe qu'il avoit eu affaire à un homme qui étoit plus qu'homme.

¶ Ce Général François ayant pris une place qui ne capitula qu'après s'être bien défendue, les Commiſſaires qui en firent la viſite, lui dirent qu'il n'étoit point obligé de garder la capitulation, parce que dans la quantité de barils de poudre qui devoient y être, on y avoit trouvé des barils de cendre. N'importe, dit M. de Turenne, il faut tout prendre en payement des braves gens.

¶ Il faiſoit dreſſer pour le Roi un

compte des dépenſes de la Campagne de 1673. Il y avoit une ſomme de deux-cens mille livres dont il chercha quelque tems l'emploi. A la fin il arracha la plume à ſon Sécretaire, & écrivit : Plus, deux cens mille livres pour la gloire & le ſervice du Roi.

¶ M. le Duc de Nevers en exprimant ce qu'il penſoit ſur M. le Duc de Vendôme, exprima ce qu'en penſoit toute la France.

Eloge de M. le Duc de Vendôme, par M. le Duc de Nevers.

Prince blondin, aimable Atlas des Gaules,
Favori de la gloire & ſon heureux Amant,
Qui ſoutenez auſſi ſur vos fortes épaules,
De l'Eſpagnol le Trône chancelant,
Vous qu'on aime par tout juſqu'à l'idolâtrie,
Nouveau Titus, l'amour de la Patrie,
Qu'on a vu dans les champs de Mars,
Suivi de la Victoire,
Fils de Céſar, effacer la mémoire
Des Céſars.
On ne ſçait point vous voyant contre Eugene,
Si vous êtes dans le combat
Plus Capitaine que Soldat,
Ou plus Soldat que Capitaine.
Avec autant de cœur & d'un effort égal
Vous ſçavez attaquer auſſi-bien que défendre,
Et joindre aux ruſes d'Annibal,
Toute la valeur d'Alexandre,
Pour ranimer le cœur de nos Soldats,
Et leur faire briguer l'honneur d'un beau trépas,

Il nous faudroit pour le bien du Royaume ; Vendôme ici, Vendôme-là, Vendôme.

Pointes ridicules.

¶ Il falloit qu'on eût autrefois une grande fureur pour les mauvaiſes pointes, puiſque le fameux Evêque du Bellay, dans un Sermon ſur le néant des grandeurs humaines, dit : Meſſieurs, tout eſt vanité ; les Papes deviendront un jour des Papillons, les Rois des Roitelets, les Sires des Cirons, & les Préſidens à Mortier, des Réſidens au Mortier.

Belle repartie de l'Evêque du Bellay.

¶ Croiroit-on que le même génie qui a fait uſage de ces jeux d'eſprit ridicules, ait fait au Cardinal de Richelieu la belle repartie que je vais rapporter. Ce Cardinal lui dit, Monſieur du Bellay, ſi j'étois Pape, & que vous n'euſſiez pas le défaut de haïr les Moines, qui vous fait appeller Antimoine, je vous canoniſerois. Si cela arrivoit, Monſeigneur, dit cet Evêque, nous ſerions tous deux au comble de nos vœux, vous ſeriez Pape, & je ſerois Saint.

Repartie du Cardinal de Richelieu au Duc d'Eſpernon.

¶ Le Cardinal de Richelieu accompagné d'une Cour brillante, montoit le grand degré du cheval blanc de Fontainebleau, lorſque le Duc d'Eſ-

pernon, ſuivi de peu de perſonnes, le deſcendoit. Ce Duc, dont le crédit déclinoit, dit au Cardinal : Vous montez, & je deſcens. Ce Miniſtre lui répondit : Si Dieu m'avoit donné encore plus de ſanté & de force, je monterois plus vîte que vous ne deſcendez.

¶ Un mauvais Ecuyer obligé de monter un grand cheval, apprehendant de n'en pas venir à bout, dit : Mon Dieu, aidez-moi. Il fit un ſi grand effort, qu'il tomba de l'autre côté du montoir. Il s'écria : Mon Dieu, vous ne m'avez que trop aidé. Gens exaucés au-delà de ce qu'ils demandoient.

¶ Une femme fit une neuvaine à Saint Ignace, pour obtenir par l'interceſſion de ce Saint la converſion de ſon mari. Huit jours après ſon mari mourut. Que ce Saint eſt bon ! s'écrioit-elle, il fait donner plus qu'on ne lui demande.

¶ Un Buveur a prétendu que l'origine de la cérémonie du *Roi boit*, vient des trois Rois Mages, qui conſiderant le Roi des Rois ſous la forme d'un enfant, lorſqu'il étoit attaché à la mammelle de la Sainte Vierge, s'écrierent : *Le Roi boit.* Idée plaiſante d'un Buveur.

¶ On a dit à Clélie : Vous avez

l'art de plaire, & vous plaiſez ſans art ; tous les ſoupirs qui ne vont pas à vous, doivent mourir de honte en chemin. Elle fit cette réponſe à un Cavalier qui lui avoit écrit une Lettre fort tendre.

Lettre de Clélie, ſes bons mots.

» Croyez-moi, Monſieur, tenons-
» nous-en à notre bail. Je vous regar-
» de comme un ami ſolide, je ſuis
» ſenſible aux preuves de votre ami-
» tié. Dès que vous voudrez avoir
» pour moi des ſentimens plus vifs,
» vous m'en inſpirerez de très-froids.
» La bonne-foi eſt l'ame du commer-
» ce ; vous m'avez promis que vous
» ne paſſerez point les bornes de l'a-
» mitié, & je vois dans votre Lettre
» que vous ſuccombez à la tentation
» d'être infidéle à votre parole, c'eſt-
» à-dire, que vous êtes un Normand.
» Je vous aimerois mieux Gaſcon ſur
» l'amitié, j'en ſerois quitte pour rire
» de vos gaſconnades ; mais je pren-
» drai mon ſérieux dès que vous joue-
» rez le rolle d'un Normand. Pour-
» quoi cherchez-vous à empoiſonner
» le plaiſir que j'ai dans votre com-
» merce ? Pourquoi voulez-vous m'ô-
» ter le goût de toutes les jolies cho-
» ſes que vous me pouvez dire ? Vous.

» êtes un étrange homme, vous méri-
» teriez une épithéte plus vive, ren-
» dez grace à l'amitié du ménagement
» que j'ai pour vous. En un mot, je
» n'oublierai rien pour vous conſer-
» ver comme ami, & pour vous per-
» dre comme amant. La ſeule idée
» que j'ai que vous pourriez le deve-
» nir, vous enlaidit à mes yeux d'une
» maniere horrible. Avez-vous jamais
» eu un créancier preſſant inexorable ?
» Quand il auroit été le plus bel hom-
» me du monde, n'eſt-il pas vrai qu'il
» vous auroit paru bien laid ? Voilà
» comme j'enviſage un amant. Raſ-
» ſemblât-il toutes les qualités que
» l'on trouve dans un Héros de Ro-
» man, c'eſt un créancier qui trouble
» mon repos, qui me veut dépouiller
» de mon bien. Son billet doux écrit
» du ſtyle de Buſſi & d'un beau carac-
» tere, ſi vous voulez, eſt, ſelon
» moi, un exploit grifonné que je ne
» reçois qu'en rechignant. Voyez,
» Monſieur, ſi vous voulez jouer au-
» près de moi le rolle d'un créancier ;
» dans ce cas-là tant pis pour vous.
» Je vous dirois d'un ton auſſi ſec que
» je vous dis à préſent d'un ton doux,

» que je ſuis votre très-humble ſer-» vante.

¶ Clélie a des expreſſions fines, juſtes & nouvelles. Elle dit d'un homme qui parloit bien, & avec beaucoup de facilité, qu'il avoit tout ſon eſprit en argent comptant.

¶ Elle dit à une Dame qui plaçoit bien les mots qu'elle employoit : La parole eſt faite pour vous.

¶ Elle dit en badinant ſur une perſonne qui avoit la tête enfoncée dans les épaules : Il ſemble que ſes épaules lui ſervent de pendans d'oreilles.

¶ Elle dit auſſi en plaiſantant ſur une Dame qui avoit la bouche fort grande, qu'un jour voulant rire elle ſe mordit l'oreille.

¶ Elle a remarqué que le ſilence qu'on garde dans une converſation, & qui fait douter ſi l'on a de l'eſprit, eſt une fineſſe ordinaire à tout ſot.

¶ L'eſprit de Clélie la ſert ſur le champ. Une Dame entêtée d'un Avocat qu'elle aimoit, en prônoit le mérite. Ce jeune homme, diſoit-elle, ira loin : Je le perds déja de vue, s'écria Clélie.

¶ Un Cavalier faiſant le récit d'un ſonge qu'il avoit eu, fatiguoit la com-

pagnie. Qu'on l'éveille, dit-elle, car ſon ſonge nous ennuie.

¶ Un Tailleur qui s'étoit enrichi avoit quitté ſa profeſſion, qu'il vouloit oublier & faire oublier aux autres. Il étoit ſeul à l'Egliſe dans ſon banc qui étoit fort grand, Clélie le pria de trouver bon qu'elle s'y plaçât. Le Tailleur traveſti la refuſa. Piquée de cette malhonnêteté, elle dit à ce perſonnage : J'ai tort de vouloir vous gêner dans votre banc. Je ne devois pas oublier que vous avez accoutumé d'avoir vos coudées franches. Elle faiſoit alluſion aux Tailleurs à qui il faut de l'eſpace pour étendre les bras en travaillant.

¶ Elle fit cet impromptu ſur une Prude qui lui faiſoit des remontrances.

Aminte en s'uſant le poulmon,
Me fait un ennuyeux Sermon,
Sa bile en vains diſcours s'exhale,
Cette Prude jadis au gré de ſes deſirs,
Suivit le torrent des plaiſirs,
Elle a depuis long-tems décrié ſa morale.

¶ Un fils qui par bienſéance affectoit de la douleur durant la maladie de ſa mere, étoit ſi mauvais Comédien, qu'à travers ſes grimaces, on

connoiſſoit ſon chagrin quand ſa mere donnoit quelque eſperance, & ſa joie quand cette malade déclinoit; Clélie qui démêla tous ces ſentimens, diſoit : Le viſage de cet homme eſt le vrai Thermometre de l'état de la ſanté de ſa mere.

¶ Un Magiſtrat célébre par ſa gravité avoit dans ſon fils une parfaite copie de tous ſes airs concertés, le petit-fils ſe conformoit au même modele. Clélie dit que le fils étoit le ſinge de ſon pere, & le petit-fils l'arriere-petit-ſinge du grand-pere.

¶ Une Demoiſelle pleine d'eſprit, victime de ſon obéiſſance, épouſa un homme abruti par le vin. Clélie parlant de ce mariage, diſoit qu'on avoit renouvellé la cruauté des anciens Tyrans, qui attachoient un corps vivant à un corps mort.

¶ Deux Prodigues ſembloient diſputer entr'eux, lequel feroit de plus folles dépenſes. Clélie en parlant d'eux, dit : Il me ſemble que je les vois ſe faire des complimens à la porte de l'Hopital, pour s'inviter l'un l'autre à y entrer le premier.

¶ On lui montra des enfans fort laids d'une Dame de qualité. Je parie,

dit-elle, qu'ils ſont les enfans du devoir, & d'un devoir forcé.

¶ Ayant reçu dans une Lettre des louanges anonymes, elle devina l'Auteur, & lui envoya ces Vers :

Juſqu'où vous a ſéduit votre amitié naiſſante ?
Vous profanez pour moi votre encens & vos Vers,
Vous me donnez un poiſon qui m'enchante,
Vous employez en vain mille détours divers,
D'un ſtyle fin, aiſé, le charme inévitable,
Vous trahiſſant découvre le coupable.

¶ On diſoit d'un Cardinal, dont le génie ne répondoit pas à cette dignité éminente : Voilà un grand Chapeau pour une petite tête. Bon mot ſur un Cardinal.

¶ On a fait en deux Vers Latins le caractere d'un Prélat. Satyre d'un Prélat.

Vir ſimplex, fortaſſe bonus, ſed paſtor ineptus
Vult, tentat, peragit plurima, pauca, nihil.

Simple, peut-être homme de bien ;
Mais à coup ſûr un Paſteur incapable, Damon.
Formant divers projets dont le grand poids l'accable,
Il en eſſaya deux : tout n'aboutit à rien.

¶ Les Partiſans de Corneille qui le préférent à Racine, diſent que ce pre- Vers heureux de Racine.

mier Poëte a des Vers très-heureux, & que ce dernier n'a pas le même avantage. Ils ont donc oublié les Vers que je vais rapporter. Jocaſte, dans la Thébaïde, Acte IV, Scene III, ne pouvant déſarmer la haine de ſes fils qui en veulent à la vie l'un de l'autre, les invite à lui percer le ſein.

Si la vertu vous plaît, ſi l'honneur vous anime,
Barbares, rougiſſez de commettre un tel crime:
Ou ſi le crime enfin vous plaît tant à chacun,
Barbares, rougiſſez de n'en commettre qu'un.

§ Titus dans Bérénice fait un beau portrait de cette Reine, jamais l'amour n'a peint plus délicatement.

Enfin tout ce qu'Amour a de nœuds plus puiſſans,
Doux reproches, tranſports ſans ceſſe renaiſſans,
Soin de plaire ſans art, crainte toujours nouvelle,
Gloire, beauté vertu, je trouve tout en elle,
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

¶ Un homme d'eſprit, prié de dire ſon ſentiment ſur la Tragédie de Bérénice, répondit :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

¶ Agammemnon obligé de ſacrifier Iphigenie, s'écrie :

Hélas ! en m'impoſant une loi ſi ſevere,
Grands Dieux ! me deviez-vous laiſſer un cœur de Pere ?

¶ Clytemneſtre qui eſt en proie à mille inquiétudes ſur le ſort de ſa fille, dit :

Mourrai-je tant de fois ſans ſortir de la vie !

¶ Hypolite pour ſe juſtifier dans l'eſprit de Théſée, dit ce beau Vers ;

Le jour n'eſt pas plus pur que le fond de mon cœur.

¶ Théramene parlant du monſtre affreux qui cauſa la mort d'Hypolite, orne ſa deſcription d'un Vers qui fait une image bien vive & bien Poëtique.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Je pourrois citer pluſieurs autres Vers de cette force ; mais ceux que j'ai choiſis ſuffiſent pour prouver que Racine a enfanté d'auſſi beaux Vers que Corneille.

Penſées ingenieuſes de Balzac.

¶ Balzac a penſé fort juſte ſur la ſolitude, lorſqu'il a dit que c'étoit une belle choſe ; mais qu'il falloit quelqu'un à qui l'on dît, que c'étoit une belle choſe. Pour aimer la ſolitude & la ſoutenir, il faut être ou Ange, ou Bête. Ce même Auteur dit, en parlant de ceux qui ſont ennemis des plaiſirs : Si de pareilles gens avoient la direction du monde, ils retrancheroient des ſaiſons le Printems, & de la vie de l'homme la jeuneſſe.

Ariſtote.

¶ Un véritable ami eſt une ame en deux corps.

¶ Mademoiſelle de Scudery, dont Nanteuil avoit gravé le Portrait, a loué fort heureuſement ce célébre Graveur.

Eloge de Nanteuil.

Nanteuil en faiſant mon image,
A de ſon art divin ſignalé le pouvoir,
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans ſon Ouvrage.

Satyre.

¶ Damon fit cet in-promptu ſur un homme très-mépriſable.

Laid, petit, mal fait & camard,
Notaire, Partisan, Bâtard,
L'ame venale & mercenaire,
Usurier, le cœur d'un corsaire;
Sans oublier le moindre trait,
Licas, j'ai croqué ton Portrait.

¶ Un Intendant d'un grand Seigneur lui apporta un Mémoire de l'argent qu'il avoit dépensé; la somme totale excedoit de cinq cens livres les sommes de tous les articles. Le grand Seigneur qui apperçut l'erreur, dit à son Officier: Ne m'apportez point de compte qu'il ne soit juste. L'Intendant reprit le Mémoire, & ne pouvant faire quadrer les articles à la somme totale, il ajouta: Plus, cinq cens livres pour faire le compte juste. Naïveté.

¶ Un Officier Gascon vint à Versailles pour être payé d'une gratification de deux mille livres, dont le Roi avoit récompensé sa valeur. Il crut qu'il devoit s'adresser à Monsieur de Pontchartrain qui étoit alors Controlleur des Finances. Il pénétra jusques dans le Cabinet de ce Ministre qui étoit entouré de plusieurs personnes. Qui de vous, dit-il en entrant, s'appelle Pontchartrain. Le Ministre trouva d'abord dans l'accent Traits Gascons.

de celui qui lui parloit l'excuſe de ce manque de reſpect. Il s'approcha du Gaſcon avec beaucoup de bonté, & lui dit : C'eſt moi. Alors cet Officier lui montrant le titre de ſa gratification, lui dit : Liſez & de l'argent. Monſieur de Pontchartrain voulant profiter des ſaillies de ce perſonnage, l'invita à diner, & lui dit qu'après le repas, on le ſatisferoit. Le Gaſcon accepta la propoſition. Après le diner, le Miniſtre en le faiſant payer, feignit de retenir cinquante piſtoles pour l'écot du Gaſcon. Cet Officier ne ſe déconcerta point. Je trouve, dit-il, que vous me faites grand marché, le meilleur aſſaiſonnement de la bonne chere c'eſt la compagnie, & la vôtre ne ſe peut payer. Retenez encore cinquante piſtoles, je reviendrai demain diner chez vous au même prix. Soutenir pendant long-tems avec un grand Seigneur un rolle familier, & le ſoutenir avec eſprit, c'eſt peut-être l'ouvrage du monde le plus difficile.

§ Un Gaſcon paſſant une nuit près d'un tombeau, vit un ſpectre ; il mit l'épée à la main, en lui diſant : Attens-moi, ſi tu veux mourir une ſeconde fois.

¶ Un autre Gaſcon diſoit : J'ai l'air ſi martial, que quand je me regarde dans un miroir, j'ai peur de moi-même.

¶ Un Mouſquetaire Gaſcon, dans une revue en préſence du dernier Roi, fit faire à ſon cheval un mouvement ſi bruſque, que le chapeau du Cavalier vola à terre. Un de ſes camarades le lui preſenta à la pointe de ſon épée. Sandis, s'écria-t-il, j'aurois mieux aimé que vous m'euſſiez percé le corps que mon chapeau. Le Roi qui paſſa alors ayant appris cette réponſe, lui en demanda la raiſon. Sire, dit-il, c'eſt que j'ai crédit chez un Chirurgien, & je n'ai pas la même faveur chez un Chapelier.

¶ Un Officier Gaſcon demandoit avec beaucoup d'inſtance une Audience de ce Monarque ; on la lui menagea, à condition qu'il ne diroit préciſément que deux mots ; il ſe préſenta à ce Prince ſon Placet à la main, où il lui demandoit une penſion : Sire, lui dit-il, ſignez.

¶ Un Gaſcon étoit très-malade, lorſque l'Hôte chez qui il logeoit, le pria de lui arrêter un compte qu'il lui apporta. Le Gaſcon qui vit que

tous les articles étoient fort chers ; mit au bas du compte, Si je meurs, je le paſſe ; mais ſi je vis, à revoir.

¶ On éveilla un Gaſcon au milieu de la nuit pour lui apprendre la mort de ſon pere ; il ſe rendormit en diſant : Ah que je ferai affligé demain, quand je me réveillerai !

¶ Un Gaſcon écrivit à ſon pere qu'il ne vouloit point continuer ſes études à Paris, & qu'il ſe diſpoſoit à retourner en Province. Le pere irrité lui manda : Mon fils, ſi vous prenez ce parti, je vous caſſerai la tête dès que vous ſerez arrivé. Le fils lui récrivit : Mon pere, amorcez vos piſtolets, je pars.

¶ Un Gaſcon diſoit, j'ai gagné trois procès, je n'en ai plus qu'un dont le ſuccès dépend de mon ſerment, jugez ſi je le gagnerai.

¶ Le Duc de .... ayant appris que le Comte de .... le vouloit ſupplanter dans le cœur d'une Demoiſelle qu'il aimoit, propoſa au Comte de ſe battre avec lui. Le Comte accepta la partie ; il voulut ſeulement la differer au lendemain. Non, dit le Duc, je me veux battre toute-à-l'heure, je ne me bats que parce que j'aime à préſent

cette Demoiſelle ; que ſçais-je ſi je l'aimerai demain ?

¶ On a fait du Medecin une définition qui flate bien la vanité de ceux qui exercent cette profeſſion.

Penſées & bons mots ſur les Medecins.

¶ Le Medecin eſt un Magiſtrat naturel qui exerce une Juriſdiction intérieure dans le corps humain, entre les élémens dont il eſt compoſé, qui ôte aux uns les degrés qu'ils ont de trop, il rend aux autres les degrés qui leur manquent, & en faiſant juſtice aux uns & aux autres, il entretient cette belle union qui fait toute la douceur & le plaiſir de la vie.

¶ *Arlequin* Medecin dit que quand il voyoit des maux qui s'inveteroient & qui s'obſtinoient à reſter dans un corps, il tuoit juſqu'au malade pour en arracher la maladie.

¶ Se déchainera-t-on toujours ſans fruit contre la Medecine ? nous en connoiſſons la fauſſe ſubtilité, & nous donnons tête baiſſée dans les piéges qu'elle nous tend. On trouve cependant encore des hommes, qui dans leurs maladies mépriſent courageuſement ces divinités de la façon d'Hypocrate. On demandoit à Moliere quel fruit il retiroit des conver-

ſations d'un Medecin qu'il voyoit ſouvent ? Je lui parle, diſoit-il, de mes maladies, il m'ordonne des remedes, je n'en fais point, je guéris.

¶ Un Officier atteint d'une maladie dangereuſe, ouvrit ſa porte à tous les ſuppôts de la Medecine. Il les payoit en grand Seigneur, ou ſi l'on veut en Partiſan. Chaque Medecin ordonna un remede different. Le malade ayant recouvré ſa ſanté, regala ſes Medecins qui s'applaudiſſoient chacun en particulier de cette cure. A la fin du repas il leur ouvrit une grande armoire où étoient étalés les remedes qu'ils lui avoient ordonnés. Voilà, Meſſieurs, leur dit-il, vos recettes. J'ai mieux aimé faire une boutique de cette armoire que de mon corps. Vous voyez pourtant que je me porte bien, & que la Nature ſeule a eu l'honneur de cette guériſon. Les Medecins regarderent cet homme-là comme un Hérétique en Medecine, qui avoit ſucé les erreurs de l'Héréſiarque Moliere, & ils le déclarerent authentiquement exclus de la participation des medecines, ſaignées & clyſteres de la Faculté.

¶ Un Medecin qui ſe plaignoit,

disoit : Ne suis-je pas bien malheureux ? Ceux que je guéris, la mort les prend ; par exemple Monsieur D * * se portoit bien, lorsqu'il est mort.

¶ Un Peintre peignit un homme qui étoit malade, & le représenta si bien, que le Medecin qui n'avoit point vu l'original, paria qu'il avoit la fiévre ; on demande lequel étoit le plus habile dans sa profession, ou le Peintre ou le Medecin ?

¶ On a défini en peu de mots la Médecine.

Cet Art qui fait le meurtre avec impunité,
Et dont notre foiblesse accroît l'autorité,
Par ses remedes m'empoisonne.

¶ Un Medecin disoit à un de ses amis : Quoi, vous avez confié votre vie à un homme qui ne sçait ni Latin, ni Grec ? Son ami lui répondit : C'est un sot en Latin & en Grec, mais il me guérit en François.

¶ Un Poëte s'est plaint, parce que la Medecine n'a point de remedes contre l'amour.

Bel art qui retardez l'infaillible trépas,
En secrets merveilleux votre science abonde ;
Faut-il que vous n'en ayez pas,

Contre le plus commun de tous les maux du monde ?

¶ Un Soldat qui doit paſſer par les armes, choiſit celui qu'il croit le plus habile tireur, afin qu'il le puiſſe d'abord expedier, il l'appelle ſon Parrein. M. de la Hoguette étant bien malade, & voyant beaucoup de Medecins, fit approcher celui qu'il crut le plus habile : Je vous choiſis, lui dit-il, pour mon Parrein.

¶ On trouve beaucoup de malades où il y a beaucoup de Medecins, & beaucoup de vices où il y a beaucoup de Loix.

¶ Platon dit qu'on doit pardonner le menſonge aux Medecins ; parce qu'ils doivent raſſurer les malades, & leur promettre la ſanté, même à l'article de la mort.

¶ On diſoit que Clitandre étoit Medecin. Un Plaiſant dit : Lui Medecin ! comment, & par où ? il guérit tous ceux qu'il traite, & n'en prend pas un ſol. Voilà deux points eſſentiels contraires à la Medecine.

¶ Montagne en parlant des Medecins, dit que le ſoleil éclaire leurs ſuccès, & la terre couvre leurs fautes.

¶ On a fait une définition du Medecin qui me paroît juſte.

C'eſt un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade juſqu'à ce que la nature l'ait guéri, ou que les remedes l'ayent tué. Furetiere.

¶ Les fautes que commet un Medecin ſont des pechés mortels, puiſqu'elles cauſent la mort.

¶ Il m'eſt tombé entre les mains une Critique de Saint Evremont * qui n'a point affoibli l'eſtime que j'ai pour cet excellent Ecrivain; mais qui a diminué celle que j'avois pour le Cenſeur. Il voudroit réduire ce génie heureux à s'exprimer uniment, & il le ramene à des ſentimens rendus trivialement. Il ne goûte pas cette ingénieuſe Apologie que Saint Evremont fait de l'inconſtance. Contre-Critique pour M. de Saint Evremont.

» Détrompez-vous, dit-il, à une » Dame, du faux mérite d'être fidéle, » & croyez que la conſtance eſt la » la choſe du monde qui fait le plus » de tort à la réputation d'une beauté. Que ſçait-on, ſi vous n'avez » voulu aimer qu'une ſeule perſonne, » ou ſi vous n'avez pu avoir qu'un

* Elle eſt de M. Dumont Avocat.

» ſeul amant ? Vous penſez pratiquer
» une vertu, & vous vous faites ſoup-
» çonner de pluſieurs défauts. Que
» d'ennuis accompagnent la conſtan-
» ce ! Quelle difference des dégoûts
» de votre attachement, à la délica-
» teſſe d'une paſſion naiſſante ! Dans
» une paſſion nouvelle vous trouvez
» toutes les heures délicieuſes, & les
» jours ſe paſſent à ſentir de moment
» en moment qu'on aime mieux. Dans
» une vieille habitude le tems ſe con-
» ſume ennuyeuſement à aimer moins
» ou à n'aimer plus. Il ne me reſte,
» ajoute-t-il, que quatre mots à vous
» dire, & je vous prie d'y faire réflé-
» xion. Si vous trouvez agréable ce
» qui doit déplaire, c'eſt méchant
» goût ; & ſi vous n'avez pas la réſo-
» lution de quitter ce qui vous dé-
» plaît, c'eſt foibleſſe.

Rien n'eſt plus délicat que ces penſées-là ; le Cenſeur philoſophe là-deſſus inutilement, lorſqu'il conclut du raiſonnement de Saint Evremont, qu'il ne faut jamais aimer, parce que les nouvelles paſſions deviennent à la fin de vieilles habitudes qui déplaiſent, & qui font paſſer des momens ennuyeux. Il ignore que les amans

pour

pour venir à leurs fins emploient au gré de leurs intérêts des raiſons qui ſemblent ſe contredire. Un Cavalier perſuadera l'inconſtance à une Belle qu'il voudra guérir d'une paſſion pour lui en inſpirer une autre en ſa faveur. S'il réuſſit, il s'efforcera de lui perſuader la conſtance. Voilà le manége d'un homme du monde ; que lui importe que ſes raiſonnemens ſoient plus brillans que ſolides ; il convaincra ſa maitreſſe, le voilà arrivé au but qu'il ſe propoſoit ; n'eſt-ce pas aſſez ? Si le Cenſeur étoit auprès d'une Belle qu'il ſeroit tenté d'aimer, malgré la paſſion qu'elle auroit pour un autre, il garderoit ſans doute le ſilence, parce qu'il ſeroit conſcience d'employer un paradoxe pour perſuader le changement à cette Belle. Pour examiner les Ouvrages de Saint Evremont & en ſentir le prix, il faut avoir un grand uſage du monde.

Ce Cenſeur chagrin condamne encore ce que dit Saint Evremont à une Dame à qui il veut perſuader de ne ſe point parer. » Chaque ornement, » lui dit-il, qu'on vous donne, ca-

» che une beauté ; chaque ornement » qu'on vous ôte, vous rend une gra- » ce, & vous n'êtes jamais ſi bien que » lorſqu'on ne voit en vous que vous- » même. » Peut-on dire plus ingé- nieuſement qu'elle plaît mieux dans ſon négligé que dans ſa parure ? Et qui, à la réſerve du Cenſeur, ne ſent pas toute la délicateſſe des expreſſions de Saint Evremont ? Si ce Critique avoit rapporté bien des endroits de cette force, il auroit embelli ſon Ou- vrage, & l'auroit fait lire plus d'une fois. Je conviens avec lui qu'il a bien relevé dans Saint Evremont quelques penſées & quelques expreſſions ob- ſcures ; il devoit s'en tenir-là, & ne pas étaler une grande antipathie pour les penſées délicates ; il voudroit leur ôter ce voile qui fait le myſtere ingé- nieux de ces ſortes de penſées. Si l'on en croit ce Critique, le génie heu- reux & le génie commun ſeront au même niveau, parce qu'ils ſeront obligés de s'exprimer de la même fa- çon. Ce Cenſeur qui ne goûte pas S. Evremont, eſt plus difficile que le Pere Bouhours dont il fait l'éloge. Cet Ecrivain ſenſé & poli, dit dans ſa maniere de bien penſer, que Saint

Evremont creuſe agréablement tous les ſujets qu'il traite.

¶ Il y a de certaines définitions ingénieuſes qui plaiſent beaucoup. Définitions heureuſes.

L'ame & le corps ſont deux ennemis qui ne ſe peuvent quitter, deux amis qui ne ſe peuvent ſouffrir, ils ont de grandes liaiſons enſemble, & cependant ils ſe contrarient toujours.

¶ La Toilette d'une femme eſt un autel que l'amour propre érige à ſa vanité.

¶ L'honnêteté eſt une vertu de commetce qui multiplie & qui ſe reproduit à meſure qu'on la pratique.

¶ Une grande fortune eſt une grande ſervitude.

¶ La Guerre eſt un art qui donne des régles aux hommes pour ſe tuer avec méthode.

¶ La Pareſſe eſt la rouille de l'eſprit.

¶ La Valeur eſt un métier périlleux, où une infinité de gens expoſent leur vie pour la gagner.

¶ Le monde eſt un grand Livre écrit de la main de Dieu, qui n'a que trois feuillets, le Ciel, la Terre & la Mer.

¶ La Fortune eſt une fille de quali-

té, qui ſe proſtitue ſouvent à des Laquais.

¶ Le tems eſt une ſuſpenſion de l'arrêt de mort que Dieu a prononcé ſur nous.

Ariſtote. ¶ L'Eſperance eſt le ſonge de ceux qui veillent.

M. de la Rochefoucault dit qu'elle nous conduit juſqu'à la fin de la vie par un chemin agréable.

¶ Le Silence eſt une choſe qui ceſſe d'être au moment qu'on veut dire ce qu'il eſt.

¶ Plaider, c'eſt l'art de s'égorger avec la plume.

¶ Un Magiſtrat, ſelon Ciceron, eſt une loi qui parle.

¶ On a dit que la conſcience étoit l'Evangile du cœur & l'écho de la Grace. Saint Bernard dit que c'eſt un préliminaire du Jugement de Dieu.

¶ La flaterie eſt un parfum qui réjouit toujours le cœur, quoiqu'il faſſe mal à la tête.

¶ L'homme eſt une eſpece d'arbre, dont on juge par l'écorce.

¶ Platon définit l'homme un arbre renverſé. Car comme les Plantes ont leurs racines en bas, l'homme les a en haut, ce ſont ſes cheveux; pour

donner à entendre que la vraie racine de l'homme doit tirer par de ſaints déſirs ſa nourriture vers le Ciel.

¶ Pline dit que le viſage eſt l'écho muet de notre cœur.

¶ L'Avarice eſt une pauvreté criminelle.

¶ La Jalouſie eſt la fiévre de l'Amour.

¶ La Prévoyance eſt un ſage eſpion de l'ame.

¶ La Prévention eſt le poiſon du Jugement.

¶ Le Silence eſt le maſque de l'ignorance.

¶ Les Cloîtres ſont les tombeaux vivans des laides, quoique la vertu y enſeveliſſe quelquefois de belles perſonnes.

¶ Le je ne ſçais quoi eſt l'aſyle de l'ignorance.

¶ Un Auteur eſt un homme qui a toute la terre pour partie, ſans pouvoir trouver d'Avocat.

¶ Un Soldat poltron eſt un lévrier armé.

¶ Les bons mots ſont des fruits qui viennent ſans être cultivés. Tout d'un coup ils naiſſent, & tout d'un coup ils font leur effet comme les

éclairs ; ils ſurprennent autant ceux qui les diſent que ceux qui les écoutent.

Penſées ſur les femmes & ſur le Mariage.

¶ Le Mariage eſt le remede de l'amour, l'eſtime eſt le remede du mariage.

¶ Puiſque je ſuis venu à l'article du Mariage, je ne puis pas me diſpenſer d'offrir à mon Lecteur quelques penſées ſur cette matiere. Je commence par cette Epitaphe.

Bourſault.

Ci gît, & chacun s'en étonne,
Une femme qui fut fort bonne ;
On fit pour la ſauver, cent efforts ſuperflus,
Son époux a raiſon d'en être inconſolable.
Cette perte eſt irréparable,
A préſent on n'en trouve plus.

¶ Voici le langage fier que les hommes tiennent aux femmes.

Benſerade.

Vous êtes nos moitiez avec nous aſſorties,
Vous formez un beau tout, vous n'êtes que parties,
Séparez-vous, vous n'êtes rien du tout.

Vous n'êtes que des ombres,
Sans force & ſans pouvoir,
Vous êtes les zéros & nous ſommes les nombres
Qui vous faiſons valoir.

Les femmes ne paſſeront point ces Vers aux hommes.

¶ Les gens mariés devroient toujours avoir ces Vers préſens à l'eſprit.

Epoux, voulez-vous faire une bonne maiſon, Pavillon.
Sur le commandement point de délicateſſe,
Point de Maître ni de Maitreſſe,
Que le bon ſens & la raiſon.

¶ Je n'ai point vu d'Epithalame qui ne cede à celle-ci.

Vien unir deux Amans d'une chaîne éternelle;
Vien, favorable Hymen, c'eſt l'Amour qui t'appelle:
Si ce Dieu ſur tes pas ne fait marcher les ris,
Ton regne n'eſt ſouvent qu'une longue querelle.
Mais qu'avec lui la fête devient belle!
Et que ton regne eſt doux quand vous êtes unis!
Ne ſéparons jamais ces Dieux,
L'un eſt trop fou, l'autre eſt trop ſage;
L'Hymen ſeul eſt trop ennuyeux,
L'Amour ſeul ſeroit trop volage.
Il faut qu'un heureux aſſemblage
Rende l'Hymen riant & l'Amour ſérieux.

¶ On a dit qu'un vieux qui ſe marie fait du flambeau de l'Hymen une torche funébre.

Si de l'âge d'un cerf on juge par ſon bois,
Un vieillard épouſeur renverſe cet uſage,
Et fait que de ſon bois on juge par ſon âge.

¶ Une jeune fille de dix-huit ans qu'on vouloit marier à un vieillard, diſoit : Que feroit-il de moi ? Que ferois-je de lui ?

¶ Une femme n'eſt ſouvent de mauvaiſe humeur avec ſon mari que parce qu'elle a épuiſé ſa belle humeur avec un autre.

¶ Le Mariage moiſſonne en un jour toutes les fleurettes que l'amour produit en pluſieurs années.

¶ M. de Barco fit ces Vers ſur le mariage d'un grand Seigneur.

L'Amour de l'Hymen eſt jaloux,
Et de la pompe qu'il apprête,
Il veut diſpoſer de la tête
Et du plaiſir de nos époux.
A tant d'ardeur, à cet air tendre,
Aux tranſports, aux empreſſemens,
Il les a pris pour des Amans ;
Puiſſe-t-il toujours ſe méprendre.

¶ On diſoit du Mariage d'un Sçavant avec une Sçavante : leur mariage n'eſt qu'un fonds d'eſprit.

¶ On félicitoit Bengerat ſur ſon

Mariage : Le Bénéfice ſeroit bon, dit-il, s'il n'obligeoit pas à réſidence.

¶ Trois grands liens dans le monde, le Sang, le Mariage, l'Amour, joignons-y l'amitié.

¶ Une belle Maitreſſe eſt une laide femme.

¶ M. de la Rochefoucault diſoit qu'il y a de bons Mariages, mais qu'il n'y en a jamais eu de délicieux.

¶ Mari dit beaucoup plus qu'Epoux ; Mari ſignifie proprement l'union de l'eſprit & du corps, & Epoux ne marque que l'union de l'eſprit. C'eſt pourquoi on appelle S. Joſeph l'Epoux de Marie.

¶ Une fille qui ſe marie pour être plus libre, trouve le ſecret de perdre ſon honneur en conſervant ſa réputation.

¶ L'Hymen vient quand on l'appelle, & l'Amour quand il lui plaît.

¶ Les Maris ſont Maîtres en Allemagne, Valets en Angleterre, Compagnons en France, Geoliers en Italie, Tyrans en Eſpagne.

Ce n'eſt point ſortir de la matiere du Mariage que de parler des femmes.

¶ La vie de la plupart des Dames eſt une Comédie en trois Actes. Elles donnent la premiere partie à l'Amour, la ſeconde au Jeu & la troiſiéme à la Dévotion.

¶ Il y a des femmes avec leſquelles on ne ſe trouve que du corps. Elles en ont tant que l'on craint toujours d'en manquer avec elles. Il y en a d'autres avec leſquelles on ne ſçauroit avoir que de l'eſprit ; on ne s'apperçoit point qu'on ait un corps.

¶ Bien des femmes aiment mieux qu'on leur manque de reſpect que ſi l'on en avoit trop. On a dit auſſi qu'il y auroit bien des femmes attrapées, ſi on les aimoit à la façon des Anges.

¶ On dit aux femmes.

Renard. On voit ſur votre tête une longue coëffure ;
Et ſur de hauts patins vos pieds à la torture,
En ſorte qu'en ôtant ces ſecours ſuperflus,
Il ne reſteroit pas un tiers de femme au plus.

¶ On diſoit d'une femme dont la coëffure étoit extraordinairement haute, qu'elle avoit trouvé le ſecret de mettre ſa tête au milieu de ſon corps.

¶ La femme a été produite dans le Paradis terreſtre, & non pas l'homme ; elle a été formée d'une matiere

plus noble. Dieu ne l'a pas tirée de la tête de l'homme, de peur de lui donner de l'orgueil, ni de ſes pieds, de peur qu'il ne la mépriſât; mais de ſon côté, afin qu'il la traitât de Compagne. Voilà pourquoi elle s'y plaît tant.

¶ Un Prédicateur ayant exhorté ſes Auditeurs à porter leurs croix, un Mari en ſortant de l'Egliſe ſe chargea de ſa femme.

¶ Une tempête agitoit un Vaiſſeau où il y avoit pluſieurs paſſagers; le Capitaine ordonna que chacun jettât dans la Mer ce qu'il avoit de plus peſant & de plus embarraſſant. Un Mari ſans héſiter y jetta ſa femme.

¶ Une belle femme ſert ſa beauté toute ſa vie, c'eſt un métier.

¶ Le Coloris eſt une partie de la Peinture, où les femmes deviennent habiles ſans ſçavoir deſſiner.

¶ Une laide main accouche ſouvent d'un beau viſage.

¶ Une femme fardée eſt une femme maſquée à découvert.

¶ Une vieille qui ſe farde eſt un vieux mur qu'on recrépit.

¶ Une femme qui ne met qu'un peu de rouge, imite la ſanté & l'em-

bonpoint ; lorſqu'elle en met trop, elle imite la colere, la fiévre, l'impureté.

¶ * Un célébre Prédicateur apoſtrophoit ſouvent les femmes du monde dans ſes Sermons, en les appellant idoles peintes.

Liſe étoit ſi pleine de fard,
Lorſque Rigaud fit ſa peinture,
Que ſa main n'imita que l'Art,
Penſant imiter la Nature.

Liſe à qui mes déſirs firent jadis hommage,
Quand je vois ſous le fard ton viſage caché,
Je dis que ton mari commet un grand peché,
Comme Pigmalion, il embraſſe une image.

Brebeuf. Avant-hier Aliſon partit ſi follement,
Pour un long & fâcheux voyage,
Que ſortant de chez elle avec empreſſement,
Elle oublia ſes gants, ſes dents & ſon viſage.

Cloris quitte & reprend par un rare myſtere,
Jeune & vieille peau tour à tour :
Et la Cloris de nuit ſeroit bien la grand-mere
De la Cloris de jour.

¶ On dit d'une femme fardée que

* Le Pere de la Ferté, Jéſuite,

les belles couleurs gâtent ſon teint.

¶ Toute femme qui ſe preſſe de me plaire, ſe hâte de me dégoûter.

¶ Sarraſin s'écrioit ſouvent : Ne trouvera-t-on jamais le ſecret de peupler le monde ſans femmes ?

¶ Un veuf diſoit : Si quelque choſe peut me conſoler de ma femme, c'eſt qu'elle eſt bien morte. Ce mot de *bien* eſt équivoque.

¶ Le Marquis de..... croyoit que toutes les belles Dames étoient fardées : quand il en voyoit une, il demandoit : Eſt-ce l'original, ou la copie ?

¶ La vertu ſeule ne guérit pas une femme de la coquetterie, ce chef-d'œuvre eſt reſervé à l'amour.

¶ Saint Evremont dit avec beaucoup de délicateſſe, que les femmes voluptueuſes ſentent moins leur cœur que leur appetit ; que les Précieuſes pour conſerver la pureté de cœur, aiment leurs amans tendrement & ſans jouiſſance, & jouiſſent de leurs Maris ſolidement & avec averſion.

¶ Une femme ſur le retour vouloit faire croire qu'elle étoit encore dans ſa premiere jeuneſſe, elle n'avoit qu'un fils qui étoit âgé de vingt-cinq

ans. Elle vint dans une compagnie où elle n'étoit pas connue. On lui demanda ſi elle avoit des enfans ; Je n'en ai qu'un, dit-elle, qui eſt en nourrice.

¶ Elle diſoit à une Dame qui lui demandoit ſon âge : Donnez-moi l'âge que vous voudrez, j'en conviendrai, pourvu que vous ne me donniez pas plus de trente ans.

¶ Dolabella diſoit à Ciceron : Sçavez-vous bien que je n'ai que trente ans ? Je le dois bien ſçavoir, répondit Ciceron, il y a plus de dix ans que vous me le dites.

¶ Une Demoiſelle un peu ſurannée avoit une ſœur, ſa cadette d'une année. Elle lui demandoit toujours le premier jour de l'an : Quel âge voulez-vous que nous ayons cette année-ci ?

Vous avez de riches manteaux,
Vous avez de belles cornettes,
Vous faites d'affiquets nouveaux
Toujours d'inutiles empletes :
Mais de jeuneſſe, Iris, d'embonpoint & d'attraits
N'en ferez-vous jamais ?

¶ Une femme ſurannée qui faiſoit la jeune, diſoit qu'elle étoit bien fâ-

chée d'approcher de trente ans : Conſolez-vous, lui dit-on, vous vous en éloignez tous les jours.

¶ Un Marchand qui vendoit du fard à une coquette, ſe laſſant de venir chez elle lui demander de l'argent, lui dit : Madame, vous me faites *valeter* comme ſi j'étois votre laquais. Je ne porte point vos couleurs, mais c'eſt vous qui portez les miennes.

¶ Le Comte D. qui a la vue baſſe, rencontra dans le Parc de Verſailles une Dame de ſa connoiſſance, qui avoit beaucoup de fard ; il la voulut baiſer en la ſaluant. Elle para le baiſer en faiſant un demi-tour à gauche, & ſe rangeant derriere une ſtatue, que le Comte baiſa tendrement à l'intention de la Dame. Comme on le railloit : Il n'y a rien de perdu, dit-il, plâtre pour plâtre, c'eſt à peu près la même choſe.

¶ Les femmes qui aiment le moins leurs maris, ſont celles qui les pleurent davantage quand ils meurent. La raiſon, la bienſéance leur arrachent des larmes de triſteſſe, qu'elles mêlent avec des larmes de joie que leur fait verſer leur amour propre.

Voilà deux ſources pour une ; les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivans.

¶ Combien de femmes riroient à la mort de leurs maris, ſi elles pouvoient réſiſter à la honte de ne pleurer pas !

¶ Les ſages coquettes font payer ſi cher les premieres faveurs, qu'il ne reſte plus de fonds pour finir l'intrigue.

¶ Les Dames ne veulent rien laiſſer échaper, ce qui n'eſt pas à l'uſage de leur cœur ſert de triomphe à leur beauté.

¶ La raiſon des femmes arrive rarement à ſa perfection ; c'eſt un fruit tardif qui tombe ſouvent ſans murir.

¶ On dit de la femme :

Elle fuit, & fuyant elle veut qu'on l'atteigne,
Car ainſi ſon honneur ordonne qu'elle feigne.

¶ Armenidas ſe tua entre les bras de ſa Maitreſſe, croyant ne pas reſſentir les rigueurs de la mort auprès d'elle. L'amour peut-il aller plus loin ? Qu'un homme mort pour une femme, fait honneur à ſa beauté !

¶ Voici ce qu'on a dit du cœur d'une coquette.

Son cœur pour bien le définir,
Eſt tel qu'une glace brillante,
Qui reçoit, ſans rien retenir,
Tous les objets qu'on lui preſente.

¶ On diſoit à un mari qui avoit épouſé une belle femme qui le faiſoit enrager : N'êtes-vous pas trop heureux d'avoir eu cette femme, quand vous n'auriez eu que ſon corps ? Il eſt vrai, répondit-il, mais avec le corps j'ai eu la tête.

¶ Un homme ſe maria, parceque, diſoit-il, je n'ai perſonne avec qui je puiſſe parler. Sa femme étoit un démon incarné qui le perſécutoit ſans ceſſe. Il diſoit enſuite à ſes amis : Parbleu j'ai bien trouvé à qui parler.

¶ Les grands doivent donner vîte & de bonne grace, les femmes doivent donner tard, & comme ſi elles ſe repentoient ; elles doivent paroître avares dans leurs liberalités, parce que leurs dons s'interprétent ſouvent aux dépens de leur honneur.

¶ Les hommes qui condamnent les femmes, ſont témoins, juges & parties.

Méditation chrétienne ſur une belle femme.

¶ L'Evêque du Pui donnoit à dîner à deux Capucins & trois Dames. Il remarqua que le Religieux le plus jeune

pendant tout le repas avoit les yeux attachés ſur la plus belle des trois, comme s'il n'eût pu ſe raſſaſier de la voir. L'Evêque après le diner en l'abſence des Dames, lui demanda ce qu'il penſoit de la beauté de celle qu'il avoit conſiderée. Le Religieux lui dit: Monſeigneur, en regardant cette Dame, je faiſois réfléxion que ſon front ſi uni ſera un jour ſemé de rides, que le corail qui eſt ſur ſes lévres paſſera à ſes yeux, dont la vivacité s'éteindra; que l'ivoire de ſes dents ſera changé en ébéne; qu'aux roſes & aux lis de ſon teint ſuccederont des ſoucis fanés; que cette peau ſi belle, ſi éclatante ſera un parchemin ſec & enfumé; que ſes agrémens ſeront convertis en d'affreuſes grimaces; & enfin qu'elle deviendra l'antidote de l'amour. Je n'aurois jamais penſé, lui dit l'Evêque, que la vue d'une belle Dame vous eût inſpiré une pareille méditation.

¶ La Maupin, Actrice de l'Opéra, avoit le cœur tendre, quoiqu'elle fut dans une école où la tendreſſe n'habite point. Voici l'Epitre que ſon amour alarmé envoya au Comte d'Albert.

Epitre tendre de la Maupin au Comte d'Albert.

Voudrois-tu, cher Amant, parmi le bruit des armes,
Entendre le récit de mes vives alarmes ?
Et quand Mars en ton ſein allume ſes fureurs,
Tes yeux daigneront-ils voir une amante en pleurs ?

Danchet.

Quel trouble, quel effroi de tout mon cœur s'empare !
Il court un bruit confus qu'un combat ſe prépare,
Que Bade vainement ſonge à ſe retrancher,
Qu'à travers des remparts, Villars va le chercher.
Bruit cruel ! chaque mot m'épouvante & me glace,
Le Ciel me feroit-il preſſentir ma diſgrace ?
Ah ! je ſçais que la gloire a pour toi trop d'appas,
Que l'honneur au péril précipite tes pas.
Pour un Guerrier tes yeux ont beaucoup trop de charmes,
Pour un Amant ton cœur aime trop les alarmes.
Le Ciel devoit au moins te rendre en te formant,
Ou moins vaillant guerrier, ou moins parfait amant.
De mon ſexe timide, ignorant la foibleſſe,
Je ſuis propre au péril, ainſi qu'à la tendreſſe.
Que ne m'eſt-il permis de voler après toi ?
Si je ſuivois tes pas je n'aurois pas d'effroi,
J'irois braver la mort, & ſerois toujours prête
A m'expoſer aux coups qui menacent ta tête.

Ta jeuneſſe, ces traits, ce teint vif, ces appas,
Ces cheveux qu'Apollon ne déſavouroit pas,
Dans l'empire amoureux inévitables charmes,
Pour toi dans le combat ſont d'inutiles armes,
Un homicide plomb avec impunité,
Frape ſans reſpecter l'âge, ni la beauté.
Adonis comme toi fut autrefois aimable,
Pour toi je crains, hélas! ſon deſtin déplorable.
Vénus entre ſes bras lui vit perdre le jour,
Je n'ai pas ſes attraits, mais j'en ai tout l'amour
Mere des doux plaiſirs, favorable Déeſſe,
Toi que ſuivent toujours les ris & la jeuneſſe,
Je t'implore aujourd'hui: ſi d'une tendre voix,
J'ai quelquefois chanté la douceur de tes loix,
Si j'ai vanté ton fils, ſes attraits, ſon empire,
Et porté dans les cœurs les flâmes qu'il inſpire,
Vole, deſcens des Cieux, ſers-toi de ces regards,
Qui ſçavent quand tu veux déſarmer le Dieu Mars.
Obtien qu'à mon amant il ne ſoit point funeſte:
Mais que dis-je! inſenſée, & quel eſpoir me reſte?
En voyant cet objet de mes vœux les plus doux,

Tu ſeras ma rivale, & Mars ſera jaloux.
Parmi tant de frayeurs, c'eſt toi ſeul que j'implore,
Cher amant, ſouvien-toi que mon ame t'adore,
Que tu dois de mes pleurs faire ceſſer le cours,
Qu'en expoſant ta vie, il y va de mes jours.

¶ Voici des Deviſes que j'ai choiſies; vous jugerez de mon diſcernement. Deviſes

Un feu ſous la cendre,

Sepelitur ut vivat.

Il s'enſevelit pour vivre.

Pour une perſonne qui ſe cache au monde pour vivre en Dieu.

Un Alambic qui diſtille.

Humor ab igne.

Le feu produit cette eau.

Pour une perſonne qui verſe des larmes de pénitence; Ainſi elle peut dire:

C'eſt le feu de mon cœur qui fait pleurer mes yeux.

Une barre de fer toute rouge.

Se non arde non ſi piega.

Elle ne ſe plie point ſi elle n'eſt toute ardente.

On fait faire tout ce qu'on veut à un cœur bien épris.

Une Tourterelle qui a perdu ſon pair, pour une perſonne qui a perdu par la mort ſon ami qu'il aimoit tendrement.

Piango la ſua morte & mia vita.

Je plains ſa mort & ma vie.

Pour un mari éloigné de ſa femme qu'il aimoit éperdument.

Un ſerpent coupé en deux.

Se rejoindre ou mourir.

Un Oranger.

Fructus non adimit florem.

Le fruit ne fait pas tomber la fleur.

Pour la Sainte Vierge, dont le fruit ne lui a point ôté la fleur de la Virginité. Cette Deviſe frape par ſa beauté.

Une lampe allumée, pour un Epicier qui avoit fait une grande fortune par le débit de ſon huile.

Elle tire ſon éclat de l'huile.

Un Paon.

Ut placeat, taceat.

Qu'il ſe taiſe, s'il veut plaire.

Pour un bel homme qui n'avoit point d'eſprit.

Une Horloge.

Emue au dedans & tranquille au dehors.

Pour une perſonne qui cachoit une paſſion violente.

Un flambeau allumé par les deux bouts.

Si ma vie eſt plus courte, elle eſt plus éclatante.

Je laiſſe le ſoin à mon Lecteur de chercher des ſujets auſquels il pourra appliquer cette deviſe.

¶ Le Corail lorſqu'on le tire de la Mer a un bout noir, & l'autre bout rouge. Cela a donné lieu à une deviſe fort heureuſe ſur le Parlement, qui le jour de Saint Martin donne ſon audience en robes rouges, & le lendemain en robes noires. Le Corail noir & rouge fait le corps de la de-

viſe, & ces paroles en ſont l'ame.

Fulget utroque.

Il brille par les deux couleurs.

Un Vers à ſoie commençant à filer.

Sibi vincula nectit.

Il ſe fait des liens à lui-même.

Je ſuis libre & pourrois vivre affranchi des peines,
Qu'on prend au ſervice des grands.
Cependant je leur donne & ma peine & mon tems,
Et travaille moi-même à me faire des chaînes.

Pour un vieillard dont la vieilleſſe eſt belle & fleurie, qui n'a pas moins de ſageſſe que d'agrément, un Oranger.

Miſcens Autumni & Veris honores.

Il a les agrémens du Printems, de l'Automne.

Je ſuis le favori des Cieux,
Mon nom eſt célébre en tous lieux.
Et la gloire que l'on me donne,
C'eſt d'être ſeul en même-tems,
Enrichi des fruits de l'Automne,
Et paré des fleurs du Printems.

On a comparé la femme à un Priſme, qui eſt un verre triangulaire, qui impoſe agréablement aux yeux en prenant differentes couleurs.

Decipit & placet.

Il me trompe, mais il me plaît.

Un Cavalier Italien, ſurnommé *Il Ferma Fede*, pour témoigner que ſon cœur n'étoit ouvert qu'à une perſonne qu'il aimoit, & qui s'appelloit *Luchetta*, fit peindre un de ces cadenats qui ne s'ouvrent que par la rencontre de certaines Lettres, & que les Italiens appellent *Luchetti*; l'ame de la deviſe étoit ces deux paroles.

Uni patet.

On fit cette deviſe pour le Cardinal Colonne, qui étoit l'appui & l'ornement de l'Egliſe, une Colomne avec ces mots.

Fulcit & ornat.

Ces deviſes où entre le nom de la perſonne ſont heureuſes.

Qui croiroit que les Turcs ſe fuſſent attachés à faire de belles deviſes? Selim, un de leurs Empereurs, partant

pour une grande expedition, prit un Croiſſant qui ſe couche avec ces mots.

Redibo plenior.

Je retournerai avec plus d'éclat.

Le Croiſſant eſt le Symbole du Grand Seigneur.

On fit cette deviſe pour Simon, Comte de Montfort, qui mourut devant Toulouſe, en ſoutenant les intérêts de Dieu & de l'Egliſe, contre les Hérétiques Albigeois.

Une fumée d'encens ſortant d'un encenſoir.

Pereundo Numen honorat.

En expirant il rend honneur à Dieu.

Un Barbet tenant un Heron.

Pradam de pradone facit.

D'un raviſſeur il fait ſa proie.

Pour le Maréchal de Boucicaut, qui prit le Comte de Perigord priſonnier & l'amena au Roi.

La femelle du Faucon, qui a plus de force & de courage que le mâle.

Mares hac fœmina vincit.

Cette femelle a plus de cœur qu'un mâle.

Pour la Pucelle d'Orleans, qui a ſurpaſſé en valeur les plus braves hommes de ſon tems.

Pour Monſeigneur le Dauphin, un Metéore qu'on nomme Parélie, qui repréſente le Soleil, la deviſe de Louis XIV.

Par dum reſpiciet.

Je brille comme lui tandis qu'il me regarde.

La Mer où ſe déchargent les rivieres, pour un Seigneur que le Roi combloit d'honneurs & de dignités, & qui n'en étoit pas plus orgueilleux.

Creſco, non tumeo.

En croiſſant je ne m'enfle pas.

Une nuée d'où il ſort un foudre, pour Anne d'Autriche mere de Louis XIV.

Orbis terrorem genui.

J'ai produit la terreur du monde.

La clef d'une montre.

Quo regimur rexi.

Je regle qui nous regle.

Pour M. le Maréchal de Villeroy, Gouverneur du Roi.

Pour une belle malade, un Soleil éclipſé.

Vous toutes qui brillez un peu,
Et qu'on regarde en mon abſence,
Vous perdez devant moi votre éclat, votre feu.
Je languis à la vérité,
La pâleur me couvre la face;
Mais j'ai pourtant encor dans mon obſcurité,
Je ne ſçais quoi qui vous efface.

Pour une perſonne humble qui ſe cache pendant qu'elle fait de bonnes œuvres; un ver à ſoie qui s'enferme dans ſa coque.

Operitur dum operatur.

Il ſe cache lorſqu'il travaille.

Il y a une belle deviſe ſur notre Seigneur crucifié; l'arbre de baume diſtillant ſa liqueur par les inciſions qu'on lui a faites.

Vulneror ut ſanem.

De ma bleſſure le remede.

Pour la ſainte Vierge, une mere perle ſous les rayons du Soleil,

Pario cœlesti è semine.

Le Ciel me rend féconde.

Pour un Juge corrompu, un poisson qui mord à l'hameçon attaché à l'amorce.

Dumque capit capitur.

Lorsqu'il prend, il est pris.

Pour un ami intéressé qui ne s'attache qu'aux gens qui lui sont utiles, une Sangsue.

Et dum satiatur adhæret.

Je m'attache tandis que je puis me remplir.

Un faux dévot qui fait montre d'austerité, est exprimé par un châtaignier chargé de fruits.

Velantur mollia duris.

Sous de rudes dehors je cache des douceurs.

Pour un homme élevé de la profession de Pédant à une grande fortune, un grand arbre.

A virgâ hùc crevit.

Ce n'étoit qu'une verge, & c'est un fort grand arbre.

Boileau a dit :

Le ſort burleſque dans ce ſiécle de fer,
D'un Pédant quand il veut ſçait faire un Duc
& Pair.

Il avoit en vue l'Abbé de la Riviere, qui avoit été Régent au College du Pleſſis, & qui devint Evêque de Langres & Duc & Pair de France.

Une nuée qui paroît tout en feu au deſſus d'un Soleil couché, pour la Ducheſſe de Montmorenci après la mort du Duc ſon mari.

Ardet ab extincto.

Tout éteint qu'il eſt, il m'enflamme.

Une vigne chargée de raiſins donne à entendre que les larmes de la pénitence produiſent les fruits de la grace & de la gloire.

Les fruits après les larmes.

On fit cette deviſe pour Louiſe de Vaudemont, Reine de France, femme de Henri III, un cadran au Soleil avec ce mot.

Aſpice ut aſpiciar.

Regarde-moi pour que l'on me regarde.

Cette deviſe convient auſſi à un Courtiſan, qui étant regardé du Roi de bon œil, eſt regardé de tout le monde.

Le Marquis de Canaples, pour exprimer qu'il n'étoit pas inſenſible, mais qu'il n'étoit pas touché de toutes les beautés qu'il voyoit, avoit dans un carrouſel un but entouré de fléches.

Nec ulla, nec omnis.

Quelqu'une & non pas toutes.

M. Deffiat portoit un Soleil, autour duquel une nuée par ſon oppoſition faiſoit un cercle de lumiere.

Qui s'oppoſe à moi me couronne.

M. le Marquis de Beuvron avoit pris pour deviſe une Girouette.

Je ne change point qu'on ne change.

Un Cavalier dans une Maſcarade avoit pris pour deviſe un Oignon.

Qui me mordra pleurera.

On fit cette deviſe pour l'entrée de la Reine Marie-Thereſe d'Autriche. La Lune en ſon Ciel.

Je n'en regarde qu'un, quoique tous me regardent.

Pour Marguerite d'Autriche Reine d'Eſpagne, qui mourut en couches, une Aurore qui apporte le jour au monde.

Dum pario pereo.

Je péris en donnant le jour.

Pour le grand Guſtave Roi de Suede, qui mourut à la Bataille qu'il gagna près de Lutzen, un Elephant qui tombe mort, & qui écraſe par ſa chute un Dragon.

Etiam poſt funera victor.

Vainqueur même après le trépas.

Au Mariage de Mademoiſelle de Valois avec le Duc de Savoye, on fit cette deviſe. Une Riviere qui tombe dans un grand Fleuve.

Je perds mon nom, & crois en même-tems.

Au Mariage de Mademoiſelle d'Aumale avec le Roi de Portugal.
Une fleur de Grenadier.

J'attens ma couronne.

Pour le Duc d'Albret qui fut fait

Cardinal à la fleur de ſon âge, & qu'on appella le Cardinal de Bouillon, un Grenadier en fleur.

Primo contingit purpura flori.

La pourpre vient en naiſſant.

Pour Saint François de Sales, à ſa Canoniſation on fit cette deviſe, un miroir.

Oſtendit navos, non contrahit.

Je ne prens point les taches que je montre.

Pour un Poëte Satyrique qu'on mit en priſon, un Roſſignol en cage.

De mon chant ma priſon.

Pour exprimer qu'un Satyrique corrige en piquant, une Sangſue.

Mordendo ſanat.

En piquant il guerit.

Pour un homme qui s'éleva à une haute fortune par ſa plume & ſon épée, une Fléche en l'air.

Et pennâ & ferro.

Et par la plume & par le fer.

Un Soleil rapide dans ſa courſe ; pour exprimer un eſprit fort vif & fort bruſque, mais reglé.

Prompt à la vérité, mais prompt avec meſure.

Pour le célébre Paſchal qui mourut ſi jeune, un flambeau allumé.

Moins d'éclat, plus de vie.

Pour un Auteur, dont les Ouvrages poſthumes lui ont acquis beaucoup de gloire, une fuſée en l'air qui éclate & répand des étoiles de tout côté.

Lucem in curſu celaverat.

Dans ſa courſe il avoit caché ſon grand éclat.

Un Vers à ſoie dans ſa coque pour un célébre priſonnier qui acquit beaucoup de gloire par les Ecrits qu'il fit dans ſa priſon.

Incluſum labor illuſtrat.

Son travail rend illuſtre ſa priſon.

On a exprimé la vie cachée de M. le Cardinal de Retz par une nouvelle lune.

Latuit, non defuit orbi.

Tout caché qu'il étoit il ſe faiſoit ſentir.

Le Régiment de Cavalerie de M. le Duc a pour deviſe un feu qui commence de s'allumer.

Splendeſcam, da materiam.

Je vais tout enflammer fourniſſez la matiere.

Les Gendarmes de M. le Dauphin avoient des Dauphins qui ſe jouoient dans la tempête.

Pericula ludus.

Les grands périls leur tiennent lieu de jeux.

On avoit mis ſur un cachet un croiſſant avec ces paroles :

Creſcam ut proſim.

Que je croiſſe, afin d'être utile.

Sur un autre cachet il y avoit un coq avec ces paroles :

Quand ce coq chantera,
Mon amour finira.

Un homme n'avoit pu réuſſir à inſpirer à ſa maitreſſe la paſſion dont il bruloit pour elle ; il prit pour deviſe de l'eau froide verſée ſur de la chaux vive.

Froide qu'elle eſt elle m'enflamme.

¶ Si l'on s'en rapporte au Pere Bouhours, une belle deviſe eſt un chef-d'œuvre de l'eſprit : l'éloge eſt trop magnifique : la deviſe la plus excellente eſt une mignature exquiſe qui eſt toujours beaucoup au-deſſous d'un grand tableau des Maîtres de l'Art.

Penſées ſur les Prédications.

¶ La vérité me fait ſouffrir un jeu de mots qui fut fait au ſujet du Pere Bourdaloue. On l'appelloit le Prédicateur des Rois, & le Roi des Prédicateurs.

¶ Un Prédicateur doit parler à Dieu avant que de parler aux hommes.

¶ Bien des gens prêchent qui pourroient s'excuſer avec plus de raiſon que Moïſe, en diſant à Dieu : *Domine, non ſum eloquens* : Seigneur, à peine ſçais-je parler.

¶ La plus grande louange d'un Prédicateur, c'eſt le ſilence des Auditeurs : quand ils s'en vont penſifs, c'eſt un ſilence qui parle bien haut.

¶ On appliqua à Paris dans un Carême des traits de l'Ecriture-Sainte à des Prédicateurs. On diſoit d'un homme qui ſe répétoit dans ſes Sermons, *eundem ſermonem dicens.* D'un qui n'avoit pour tout merite qu'un bel or-

gane, *ſcientiam habet vocis.* D'un qui ne plaçoit pas bien les belles choſes qu'il diſoit, *ut quid perditio hæc ?*

¶ On diſoit de l'Abbé.... qu'il prêchoit beaucoup mieux quand il ne prêchoit pas long-tems, parce qu'il ennuyoit moins ; & de deux incommodités, il faut préférer la moindre.

¶ Un Capucin prêchant devant le Duc de Vantadour, dit : Je ne croirois pas, Monſeigneur, réuſſir dans mon diſcours, ſi je n'invoquois auparavant Madame votre Couſine, en lui diſant : *Ave, Maria.*

¶ Un Avocat repouſſa ingénieuſement la raillerie qu'un Magiſtrat lui fit ſur ſa jeuneſſe : Je ſuis jeune, lui dit-il, mais j'ai pâli ſur de vieux Livres.

¶ On diſoit qu'on avoit fait imprimer les Sermons d'un fameux Prédicateur. On devroit, dit un homme d'eſprit, imprimer le Prédicateur ; car le principal mérite de ſes Sermons conſiſte dans la grace de la prononciation.

¶ Je ſçais bon gré à un Orateur qui m'aſſocie à ſon génie ſublime, me met à ſon niveau, & me flate en ſe-

cret de l'idée que je penſe avec lui ; comme lui-même, j'aime ce qui m'éleve.

¶ Il y a des Prédicateurs qui ne parlent qu'à l'imagination ; il y en a même qui ne parlent qu'aux ſens : On en voit quelques-uns qui ne parlent qu'à l'eſprit & qu'à la raiſon : où en trouverons-nous qui parlent au cœur ?

M. Boſſuet, Prédicateur à ſept ans.

¶ M. Boſſuet Evêque de Meaux, promettoit beaucoup dès l'enfance : à l'âge de ſept ou huit ans, il prêchoit déja avec beaucoup de grace. Il débitoit dans cet âge tendre à l'Hotel de Rambouillet un Sermon ; l'aſſemblée étoit nombreuſe ; il étoit près de minuit, Voiture y étoit, & il dit après l'avoir entendu : En vérité, je n'ai jamais ouï prêcher, ni ſi-tôt, ni ſi tard.

¶ Un Prédicateur prêchant ſur les huit Béatitudes, fit un Sermon très-long & très-ennuyeux. Une Dame prétendit qu'il avoit oublié une Béatitude, le Prédicateur ſoutenoit fortement qu'il n'en avoit omis aucune, lorſque la Dame lui dit : Vous n'avez pas dit : Bienheureux ceux qui n'entendent pas mes Sermons.

¶ On dit d'un autre Prédicateur qui

avoit fort mal prêché une Paſſion, qu'il n'avoit pas ſeulement prêché la Paſſion de Jeſus-Chriſt, mais qu'il avoit encore prêché celle de ſes Auditeurs.

¶ Un Prédicateur Italien qui avoit très-peu d'Auditeurs, apoſtrophoit ainſi l'Aſſemblée : *Pochiſſimi Signori.*

¶ L'ami d'un Prédicateur qui n'étoit pas ſuivi, lui dit : Je n'ai point été vous entendre crainte de vous troubler dans votre ſolitude.

On compara un Sermon bien écrit, où chaque mot étoit placé avec art, mais qui n'étoit point touchant, à un Cyprès qui eſt droit & haut & d'une grande beauté, mais qui ne porte point de fruit.

¶ On diſoit d'un Prédicateur qu'il prêchoit comme les Apôtres avant qu'ils euſſent reçu le Saint-Eſprit.

¶ Le Pere le Vaſſeur Feuillant, étant en Chaire oublia ce qu'il avoit à dire ; il tira ſon Sermon de ſa manche, en diſant : Meſſieurs, ma mémoire m'a manqué ; mais mon papier ne me manquera pas.

¶ On aimoit autrefois à faire en Chaire des applications des Vers de Virgile. Le Pere Arnoux, célébre

Jéſuire, Confeſſeur de Louis XIII, prêchant la Paſſion, apoſtropha les Juifs au ſujet du ſupplice de la Flagellation. C'eſt moi, leur dit-il, qui ſuis le menſonge, le crime même qui doit ſubir ce ſupplice, & non pas celui qui eſt la vérité & l'innocence.

In me adſum qui feci, in me convertite ferrum,
O Rutuli! mea fraus omnis, nihil iſte, nec auſus,
Nec potuit....

Æneid. liv. 9.

Segrais. Me voici, Rutulois, je ſuis le ſeul coupable,
De la fraude, dit-il, cet autre eſt incapable.

¶ Quoiqu'on définiſſe l'Oraiſon funebre, l'art d'arranger de beaux menſonges; on doit dire qu'il y a des ſujets d'un mérite ſi éminent, que la ſimple vérité qui les loue eſt plus agréable que la fiction la plus ingénieuſe.

¶ On a dit de l'Oraiſon funébre du Vicomte de Turenne: C'eſt l'Orateur qui vous charme, & vous n'êtes occupé que du Héros; c'eſt Fléchier qui parle, vous ne voyez que Turenne. L'art cache l'Orateur, & ne montre que le grand Capitaine.

¶ Le Pere Chauſſemer Jacobin, prêchant devant Louis XIV, le Jeudi-Saint l'année d'après celle du paſſage du Rhin, dit à ce Monarque : Ces ondes orgueilleuſes que vous avez paſſées avec autant de rapidité qu'elles ſont rapides elles-mêmes, ſécheront un jour ; & ces gouttes d'eau que vos mains Royales viennent de répandre ſur les pieds des Pauvres ſubſiſteront éternellement devant le Tribunal de Dieu.

¶ Le Pere Bourdaloue, en ſe déchaînant contre les ſpectacles, diſoit à ſes Auditeurs : Si vous n'y êtes point émus, c'eſt que la paſſion eſt plus violente dans votre cœur que dans les Vers que vous entendez.

¶ On diſoit d'un Prédicateur obſcur en faveur duquel on étoit prévenu : On l'admire, & on s'efforce de le comprendre.

¶ On donna cet éloge à un grand Prédicateur ; On appréhendoit qu'il finît bientôt, & on étoit toujours en peine.

¶ M. le Tourneux qui nous a donné en pluſieurs Volumes l'*Année Chrétienne*, Ouvrage où regne une noble ſimplicité, n'a jamais prêché qu'un

Carême à la Paroiſſe Saint Benoît à Paris. Il avoit une figure groſſiere, ruſtique, rebutante ; comme il y eut un concours prodigieux à ſes Sermons, & qu'ils étoient d'une ſi grande beauté, qu'on les trouvoit toujours trop courts, quelque longs qu'il fuſſent, un Courtiſan dit à Louis XIV. qui lui demanda ſon ſentiment ſur ce Prédicateur : Sire, on ſouffre dès qu'il paroît en Chaire, on ſouffre dès qu'il finit : Cela eſt vrai, dit le grand Prince de Condé : mais on eſt tranſporté d'admiration dans l'intervalle qui eſt entre le commencement & la fin.

¶ Le Pere H** diſoit à Ménage : Lorſque le Pere Bourdaloue prêchoit à Rouen, tous les Artiſans quittoient leur Boutique pour l'aller entendre, les Marchands leur Négoce, les Avocats le Palais, les Médecins leurs malades. Pour moi lorſque j'y prêchai l'année d'après, je remis toutes choſes dans l'ordre, perſonne n'abandonnoit ſon emploi.

¶ On diſoit du Cardinal Camus, Prédicateur Apoſtolique, qu'il n'y avoit pas de gens plus capables de nous inſtruire d'un chemin que ceux qui s'en étoient égarés. On ſçait qu'il

paſſa les premieres années de ſa jeuneſſe dans de grands déſordres.

¶ Un Prédicateur réuſſit fort mal dans un diſcours qui ne dura qu'un quart-d'heure. On dit que ſon Sermon avoit été court & long : court, ſi l'on comptoit les paroles : long, ſi l'on conſideroit ſa maniere ennuyeuſe de les arranger.

¶ M. C. prêcha à S. Merry, & ne ſatisfit point ſes Auditeurs : Santeul dit que ce Prédicateur fit mieux l'année paſſée. Quelqu'un dit : Il ne prêcha pas : C'eſt en cela qu'il fit mieux, reprit Santeul.

¶ Les Prédicateurs autrefois affectoient de touſſer pour donner de la grace à leur déclamation. L'on voit des *hem* à la marge des vieux Sermons, pour faire voir les endroits où il falloit touſſer.

¶ Il y a des Prédicateurs qui ne prêchent pas de l'abondance du cœur, mais de l'abondance de la mémoire.

¶ On diſoit du Pere Seraphin, que les libertins n'oſoient aller l'entendre, de peur de ſe rendre à la force de ſes raiſons.

¶ Un mauvais Prédicateur s'excuſoit mal, en diſant qu'il avoit été

obligé de s'abandonner au Saint Esprit, n'ayant pas eu le tems de se préparer.

¶ L'Abbé Boileau disoit que le métier de la parole ressembloit en une chose à la guerre. Il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la Fortune y est plus rapide.

¶ Dans les premiers siécles de l'Eglise pour prêcher, il falloit être Evêque; aujourd'hui pour être Evêque, il faut prêcher. On a dit aussi des Moines qui prêchent pour gagner l'argent nécessaire à leurs études en Sorbonne : Au lieu qu'on étudie pour prêcher, ces Moines-là prêchent pour étudier.

¶ Un Prédicateur avoit fait un excellent Sermon, & quelques-uns de ses Auditeurs ne pouvoient se lasser d'en admirer la beauté, tant du côté des pensées que de l'expression. Après qu'on se fut épuisé à le louer, le Bedeau qui les écoutoit leur dit : Messieurs, c'est moi qui l'ai sonné.

¶ On disoit d'un discours plein de traits vifs, & nullement régulier pour le dessein, & peu solide pour les preuves, qu'il y avoit tant d'esprit dans cet ouvrage, qu'il n'y avoit point de corps.

¶ Les Prédicateurs doivent faire une attention ſinguliere à la remarque de Vaugelas. Ce célébre Académicien dit qu'une mauvaiſe raiſon fait moins de tort qu'un mauvais mot ; parce-qu'il faut faire réfléxion pour connoître la fauſſeté d'un raiſonnement, & que peu de gens refléchiſſent ; au lieu qu'un mauvais mot eſt d'abord remarqué de tout le monde.

¶ Un Sermon trop relevé porte des coups qui paſſent par-deſſus la tête des Auditeurs, & ne touchent perſonne.

¶ Pline dit d'un Orateur : *Nihil peccat, niſi quod nihil peccat.* Il ne manque en rien, ſinon en ce qu'il ne manque jamais. La trop grande régularité eſt un défaut.

¶ Un homme qui étoit éloigné d'un Prédicateur qu'il ne pouvoit pas entendre, dit : Il m'a parlé des mains, je l'ai écouté des yeux.

¶ Un Prédicateur ignorant ſe diſtinguoit d'un habile Prédicateur par les éclats de ſa voix, l'on diſoit : L'un prêche bien fort, & l'autre fort bien.

¶ On ne peut pas mieux caracteriſer l'éloquence, qu'en diſant avec un Pere de l'Egliſe, que la vérité qu'elle

enſeigne doit briller, plaire & émouvoir : *Ut veritas luceat, placeat, moveat.*

¶ M. Fléchier à l'Oraiſon funébre de M. le Chancelier le Tellier, qu'il prononça aux Invalides, arracha des larmes de pluſieurs Partiſans & Financiers qui y aſſiſterent. Un Poëte dit là-deſſus, après le Cardinal Ranuci qui l'avoit dit en Proſe.

J'ai vu près des Autels ce qu'on ne pourra croire,
Verſer des pleurs au marbre, à l'airain, à l'ivoire.

¶ Virgile dit, qu'à la mort de Jules-Céſar, les figures de marbre & d'ivoire qui étoient dans les Temples des Dieux ſuoient à groſſes gouttes.

Et mœſtum illacrymat templis, ebur æraque ſudant.
Georg. lib. 1.

¶ On pourroit faire un gros Recueil des naïvetés du Baron de Ripermont.

Sa curioſité le porta à aller à la Grand'Chambre pour entendre plaider. Les Avocats qui s'exercerent ce jour-là, citerent la Novelle, la Cle-

mentine. Le Baron connoiſſoit deux femmes, dont la réputation étoit fort délabrée, l'une s'appelloit Dame Novel, l'autre Dame Clemence, que ſes Amans appelloient par dériſion la Clémentine. Il crut qu'on citoit le témoignage de ces deux femmes. Je ſuis bien ſcandaliſé, dit-il, de voir citer deux concubines dans une aſſemblée ſi grave.

¶ On lui diſoit qu'un homme poſſedoit huit Langues : Le moyen, dit-il, qu'il ne parle beaucoup.

¶ Ayant entendu dire que les Vaiſſeaux qui alloient aux Indes Orientales, paſſoient la ligne, il demanda comment elle étoit faite ; ſi les Vaiſſeaux n'étoient pas obligés de baiſſer leurs mats pour la paſſer. On lui diſoit que le Soleil après avoir éclairé notre Hemiſphere, éclairoit les Antipodes : il n'en vouloit pas convenir. S'il ne paſſoit pas par-deſſous la Terre, lui diſoit-on, comment ſe pourroit-il faire qu'il revînt de l'Occident où il ſe couche le ſoir, à l'Orient où il ſe leve le matin ? Belle demande, repliqua-t-il. Vous voilà bien embarraſſé, il y vient de nuit.

¶ Il demanda ce que devenoient les

vieilles Lunes, quand il y en avoit de nouvelles.

¶ Un homme lui disoit qu'il étoit couché sur l'Etat ; il lui demanda : Dormez-vous bien à votre aise ?

¶ Il voulut sçavoir, si lorsque le Roi étoit dans son Lit de Justice, il étoit sur la couverture, ou entre deux draps.

¶ Il vouloit faire baptiser son enfant, il demanda le nom propre de celui qu'il avoit choisi pour Parrein ; on lui répondit qu'il s'appelloit Calvin. Il ne sera donc pas baptisé, dit-il, j'aime autant qu'il meure sans Baptême, que s'il étoit Huguenot.

¶ Une belle Princesse lui demanda à son retour d'un voyage d'Angleterre ce qu'il pensoit de la beauté des femmes de ce Royaume : Elles sont belles, répondit-il, mais elles ne sont pas de votre calibre.

¶ On lui vola sa bourse, il dit qu'il ne l'avoit pas senti, parce qu'il étoit enrhumé.

¶ C'est lui qui demanda si les chiens du Roi alloient à pied à la chasse.

¶ Dans sa premiere jeunesse, il demanda si les Capucins étoient des hommes.

¶ Il

¶ Il dit en parlant d'un Livre, qu'il l'avoit trouvé ſi mauvais, qu'il ne s'étoit pas donné la peine de le lire.

¶ Ayant vu un Tableau où on avoit repréſenté la Sainte Vierge à l'agonie, & un Apôtre tenant un cierge allumé dont le feu étoit parfaitement bien exprimé, il demanda ſi ce cierge-là éclairoit auſſi-bien la nuit que le jour.

¶ Pour faire comprendre qu'il n'aimoit point les ſoles, il diſoit : S'il n'y avoit au monde que les ſoles & moi, le monde finiroit.

¶ Il dit en voyant les figures des chevaux attachés au char d'Elie : Que ces chevaux ſont bien repréſentés ! il ne leur manque que la parole.

¶ En voyant Adam dans un Tableau, il demanda ſi cette figure étoit d'après l'Original.

¶ Il demanda à un homme qui lui racontoit la mort de Céſar, Pourquoi cet Empereur mourut ſans confeſſion, puiſqu'il y avoit tant de Prêtres à Rome.

¶ Il croyoit donner une grande preuve de tendreſſe à l'Abbé C.... en lui diſant, que s'il n'avoit ni parens ni amis, il le feroit ſon héritier.

¶ Avant qu'il eût un carroſſe, il diſoit que quand il l'auroit, il ſeroit ſi aiſe qu'il ſe mettroit aux fenêtres pour s'y voir paſſer.

¶ Il étoit d'une cotterie où l'on donna un repas ſans l'inviter. Piqué de ce mépris : Je me vengerai bien, dit-il ; je vais donner un grand repas où je ſerai tout ſeul.

¶ On lui dit que Cicéron parloit bien Latin, il demanda s'il avoit étudié aux Jéſuites.

¶ Ce fut lui qui fit ces queſtions : De quel Pays eſt votre Suiſſe ? Laquelle eſt la plus âgée de votre ſœur aînée, ou de vous ?

¶ Un Prédicateur prêchoit fort mal, on lui dit que c'étoit un Docteur de Navarre : Je ne ſuis pas ſurpris, dit-il, que ce Sermon ſoit ſi mauvais, puiſque ce Docteur eſt étranger.

¶ A l'âge de dix-huit ans, il mit ainſi le deſſus d'une Lettre qu'il écrivoit à ſon Pere.

A Monſieur mon Pere, mari de Madame ma Mere, demeurant chez nous.

¶ Il vouloit que dans une de ſes métairies, on ne plantât que des

noyers, afin, disoit-il, d'avoir bien de l'huile d'olive.

¶ Il regardoit le portail des Feuillans dans la rue Saint Honoré; un Religieux qui vint le saluer, lui dit que ce Portail étoit d'Ordre Corinthien: Hé mon Pere, s'écria-t-il, je croyois qu'il fût de l'Ordre de saint Bernard.

¶ En parlant d'une tempête sur Mer, il dit, que le vaisseau prit le mors aux dents.

¶ Il étoit dans le carrosse qu'on nomme la Diligence; un homme qui étoit du voyage, lui demanda après avoir dormi, si l'on avoit bien fait du chemin: Nous sommes, dit-il, à deux grandes lieues d'ici.

¶ Il prit sa place dans ce carrosse avant qu'on eût attelé les chevaux, & il dit: Allons toujours devant, les chevaux viendront après.

¶ On lui montroit une Girouette, & on lui disoit, que lorsqu'elle étoit arrêtée d'un certain côté, elle marquoit le beau tems. Il la faudroit, dit-il, arrêter toujours sur ce point-là.

¶ On l'avoit mis à l'affût dans un bois où on chassoit des lapins; on lui avoit recommandé de ne rien dire:

il les vit ſortir de leur trou ; il s'écria : *Ecce cuniculi*, ils rentrerent dans leur gîte. Comme on lui reprocha d'avoir parlé dans cette occaſion : Je n'ai parlé, dit-il, que Latin, je ne croyois pas que les lapins l'entendiſſent.

¶ Il imagina un moyen pour extirper le Diable du corps d'un poſſedé, ſans qu'il pût réſiſter : Il faut, dit-il, donner au poſſedé un bouillon d'eau-bénite, & en même-tems un petit remede, auſſi d'eau-bénite ; le Diable entre deux eaux comme entre deux feux, périra infailliblement.

¶ Il a épouſé Mademoiſelle de.... qui eſt très-laide : le jour de la noce il crut lui dire une douceur exquiſe, en l'aſſurant que toute laide qu'elle étoit, il l'aimeroit autant que la plus belle perſonne du monde. Et moi, lui répondit-elle, je vous aimerai autant, tout bête que vous êtes, que ſi vous aviez de l'eſprit infiniment.

Divers ouvrages de Poëſie.

¶ Un homme qui s'ennuyoit auprès d'une Belle, lui envoya ces Vers.

Brebeuf.

Votre montre n'eſt pas fidelle,
Belle Iris, & je me plains d'elle.
Quand je puis vous entendre, ou vous voir
ſeulement,

D'un moment elle en fait une heure ;
Et lorſque loin de vous il faut que je demeure,
D'une heure elle en fait un moment.

¶ Voici un Portrait qui n'inſpirera pas de l'Amour.

SONNET.

Portrait d'une laide. Scarron.

Avoir la taille d'un fuſeau,
Et l'embonpoint d'une allumette,
Le teint de couleur de noiſette,
Et l'œil brillant comme un pruneau.

Le nez en pouppe de vaiſſeau,
Les dents en touches d'épinette,
La levre groſſe & contrefaite,
La bouche plus large qu'un ſeau.

Les tetons ſecs ſans conſiſtence,
Des bras qui crient pénitence,
Couverts d'une peau de pigeon.

Le poil d'un blond qui put l'aiſſelle,
Jamais ſans galle & ſans bourgeon,
Connoiſſez-vous la Demoiſelle ?

Afin de faire un contraſte, je mettrai ici ce Sonnet de Sarraſin :

La beauté que je ſers & qui m'eſt ſi cruelle ;
Se peut bien appeller un miracle des Cieux,
C'eſt la peine du cœur, c'eſt le plaiſir des yeux,
C'eſt un divin objet d'une flamme immortelle.

La Mere des Amours ne fut jamais ſi belle,
Ses regards ſont par tout des vainqueurs glorieux ;
Et ſa bouche qui forme un parler gracieux,
A l'éclat & l'odeur d'une roſe nouvelle.

Un excès de beauté me force à l'adorer,
Un excès de rigueur me défend d'eſperer ;
Sa beauté veut mon cœur, ſa rigueur veut ma vie.

Ainſi le ſeul trépas a droit de me guérir,
Et je ne puis jamais ayant connu Sylvie,
Ni la voir ſans l'aimer ni l'aimer ſans mourir.

Ce miracle des Cieux, cette Mere d'Amour qui ne fut jamais ſi belle, & ces regards qui ſont des vainqueurs glorieux. Tout cela eſt trop uſé pour entrer dans un beau Sonnet où l'on ne ſouffre pas le moindre défaut.

¶ Le Sonnet de Malleville ſur la belle Matineuſe, peut être propoſé pour un modele. Il a eu la préférence

ſur ceux de Voiture & des autres beaux Eſprits de ce tems-là, qui s'exercerent ſur le même ſujet. Deſpréaux donnoit le prix à ce Sonnet.

Sonnet de Malleville ſur la belle Matineuſe.

Le ſilence regnoit ſur la terre & ſur l'Onde,
L'air devenoit ſerein, & l'olympe vermeil,
Et l'amoureux zéphir affranchi du ſommeil,
Reſſuſcitoit les fleurs d'une haleine feconde.

L'Aurore déployoit l'or de ſa treſſe blonde,
Et ſemoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil,
Qu'il ſoit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis au viſage riant,
Sortant de ſon Palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumiere & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour n'en ſoyez point jaloux,
Vous parûtes alors auſſi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Tout ſe ſoutient bien dans ce Sonnet; on n'y trouve pas une expreſſion foible: un Critique judicieux * a cenſuré ce Vers: * Chevreau.

Sacré flambeau du jour.

Les flambeaux, dit-il, ne ſont pas jaloux, il a ſubſtitué cette expreſſion.

Sacré Pere du jour.

Vers ſur divers ſujets.

¶ On a eu raiſon de déclamer contre les femmes grimacieres.

Je ne ſçaurois ſouffrir ces figures molaſſes,
Qui maſquent leurs appas de leurs fades grimaces,
Et de qui la beauté n'eſt jamais en ſon jour.
Telle qui n'auroit eu qu'à ſe montrer pour plaire,
Devient par un juſte retour,
A force de ſe contrefaire,
Un remede contre l'Amour.

¶ Un Cavalier envoya ces Vers à une Dame qui étoit ſur le retour.

Vous me demandez chaque jour,
Ce qu'eſt devenu mon amour?
Et votre beauté, Liſe, en quel Pays eſt elle?
Affligé d'un départ ſi cruel & ſi prompt,
Il eſt allé chercher cette aimable infidelle,
Je ne ſçais quand ils reviendront.

¶ La Dame ſurannée ſouffrit ſans doute ces Vers-là, auſſi impatiemment que celle à qui François I. demanda : Depuis quand êtes-vous revenue du Pays de Beauté? Piquée de cette demande, elle lui répondit : Sire, de-

puis que vous êtes revenu de Pavie. On ne raille pas impunément une femme ſur la perte de ſa beauté.

¶ Voici l'Epitaphe de l'amour d'un Cavalier.

Ci gît mon amour pour Sylvie,
Dont voici le bizarre ſort;
Ses yeux & ſa douceur lui donnerent la vie,
Un dédain lui donna la mort.

¶ Un Inconſtant s'égaya ainſi :

Un jour par galanterie,
L'amour fit une loterie,
Il mit ce qu'il a de plus beau,
Son arc, ſon carquois, ſes fléches, ſon bandeau.
Je laiſſe tout cela pour les Amans fidéles;
Pour moi qui ſuis un inconſtant,
Si je pouvois gagner ſes ailes,
Je ſerois très-content.

Le Chevalier de Cailly.

Iris ſe plaignoit d'un tourment,
Qu'elle avoit enduré dans ſon accouchement,
Et contre l'Hymen diſoit rage;
L'Hymen n'avoit pas tort pourtant.
Cette Belle ſçait bien qu'avant ſon mariage
Elle en avoit ſouffert autant.

Sur le Portrait d'un grand Parleur.

Ce Portrait vaut mainte piſtole,
Il ne peut pas reſſembler mieux.

Il n'y manque que la parole :
Mais ſon original parle aſſez pour tous deux.

Brebeuf. Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long l'hiſtoire de ſa vie,
Et ſans être informé ſi j'en avois envie,
Me conta le paſſé, le préſent, l'avenir,
Ce qu'il fut, ce qu'il eſt, ce qu'il ſe promet d'être,
Sa maiſon, ſes parens, ſes affaires, ſon maître,
Sans me donner le tems de repartir un mot :
Mais comme il me dit plus qu'il n'eſt aiſé d'entendre,
Il m'apprit plus auſſi qu'il ne vouloit m'apprendre ;
Car dès le premier jour j'ai ſçu que c'eſt un ſot.

S. Gelais. Quelqu'un déſirant être Prêtre,
A l'Evêque ſe preſenta ;
Lequel lui dit : Si tu veux l'être,
Quot ſunt ſeptem Sacramenta ?
Ce mot bien fort l'épouvanta :
Puis il dit : *Tres, fides, ſpes, charitas.*
Il a ma foi bien répondu ;
Sus, Clerc, qu'on dépêche ſon cas ;
Il mérite d'être tondu.

¶ Un homme de qualité reprocha à un Poëte attaché à ſa ſuite, qu'il lui étoit inutile : le Poëte répondit :

Il eſt vrai, je le ſçais fort bien, Montreuil.
Depuis que je vous vois je ne vous ſers de rien.
Ni dans les champs ni dans les Villes.
C'eſt moi pourtant qui vous fais plus d'honneur,
N'avoir pas des gens inutiles,
Ce n'eſt pas vivre en grand Seigneur.

¶ Un homme qui n'étoit pas d'un mérite diſtingué, ayant demandé une place à l'Académie Françoiſe, donna lieu à cette Epigramme. Sur l'Académie Françoiſe.

Quand pour s'unir à nous Alceſte ſe préſente,
Pourquoi tant crier haro :
Dans le nombre de quarante
Ne faut-il pas un zero ?

¶ Un homme d'eſprit qui eut de la peine à entrer dans la ſale de l'Académie le jour de la reception de cet Académicien, dit : Il y a plus de peine à y entrer que d'y être reçu. Ces bons mots-là ſe préſentent, on les dit ſans qu'on les penſe. Dans le tems que la Bruyere fut reçu, il y avoit à l'Académie des ſujets illuſtres dans tous les genres, il dit qu'elle n'avoit jamais été plus belle à peindre.

¶ Dans une Montagne des Alpes, il y a un Village où tous les habitans Idée plaiſante ſur le Gouêtre.

ſont ſujets au Gouêtre. Il y en a qui ont de doubles, de triples cravates de chair, qui rebordent les unes ſur les autres. Le gouêtre eſt, ſelon eux, une perfection. Un Etranger vint à l'Egliſe de ce Village dans le tems que le Curé faiſoit le Prône; d'abord tous les Paroiſſiens regarderent cet Etranger avec étonnement, parce qu'il n'avoit point de gouêtre. Ils ſe ſourioient les uns aux autres, & le mépriſoient intérieurement comme un homme diſgracié que la Nature avoit laiſſé imparfait. Le Curé fut obligé de leur dire: Hé, Meſſieurs, où eſt donc la charité Chrétienne? Croyez-vous que cet Etranger ſoit moins agréable à Dieu, parce qu'il lui manque un gouêtre? Les perfections du corps ſont-elles comptées devant Dieu, même celles de l'ame, à moins qu'elles ne ſoient ſanctifiées par un uſage chrétien? Hé! ne vaudroit-il pas mieux aller en Paradis ſans gouêtre, que d'aller en Enfer avec le gouêtre le plus charmant?

Vieillard ayant ſon grand pere

¶ Un Evêque faiſant la viſite de ſon Diocéſe, trouva ſur la porte d'une cabane un bon vieillard qui pleuroit; il lui demanda le ſujet de ſes larmes.

Le Payſan lui répondit : Monſeigneur, je viens de recevoir un ſoufflet de mon Pere. Quoi ! vous avez votre Pere, s'écria l'Evêque avec étonnement. Je veux le voir. Le Pere parut plein de colere. Il ne daigna pas même lever ſon chapeau devant le Prélat, qui lui demanda pourquoi il avoit battu ſon fils. N'en ai-je pas bien ſujet, lui dit le décrepit perſonnage ? Il a paſſé devant le lit de mon Pere ſans faire la révérence. L'étonnement de l'Evêque redoubla. Il voulut voir ce grand-pere qui n'avoit qu'un reſte de vie prêt à s'exhaler, & qui étoit tout verdâtre par ſa décrépitude. Il avoit, dit-on, cent trente ans. Le fils avoit plus de cent ans, & le petit-fils étoit octogénaire. Qui croiroit qu'à quatre-vingt ans l'on fût encore ſoumis à la férule & à la correction ? L'Evêque interrogea enſuite le vieillard de cent ans, & lui demanda, s'il ne ſçavoit point quel tems il feroit : Le bonhomme répondit : Il fera le tems que je voudrai. Seriez-vous ſorcier, lui demanda l'Evêque ? Non, lui répondit le vieillard ; mais qu'il pleuve ou qu'il faſſe beau tems, il fera toujours le tems que je voudrai,

parce que je veux toujours ce que Dieu veut. L'Evêque s'en allant, voulut lui donner ſa bénédiction ; ce fier Payſan avoit toujours ſon chapeau ſur la tête : on lui repréſenta qu'il devoit ſe découvrir : Non, dit-il, la bénédiction de notre Evêque eſt très-bonne, elle percera bien mon chapeau. Il y a de ces Payſans qui ont un eſprit indocile qui ne ſçauroit plier, & qui ſe pare de la ruſticité. Quelquefois cette ruſticité envelope un eſprit fin, qui a des reparties vives & heureuſes.

Traits Gaſcons. ¶ On ne tarit jamais ſur les traits des Gaſcons. Voici une preuve de cette vérité. Outre tous les bons mots de cette eſpéce que j'ai rapportés, en voici encore quelques-uns.

¶ Un Gaſcon fut prié dans un bal pour danſer ; il dit qu'il ne danſoit jamais, parce qu'en danſant l'on reculoit.

¶ Un vieux Officier de Bourdeaux, conſeilloit avec beaucoup de ſang froid à un jeune homme qui entroit dans le monde, de commencer par tuer trois ou quatre perſonnes pour ſe mettre en réputation.

¶ Une Magdeléne en pleurs avoit

été peinte avec tant d'art, qu'un Gascon ayant dit : Je la vois pleurer, un autre dit : Je l'entens gémir.

¶ Un homme qui avoit respiré l'air de la Garonne, disoit que pour ne point se mesallier, il épousoit la gloire. Il prit la fuite dans un combat, en disant qu'il avoit pris ce parti-là pour se battre une autre fois.

¶ Un homme de ce même caractere se défendit de se battre ; parce que, dit-il, j'ai fait mon Epitaphe dont la pointe est excellente, pourvu que je vive cent ans.

¶ Un Gascon est persuadé qu'un homme de son Pays est naturellement plein d'honneur, & qu'il ne s'abandonne à des actions indignes, que parce qu'il y est entraîné malgré lui par une violente séduction.

Un Gascon voyant qu'on conduisoit à la potence son compatriote, accompagné de deux Normands qui devoient subir le même supplice : Je parie, dit-il, en parlant des Normands, que ces deux coquins sont la cause de la perte de ce pauvre Gentilhomme.

¶ Un Officier dit à son ennemi, contre qui il vouloit se battre : Je

vous laiſſe le choix des armes, depuis l'épingle juſqu'au canon.

¶ Quelqu'un demanda au Marquis de.... ſi l'Abbé de.... avoit beaucoup d'eſprit : Plus que vous, répondit-il, & pas tant que moi.

¶ Il diſoit encore : Je paye trop bien, cela fait tort à ma nobleſſe.

¶ Un Gentilhomme, couſin de ce Marquis, préſenta un placet à Louis XIV. pour lui demander une penſion ; il faiſoit valoir ſes ſervices. Le Roi lui répondit, qu'il s'en ſouviendroit en tems & lieu. Le tems, Sire, répondit ce Gentilhomme, eſt tout venu, & le lieu m'eſt favorable.

¶ Un Gaſcon entrant dans une Egliſe, la vit tendue de blanc ; il demanda à l'honneur de qui étoit la tenture. On lui apprit qu'une Demoiſelle qu'il connoiſſoit étoit morte, & qu'on honoroit ſa virginité par cette tenture blanche. Ah ! dit-il, on auroit bien pu la prétintailler de noir.

¶ Un Gaſcon faux brave, inſulta un Officier qui avoit de la valeur : celui-ci diſſimula ; mais le lendemain de grand matin il alla trouver le Gaſcon qui étoit encore dans ſon lit, & lui fit la propoſition de vuider leur diffé-

rend par la voie des armes. Le Gaſcon étonné, lui demanda : Avez-vous du courage ? L'Officier répondit froidement que la propoſition qu'il faiſoit, ne marquoit pas qu'il eût peur. Hé bien, reprit le Gaſcon, puiſque vous avez du courage, voilà qui va bien, vous ne battez pas les gens quand ils ſont au lit ; cela ſuppoſé, d'aujourd'hui je ne me leve.

¶ Un Général qui conduit bien une action, eſt un Almanach certain qui prédit une victoire. Cette penſée eſt belle, mais elle eſt écloſe d'un cerveau de la Gaſcogne.

¶ Un Gaſcon diſoit : La valeur ne nous eſt pas moins naturelle que l'accent ; l'un & l'autre ſont d'origine.

¶ Un Officier du même climat, ayant dit adieu à ſa Maitreſſe, l'alla voir le lendemain. Vous n'êtes pas encore parti, lui dit-elle. La gloire, lui répondit-il, avoit bridé mon cheval, mais l'amour l'a débridé.

¶ Le chef-d'œuvre d'un Cadet de Gaſcogne, eſt de perſuader à une riche héritiere, qu'elle ne ſçauroit vivre heureuſe qu'avec lui.

¶ Un Gaſcon exageroit à Henri IV. les ſervices qu'il lui avoit rendus. Ce

Monarque lui dit : A vous entendre, on croiroit que vous m'avez mis la Couronne ſur la tête : Sire, répondit le Gaſcon, je n'y ai pas nui.

¶ Un autre Gaſcon qui ſe faiſoit mettre ſa cuiraſſe par ſon valet un jour de combat, lui dit : Mettez-moi-la par derriere ; car le cœur me dit que je fuirai.

¶ L'épée d'un Gaſcon, c'eſt la clef de l'autre monde.

¶ Un Gaſcon ſe vante de n'appeller qu'à ſon épée des injures qu'on lui fait.

¶ Le Chevalier de .... voulant exagerer le mérite de ſon perroquet, diſoit : Cet oiſeau parle ſi correctement, qu'on le prendroit pour un Puriſte.

¶ Le dernier Roi ayant rendu un Edit pour la recherche de la Nobleſſe, ce Chevalier dit : Que diantre Sa Majeſté peut-elle nous faire de pis, après nous avoir défendu le divertiſſement des Duels ?

¶ Il refuſa néanmoins de ſe battre contre ſon ennemi ; parce que, dit-il, ſi je le tue, on dira que je ſuis un lâche, que je l'appréhendois.

¶ Il dit dans une compagnie, que

s'il avoit tout le bien de Monſieur de Louvois il entreprendroit de faire lever le Soleil à minuit.

¶ Suivant l'humeur où l'on ſera, l'on trouvera cette Poëſie ou noble, ou fanfaronne.

Se pare qui voudra du nom de ſes ayeux,
Moi je ne veux porter que moi-même en tous lieux;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Je ſuis aſſez connu ſans les faire connoître.
Mais pour en quelque ſorte obéir à vos loix,
Seigneur, pour mes parens, je nomme mes exploits,
Ma valeur eſt ma race, & mon bras eſt mon Pere,
Et la vertu même eſt ma Mere.

¶ On a déja obſervé qu'Henri IV. étoit un Prince qui ſouffroit qu'on lui parlât avec familiarité; il s'humaniſoit peut-être trop. Il avoit un vieux cheval qui l'avoit ſervi dans ſes combats, & qui paſſoit ſa vieilleſſe dans l'oiſiveté; il étoit nourri & entretenu comme le cheval d'un grand Prince. Henri IV. qui l'aimoit avoit dit qu'il ne vouloit point apprendre ſa mort, & qu'il feroit pendre celui qui lui en donneroit le premier la nouvelle. Le

cheval paya le tribut qu'il devoit à la nature. Un Gascon apprit ainsi cette mort au Roi : Sire, lui dit-il, votre cheval..... il répéta encore les mêmes mots, affectant un grand embarras. Henri IV. s'écria : Ah ! mon cheval est mort : Vous serez pendu, Sire, reprit le Gascon ; vous vous en êtes donné le premier la nouvelle.

Le differend terminé.

L'Abbé Massieu.

Dorillas & Damon, ces deux fameux Poëtes,
Sur leurs Vers ne sont point d'accord :
On ne peut sans bâiller, lire ce que vous faites,
Dit l'un : En vous lisant, répond l'autre, on s'endort ;
L'un a raison, & l'autre n'a pas tort.

Entre Vignon & Colasse,
Est grand débat sur le Parnasse,
Sur ce que l'Opéra n'a pas un sort heureux :
L'un dit que la Musique est platte & misérable,
Et l'autre que les Vers sont tristes, langoureux ;
Mais Apollon Juge équitable,
Dit qu'ils ont raison tous deux.

Voilà deux Epigrammes bien semblables ! Je ne sçais lequel des deux Auteurs est le Plagiaire.

¶ Un Eſpagnol ayant été ſurpris eſcaladant une maiſon où une Dame lui avoit donné un rendez-vous, aima mieux paſſer pour voleur que de commettre l'honneur de ſa Dame, & il ſe laiſſa pendre par diſcrétion. Un Gaſcon n'auroit jamais pris ce parti-là. Excès de diſcretion.

¶ On croit que perſonne ne meurt d'amour. Voici pourtant une Epitaphe d'un homme qui a eu ce ſort. Pluſieurs petites piéces de Poëſie, ſur differens ſujets.

Tircis remplit nos cœurs d'une douleur extrême.
Il mourut d'un coup dans le ſein,
Qu'il reçut d'un doux aſſaſſin,
Qu'il aimoit bien plus que lui-même.
On eût tâché de le guérir,
Mais par une étrange aventure,
On ne put trouver la bleſſure
De ce coup qui le fit mourir.
O toi qui plains ce triſte ſort,
Qui l'a ſi-tôt privé de vie!
Si tu crains ce genre de mort,
Evite les yeux de Sylvie.

Ci gît le cœur où cette belle
Repoſe avec tous ſes attraits.
N'eſt-ce pas un tombeau pour elle!
Elle n'en ſortira jamais.

Si Catin ne peut pas ſe piquer de beauté,
Avec ſa grande bouche & toute de côté,

Elle ſe croit pourtant à peu d'autres pareille:
Et pour ſe conſoler de ce que nuls Amans
N'oſent lui prodiguer de tendres complimens,
Sa bouche les lui dit chaque inſtant à l'oreille.

L'âne de Colin allant boire,
Voulut entrer dans le Palais;
Les Clercs à grands coups d'écritoire,
L'occirent preſque ſous le faix:
Hélas! pourquoi leur dit Colin,
Le maltraitez-vous de la ſorte?
Il croyoit entrer au Moulin,
Voyant tant d'ânes à la porte.

¶ C'eſt la même penſée d'un Payſan, qui regardant le Palais, demanda à un Procureur ce que c'étoit que ce grand édifice; C'eſt un Moulin, lui répondit le Procureur: Je le crois, dit le Payſan, & ces gens que j'y vois entrer, ſont ſans doutes des ânes qui y portent leurs ſacs.

Sur un Palais qu'on bâtit près d'un Marché.

Furetiere. D'où vient qu'on a tant approché
Cette Juſtice du Marché?
On le peut aiſément comprendre,
C'eſt pour montrer qu'elle eſt à vendre.

Ne plaide point, ſui l'avis qu'on te donne,
Laiſſe-là le procès, croi-moi,
Ton Procureur t'a dit que ton affaire eſt bonne,
Oui pour lui, mais non pas pour toi.

Si Charles par ſon crédit — Gombault.
M'a fait un plaiſir extrême,
J'en ſuis quitte, il l'a tant dit,
Qu'il s'en eſt payé lui-même.

Quand les Piéces repréſentées — Furetiere.
De Boyer ſont peu fréquentées,
Chagrin qu'il eſt d'y voir peu d'aſſiſtans,
Voici comme il tourne la choſe:
Vendredi la pluye en eſt cauſe,
Et Dimanche le beau tems.

La Juſtice a la Balance,
Ce n'eſt, comme chacun penſe,
Pour juger ſuivant les Loix;
Mais afin de voir en ſomme,
Si les écus du bon homme
Sont légers ou bien de poids.

Une fois l'an il me vient voir, — Gombault.
Je lui rens le même devoir,
Nous ſommes l'un & l'autre à plaindre,
Il ſe contraint pour me contraindre.

LOUIS XIV. promit ſon Portrait

enrichi de diamans à celui qui rempliroit heureusement des bouts-rimés : Une Demoiselle fit ces Vers :

Mademoiselle Camus de Melçon.

Un cœur comme le mien ne veut point de Médaille,
Sans le souverain bien, tout le reste est un mal ;
Promettez-moi l'original,
Si vous voulez que je travaille.

Qui gagne perd.

L'Abbé Regnier.

Amarilis qu'on ne peut trop louer,
Qui fait des Vers que le Pasteur d'Admete
Pourroit sans peine & sans honte avouer,
Me proposa l'autre jour de jouer
Un Madrigal en cent points de comete ;
Elle gagna, mais en gagnant ainsi,
Elle perdit, & le public aussi.

Sur le Portrait du Comte de N...

Quel air doux & guerrier se fait voir en ces traits,
Et confond à mes yeux la terreur & les charmes ?
Ou c'est l'Amour que Mars habille de ses armes,
Ou Mars à qui l'Amour a donné ses attraits.

¶ On a dit à la Duchesse de Savoye, Reine de Sardaigne, en lui parlant du Roi son Epoux,

Si

Si vous voulez tout ce Héros pour vous,
Donnez-nous-en une copie.

On a dit d'un mauvais Payeur.

Sçais-tu pourquoi j'aime mieux
Te donner un Louis que de t'en prêter deux?
C'eſt mon cher qu'en une parole
J'aime mieux perdre une piſtole.

Buſſi-Rabutin, imitation de Martial.

¶ On a traduit heureuſement une Epigramme de Martial.

Le paſſé nous eſt échapé,
Comptant ſur l'avenir on peut être trompé:
Le préſent eſt à nous, & c'eſt la ſeule choſe,
Dont un honnête-homme diſpoſe;
Puiſque l'un n'eſt donc plus, que l'autre eſt incertain,
Vivons dès aujourd'hui ſans attendre à demain.

Buſſi-Rabutin.

Phillis, on ne vous voit jamais
Sans quelque laide ou vieille Demoiſelle,
Ce n'eſt pas mal ſçavoir ſes intérêts,
Par-là vous êtes jeune & belle.

¶ L'Abbé Regnier dit agréablement dans ſa Relation de ſon voyage d'Allemagne:

Déja nous avons vu le Danube inconſtant,
Qui tantôt Catholique & tantôt Proteſtant,

Sert Rome & Luther de ſon Onde,
Et qui comptant après pour rien,
Le Romain, le Lutherien,
Finit ſa courſe vagabonde,
Par n'être pas même Chrétien;
Rarement à courir le monde,
On devient plus homme de bien.

¶ Un Poëte qui s'adreſſe à la Faculté, a dit d'un Médecin qui ſemble être né pour dépeupler le monde.

Le Gendre la Terraſſe.

Oui le jour qu'il fut mis dans votre illuſtre corps,
Vous ſignâtes l'Arrêt de deux cens mille morts.

Sur deux Sœurs partagées d'une rare beauté.

Tout ce qu'on voit de précieux
En leurs perſonnes ſe raſſemble;
Ce qui m'a ſauvé de leurs yeux,
C'eſt qu'elles ſont toujours enſemble.

Ainſi mon eſprit ſuſpendu,
Ne s'eſt déclaré pour aucune,
Mais j'étois un homme perdu,
Si je n'en euſſe connu qu'une.

Marot, imitation de Martial.

Catin veut épouſer Martin,
C'eſt faire en très-fine femelle,

Martin ne veut point de Catin,
Je crois qu'il eſt auſſi fin qu'elle.

Vivos ducunt de marmore vultus.

La Meduſe des Grecs par ſes enchantemens;
Changeoit en rochers ſes Amans;
Et faiſoit d'une fille une pierre peſante:
Mais Bernin avec ſon ciſeau,
A fait d'un marbre mort une fille vivante,
C'eſt quelque choſe de plus beau.

Sur le Pere Bourdaloue.

Quand ce grand Orateur avec ſon air pieux;
Prêche ou parle en public, chacun crie au miracle,
On l'écoute comme l'oracle,
Comme un Ange venu des Cieux,
On garde le ſilence, on retient ſon haleine;
Et l'on a même de la peine
D'entendre murmurer tout bas ſes envieux.

Voilà les meilleurs Vers que l'Abbé Faydit ait faits; au reſte il n'étoit pas Poëte.

¶ On mit ces Vers au-deſſous d'un Tableau qui repréſentoit une tête de mort.

Apprenez de la mort à mépriſer la vie.
Comme elle eſt un faux bien, la mort n'eſt pas un mal:

Vous devez même aimer cette affreuſe copie;
Puiſque vous en ſerez un jour l'original.

¶ On a dit de pluſieurs faux braves ;

Ils ont mis ſur leurs coutelas :
Homicide point ne ſeras.

¶ On a dit à Monſeigneur le Premier Dauphin :

Fils unique d'un Roi que le monde révere,
Que la poſterité toujours admirera,
Reſſemblez ſeulement à votre auguſte Pere ;
Et perſonne jamais ne vous reſſemblera.

On doit donner plus qu'on promet,
La nature prudente & ſage,
Donne toujours pour cet effet,
A tout homme une langue & deux mains en partage.

Madrigal ſur la belle Viennoiſe.

Laynés. Le tendre Appelle au jour de ces jeux ſi vantés,
Qu'Athenes ſur ſes bords conſacroit à Neptune,
Vit au ſortir de l'Onde éclater cent beautés ;
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de ſa Venus le portrait immortel ;
Hélas ! s'il avoit vu la divine Martel,
Il n'en auroit employé qu'une.

Un fameux Magiſtrat d'une race connue,
Que l'on ne peut aſſez vanter,
Me diſoit l'autre jour la voyant augmenter
D'une ſeconde infante à ſa fille venue :
Le Ciel comme il lui plaît m'accorde ſes faveurs :
Mais ſi ma fille continue,
Elle fera je penſe les neuf ſœurs ;
Non, elle aura tout au plus les trois graces,
Lui répondis-je alors, pour lui faire ma cour,
Et bientôt après ſur leurs traces
On verra paroître l'amour.

L'homme juſte, ſelon le Sage,
Péche ſept fois & davantage ;
Et la femme juſte, combien ?
Ma foi le Sage n'en dit rien.

Contre une laide.

Son extrême laideur la force d'être ſage, Gombauld.
Et le ſeul déſeſpoir fait ſa dévotion ;
Voyez l'heureux effet d'un malheureux viſage,
Qui tire d'un défaut une perfection.

A la même.

Une belle ſe damne, on la preſſe, on l'enflamme, Benſerade.
On fait contre elle cent efforts.
Le Ciel a mis votre ame
En ſureté dans votre corps.

Théâtre Italien.

¶ Nous avons un Recueil de Scénes Italiennes ; mais on n'y a pas raſſemblé tout ce qu'Arlequin a dit de plaiſant. Ma mémoire me rappelle pluſieurs penſées de cet Acteur qui ont été oubliées.

¶ Que nous ſerions heureux, dit-il, s'il n'y avoit ni hommes ni femmes. La fauſſeté outrée de cette penſée, qui ſemble avoir été formée dans un cerveau qui moraliſe, réjouit par ſon ridicule.

¶ Il conſeille à un ami de ne point loger au Cabaret du Lion d'or. On y trompe, dit-il, tous ceux qui y vont. Dernierement, pourſuit-il, on m'y fit manger un poulet-d'inde pour une grive ; on m'y fit boire du muſcat pour du vin blanc ; & l'on me mit dans une Chambre où je ne vis rien toute la nuit. Tout cela eſt dans le goût d'Arlequin, auſſi-bien que la réponſe qu'il fait à celui qui lui demande combien il a de peres. Hélas, dit-il, je n'en ai qu'un : je ſuis un pauvre homme qui n'ai pas le moyen d'en avoir davantage.

¶ Voici encore d'autres penſées où l'on peut bien reconnoître Arlequin.

Il dit qu'il a fait un Ouvrage très-

utile : C'eſt la Traduction de Juſtinien en François, en faveur des Magiſtrats qui n'entendent pas le Latin.

¶ Il eſt en condition, il dine ; ſon maître arrive, qui lui demande ce qu'il fait : Je mange vos reſtes, répond Arlequin. Comment mes reſtes, reprend le Maître ; je n'ai pas encore diné : N'importe, réplique Arlequin, je vois bien qu'il y a beaucoup plus de viandes que vous n'en mangerez, & je prens par avance ce qui doit me reſter.

¶ Revenant de la Boucherie, il porte à une main un foie de veau, & de l'autre un papier où l'on a écrit la maniere d'apprêter le foie. Un chien vient qui lui dérobe cette piéce de viande. Il ſe conſole, parce que, dit-il, s'il a le foie de veau, il n'a pas la maniere de l'apprêter.

¶ On lui demande de quelle maladie il voudroit mourir ; De vieilleſſe, répond-t-il : je voudrois mourir à force de vivre.

¶ Le Docteur ſon Maître qui vient de perdre ſa femme, s'abandonne à ſon affliction. Arlequin prend ce tems-là pour lui voler ſon mouchoir. Le Docteur le trouve ſur le fait : Je

prens ce mouchoir, dit Arlequin ; pour eſſuyer mes larmes.

¶ Pour faire voir le ridicule des Etymologiſtes qui font venir les mots d'où ils veulent, il dit que *Plato* vient *Chopinus* : Je change, dit-il, *cho* en *pla*, *to* en *pi*, & j'ajoûte *nus*.

¶ Il déclame devant Scaramouche, pour lui perſuader qu'il eſt excellent Comédien, & qu'il en a tous les geſtes. Pendant ce tems-là il le vole. Scaramouche qui le ſurprend la main dans ſa poche, lui demande quel geſte eſt-ce-là ? Il eſt vrai, dit Arlequin, que ce n'eſt pas là un geſte de Théâtre, mais du Parterre.

¶ Il dit que les Créanciers ſont des animaux qui ont un inſtinct particulier, ils ſentent l'argent comptant de loin.

¶ Il veut vendre un cheval au Docteur, qui après l'avoir examiné, lui dit qu'il eſt bien vieux. Arlequin répond : Il en eſt plus raiſonnable. Il a le talon bien bas : Il eſt plus propre pour faire des armes. Il a la tête bien groſſe : Il en a plus de jugement. Il fait ſouvent des faux pas : Il en eſt plus civil. Il eſt bien maigre : Tant mieux, d'un coup d'œil on en peut

faire l'Anatomie : c'eſt un grand avantage pour un Médecin comme vous.

¶ Il dit que ſi Adam s'étoit aviſé d'acheter une charge de Sécretaire du Roi, nous ſerions tous Gentilshommes.

¶ Autrefois, dit-il, les gens de qualité ſçavoient tout ſans avoir jamais rien appris : mais à préſent ils apprennent tout ſans rien ſçavoir.

¶ Mézetin vient ſur le Théâtre, portant quelque choſe ſous ſon manteau. Arlequin lui demande, Que portes-tu ? Un Poignard, dit Mézetin. Arlequin cherche, & voit que c'eſt une bouteille ; il la boit & la rend enſuite à Mézetin, en lui diſant : Je te fais grace du fourreau.

¶ Il dit qu'il a vendu ſes chevaux, parce qu'il aime mieux manger leur avoine que s'ils mangeoient ſon pain. C'eſt un bon conſeil qu'il donne à des gens qui ſe ruinent pour ſoutenir leurs équipages pendant quelque-tems.

¶ Il compare les Matrônes aux faiſeurs de Luths qui les accordent, mais qui n'en jouent pas.

¶ Arlequin filou, dit qu'il eſt com-

me un Anachorete, qui vit du travail de ſes mains.

¶ Pour ſe juſtifier de ſa peur, il dit qu'un honnête-homme riſque plus qu'un ſot.

¶ Mézetin lui reproche qu'il a été laquais. Voici, dit Arlequin, ce qui a donné lieu à cette opinion. J'avois envie d'avoir un juſte-au-corps galonné ; le Roi défendit la dorure : je fus obligé de faire mettre ſur mon habit des galons de ſoie. On prit cela dans le monde pour une livrée.

¶ Un jour il n'y avoit preſque perſonne à la Comédie Italienne ; Colombine vouloit dire un ſecret tout bas à Arlequin : Parlez haut, lui dit cet Acteur, car perſonne ne nous entend.

¶ On défendit la Muſique aux Italiens. Un âne parut ſur le Théâtre, il ſe mit à braire. Taiſez-vous, inſolent, lui dit Arlequin, la Muſique nous eſt défendue.

¶ Scaramouche rendant viſite à Arlequin, vit qu'il avoit un fromage dans ſa Bibliotheque. Prêtez-moi ce livre, lui dit-il : Non, répond Arlequin, c'eſt un original, & vous ſça-

vez que les originaux ne ſortent jamais des Bibliotheques.

¶ Il enſeigne un ſecret pour ſe faire ſuivre des Dames : Vous n'avez, dit-il, qu'à voler leurs toilettes, vous verrez comme elles courront après vous.

¶ Pour faire voir la bonté de ſa mémoire, il dit qu'il ſe ſouvient d'avoir vu danſer ſa mere avant qu'elle fût mariée à ſon pere.

¶ Il ſoutenoit que ceux qui venoient à la Comédie Italienne, & qui ne ſçavoient pas l'Italien, avoient plus de plaiſir que les autres. En voici la preuve ; Ils rient deux fois, ils ſe laiſſent d'abord entraîner au torrent, & rient avec tout le monde ; & ils rient encore, lorſqu'on leur explique en François le bon mot Italien.

¶ On a mis dans la bouche d'Arlequin des plaiſanteries très-ingénieuſes. Ce ſont des penſées qui ſont détournées ſi agréablement, qu'on en rit encore ſouvent après en avoir ri la premiere fois, & qu'on y trouve toujours un ſel piquant. Mais les plaiſanteries d'Arlequin dégénerent quelquefois en des pointes fades & tri-

viales, que l'on pourroit à peine pardonner aux plus déteſtables farceurs. Qu'Arlequin ſoit châtié, qu'il ſoit purgé de tout ce qu'il a de bas & de rempant, il fera les délices des gens du meilleur goût. Mais, dit-on, ce bas Comique, cette farce outrée, ne laiſſe pas de faire rire la gravité même. Il dit, par exemple, qu'il a un Almanach merveilleux pour connoître les changemens du tems; que lorſque le Ciel veut prendre une face nouvelle, il ſent une démangeaiſon violente dans le paſſage des mauvaiſes exhalaiſons. Veux-tu ſçavoir, dit-il à Scaramouche, quel tems il fait, met le nez dans mon Almanach: on leve les épaules, & cependant l'on rit. Si Arlequin ne faiſoit pas des rechutes fréquentes ſur cette matiere, on lui pardonneroit deux ou trois fautes: mais il pouſſe trop loin aux dépens de ſon eſprit, & de la bienſéance, le privilége qu'on lui donne de parler avec beaucoup de liberté.

Lettre vive de François I.

¶ François I. après la Bataille de Pavie, écrivit à la Ducheſſe d'Angoulême ſa Mere: *Madame, tout eſt perdu, hors l'honneur.*

¶ A la Guerre la bonne fortune fait un Héros, la mauvaiſe un étourdi. Sur la guerre.

¶ Un Hollandois diſoit que nous rendions Mons par la paix de Riſvick. Un François répondit : Je le crois bien, nous ne pouvions pas le garder ; quand nous l'avons pris, il y avoit plus de cinquante mille témoins. Bon mot.

¶ Les comparaiſons ſont un des plus beaux ornemens de la Poëſie. Ces rapports que l'on trouve entre deux objets differens, cauſent une ſurpriſe agréable. La foibleſſe de notre eſprit eſt ſoulagée par une comparaiſon qui lui découvre dans un objet étranger les perfections qu'il ne pouvoit pas démêler dans un objet, dont il étudie la nature. C'eſt un miroir qui me fait appercevoir ce qui m'auroit échapé ſans un pareil ſecours. Voici des comparaiſons, je ſouhaite qu'on ſente en les liſant, qu'elles ont été choiſies. Comparaiſons.

¶ Quoique nous ayons plus de politeſſe que nos peres, nous avons les mêmes paſſions qu'eux, parce qu'elles ſont le fonds de la nature. Le métal poli a les mêmes qualités que le métal brut.

¶ Toutes les vertus ſe perdent dans l'intérêt, comme les fleuves dans la mer.

¶ On a comparé la ſanté des Vieillards à ces larmes de verre qui paroiſſent parfaitement ſolides, & qui étant tant ſoit peu entamées s'en vont en pouſſiere.

¶ Les Alliés qui groſſiſſent les avantages qu'ils remportent ſur la France, reſſemblent à ces Auteurs de Théâtre, qui ſçavent ſi bien étendre le petit point d'Hiſtoire qu'ils prennent pour ſujet de leurs piéces, qu'à peine le reconnoît-on parmi les événemens merveilleux qu'ils y ajoûtent.

L'Empereur Claude.

¶ Une note d'infamie eſt comme une cicatrice qui reſte toujours après la guériſon d'une grande plaie. On ſe lave du crime, mais ſe lave-t-on du ſoupçon ?

¶ Une belle penſée embrouillée eſt un diamant couvert de boue.

¶ Un compliment eſt un menſonge agréable qui ſert de filet pour prendre des dupes.

¶ Madame de la Fayete compare un ſot traducteur à un laquais que ſa maitreſſe envoie faire un compliment à quelqu'un ; ce que ſa maitreſſe lui aura dit en termes polis, il le va rendre groſſierement, il l'eſtropie. Plus il y avoit de délicateſſe dans le compli-

ment, moins ce laquais s'en tire bien. Voilà en un mot une parfaite image d'un mauvais traducteur.

¶ Là où le fleuve eſt le plus profond, il fait le moins de bruit. Un véritable Sçavant n'eſt pas un grand parleur. Un tonneau vuide fait plus de bruit qu'un plein. Un ignorant nous étourdit ſouvent par ſon caquet.

¶ Un Evêque ne devroit jamais ſortir de ſon Diocéſe, ſemblable au Soleil qui ne ſort jamais de ſon Ecliptique.

¶ Je ſuis du ſentiment du Pere Bouhours qui n'aimoit pas cette comparaiſon du Chancelier Bacon. L'argent eſt comme le fumier qui ne profite pas s'il n'eſt répandu.

¶ Celui qui veut être aimé ſans aimer, reſſemble à un homme qui veut allumer un flambeau avec une torche éteinte.

¶ Les perſonnes reconnoiſſantes reſſemblent à ces terres fertiles, qui rendent plus qu'elles ne reçoivent.

¶ La vertu attache la gloire à l'homme qui marche dans les voies qu'elle éclaire.

¶ Quand on va d'un Pays dans un autre, on change de temperament

ſuivant la diverſité de l'air qu'on reſpire ; de même on change quand on paſſe de l'adverſité dans la proſperité.

¶ Notre eſprit eſt comme l'œil qui voit tout & qui ne ſe voit point, ſi ce n'eſt par réflexion dans un miroir.

¶ Démocrite en s'aveuglant ferma deux portes à l'Amour pour en ouvrir mille à la Sageſſe. Cette métaphore eſt belle. Rien de ſi facile que de faire d'une comparaiſon une métaphore ; au lieu de dire qu'un Héros eſt comme un Lion, on n'a qu'à dire qu'il eſt un Lion : Voilà la comparaiſon changée en métaphore.

¶ Le Soleil n'attire les exhalaiſons de la terre, que pour les lui rendre par de douces roſées. Les Abeilles ne volent le ſuc des fleurs que pour le changer en miel. On profite toujours beaucoup dans le commerce d'un homme d'un véritable mérite ; il nous rapporte avec uſure ce qu'il nous prend.

¶ Lorſque nos intentions ſont élevées, nos actions les égalent, ſemblables à l'eau qui coulant d'un lieu éminent, remonte juſqu'à la hauteur de ſon origine.

¶ Nos années ſe pouſſent ſucceſſivement comme des flots.

¶ De même que les fleuves tant vantés demeurent ſans gloire & ſans nom dans l'Océan avec les rivieres les plus inconnues : Les grands & les petits après leur mort ſont confondus dans un abyme, où l'on ne reconnoît plus ni les uns ni les autres.

¶ On peut comparer le monde à une balance, où les corps qui ſont de poids s'abaiſſent, & les plus légers s'élevent. Un étourdi fera fortune, un homme de mérite ſera dans le néant.

¶ Les belles penſées mal arrangées ne laiſſent pas de conſerver leur beauté ; les perles, quoique mal enfilées, ne laiſſent pas d'être belles.

¶ Ce qui eſt de plus délicat dans les penſées des Auteurs, ſe perd lorſqu'on veut le traduire dans une autre Langue ; c'eſt comme ces eſſences exquiſes, dont le parfum ſubtil s'évapore, lorſqu'on les verſe dans un autre vaſe.

¶ On compare les Voyageurs à des fleuves qui croiſſent à meſure qu'ils s'éloignent de leur ſource, ou à ces eaux, qui dans leurs cours paſſent au-

près des veines minerales de la terre ; où elles contractent d'excellentes qualités.

¶ Pelliſſon compare l'Académie naiſſante qui n'avoit point de lieu fixe & aſſuré, à l'Iſle de Délos errante & flottante juſqu'à la naiſſance de ſon Apollon.

¶ La hauteur d'un bâtiment donne lieu de juger de la profondeur des fondemens. La ſainteté ſuppoſe une grande humilité.

¶ Il eſt de l'amour pur & déſintereſſé, comme de l'apparition des eſprits. On n'en parle que ſur la foi des hiſtoires qui s'en débitent.

¶ On compare les faux amis aux oiſeaux de paſſage qui ſe plaiſent dans nos Campagnes pendant les beaux jours d'Eté ; mais qui s'envolent & paſſent les Mers quand l'Hiver approche.

¶ Se ſervir de notre raiſon pour pénétrer ce que la foi nous apprend, c'eſt imiter Diogéne qui allumoit une lanterne en plein midi.

¶ Un Sçavant, pour acquerir de la réputation, a beſoin d'être tranſplanté ; il n'eſt jamais étranger hors de ſon Pays. *Nemo Propheta in Patriâ.*

¶ On a comparé la Dialectique aux toiles d'araignées où il y a plus d'art que de ſolidité, à des écreviſſes où il y a plus à éplucher qu'à manger, à un fagot d'épines qui pique de tout côté, & à un poiſſon rempli d'arêtes.

¶ Un Ourſin, lorſqu'il vient au monde, n'eſt qu'une maſſe informe; ſa mere par ſes léchemens & ſes careſſes le dévelope, lui donne un eſtomac vorace, des mains pernicieuſes, & acheve l'ouvrage : De même un procès dans le premier Exploit d'aſſignation, eſt un Ours mal léché. Mais le Plaideur à force de le careſſer lui donne une forme parfaite, un eſtomac dévorant, des mains qui ont l'art de prendre, ainſi du reſte du corps.

¶ Les Magiſtrats ſont le ſel du monde, ils en empêchent la corruption. Ils doivent être comme un flambeau qui ſe conſume pour éclairer.

¶ Des Grands Seigneurs qui ne ſont pas bienfaiſans, ſont comme les cyprès qui ſont grands & hauts, & qui ne portent point de fruit.

¶ La tempête eſt l'école des Pilotes, l'adverſité eſt l'école des grands courages.

¶ Un homme qui ne ſçait rien, eſt comme une toile blanche où le Peintre peut mettre ce qu'il lui plaît; mais celui qui ſçait mal ce qu'il a appris, eſt comme une toile ſur laquelle un mauvais Peintre a ébauché des figures eſtropiées, qu'il eſt preſque impoſſible de corriger.

¶ On compare les traductions où l'on a peine à reconnoître les penſées des Originaux, aux Tapiſſeries de Flandres à l'envers, où les perſonnages ſont indiſtincts & confus.

¶ Quand un arbre eſt le plus chargé de fruits, c'eſt alors qu'il ſe baiſſe: plus on eſt vertueux, plus on eſt humble.

¶ Quand on veut blâmer le vice, il faut tâcher de ne pas irriter le vicieux; il faut faire comme ce Pere qui tua le ſerpent, dont ſon fils étoit entortillé, ſans le bleſſer.

¶ L'eſprit eſt comme le feu, il faut qu'il paroiſſe où il eſt.

¶ Les ingrats nuiſent à leurs bienfacteurs; ſemblables au Lierre qui renverſe enfin le mur qui l'appuie.

¶ Il y a des hommes ſi foibles & ſi faciles, qu'ils ne font ſouvent le bien ou le mal, que parce qu'ils le voient

faire aux autres. Ils prennent comme l'eau la figure de tous les vaſes auſquels on la communique. Ce ſont des miroirs qui rendent toutes les figures qu'on leur préſente.

¶ Un Moine, pour conſerver ſa vertu, doit demeurer dans ſon Couvent. Tant que la tortue ſe tient renfermée dans ſa coquille, rien ne la peut écraſer, auſſi-tôt qu'elle s'étend au-dehors, la moindre choſe peut la bleſſer.

¶ Tertullien dit d'un Auteur qui écrit avec beaucoup de netteté, que ſes penſées ſont écrites avec les rayons du Soleil. Balzac parlant des penſées obſcures de Tertullien, qui ont quelque brillant, les compare à la noirceur de l'ébéne qui a un luſtre éclatant.

¶ Ceux qui ſont auprès des Grands reſſemblent aux veilles des grandes Fêtes, qui les touchent de près, mais qui ont beaucoup de jeûnes & de mortifications.

¶ L'éloquence dans un diſcours eſt ce que le ſang eſt dans les veines.

¶ L'ombre d'un corps eſt quelquefois plus grande que le corps, quelquefois plus petite : De même la ré-

putation d'une perſonne eſt quelquefois au-deſſus de ſon mérite, quelquefois au-deſſous.

¶ On ſe parfume ſans y prendre garde en ſe promenant dans une allée d'orangers. On contracte inſenſiblement la vertu & le mérite, quand on fréquente ceux qui en ſont doués.

¶ Il en eſt de l'eſprit comme d'une terre que l'on laiſſe repoſer, afin qu'elle rapporte mieux.

¶ On eſt toujours prêt à louer les penſées d'un Auteur célébre. On ne croit point qu'un diamant ſoit faux, quand il eſt entre les mains d'une perſonne riche.

¶ Un mérite orgueilleux, c'eſt un bel œillet qui créve.

¶ Un Nain, monté ſur les épaules d'un Géant, verra plus loin que lui; un Auteur en ſe ſervant des Anciens ajoûte à leurs lumieres.

¶ Ceux qui ſont les plus petits devant les hommes, ſont ſouvent les plus grands devant Dieu; ſemblables aux étoiles qui nous paroiſſent les plus petites, lorſqu'elles ſont les plus élevées dans le Ciel.

¶ On a comparé Sainte Thereſe qui nous a laiſſé dans les Carmelites plu-

ſieurs exemples de vertu, au Soleil, qui en ſe retirant pour nous conſoler de ſa perte, nous laiſſe une infinité d'étoiles.

¶ La plupart des vieillards ne peuvent ſe réſoudre à quitter le monde; ils reſſemblent à ces grands arbres ſecs qui ne portent ni feuilles ni fruits, & qui cependant tiennent encore à la terre.

¶ On ne voit pas bien les objets qui ſont ou trop près ou trop loin de nous. Ainſi nous ne nous connoiſſons pas, ni nous ne connoiſſons pas les autres.

¶ Les paroles ſont aux penſées ce qu'aux pierres précieuſes eſt l'or, dont les bons ouvriers n'emploient que le moins qu'ils peuvent, & qu'autant qu'il en faut pour les mettre en œuvre.

¶ Les Rois font des hommes comme des piéces de monnoie; ils les font valoir ce qu'ils veulent, & l'on eſt forcé de les recevoir ſelon leur cours, & non pas ſelon leur véritable prix.

¶ Il y a autant de difference d'un ignorant à un ſçavant, que d'un mort à un homme vivant.

¶ On compare ceux qui ont de la peine à apprendre, à des vaſes qui ont l'entrée très-petite ; la liqueur qui a de la peine à y entrer, ſort difficilement.

¶ L'Abbé d'Olivet dit en parlant de l'Académie, le mélange des Seigneurs avec des gens qui ne connoiſſent que leurs livres, eſt comme un ſel qui préſerve ceux-ci d'un je ne ſçais quel pédantiſme auſſi ennemi de la politeſſe que de l'ignorance même ; il faut du ſel pour aſſaiſonner, pour conſerver les meilleures viandes, mais il en faut avec moderation.

¶ Comme l'excès de l'huile éteint la lampe, l'abondance de la matiere offuſque l'eſprit.

¶ Ceux qui exhortent à la vertu qu'ils ne pratiquent pas, ſont comme les trompettes d'armée qui excitent les autres au combat où ils ne vont point.

¶ On dit de ceux qui abuſent des choſes les plus ſaintes, qu'ils ſont comme ces Chymiſtes, qui des meilleurs remedes ſont les plus ſubtils poiſons.

¶ Un Livre où l'on trouve cent mauvaiſes choſes pour une bonne, eſt un

Pays

Pays où il faut traverſer cent buiſſons pour cueillir une roſe.

¶ On ne trouve point de petits défauts dans les grands-hommes, les moindres taches ſont grandes quand elles ſont ſur des étoffes précieuſes.

¶ Il en eſt des Religieuſes comme des bonnes odeurs, moins elles prennent l'air, & plus elles ſe conſervent.

¶ Un Académicien en remerciant l'Académie de l'avoir aſſocié à cette illuſtre Compagnie, s'exprima ainſi : On peut dire des graces que vous faites comme de celles du Ciel ; on les mérite quand on en connoît véritablement le prix.

¶ Le corail n'eſt jamais ni dur ni rouge qu'il ne ſoit hors de la Mer. Il faut quitter ſon lieu natal pour ſe faire eſtimer.

¶ Les grandes Bibliotheques ſont comme les Boutiques des Apothicaires, où il y a du poiſon & des remedes, des bons & des méchans Livres.

¶ Comme les fous ont de bons intervalles, les ſages en ont de mauvais.

¶ Les prieres des ames juſtes reſſemblent aux vapeurs, qui montant au

Ciel, forment des nuées qui ſe convertiſſent en des pluies ſalutaires.

¶ Dans la diſpute que M. de la Mothe a élevée en faveur de la Proſe contre la Poëſie, M. de la Faye a rompu une lance contre lui dans une belle Ode. Il a mis en œuvre une comparaiſon que M. de Voltaire trouve tout à la fois juſte, gracieuſe & riante.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe,
Qui l'éleve au plus haut degré:
Telle dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'Onde s'éleve dans les airs,
Et la regle qui ſemble auſtere,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux Vers.

¶ On fait des marques en quelques endroits des grands fleuves, pour avertir qu'il y a des rochers cachés ſous l'eau. Ainſi l'on peut faire connoître les gens dangereux, afin qu'ils ne nuiſent à perſonne.

¶ Un grand homme que la Fortune a abatu, eſt un Coloſſe qui n'eſt pas moins grand quand il eſt couché, que quand il eſt debout.

¶ On diſoit d'un homme qui ſçavoit

bien chanter, bien danſer, & qui poſſedoit pluſieurs Langues, que ces talens-là étoient des zéros, qu'il falloit des nombres pour les faire valoir; il faut d'autres qualités pour faire un honnête-homme.

¶ Il y a des gens qui ſont comme les tambours, ils ne rendent aucun ſervice, s'ils ne ſont battus.

¶ Les actions des Princes reſſemblent aux grandes rivieres, dont peu de gens ont vu l'origine, & dont tout le monde voit le cours.

¶ Nous ſommes dans ce monde comme un homme dans un vaiſſeau, qu'il ſoit debout, couché, aſſis, qu'il mange, qu'il dorme, il va toujours à ſa fin.

On ne doit point attendre de fruits d'un arbre qui n'a point porté de fleurs. On ne doit point eſperer de bonnes actions de la vieilleſſe d'un homme, dont la jeuneſſe n'a pas été bien diſciplinée.

¶ Il en eſt de l'étude comme des viandes qui ne nourriſſent que quand elles ſont bien digerées.

¶ L'orage fait tomber les fruits qui ſont déja gâtés, l'adverſité trouble les cœurs corrompus.

¶ Il eſt de certaines gens comme de quelques tableaux, qu'il ne faut pas examiner de trop près pour les eſtimer.

¶ Il en eſt des mots nouveaux comme des modes ; il ne faut pas être des premiers à les prendre, ni des derniers à les quitter. Ce ſont des fruits qui ne valent rien ni trop verds, ni trop murs. Il faut les manger dans le point de leur maturité.

Pluſieurs petites piéces de Poëſies ſur differens ſujets.

¶ Un Poëte fait un Portrait aſſez vif d'une vieille qui eſt édentée, ou qui eſt ſur le point de l'être.

Alix n'a plus rien qui me touche,
J'ai fait banqueroute à ſes loix ;
L'ébéne qui reſte en ſa bouche,
Branle au vent même de ſa voix.

* Rouſſeau.

¶ Un autre Poëte *, dit en parlant de trois femmes âgées qui ſe déchaînoient contre lui,

Et ce Trio de louves ſurannées,
Qui tour à tour à me mordre acharnées,
Dans leur fureur ſemblent s'entreprêter,
L'unique dent qui leur a pu reſter.

¶ Deſpréaux fit embraſſer dans le tems du Jubilé deux Auteurs célébres qui étoient très-brouillés.

Du nouveau Jubilé déja la grace opere,
Ne doutons point que le Saint Pere
Ne puiſſe déſarmer d'implacables rivaux :
Deux Auteurs l'un & l'autre acharnés à médire,
Viennent d'abjurer la Satyre,
Entre les mains de Deſpréaux.

Contre un homme qui ne payoit point ſes dettes.

Il ne faut pas que l'on s'étonne
Si Meſſire Ambroiſe a du bien.
Quiconque lui prête lui donne,
Et qui lui vend ne reçoit rien.
Il ne paya jamais perſonne ;
Et le fonds d'un autre eſt le ſien.

Les Dames aux Officiers mutilés.

Favoris de la victoire,
Vous nous offrez à genoux,
Votre encens & voire gloire,
Mais nous vous revoyons tous,
Sans bras, ſans nez, ſans machoire,
Que ſçavons-nous ſi c'eſt vous ?
Allez vivre dans l'Hiſtoire,
Car vous êtes morts pour nous.

Qu'il eſt doux d'être dans la cage ! Juſte idée du mariage.
Diſoit de dehors un Pinſon,
Y voyant un Serin qui de ſon doux ramage
Faiſoit retentir ſa priſon ;
Il a nourriture à foiſon,

Diſoit-il, de bon grain, & gentille femelle,
Et peut quand il veut avec elle,
Rire, boire & manger & dire la chanſon.
C'eſt ainſi que voyant une jeune pucelle,
Damis croit qu'il ſeroit au comble des plaiſirs,
S'il pouvoit ſe lier d'une chaîne éternelle,
Avec ce doux objet de ſes tendres deſirs.
Mais la cage & le mariage
Ne font ſentir les maux que quand on eſt dedans;
Pour deviſe prenez cette leçon fort ſage;
Jamais maris, toujours amans.

Sur un Boiteux fort âgé.

Le boiteux Dorilas, ce miſérable drille,
Qu'on a toujours vu mourant de langueur,
Nonobſtant ſon peu de vigueur,
En clopinant avecque ſa bequille,
Eſt parvenu pourtant à l'an quatre-vingt-deux,
C'eſt bien allé pour un boiteux.

¶ Mademoiſelle de Scudery n'avoit pas grande opinion de la fidélité des hommes, témoins ces Vers:

Où peut-on trouver des amans
Qui nous ſoient à jamais fideles?
Il n'en eſt que dans les Romans,
Ou dans les nids des Tourterelles.

¶ Mais elle dit de l'amitié:

Amitié, tout eſt charmant
Sous ton équitable empire,
On te trouve rarement,
C'eſt ce que j'y trouve à dire.

¶ Moron dit dans la Princeſſe d'Elide, qu'il aime mieux vivre un jour de plus, que mille ans dans l'Hiſtoire; c'eſt la penſée de Mademoiſelle de Scudery.

Votre Madrigal eſt joli,
Il eſt agréable & poli,
Vous me louez de bonne grace;
Mais pour cette immortalité,
Dont on parle tant au Parnaſſe,
Hélas! ce n'eſt que vanité,
Car à la fin, Damon, le plus grand nom s'efface,
Dans la ſombre poſterité.
Et ſi le Ciel vouloit contenter mon envie,
J'en quitterois ma part pour un ſiécle de vie.

¶ M. Conrart ayant fait préſent d'un cachet à cette illuſtre Sçavante, elle le remercia par ces Vers:

Pour mériter un cachet ſi joli,
Si bien gravé, ſi brillant, ſi poli,
Il faudroit avoir, ce me ſemble,
Quelque joli ſecret enſemble:
Car enfin les jolis cachets
Demandent de jolis ſecrets,
Ou du moins de jolis billets.
Mais comme je n'en ſçais point faire,

Que je n'ai rien qu'il faille taire,
Ni qui mérite aucun myſtere,
Il faut vous dire ſeulement
Que vous donnez ſi galamment,
Qu'on ne peut ſe défendre
De vous donner ſon cœur, ou de le laiſſer prendre.

¶ On trouve tout le génie de Marot dans cette Epigramme.

Amour trouva celle qui m'eſt amere;
Et j'y étois, j'en ſçais bien mieux le conte.
Bon jour, dit-il, bon jour Venus ma mere.
Puis tout à coup il voit qu'il ſe mécompte,
Dont la couleur au viſage lui monte
D'avoir failli, honteux, Dieu ſçait combien,
Non, non, Amour ne dis-je, n'ayez honte,
Plus clair-voyans que vous s'y trompent bien.

¶ Un homme d'eſprit fut prié par une Demoiſelle de faire un Quatrain ſur la priſe de Mons; il fit cet impromptu.

Mons étoit, diſoit-on, Pucelle,
Un Roi la gardoit avec ſoin,
Louis le Grand en eut beſoin,
Mons ſe rendit, vous auriez fait comme elle.

¶ Monſieur Ranchin eſt l'Auteur de ce Triolet, qu'on appelle le Roi des Triolets.

Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus beau jour de ma vie,
Le beau deſſein que je formai,
Le premier jour du mois de Mai,
Je vous vis & je vous aimai.
Si ce deſſein vous plut, Sylvie,
Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus beau jour de ma vie.

SONNET.

Aſſurément, Cloris, vous me voulez ſéduire, Se trom
Je vous vois depuis peu me faire les yeux doux,
Vous m'avez pris la main entre vos deux genoux;
Si vous continuez, vous m'achevez de cuire.

Que vous feriez de mal, ſi vous aimiez à nuire!
Plus de dix mille cœurs ſont percés de vos coups,
Dont les uns ſont ravis, & les autres jaloux,
De l'éclat que l'on voit dans vos beaux yeux reluire.

Vous avez lu des Vers, vous en ſçavez par cœur,
Vous chantez, ce dit-on, comme un enfant de chœur,
Et lorſque vous parlez vous charmez les oreilles.

Dieux ! que ne ſuis-je né pour être votre Epoux !
Vous riez, ô Cloris, d'entendre ces merveilles,
Pleurez, ſotte, pleurez, je me moque de vous.

Feſtus qui par tout prend du bien,
Eſt un riche fort charitable :
Mais il ſeroit plus équitable
De ne prendre & ne donner rien.

Tout le monde me veut du bien,
Chacun me dit que j'en mérite,
Moi-même je le dis ſans faire l'hypocrite,
Mais la fortune n'en croit rien.

¶ Les célébres Actrices méritent d'être louées par la Poëſie. Deſpréaux, & la Fontaine ont loué magnifiquement Mademoiſelle Chanmeſlé. Mademoiſelle Duclos eſt célébrée dans une belle Ode de M. de la Mothe. Damon a mis ces Vers au bas du Portrait de Mademoiſelle Journet.

Eloge de Mademoiſelle Journet.

Journet d'une Déeſſe a le port & les yeux ;
Qui nous fit mieux ſentir les charmes que raſſemble
La Poëſie unie aux ſons mélodieux ?
Elle chante, les ſens, l'eſprit, le cœur enſemble,

Transportés par ſa voix ſont épris du déſir,
De prolonger toujours le cours de ce plaiſir,
Crainte de l'arrêter, n'oſent crier merveille,
Pour ne perdre aucun ſon, l'ame eſt toute à l'oreille.

Eloge d'un habile Comédien.

Où tu veux, moderne Protée,
Par toi notre ame eſt tranſportée;
Tu fais rire, tu fais trembler,
Tu plais juſques dans ton ſilence,
De tout tu prens la reſſemblance,
Et rien ne peut te reſſembler.

¶ Une Demoiſelle amoureuſe d'un Cavalier fit ſon Portrait en Paſtel. On écrivit ces Vers de Damon au bas du Portrait.

Epriſe d'une belle flâme,
Liſe ayant tracé dans ſon ame
Le Portrait du Sieur Clavenas,
En a crayonné les appas:
Mais la médiſance publie
Que la Belle en a fait la vivante copie.

Gomor étant à table avec certains Pédans,
Qui crioient & prêchoient trop haut ſur la vendange,
Lui qui ne ſonge alors qu'à ce que font ſes dents,
Paix-là, paix-là, dit-il, on ne ſçait ce qu'on mange.

¶ Voici peut-être la plus jolie Chanſon du Baron de Coulange.

D'Adam nous ſommes tous enfans,
La preuve en eſt connue,
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charue :
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dinée.

¶ Les Auteurs ſe déchaînent plus volontiers contre ceux qui s'exercent comme eux dans le même genre d'Ouvrages.

Ta Comédie a ſatisfait
Toute raiſonnable perſonne,
Jean ne veut pas qu'elle ſoit bonne :
Sçais-tu pourquoi ? c'eſt qu'il en fait.

¶ Une Dame fort aimable refuſoit tous les veufs qui ſe préſentoient pour l'épouſer. Pour raiſon de ce refus elle diſoit :

Je n'aime point les veufs, en dit-on des merveilles,
Ils nous viennent toujours rebattre les oreilles :
Feu ma femme parci, feu ma femme par-là ;
Elle faiſoit ceci, s'abſtenoit de cela,
Et cependant on ſçait que cent fois en alarmes,

Les voiſins ſont venus appaiſer leurs vacarmes.

* C'eſt la penſée de Moliere qui fait dire fort plaiſamment à un veuf, ma pauvre femme eſt morte, je la pleure, ſi elle étoit en vie nous nous querellerions. * Amour Médecin.

Sur le Sommeil d'Adam.

Pourquoi Adam dormoit quand la femme fut formée.

Sans doute ce n'eſt pas ſans beaucoup de myſtere,
Que lorſque Dieu voulut donner
Une femme aux beſoins de notre premier Pere,
Il le fit au ſommeil ſi fort abandonner.
Car outre ce que ſouffre un homme à qui l'on ôte
A ſes yeux une côte,
Adam auroit-il pu paſſer ſi promptement,
De libre qu'il étoit, dans un long eſclavage,
Tel que celui du mariage,
S'il n'eût dormi profondément ?

¶ Un vieillard a fait au naturel un portrait de ſa vieilleſſe.

Quand on eſt à charge à ſoi-même,
Qu'on n'a de vivre aucun déſir,
Que tout fait une peine extrême,
Qu'on ne ſçait plus ce que l'on aime,
Que rien ne donne du plaiſir,
Quand on ne fait rien que ſouffrir,
Quand le noir chagrin qui domine,

Fait faire une fort triſte mine,
Qu'on eſt en tout infortuné,
De ſes amis abandonné,
Qu'en infirmités on abonde,
Et qu'on parle moins qu'on ne gronde;
A quoi faire eſt-on dans le monde?
Ou pourquoi plutôt eſt-on né?

¶ On a dit à une laide :

Renſerade.

Quelques vœux qu'en ſecret un amoureux vous offre,
Encore qu'il vous preſſe bien,
Prenez garde à la bourſe & fermez votre coffre,
Après cela ne craignez rien.

Mademoiſelle Serment, Héroïne à l'heure de la mort.

¶ Quel Héros a montré en mourant plus de fermeté & de grandeur d'ame que Mademoiſelle Serment, qui fit ces Vers une heure avant que de mourir?

Bientôt la lumiere des Cieux
Ne paroîtra plus à mes yeux,
Bientôt quitte envers la Nature,
J'irai dans une nuit obſcure
Me livrer pour jamais aux douceurs du ſommeil.
Je ne me verrai plus par un triſte réveil
Expoſée à ſentir les troubles de la vie.
Mortels, qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie;
Votre ſort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Vien, favorable mort, vien briſer les liens.

Qui malgré moi m'attachent à ce monde ;
Que le grand jour ſuccede à cette nuit profonde.
Ne point ſouffrir eſt le plus grand des biens,
Dans ce long avenir j'entre l'eſprit tranquille.
Pourquoi ce dernier pas eſt-il ſi redouté ?
Du Maître des humains l'éternelle bonté,
Des malheureux mortels eſt le plus ſur aſyle.

Agoniſans enjoués.

¶ Un Curé de quatre-vingt-dix ans, après avoir reçu l'extrême-Onction d'un jeune Curé de ſes voiſins, lui dit : Je vous remercie, à la pareille.

¶ *Audret* Eccléſiaſtique ne parloit que par rimes. On lui annonça dans ſa derniere maladie qu'on lui alloit donner le Viatique ; il répondit ſur le champ :

Il faut donc plier ma boutique.

¶ *Courtalon* a conſervé ſon enjouement juſqu'au dernier ſoupir : quand on lui voulut donner l'Extrême-Onction, on lui demanda où étoit ſon pied ? il répondit : Au bout de la jambe.

Un rien produit la fortune.

¶ Un Courtiſan qui ne pouvoit rien obtenir du Cardinal Mazarin, lui demanda une grace qui ne lui couteroit rien. Je ſupplie, dit-il, votre Emi-

nence de me fraper ſur l'épaule avec un air de familiarité, en préſence de ceux qui vous font la cour. Le Cardinal eut pour lui cette complaiſance ; on crut ce Courtiſan au comble de la faveur. Il trouva une ſomme conſiderable à emprunter, il acheta une belle Charge à la Cour, où il fit une grande fortune.

Grande idée que Charles-Quint avoit du Titien.

¶ Charles-Quint accompagné des plus Grands Seigneurs de ſa Cour, voyoit peindre le Titien, il ramaſſa le pinceau de ce Peintre. Un de ſes Courtiſans le plus diſtingué lui repréſenta qu'il ne devoit point s'abaiſſer juſques-là. Ce Prince lui répondit : Je puis en un jour faire vingt Grands Seigneurs comme vous : mais il n'appartient qu'à Dieu de faire un Titien.

Heureuſe préſence d'eſprit d'un Courtiſan.

¶ Un Roi montroit des Vers à un Courtiſan, qui lui demanda quel étoit l'ignorant qui les avoit faits ? C'eſt moi, lui dit ce Roi. Vous avez donc voulu mal faire, reprit ce Courtiſan, en quoi vous avez parfaitement réuſſi, Votre Majeſté a le don de faire tout ce qu'elle veut. Peut-on ſe tirer plus heureuſement d'un mauvais pas ?

¶ Un homme diſoit devant ſa femme qu'il aimoit beaucoup les Livres. Elle lui témoigna qu'elle ſouhaiteroit de devenir Livre, afin de devenir l'objet de ſa paſſion. Je voudrois dans ce cas, lui dit-il, que vous devinſſiez Almanach, afin de vous changer à la fin de l'année. Mari las de ſa femme.

¶ On diſoit d'un Philoſophe qui parloit beaucoup, mais qui n'écoutoit point, que la Nature au lieu de lui donner deux oreilles, lui avoit donné quatre langues. Philoſophe grand parleur.

¶ Quoique je n'aime pas les pointes, j'avouerai que celle que le Maréchal de Baſſompierre employa à la Baſtille m'a réjoui. On le ſurprit dans le tems qu'il liſoit l'Ecriture-Sainte : Ne ſoyez point ſurpris, dit-il, de mon occupation, je cherche un paſſage pour me ſauver. Cette pointe peut bien mériter qu'on lui faſſe grace, elle a un ſens figuré qui eſt fort beau. Pointe heureuſe du Maréchal de Baſſompierre.

¶ On préſenta à un Gaſcon qui vouloit ſe marier une fille fort riche, mais qui avoit eu un enfant. On lui avoua la fragilité de la Demoiſelle. Il demanda ſi ſon amant étoit mort, on lui répondit qu'il l'étoit. Hé bien, reprit-il, je la prendrai comme veuve. Maris peu délicats.

¶ Un homme effroyablement laid, pria un de ſes amis de lui chercher une fille, jeune, belle & riche, mais qui eût eu un enfant, afin qu'il pût l'appeller Catin, lorſqu'elle lui reprocheroit ſa laideur. L'ami encherit ſur la commiſſion : car il vint lui annoncer qu'il avoit trouvé une fille telle qu'il la ſouhaitoit à une petite circonſtance près, c'eſt qu'au lieu d'un enfant, elle en avoit eu deux. Tant mieux, répondit le futur époux, je la pourrai appeller double Catin quand elle m'appellera gros laid.

Excellent tour d'eſprit d'Alfonſe Roi d'Arragon.

¶ Alfonſe, Roi d'Arragon, alla chez un Jouallier avec pluſieurs de ſes Courtiſans. Il fut à peine ſorti de la Boutique, que le Marchand courut après lui pour ſe plaindre d'un larcin qu'on lui avoit fait d'un diamant de grand prix. Le Roi rentra chez le Marchand, & ſe fit apporter un grand vaſe plein de ſon. Il ordonna que chacun de ſes Courtiſans y mît la main fermée & l'en retirât toute ouverte. Il commença le premier. Après que tout le monde y eut paſſé, il ordonna au Jouallier de vuider le vaſe ſur la table. Par ce moyen ingénieux le diamant fut trouvé, & perſonne ne fut deshonoré.

¶ Au lever de feu Monſieur, un des Valets de Chambre de ce Prince lui dit, qu'on lui avoit pris une très-belle montre. Monſieur acheva promptement de s'habiller & dit : Meſſieurs, la montre ſonne, ſortons au plus vîte, ce qui fut executé. L'inquiétude de ce Prince, & le ſoin qu'il eut de ſauver l'honneur de celui qui avoit fait le coup ſont dignes d'une grande ame. Grandeur d'ame de feu Monſieur.

¶ Un Prince vit un Gentilhomme qui lui déroboit un vaſe d'or qui étoit à ſon Buffet ; il ne témoigna rien. L'Officier qui avoit ſoin de la vaiſſelle, ne trouvant plus ce vaſe, ſe mit en devoir de le chercher. Le Prince lui dit : Ne t'embaraſſe pas de ce vaſe, celui qui l'a dérobé ne le rendra pas, & celui qui l'a vu prendre ne déclarera pas le voleur. Silence généreux d'un Prince.

¶ Le Comte de Soiſſons ſe diſtinguoit par ſa généroſité. Un Gentilhomme le vint prier de lui remettre la moitié d'un lot conſiderable qu'il lui devoit. Le Comte de Soiſſons lui répondit : Cette moitié n'eſt plus à moi dès que vous avez pris la peine de me la venir demander : mais puiſque vous me laiſſez la diſpoſition de Généroſité du Comte de Soiſſons.

l'autre moitié, trouvez bon que je vous la donne.

Quatre objets importans.

¶ Un homme d'esprit disoit que sa crainte avoit quatre objets, Dieu, le Roi, la Justice & la Misere. On pourroit faire là-dessus de grands commentaires.

Plusieurs petites piéces de Poësies. Saint Pavin.

Sur un mauvais Livre.

Léandre, j'ai bien acheté
Le Livre que tu m'as prêté,
Et pourtant je te le renvoie;
Je l'ai lu fort exactement,
Il ne m'a donné que la joie
De le renvoyer promptement.

Jolie Epigramme sur un chien.

Latratu fures excepi, mutus amantes,
Sic placui domino, sic placui dominæ.

Du Bellay.

Malleville.

Rude aux voleurs, doux à l'amant,
J'abboyois & faisois caresse:
Ainsi je sçus diversement,
Servir mon Maître & ma Maitresse.

¶ L'amour le plus soumis parle quelquefois impérieusement.

C'est trop abuser de mes vœux,
Ou rendez-moi mon cœur, ou donnez-moi le vôtre,
Que faites-vous de tous les deux?
J'ai besoin de l'un ou de l'autre.

¶ Voici une Epithalame où le Poëte ſemble avoir employé ce qu'on peut dire de plus ſenſé dans ce genre d'ouvrage.

Hymen, hâtez-vous de deſcendre,
Venez unir deux illuſtres amans,
Songez qu'ils comptent les momens;
Répondez ſans les faire attendre
A leurs tendres empreſſemens.

Faites que ces amans ne ſongent qu'à ſe plaire,
Que leur union ſoit ſincere,
Que de leur mutuelle ardeur,
Nul ſoupir dérobé ne puiſſe les diſtraire,
Et qu'aucune flamme étrangere
Ne ſurprenne jamais leur cœur.

Faites que toujours leur tendreſſe
Se réveille par le plaiſir,
Qu'un même trait toujours les bleſſe,
Qu'aucun bien ne puiſſe s'offrir
Où l'un ſans l'autre s'intéreſſe,
Que dans leur cœur toujours renaiſſe
Le puiſſant attrait du deſir.
Enfin je vous les recommande:
Hymen n'oubliez rien pour contenter leurs vœux.
C'eſt une entrepriſe aſſez grande
De rendre deux époux heureux.

¶ Quand la Nature parle dans les

Vers, quoiqu'elle ne diſe rien, ce ſemble, que de fort commun, on trouve du goût dans la Poëſie.

Sabliere. Ma belle Iris n'eſt plus, le Ciel me l'a ravie,
Ce cher objet de mes amours,
Ce que je voyois tous les jours,
Je ne le verrai de ma vie;
Elle occupoit tous mes déſirs,
Je n'avois point d'autres plaiſirs,
Tous mes ſoins ſe bornoient à ſervir cette belle:
Que ferai-je, grand Dieu! Que dois-je devenir!
Hélas! n'aurai-je plus de commerce avec elle,
Que par un triſte ſouvenir?

Je ne fais que rêver & la nuit & le jour;
Je ſéche, je languis, la triſteſſe m'accable;
A force d'être amant, je n'ai plus rien d'aimable;
Sinon l'excès de mon amour.

Ne me demandez plus, Sylvie,
Quel eſt le mal que je reſſens,
C'eſt un mal que j'aurai tout le tems de ma vie:
Mais je ne l'aurai pas long-tems.

On voit bien que cela veut dire, je vais mourir.

Ne croi point trop à ces paroles,
Je t'aime beaucoup mieux que moi,
Je mourrois mille fois pour toi,
Iris, ce ſont des hyperboles,
On aime pour l'amour de ſoi.

Avec une beauté divine,
Avec un eſprit ſi charmant,
Avec un ſi fidelle amant,
Qu'il ſied mal d'être chagrine!
Que faut-il pour vous contenter?
Et pouvez-vous rien ſouhaiter
Qu'amour ne vous offre ſans ceſſe?
Laiſſez languir & ſoupirer
Ceux à qui votre rigueur laiſſe
Tant de choſe à déſirer.

¶ Clélie croit qu'une Dame ne doit jamais ſe gendarmer d'une déclaration d'amour; mais quand elle ne veut pas l'écouter, qu'elle doit avoir recours à la raillerie. Elle fit cette réponſe à une Lettre très-paſſionnée. Lettre de Clélie.

» J'ai balancé long-tems ſi je répondrois à votre Lettre, & mon petit » conſeil que j'ai aſſemblé dans moi-» même n'opinoit pas favorablement » pour vous. Mais comme je ſuis naturellement ennemie d'un procedé » où il entre de la dureté, j'ai cru » qu'en vous priant de quitter le lan-

» gage de la tendreſſe, je devois adou-
» cir cette priere. Vous ne devineriez
» jamais le ſecret que j'ai mis en uſage
» pour conſerver votre Lettre. J'ai
» effacé les endroits où j'ai trouvé les
» mots de *tendreſſe* & *d'amour*, & je
» leur ai ſubſtitué le mot d'*amitié*.
» Sans cet artifice j'aurois purifié vo-
» tre Lettre dans le feu. Après ce
» changement je l'ai lue pluſieurs fois,
» j'ai été ravie de trouver un ami là où
» je tremblois de trouver un amant.
» Je l'avois d'abord lue avec une cer-
» taine aigreur qui m'en avoit gâté les
» plus jolis endroits : mais dès que j'ai
» changé d'idée, j'ai goûté votre ſtyle
» aiſé & naturel, & j'ai ſenti tout le
» plaiſir qu'il me devoit donner. Une
» raiſon qui me fait appréhender un
» ami, lorſqu'il veut devenir amant,
» c'eſt l'alteration que ſouffre ſon hu-
» meur. Ce qui nous rend agréable le
» commerce de nos amis, c'eſt leur
» humeur douce, égale, enjouée ;
» c'eſt ce qui fait le ſel de la converſa-
» tion, c'eſt le fruit le plus précieux
» de l'amitié : mais dans l'amour ce ſel
» perd ſa pointe, ce fruit ſe corrompt.
» Définiſſez-moi, je vous prie, le ca-
» ractere

» ractere d'un amant ; c'eſt un petit
» Monſieur trop gai, ou trop mélan-
» colique, trop doux, ou trop em-
» porté. Il parlera trop ou ne parlera
» point du tout ; par-deſſus tout cela,
» il a tous les travers de la bizarrerie ;
» & pour achever de le peindre, il
» faudroit repréſenter les accès de ſa
» jalouſie : Ah, l'aimable perſonnage !
» ou plutôt le joli petit monſtre ! Je
» ſuis dans vos intérêts mieux que
» vous-même. Je veux vous conſerver
» l'enjouement, la douceur, l'égalité
» d'eſprit. J'oublie la liberté, ce bien
» que l'on eſtime tant, & que l'on
» n'eſtime pas encore aſſez ; vous n'i-
» gnorez pas que dès que l'on aime,
» c'eſt un bien confiſqué. Non, je ne
» ſouffrirai pas que vous ſoyez dé-
» pouillé de la ſorte. J'aimerois autant
» vous voir dans un bois à la merci
» des voleurs. Goûtez la morale en-
» jouée de ma lettre ; vous la trouve-
» rez ſolide, & ne m'ôtez pas le plai-
» ſir & l'agrément que je trouve à
» dire que je ſuis votre très-humble
» ſervante.

¶ Deux Payſans, les coqs de leur Paroiſſe, furent députés par leur Village, pour aller dans une grande Naïvetés.

Ville choiſir un Peintre habile qui entreprît le tableau du Maître-Autel de leur Egliſe. Le ſujet devoit être le Martyre de S. Sebaſtien. Le Peintre à qui ils s'adreſſerent, leur demanda ſi l'intention des habitans étoit qu'on repréſentât le Saint vivant ou mort. Cette queſtion les embarraſſa; & comme ils ne pouvoient la réſoudre, ils ſe voyoient obligés de s'en retourner ſans rien conclure. L'un d'eux prenant ſon parti, dit au Peintre: Le plus ſûr eſt de le repréſenter en vie; ſi on le veut mort, on pourra toujours bien le tuer.

¶ Un valet avoit l'eſprit tellement enſeveli dans la matiere, qu'on diſoit que c'étoit un corps ſans ame. Il avoit un Maître coquet, dont la femme jalouſe éclairoit de près la conduite. Le mari galant pour tromper ſa femme, ayant donné ordre à ſon valet de porter un billet doux à une de ſes maîtreſſes, le chargea de lui rapporter ce qu'elle feroit. Quand tu reviendras, lui dit-il, ſi ma femme eſt avec moi, afin de lui donner le change, je te demanderai ce que fait mon ami, & ſous ce voile tu m'inſtruiras de ce que je veux ſçavoir en me parlant de ma

Maitreſſe comme ſi tu me parlois d'un homme. Il lui fit exercer ſa leçon, afin qu'il ne fît point de faute. Le valet ayant fait ſon meſſage, répondit en préſence de la femme jalouſe à la queſtion que lui fit ſon Maître : Monſieur, votre ami a pris ſa belle jupe, il s'eſt fait trouſſer enſuite ſon manteau, & il a pris enfin ſes gants & ſon éventail pour aller à la Meſſe. La femme jalouſe étoit bien dépayſée.

¶ Un Financier ſoupçonné de s'enrichir aux dépens du Roi, fut exclus des emplois. On a tort, dit-il, de me chaſſer ; j'ai fait mes affaires, j'allois faire celles du Roi.

¶ Marguerite de Valois Sœur de Henri III. célébre par ſa beauté, ſon eſprit & ſa ſcience, rencontra un pauvre qui dormoit ſur un degré du Louvre. *Pauper*, dit-elle, *ubique jacet.* Le pauvre couche par tout. Cet homme s'étant éveillé, & ayant appris ce que la Reine avoit dit, fit cet in-promptu : In-promptu.

In thalamis has nocte tuis, Regina, jacerem,
Si verum hoc eſſet, pauper ubique jacet.

Si le pauvre en tous lieux pouvoit trouver ſon lit,
Je choiſirois le tien, ma Reine, cette nuit.

Epigramme sur une Bohémienne.

¶ Damon a fait le Portrait en beau d'une Bohémienne.

J'annonce les ſecrets des Dieux,
Et je parcours le monde dans ma courſe;
Qui jamais eut de meilleurs yeux?
Je lis dans l'avenir, dans les cœurs, dans la bourſe.

Epigramme.

¶ Voici une Epigramme ſure de ſon paſſe-port auprès des Connoiſſeurs.

M. de la Monnoye a traduit Bucanan.

Fruſtra ego te laudo, fruſtra me, Zoile, ladis,
Nemo mihi credit, nemo, Zoile, tibi.

Tu médis ſans ceſſe de moi,
Je dis par tout du bien de toi,
Quel malheur eſt le nôtre!
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

¶ Dans la célébre querelle qui diviſa la Cour au ſujet des Sonnets de Job & d'Uranie, le premier parti, dont le Prince de Conti étoit le chef, s'appelloit les Jobelins; le ſecond qui avoit à ſa tête Madame de Longueville, la Beauté de la Cour, prenoit le nom des Uranins. Mademoiſelle de Scudery fit ces Vers.

Je vous le dis en vérité,

Le deſtin de Job eſt étrange,
D'être toujours perſecuté,
Tantôt par un Démon & tantôt par un Ange.

¶ On a trouvé deux beaux Vers dans Alaric; je ne ſçais ſi l'on en pourroit trouver davantage.

Eſt-il rien de plus doux pour un cœur plein de gloire,
Que la paiſible nuit qui ſuit une victoire?

¶ A combien de railleries la Pucelle de Chapelain n'a-t-elle pas été en bute? Après que la Satyre a étouffé ce Poëme, elle lui a encore lancé des traits après ſa mort; elle prévint même l'impreſſion de l'ouvrage. Sur la Pucelle de Chapelain.

Nous attendons de Chapelain,
Ce rare & fameux Ecrivain,
Cette digne & docte Pucelle.
La Cabale en dit force bien,
Depuis vingt ans on parle d'elle,
En trois jours on n'en dira rien. Liniere.

¶ Chapelain laiſſa à ſa mort cent mille écus; les Rieurs diſoient que c'étoit la dot de la Pucelle; les Dévots ſoutenoient que cet argent étoit deſtiné à la canoniſer.

¶ Une penſée naturelle amenée

par des idées magnifiques, eſt celle de cette chanſon.

O toi, dont la beauté charmante,
Surpaſſe tout ce qu'on nous chante
De la beauté des immortels,
Si tu veux qu'on t'éleve un Temple,
Et qu'on te dreſſe des autels,
Devien ſenſible à leur exemple !

Epigramme.

¶ Rien ne fait mieux voir le décri où étoit tombé Monmort ce célébre Paraſite, Profeſſeur en Langue Grecque, que cette Epigramme.

D'Alibray.

Révérend Pere Confeſſeur,
J'ai fait des Vers de médiſance :
Contre qui ? Contre un Profeſſeur ;
La perſonne eſt de conſéquence ;
Contre qui donc ? Contre Monmort ;
Achevez, achevez votre *Confiteor*.

Trait ſur notre ignorance.

¶ J'aime bien cette phraſe que j'ai trouvée dans un Livre, qui d'ailleurs n'eſt pas bien écrit.

Notre ignorance envelope plus de choſes, que notre ſcience n'en peut développer.

Vers Latins piquants.

¶ On a fait à l'honneur d'un Partiſan une alluſion au Serpent d'airain, qui me paroît fort heureuſe.

Æneus eſt, poterit ſuſtenſus ferre ſalutem.

Pour guerir tous nos maux ; remede ſouverain,
Pendons ce Partiſan dont le cœur eſt d'airain,

Aux curieux juſqu'ici s'eſt dérobé l'enfer ;
Et ce lieu ſi ſecret que le Seigneur nous cache,
Quand je vis que l'on mit dans la foſſe Robert,
Je m'écriai d'abord, il eſt à Saint Euſtache !

¶ On a traité fort mal un Partiſan dans les Vers qui ſuivent :

Sex trahitur Nicodemus equis, plebs murmurat omnis,
Rideret, quatuor ſi traheretur equis.

Nicodême eſt traîné par ſix Courſiers Danois,
Il offenſe les yeux du peuple qui murmure :
Ah ! qu'on ſeroit ravi de la triſte aventure
De ſes membres tirés par quatre palefrois.

¶ Un Poëte rend raiſon pourquoi l'image de la croix ſe trouve ſur la monnoie.

Cur cruce ſignetur funeſta pecunia quaris,
Mortales miſeros quòd cruciare ſolet.

Di-moi pourquoi la croix ſur l'argent eſt empreinte,
C'eſt qu'il nous porte à tous une cruelle atteinte.

Trait malin contre le Sexe.

¶ Une Dame prétendoit prouver la préférence de ſon ſexe, en diſant que la vertu étoit du genre féminin, & le vice du genre maſculin. Un Cavalier lui répondit que la vertu étoit du genre féminin, parce qu'elle devoit être épouſée par l'homme, & le vice du genre maſculin, parce qu'il devoit être épouſé par la femme.

Ce qu'il faut à un Prince pour être Peintre.

¶ Un Prince qui avoit beaucoup de naturel pour la peinture qu'il avoit appriſe, ne cultivoit pas ce talent. Un Peintre lui dit que pour exceller dans cet art il ne lui manquoit qu'un peu de néceſſité.

Trait d'ignorance d'un Prince ſur la Peinture.

¶ Un Prince doit avoir du moins une légere teinture des Sciences & des Arts, & connoître le beau & le bon. Le Prince de..... ayant commandé à un habile Peintre de lui repréſenter Jeſus-Chriſt prêchant au Peuple, ce Peintre ſe ſurpaſſa dans ce tableau. Le Prince qui n'en ſentoit point les beautés, s'attacha à cenſurer un perſonnage, qui ſe courboit pour conſiderer Jeſus-Chriſt. Il ſoutint que l'attitude n'étoit point naturelle. Le Peintre ſe défendit par de bonnes raiſons. Heureuſement pour lui un Aſſiſtant qui regardoit ſon tableau, imi-

toit naturellement la posture que l'on censuroit. Le Peintre lui dit : Monsieur, ne bougez point, & il fit remarquer au Prince cette attitude, en lui disant qu'elle étoit parfaitement semblable à celle dont il s'agissoit. Le Prince fut obligé de se rendre à la vérité ; j'en conviens, dit-il, mais vous croyez, vous autres Peintres, faire des merveilles, quand vous nous representez des personnages courbés. Ne vaudroit-il pas mieux que vous vous attachassiez à nous mettre devant les yeux des hommes droits, bien plantés sur leurs jambes ? Après cela, Peintres, épuisez-vous pour plaire à de tels Princes.

Femme qui veut que son mari la batte.

¶ J'ai rapporté des Plaisanteries sur les maris qui battent leurs femmes ; la scene du Médecin malgré lui se présente d'abord sur cette matiere. J'ai vu une femme qui encherit encore sur celle de Sganarelle. Etant battue par son mari, elle s'emporta fort, parce qu'on voulut arrêter les coups : N'empêchez pas, dit-elle, mon mari de faire sa besogne.

Bon mot d'un Paysan.

¶ L'avidité de quelques Procureurs égaye souvent la conversation. Un Paysan avoit confié une affaire à un

perſonnage qui exerçoit cette profeſſion ; ce client ne lui apportoit point de bonnes lettres de recommandation ; je veux dire qu'il ne ſe mettoit pas en devoir de le payer : Mon ami ; lui dit le Procureur, ton affaire eſt ſi embrouillée, que je n'y vois goutte. Le Payſan qui comprit le ſens de ces paroles, tira de ſa poche deux écus qu'il préſenta à ce ſuppôt du Palais, en lui diſant : Monſieur, voilà une belle paire de beſicles.

Traits de gens qui ne ſe ſont point oubliés dans leur fortune.

¶ Que j'eſtime un homme qui s'étant élevé d'une condition baſſe, ſe rappelle ſouvent ſon origine. Monſieur de L** fils d'un Laquais devenu Magiſtrat, conſervoit dans ſa Bibliotheque la mandille de ſon Pere qu'il montroit à tout le monde.

¶ Madame C.... qui a été Blanchiſſeuſe, devenue l'Epouſe d'un homme qui l'a miſe à la tête d'un million de bien, dit à un homme qui la traitoit comme une femme d'une haute condition : Je me ſouviens, Monſieur, que vous me devez deux écus pour un blanchiſſage que je vous ai fait autrefois. Je m'en ſouviens bien, lui répondit le Cavalier, mais je n'oſois pas, Madame, vous payer.

¶ Clélie rencontra à l'Hôtel-de-Ville de Lyon deux Prévôts des Marchands ; l'un ſortoit de charge, l'autre y entroit. Elle les connoiſſoit, & elle devoit des complimens d'une ſorte de condoléance au premier, & de félicitation au ſecond. Comment s'acquitter de ces devoirs ſans déplaire à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux ? Voici comme elle ſe tira de ce pas délicat. Elle dit à l'ancien : Monſieur, nous perdons trop ; & puis ſe tournant vers le nouveau : Monſieur, lui dit-elle, nous gagnons trop. Bon mot de Clélie.

Rondeau de Marot.

Au bon vieux tems un train d'amour regnoit,
Qui ſans grand art & don ſe démenoit ;
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde,
Car ſeulement au cœur on ſe prenoit,
Et ſi par cas à jouir on venoit,
Sçavez-vous bien comme on s'entretenoit ?
Vingt ans, trente ans, cela duroit un monde,
Au bon vieux tems.
Or eſt perdu ce qu'amour ordonnoit ;
Rien que pleurs, feints, & rien que change on voit.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,

Et que l'on le mene ainſi qu'on le menoit ;
Au bon vieux tems.

Le Chevalier de Méré a tourné délicatement cette penſée.

Au tems heureux où regnoit l'innocence,
On goûtoit en aimant mille & mille douceurs,
Et les amans ne faiſoient de dépenſe,
Qu'en ſoins & qu'en tendres ardeurs ;
Mais aujourd'hui ſans l'opulence,
Il faut renoncer aux plaiſirs :
Un amant qui ne peut dépenſer qu'en ſoupirs,
N'eſt plus payé qu'en eſperance.

Comparaiſon ingénieuſe.

¶ Un Ecrivain a mis en œuvre une comparaiſon fort délicate, lorſqu'il a dit qu'un Auteur dans ſes Ouvrages doit faire comme l'Abeille qui déguiſe ſi bien le ſuc des fleurs qu'elle pille, qu'on ne les reconnoît plus dans le miel qu'elle compoſe. Deſpréaux a-t-il bien déguiſé le ſuc des fleurs qu'il a priſes chez Horace & chez Juvenal ?

Belle idée de la Poëſie.

¶ J'aime bien cette idée qu'on nous donne de la Poëſie ; elle raſſemble, dit-on, toute la force de la Peinture, de la Muſique, de l'Eloquence.

Raillerie bien repouſſée.

¶ Un Marquis ſans Marquiſat railloit un Abbé ſans Abbaye. Il lui de-

mandoit où elle étoit ſituée ? Il lui répondit : Tout auprès de votre Marquiſat.

Poltrons prudens.

¶ Le Chevalier de Grammont s'attacha à Londres à Mademoiſelle Hamilton, fille du Milord de ce nom, elle fut ſenſible au mérite du Chevalier. Il n'y eut d'abord que l'eſprit & le cœur qui furent de la partie. Mais ce commerce ſpirituel fut mêlé enſuite avec le commerce des ſens. Elle tenoit en priſon un petit indiſcret, qui ſans y entendre malice, apprenoit à tout le monde qu'elle s'étoit humaniſée. Le Chevalier s'en retournoit en France, & ſembloit vouloir oublier la Demoiſelle, lorſque ſon frere ſenſible à cet affront, courut après lui pour lui propoſer de ſe battre, s'il ne vouloit pas épouſer ſa ſœur. Il atteignit le Chevalier à quelques lieues de Londres. Après les premiers complimens, il lui demanda froidement s'il n'avoit rien oublié dans cette Ville ? Le Chevalier qui pénétra d'abord le deſſein de ce Seigneur, & qui ne ſe ſentoit point aſſez de courage pour ſe battre, prit ſur le champ ſon parti, en lui répondant : Oui, Monſieur, j'ai oublié d'épouſer

Mademoiſelle votre ſœur ; & il retourna à Londres pour faire ce mariage ; ce qu'il exécuta dès le lendemain qu'il y fut arrivé.

¶ Le Marquis de M.... & le Comte T.... avoient-ils de la valeur ? Leurs amis ne pouvoient pas bien réſoudre cette queſtion. Ces deux braves eurent un differend dans un bal ; ils deſcendirent dans la rue, en apparence pour ſe battre. Ils faiſoient mine d'en venir aux mains, lorſque le Comte dit au Marquis : Croyez-moi, tenons-nous-en-là, montons chacun dans notre carroſſe ; quand nous nous battrions tout de bon, on n'en croiroit rien : le conſeil fut ſuivi.

L'Abbé de Coſnac, nommé Evêque ſans être conſuré.

¶ Lorſque l'Abbé de Coſnac fut nommé à l'Evêché de Valence, il alla voir le Cardinal de Rets Archevêque de Paris, & lui dit que dès qu'il auroit ſes Bulles, il le prieroit de le ſacrer Evêque. Je le veux bien, lui dit le Cardinal ; mais êtes vous Prêtre ? L'Abbé répondit que non. Apparemment, reprit ſon Eminence, que vous êtes Diacre ? L'Abbé témoigna qu'il n'avoit point pris cet Ordre. Vous ſerez ſans doute, continua le Cardinal, du moins Soudiacre. En-

core moins, répliqua l'Abbé. Oh ! s'écria ſon Eminence, je n'oſe pas vous interroger davantage ; je crains d'apprendre que vous n'êtes pas encore baptiſé, & qu'il ne faille vous donner le baptême *per ſaltum*, avec tous les ordres.

Payſan à qui on fait du bien & du mal.

¶ Un grand Seigneur demanda à un Payſan ce qu'on diſoit de lui, & ce qu'il en penſoit lui-même : Ni bien ni mal, répondit le Payſan. Le grand Seigneur lui fit donner quelques écus & quelques coups de bâton. Il lui dit enſuite : Tu pourras préſentement en dire du bien & du mal.

Belle prévoyance d'un créancier.

¶ Un Officier dans le célébre paſſage du Rhin, ſe préſentant pour paſſer, un autre Officier ſon créancier de deux cens piſtoles, s'oppoſa au paſſage de ſon débiteur. Morbleu ! dit-il, payez-moi, ou donnez-moi une ſureté : je ne permettrai pas autrement que vous alliez vous faire caſſer la tête. Le débiteur fut obligé de donner une bonne caution. Vous pouvez à préſent vous faire tuer, dit alors le créancier, je ne m'y oppoſe plus.

Penſée dérobée.

¶ Quand on demandoit à Bourſault pourquoi il n'étoit pas de l'Académie Françoiſe, il répondoit : J'aime mieux

qu'on me faſſe cette queſtion, que ſi l'on me demandoit pourquoi j'en ſuis. Il avoit dérobé cette penſée à Caton. On lui demanda pourquoi on ne lui avoit point érigé de ſtatues, il répondit : J'aime mieux qu'on me faſſe cette queſtion, que ſi l'on me demandoit pourquoi l'on m'en a érigé. Nous avons des Auteurs qui ſe font honneur des penſées des Anciens. Il eſt vrai qu'ils ſont en guerre avec eux, ils les peuvent donc piller impunément.

¶ Le Pere de la Rue qui a porté ſi haut l'Eloquence de la Chaire, prêchant devant Louis XIV. peu de tems après la Bataille d'Hocſtet, que les ennemis avoient gagnée, dit à ce Monarque :

Beau trait de l'Eloquence du Pere de la Rue.

Sire, les commencemens de votre regne ont été amers & difficiles, la fin en eſt encore plus laborieuſe ; l'intervalle qui touche à ces deux extrêmités a été ſemé de lis & de roſes ; peut-être avez-vous négligé de les renvoyer à Dieu ; il les reprend, & ſa Juſtice ſe dédommage. Cette généreuſe liberté des Prédicateurs étoit du goût de Louis XIV.

¶ Un Provincial nouvellement débarqué à Paris, étoit d'un caractere à donner dans tous les piéges qu'on lui tendoit. Il voulut faire des viſites; il demanda quelle étoit la voiture la plus honorable. Un homme de ſon Auberge lui fit entendre que rien ne faiſoit tant d'honneur qu'une chaiſe à porteurs. En même-tems il réſolut de lui faire une petite malice; il envoya querir des Porteurs, il leur fit ôter le ſiége & le deſſous de la chaiſe. Il eſt inutile de dire qu'il les paya bien, cela ſe devine aiſément. Le Provincial entrant dans la chaiſe ſe vit obligé de ſe tenir debout. Comme les Porteurs alloient fort vîte, il falloit que dans cette boëte où il étoit enfermé, il marchât comme eux; ſes jambes ſe frotoient, tantôt contre le devant, tantôt contre le derriere de la chaiſe; au bout de deux heures il fut très-fatigué. Comme il croyoit que les chaiſes de Paris étoient toutes faites comme la ſienne, il diſoit enſuite: Ma foi, excepté l'honneur d'avoir une chaiſe, j'aimerois mieux aller à pied. Malice faite à un Provincial.

¶ Louis XIV. envoya le Marquis D.... qui eſt un génie très-médiocre, pour dire au Chevalier de ..... qu'il Applications de l'Epithete de Cheval.

ſortît inceſſamment du Royaume. Celui-ci, dès que le Marquis lui eut parlé, dit : Le Roi veut bien que je parte, puiſqu'il m'envoie un cheval.

¶ Deux Cavaliers faiſoient le coup de piſtolet l'un contre l'autre. Le premier qui tira manqua ſon coup. Le ſecond tira au cheval. Comme il avoit affaire à un brutal, il dit qu'il avoit cru tirer au plus raiſonnable.

Toutes ces railleries qui font paſſer pour un cheval ou pour un âne, un perſonnage ſtupide, ſont bien uſées. Des Auteurs jaloux de leur réputation commencent à éviter ces expreſſions dans les ouvrages d'eſprit.

Pauvre Curé, riche Jacobin.

¶ Un pauvre Curé voyageant avec un Jacobin qui avoit beaucoup d'argent, vouloit lui perſuader de le défrayer en chemin ; il lui repréſentoit qu'ils étoient freres. Il eſt vrai, dit le Jacobin, mais nos bourſes ne ſont pas ſœurs.

Bon mot d'un Curé.

¶ Un autre Curé auſſi pauvre que celui-là, diſoit à un Cordelier, qui avoit une bourſe bien remplie : Vous & moi nous ferions un bon Religieux ; vous faites vœu de pauvreté, & je l'obſerve.

Sur les Minimes.

¶ Un petit homme ſe fit Cordelier,

il ſortit de cet Ordre pour être Minime. On fit ces Vers qui ſont un pur jeu de mots.

Parvus eras, factuſque minor decreſcis eundo,
Si pergas Minimus, denique nullus eris.

Comme on ne peut pas conſerver cette pointe en François, voici tout ce qu'a pu faire un Traducteur.

Mineur & puis Minime, étant petit de taille,
Pourſui, tu deviendras, quoi ? ma foi rien qui vaille.

¶ Benſerade, en parlant du Comte D..... qui s'étoit fait Minime par un eſprit de légereté, diſoit : C'eſt une tache d'huile à la maiſon de ce Gentilhomme.

Bon mot d'un Capucin.

¶ Un Evêque voyageant dans ſon carroſſe, rencontra un Capucin à cheval ; il demanda au Religieux depuis quand S. François alloit à cheval ? Le Capucin répondit : Depuis que ſaint Pierre va en carroſſe.

Idée qu'on conçoit d'une jolie femme.

¶ Le jugement qu'on porte d'une jolie femme, la ſeconde fois qu'on la voit, eſt ordinairement different de celui qu'on en porte la premiere fois. On eſt d'abord fort indulgent, & on

eſt enſuite fort ſévere : Je ſuppoſe qu'on ſe défende de l'amour. La premiere fois, pourvu qu'elle raiſonne d'aſſez bon ſens, qu'elle ait de la complaiſance, qu'elle faſſe valoir ce que vous dites, vous lui trouvez un eſprit extraordinaire. Mais la ſeconde fois que vous la voyez, ſi elle n'a pas des ſaillies, des réponſes vives, des reparties ingénieuſes, vous la dégradez ſans façon du rang que vous lui avez donné, pour la reléguer parmi les génies communs. Quelle eſt la cauſe de cette difference de jugement ? La nouveauté, le penchant qu'on a pour le ſexe offuſquent d'abord l'eſprit : mais dans une ſeconde viſite le nuage ſe diſſipe, on a la liberté de juger.

Bon mot d'un grand Seigneur.

¶ Bourſault qui s'eſt récrié ſur une envelope que Scarron & Moliere ont miſe à une ordure, trouveroit celle du conte ſuivant aſſez bien déguiſée dans le bon mot d'un grand Seigneur.

Une femme accroupie au coin d'un buiſſon, ſe ſoulageoit d'un fardeau... je n'en dirai pas davantage, on devinera de reſte ſa petite occupation. Un grand Seigneur dans ſon carroſſe, vint à paſſer auprès d'elle. Elle vou-

lut ſe lever : Non, lui dit-il, ma bonne, demeurez, j'aime mieux voir la poule que l'œuf.

Excuſe d'un vieux garçon qui ne ſe marioit point.

¶ Damis, vieux garçon, avoit une averſion invincible pour le mariage ; quand on là lui reprochoit, & que l'on concluoit qu'il aimoit bien peu le ſexe : Au contraire, diſoit-il, je ne me marie point, parce que je l'aime, & que je veux toujours l'aimer.

Si pour faire fortune, il faut avoir de l'eſprit.

¶ On regarde dans le monde ceux qui ont fait fortune comme des gens d'eſprit ; & on refuſe juſqu'au bon ſens à ceux dont les affaires ſont tombées en décadence ; il faut faire des diſtinctions.

Il y a des gens qui ont fait fortune ſans peine. On les a mis, comme dit la Bruyere, au bord d'une fontaine. On leur a dit : Buvez ; ils ont bu ; leur fortune n'eſt donc pas un effet de leur eſprit. Il y a des gens laborieux, attentifs à leur intérêt ; les obſtacles ne les rebutent point, les baſſeſſes ne leur coûtent rien. Ils ſont hardis, entreprenans ; ils ſont ſollicités ſans ceſſe par l'amour qu'ils ont pour les richeſſes. C'eſt plutôt l'inſtinct qui les fait agir, que l'eſprit ; preſque tous ceux qui ſe ſont enrichis, ſont de

cette eſpece. Il y a des gens ſçavans, des gens d'un eſprit brillant qui négligent leurs affaires ; ils ſont dégagés de leur intérêt ; ce ſont des Philoſophes en un mot, qui tombent dans l'indigence par leur indolence & leur inattention : je leur refuſerois le jugement. Imaginez-vous que la Fortune eſt une femme courtiſée par un homme d'eſprit & par un ſot. Elle ſe laiſſera gagner par le ſot, parce qu'il ſera plus amoureux que l'autre. Celui qui aime le plus, poſſede mieux l'art de triompher du cœur d'une Maitreſſe.

¶ Une Dame a dit de ſon ſexe :

La langue de la femme.

Hé quoi, ne ſçais-tu pas qu'une langue mobile,
Chez nous dès le berceau ſous le palais ſautille,
Qu'en notre bouche elle petille,
Voltige, s'agite, fretille,
S'y tourne, plie & tortille ;
Comme deſſous l'onde une anguille,
Ou ſur l'herbe un petit ſerpent ?
Mais ſans ramper comme un reptile ;
Car ſa nature volatile
La tient en l'air inceſſamment.

SONNET.

Le pouvoir de l'eſprit humain.

Empriſonner le tems dans ſa courſe volante,
Tracer ſur le papier l'image de la voix,
Tirer du ver l'éclat & l'ornement des Rois,
Rendre par les couleurs une toile parlante.

Donner au corps de bronze une ame foudroyante,
Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts,
Sçavoir apprivoiſer juſqu'aux monſtres des bois,
Bruler avec un verre une Ville flotante.

Fabriquer l'Univers d'atômes aſſemblés,
Lire du Firmament les chiffres étoilés,
Faire un nouveau Soleil dans le monde chimique;

Domter l'orgueil des flots & pénétrer par tout,
Evoquer les Démons par le cercle magique,
C'eſt ce qu'entreprend l'homme, & dont il vient à bout.

¶ On rapporte quelques bons mots du célébre Cardinal de Grenoble. Il

Bons mots du Cardinal de Grenoble.

s'étoit condamné à une abſtinence perpetuelle ; étant indiſpoſé il mangea de la viande. Il diſoit en parlant de ſon corps, qu'il falloit uſer ſa tunique, & non pas la déchirer.

¶ Il diſoit : La teinture du Séminaire de S. Sulpice eſt belle ; mais elle ne tient pas. Il avoit en vue quelques Eccléſiaſtiques qui n'avoient pas conſervé la piété qu'ils y avoient priſe.

¶ Il donna ſa montre à l'heure de la mort à ſon Aumônier, en lui diſant : Voilà qui marque pour le tems, & je vais marquer pour l'éternité.

Sentiment héroïque d'Alexandre le Grand.

¶ Alexandre le Grand ne voulut pas donner une Bataille la nuit ; parce que, dit-il, je ne veux pas dérober une victoire à la faveur des ténébres.

Bon mot de Quinte-Curce.

¶ Les Soldats de Darius étoient vêtus très-magnifiquement. Ils avoient des armes très-riches, & ils étoient effeminés. Ceux d'Alexandre étoient vêtus avec une ſimplicité qui approchoit de l'indigence ; mais ils avoient l'air guerrier & la valeur que cet air annonçoit. Quinte-Curce dit là-deſſus : D'un côté ſont les combattans, & de l'autre le prix de la victoire.

Cette

Cette penſée a été miſe en œuvre d'une maniere plus vive par un Officier qui commandoit une troupe mal habillée. Il vit venir un parti des ennemis tous vêtus de neuf. Il dit à ſes Soldats en les animant au combat : Mes enfans, allez vous habiller.

Erreur d'une vieille.

¶ Une vieille ſe regardant dans un miroir, ſe voyoit des yeux enfoncés, un viſage décharné, un teint livide ; elle dit : Les miroirs d'à-preſent ne font pas reſſembler comme autrefois.

Belle penſée d'une veuve.

¶ On demanda à Valeria, Dame Romaine, qui étoit veuve, pourquoi elle ne ſe marioit point ? Elle répondit : C'eſt que mon mari eſt toujours vivant pour moi.

Bon mot reſpectueux d'un fils ſur ſa mere.

¶ Madame ... vieille & laide, étoit aux Loges à l'Opéra coëffée comme une jeune folle. Un Etranger qui étoit au Parterre rioit en la voyant. Il ſe trouva auprès du fils de cette Dame, à qui il demanda ſans le connoître : Ne trouvez-vous pas cette vieille bien ridicule dans ſa coëffure : Je penſerois là-deſſus comme vous, répondit le fils, ſi elle n'étoit pas ma mere.

Monologue d'une jolie Demoiſelle

¶ La Précieuſe de Moliere appelle un miroir le Conſeiller des graces ;

c'eſt le meuble le plus néceſſaire aux Dames. Elles paſſent devant leur miroir la plus grande partie de la vie. Elles y apprennent à faire des mines, elles s'y compoſent le viſage & s'étudient à rencontrer un ſouris gracieux, à prendre tantôt un air ſevere, qui irrite la paſſion des hommes, tantôt un air doux, qui les rappelle & les rengage de nouveau lorſqu'ils ſe rebutent. Une jeune Demoiſelle très-jolie qui entroit dans le monde, croyant être ſeule dans ſa chambre, conſultoit ſon miroir, plaçoit, déplaçoit une mouche, arrangeoit ſes cheveux, elle parloit pour voir la grace qu'elle avoit à cela. Elle ſuppoſoit qu'elle étoit environnée de doucereux qui la perſécutoient. Elle ſe donnoit de ſon éventail, tantôt ſur une épaule, tantôt ſur l'autre, en diſant: Monſieur Deſrochers, laiſſez-moi donc, quel plaiſir prenez-vous à me tourmenter! Hé fi donc, Monſieur Deſnoyers; on ne peut s'accommoder de vos manieres; que vous êtes vif! Elle affectoit en diſant cela, de prendre un air à demi ſevere. Elle faiſoit plus de grimaces qu'il n'y en a dans le Dictionnaire des Mines. Mais Mon-

ſieur de Lormon, continuoit-elle, vous êtes inſupportable, vous abuſez de la complaiſance que l'on a pour vous. Juſtement ce Cavalier qu'elle nomma étoit caché dans la chambre. Il parut en faiſant de grands éclats de rire. La Demoiſelle ne pouvant ſoutenir la confuſion qu'elle eut à cette vue, n'oſa plus paroître dans le monde.

Le bon ſens & l'eſprit ſont de tout pays.

¶ Nous ſommes ſurpris de trouver de l'eſprit & du bon ſens parmi les peuples que nous appellons Barbares. Il ſemble que nous voudrions que la Nature leur eût été avare des lumieres les plus communes. Il y a pourtant parmi eux bien des perſonnes dont nous ſommes forcés d'admirer le génie. La Princeſſe de Conti, Fille du Roi Louis XIV. parlant à l'Ambaſſadeur de Maroc, ſe récrioit ſur la pluralité des femmes qui eſt permiſe parmi les Mahometans. Nous n'aurions, Madame, chacun qu'une femme, lui dit cet Ambaſſadeur, ſi elles étoient toutes faites comme vous.

Bon mot d'un Ambaſſadeur de Siam.

¶ Un Ambaſſadeur de Siam voyant les grands bancs d'argent maſſif de la Galerie de Verſailles, que pluſieurs hommes ne pouvoient ſoulever, di-

ſoit qu'on avoit trouvé le moyen d'empêcher qu'ils ne fuſſent pris par les voleurs.

Bon mot d'un Officier Général.

¶ M. d'Obterre Officier Général, étant au lit de la mort, jetta les yeux ſur ſa ſœur qui devoit être ſon héritiere. Il ne la trouva point émue. C'eſt dommage, lui dit-il, Madame, que vous ne ſoyez pas d'un autre ſexe; vous auriez été un grand Général d'armée; car vous conſervez bien le ſang froid dans l'occaſion.

Le Grand Corneille.

¶ L'Abbé Lavau & Racine diſputerent à qui feroit les honneurs des Obſeques de Corneille. On décida en faveur de Racine, en diſant qu'il n'y avoit que lui qui pût enterrer Corneille. Mais ce célebre Poëte n'ayant point été enterré par ſon illuſtre concurrent, ne le ſera jamais. On remarque même que dans la diſpute ſur le mérite de ces deux Poëtes Tragiques, les Partiſans de Racine ſe contentent de l'égaler à Corneille; mais les Partiſans de Corneille n'héſitent pas de l'élever au-deſſus de Racine; cela ſemble prouver la ſuperiorité de Corneille.

¶ Corneille diſoit que lorſqu'il entroit dans l'Académie, il laiſſoit ſes lauriers à la porte.

¶ Monſieur de Melac juroit dans une marche, parce que ſon canon étoit embourbé. Il ſe rappelloit tous ſes malheurs, & ſe plaignoit au Ciel ; il diſoit : Mon Dieu, vous avez mis la mortalité parmi mes chevaux, vous avez grêlé mes terres, vous m'avez fait perdre un procès conſiderable. Il ajouta : Vous m'avez enlevé ma femme. Mais il ſe raviſa, en diſant tout-à-coup : Baſte pour ce dernier malheur-là. La conſolation de M. de Melac.

¶ Un Maréchal de Camp qui étoit extrêmement laid, prétendoit commander à un autre Maréchal de Camp qui ſe défendoit de lui obeir. Il lui montra un ordre du Roi qui lui attribuoit le commandement. Ce dernier Officier ſe ſoumit, en diſant, qu'il reſpectoit les ordres du Roi, quand il les voyoit même dans la pate d'un ſinge. Bon mot ſur la laideur.

¶ Le Cardinal de Berulle mourut en diſant la Meſſe ; on dit que n'ayant pu achever la Meſſe comme Prêtre, il l'acheva comme victime. Rien n'égale la beauté de cette penſée. Penſées ſublimes.

¶ On a dit du Cardinal de Richelieu, qui a fait bâtir l'Egliſe de Sorbonne, & qui a fondé l'Académie

Françoiſe, qu'il a donné un Temple à la Religion, & un Trône à l'Eloquence. Cette penſée termineroit bien un Sonnet.

¶ On a dit de Nicole & de Saint Evremont, que le ſublime de leurs expreſſions étoit au niveau de leurs penſées.

¶ C'eſt un magnifique tombeau qu'une grande réputation. Cette penſée renferme une vérité exprimée fort noblement.

Sur les flateurs.

¶ Les Rois & les flateurs ſont de la même date d'ancienneté.

Diverſes penſées. Simonide Poëte.

¶ La Peinture & la Poëſie ſont ſœurs ; la premiere eſt une Poëſie muette ; la ſeconde, une Peinture parlante.

¶ Le défaut de lecture eſt une inanition d'eſprit ; l'excès de lecture eſt un excès d'embonpoint.

¶ On a dit d'un mauvais Livre : Je parie qu'en l'ouvrant les yeux fermés, vous mettrez les doigts ſur une faute.

S'il faut avoir de l'eſprit pour être Acteur.

¶ On dit dans une Compagnie que le Ciel avoit refuſé à une excellente Actrice juſqu'aux lumieres du ſens commun. Un Abbé qui la connoiſſoit, ſoutint que rien n'étoit plus in-

juſte que cette opinion ; que cette Comédienne avoit un eſprit diſtingué. Il prétendit qu'il étoit impoſſible d'être excellente Actrice qu'on n'eût beaucoup d'eſprit. Voici comment il s'efforça de le prouver. Quelque préférence que l'on donne au jugement, la principale partie qui fait le bel eſprit, c'eſt l'imagination. Elle eſt la ſource de ces ſaillies qui font briller dans la converſation, de cette invention qui eſt l'ame de la Poëſie ; de ces expreſſions qui font des images ſi vives : en un mot, ce feu qui brille dans les Ouvrages & dans les diſcours des eſprits excellens, n'eſt-ce pas l'imagination qui le produit ? Cela ſuppoſé, peut-on être Acteur qu'on n'ait une imagination prompte, vive & heureuſe ? Qu'eſt-ce qui fait le mauvais Acteur ? C'eſt l'imagination peſante & tardive. Pourquoi un bon Acteur paſſionne-t-il ſi bien, qu'il m'inſpire les ſentimens qu'il exprime ? C'eſt que ſon imagination obéit à toutes les impreſſions des paſſions, elles s'y peignent aiſément avec les couleurs les plus fortes ; il les rend avec la même facilité. Il s'enſuit

qu'une excellente Actrice doit avoir beaucoup d'eſprit, du moins de cet eſprit qui brille, qui plaît & qui enchante. Clélie ſoutint au contraire, qu'une excellente Actrice pouvoit avoir un génie médiocre; que cette facilité qu'elle avoit d'exprimer les paſſions, ſuppoſoit à la vérité que les organes des ſens intérieurs étoient ſuſceptibles de toutes ſortes de mouvemens; mais que cette flexibilité pouvoit ſe rencontrer dans un génie médiocre. Qu'une belle imagination ne ſuffiſoit pas pour faire un bel eſprit, qu'il falloit outre cela de la pénétration, de la ſolidité, de la juſteſſe & de la délicateſſe. Mais quand on feroit conſiſter le bel eſprit dans une belle imagination, il ne s'enſuivroit pas qu'une imagination fût belle; parce qu'elle obéiroit facilement aux impreſſions des paſſions. Que pour avoir ce don là, ce n'eſt pas aſſez de retracer vivement les images qu'on nous préſente, mais il faut pouvoir de ſoi-même en produire. Que le bon Acteur ne mettoit rien du ſien, que c'étoit un écho qui répétoit fidélement le ſon qui étoit parvenu juſqu'à lui.

Que le mérite d'un Acteur excellent dépendoit en partie des talens exterieurs, d'un beau port, d'un ſon de voix tendre, fléxible, d'un geſte aiſé & naturel ; que cette éloquence du corps étoit un préſent que la Nature pouvoit faire à un génie médiocre. En un mot que le talent de la déclamation étoit borné, qu'il pouvoit ſe trouver dans un génie ingrat, incapable de rien produire de lui-même. Que l'on voyoit tous les jours des eſprits médiocres qui avoient le génie des jeux même les plus difficiles ; comme des Eſchecs, du Trictrac, de l'Ombre, du Piquet. Pour exceller dans ces jeux, il falloit être fertile en expédiens ; il falloit prendre ſon parti dans des conjonctures délicates, avoir de la mémoire, embraſſer pluſieurs regles, en faire une juſte application. Que tout cela ſembloit ſuppoſer beaucoup d'eſprit, puiſqu'on y trouvoit tout à la fois de la vivacité, de la pénétration, de la juſteſſe, & ce qu'on devoit eſtimer infiniment, beaucoup de préſence d'eſprit. Que cependant un homme qui n'auroit que le génie du jeu ne ſeroit pas un hom-

me d'eſprit, parce qu'après tout ce génie n'étoit que le fruit de pluſieurs experiences ; que ce génie ſe trouvoit ſouvent dans un homme qui avoit renoncé à toutes ſortes de connoiſſances, pour ne s'attacher qu'au jeu. Qu'un eſprit médiocre qui n'étoit point diſſipé, pouvoit par une attention continuelle parvenir à poſſeder le fin du jeu : parce qu'après tout les jeux ſont bornés ; & quand on en veut ſonder le fond, on le trouve. Cette comparaiſon montre clairement qu'un génie médiocre peut à plus forte raiſon être un excellent déclamateur, puiſque la déclamation n'exige point cette ſource d'expédiens & cette pénétration que demande le jeu. Clélie conclut que le génie de la déclamation étant très-borné, un eſprit médiocre y pouvoit atteindre.

Si l'on doit préférer un Original médiocre à un excellent Copiſte.

¶ On demanda à Clélie s'il valoit mieux être un Original médiocre qu'un excellent Copiſte. Elle répondit : Que les hommes qui aimoient la nouveauté, préféroient d'abord la premiere qualité à la derniere, mais que revenus de cette opinion à laquelle ils s'étoient laiſſés entraîner, ils préféroient le Copiſte excellent à l'Origi-

nal médiocre. Après tout, celui-ci ne peut être qu'un génie borné, puiſqu'il n'a pu prendre un grand eſſor. L'autre doit être un génie élevé. Jules Romain, excellent Copiſte, avoit peut-être autant d'élévation d'eſprit que Raphaël d'Urbin qu'il copioit. Quand on dit qu'un excellent Original eſt inimitable, on veut dire qu'il ne peut être imité que par un génie de la même force, qui puiſſe bien ſaiſir le beau & le grand, & le rendre fidélement. Clélie dit enfin qu'elle aimeroit pourtant mieux l'Original médiocre, que l'excellente Copie; mais qu'elle aimeroit mieux être l'excellent Copiſte, que le médiocre Original.

¶ Colletet a fait cette Epigramme ſur le Portrait d'une belle perſonne. Vers ſur un Portrait.

Pour te faire un préſent beau comme ton viſage,
Le monde n'en a point ſi ce n'eſt ton image.

Ménage s'exerça ſur le même ſujet.

Ce Portrait reſſemble à la Belle,
Il eſt inſenſible comme elle.

¶ On a dit au ſujet du Portrait de

Balzac, qui eſt à la tête de ſes Œuvres.

Il eſt vivant dans ſes Ecrits,
Il n'eſt peint que dans ſon image.

Epitaphes. ¶ Malherbe eſt au-deſſus de Malherbe dans l'Epitaphe qu'il a faite ſur le Duc d'Orleans.

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon Pere victorieux,
Aux Rois les plus glorieux,
Ota la premiere place;
Je ſuis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ſes loix
Egales & néceſſaires,
Rien ne m'en a ſçu parer;
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir ſans murmurer.

Balzac dit que Malherbe à dégaſconné la Cour.

L'Abbé Regnier a fait cette Epitaphe burleſque ſur lui-même.

Ci gît qui vint comme Gargantua,
Et tout mortel par la grand Janua,
Qu'une nourrice allaita, remua,
Qu'en un maillot elle conſtitua;
Qui ſon maillot en jaquette mua;
Qui, grandelet, jaquette évacua,
Et court vêtu, ſauta, courut, rua;
Dans le College l'où on le ſitua,
En écrivant très-bien il ponctua,

Et déclamant très-bien accentua ;
Bref, en Latin bientôt ſe gradua,
Il vit le monde & tant s'inſinua,
Tant s'entremit, qu'amour qui le glua,
En ſa faveur par fois éternua ;
D'un court ſalut la Cour il ſalua,
D'ambition point ne s'infatua,
Et pour le bien onc beaucoup ne ſua,
Ains en ſon cœur à peu l'évalua,
De quoi ſouvent quelque ami le hua :
Mais ſi le ſort peu lui diſtribua,
De ſe paſſer gayment il ſtatua,
De tout ce dont le ſort le dénua,
Et bravement ainſi l'effectua.
Vérité mâle en ſon cœur influa
Noble déſir qui s'y perpetua,
Et fit qu'en lui paix & calme affluа:
A faire bien toujours s'évertua,
Maligne envie ordement lui pua,
Et l'intérêt onc ne le pollua,
Ne l'aſſervit ni ne le tortua.
Santé gaillarde en lui s'habitua,
Dès ſa jeuneſſe en lui continua ;
Lorſque de blanc l'âge mur le nua,
Nul Medecin ne la diminua ;
L'âge avancé point ne le boſſua,
Mais la vieilleſſe enfin l'attenua,
Et belle mort de ſon dard le tua ;
Un terme à tout nature inſtitua.

¶ On voit dans une Moſquée de Conſtantinople cette Epitaphe de Selim Empereur Turc.

Epitaphe de Selim Empereur des Turcs.

Hic maximus adſum Selim qui orbem domui,
Non bella relinquo, ſed pergo inquirere ;

Non ulla fortuna potuit evertere,
Licet ossa jacent, animus bella quarit.

Je ſuis ce grand Selim vainqueur de l'Univers,
En vain ici mes os d'un marbre ſont couverts,
J'aime toujours la guerre;
Mon courage au-deſſus des outrages du ſort,
Encore après ma mort,
Cherche des ennemis, & par mer, & par terre.

¶ Il m'eſt tombé entre les mains quelques Lettres que Damon écrivit à Clélie dans les premieres années de la paſſion qu'il eut pour cette aimable Sçavante. On pourra y trouver plus d'eſprit que de tendreſſe, quoique perſonne n'ait plus mérité que Clélie, qu'un cœur lui payât le tribut de l'amour.

Premiere Lettre.

Lettres galantes de Damon.

Je me retirois tranquillement chez moi, lorſque j'entendis un homme qui fulminoit contre l'amour : Au Diable, diſoit-il, tous les amoureux ! Le feu me monta à la tête. Piqué juſqu'au vif de cette imprécation : Au Diable, m'écriai-je, tous ceux qui ſe

déchaînent contre l'amour ! La conversation s'échauffa : nous mîmes l'épée à la main, on nous sépara. Que dites-vous de cette nouvelle maniere de vous faire une déclaration ? Car vous jugez bien que si je suis amoureux, ce ne peut être que de vous, ma belle Demoiselle : Mais devinez ce qui a allumé dans mon cœur cette passion. Sont-ce ces beaux yeux si dangereux, pleins d'un feu doux & perçant ? Non, je les incague. Sont-ce ces traits de visage fins & délicats qui frapent d'abord ? Vous n'y êtes pas. Est-ce cet air charmant qui vous distingue des plus belles personnes en les effaçant ? Point du tout. Cette taille riche, aisée, où il semble que la Nature ait fait les derniers efforts ? Encore moins. Passons aux qualités de l'ame. Est-ce cet esprit vif qui prévient les gens, & devine si juste ce qu'on veut dire ; cette pénétration, à laquelle rien n'échape ? Cet esprit m'a bien charmé ; mais ce n'est pas-là ce qui m'a gagné. Est-ce cet enjouement spirituel qui ne tarit jamais ? Cet endroit a bien son mérite ; mais ce n'est pas encore ce qui m'a fait rendre les armes. Cette humeur égale

Portrait de Clélie.

qui ne ſe dément jamais ; cette ſcience de ſouffrir les défauts des autres, de s'accommoder ſans peine à leurs differens caracteres ; tout cela eſt bien précieux : mais ce ne ſont pas encore les qualités qui ont ſoumis mon cœur. Quoi donc ? devinez-le, vous qui avez tant de pénétration ! Mais je ne ſonge pas que vous en manquez, lorſqu'il s'agit de connoître tout ce que vous valez. Il faut donc vous dire tout ; puiſque vous avez l'eſprit fermé ſur ce ſujet. Ce ne ſont point toutes ces qualités priſes ſéparément qui m'ont captivé ; c'eſt leur aſſemblage que je ne vois nulle part. Je vois dans une même perſonne tous les agrémens du corps & de l'eſprit. Voilà ce qui me confond, me ravit, me tranſporte & m'engage à être éternellement à vous.

Seconde Lettre.

Juſte idée de l'amour. Je reſſens pour vous, ma belle Demoiſelle, un amour des plus violens. Voilà un beau mot ! l'amour. Mais que ſignifie-t-il ? Eſt-ce de la bienveillance ? Non : combien y a-t-il de perſonnes de votre ſexe à qui les hom-

mes veulent du bien, & pour qui ils n'ont point d'amour ? Le vrai mérite n'eſt-il pas ſûr de produire de la bienveillance dans un cœur bien fait ? Eſt-ce de l'eſtime, de la conſideration ? Mais n'eſtime-t-on pas, tous les jours des perſonnes que l'on n'aime point, qu'on hait même ? D'ailleurs quelle tranquillité dans l'eſtime ! Quelle vivacité dans l'amour ! Eſt-ce une complaiſance, un goût, une prévention qui nous fait ſouhaiter la converſation d'une femme, qui l'établit ſi fortement dans notre eſprit, que nous recevons bien tout ce qui vient de ſa part ? Pour la complaiſance, la politeſſe nous l'inſpire auprès des Dames qui nous plaiſent le moins. Pour le goût & la prévention, nous avons tous les jours ces ſentimens pour des femmes qui ont des manieres douces, inſinuantes, une converſation aiſée, un eſprit délicat. Cependant il n'y a rien de vif là-dedans. Seroit-ce ce qu'on appelle amitié ? D'abord l'on s'y méprendroit, l'abſence d'un ami coûte beaucoup. On verſe ſes ſecrets dans ſon ſein, on répand ſon cœur auprès de lui, l'on partage ſes chagrins, ſes plaiſirs. Il ſe fait une cer-

taine communauté de ſentimens qui rend tout propre entre des amis. A tous ces traits-là, il faut avouer que ſi l'amitié n'eſt pas l'amour, du moins ſont-ce deux ſœurs qui ſe reſſemblent fort. Ce qui les diſtingue ſans doute, c'eſt la jalouſie. L'amitié peut ſouffrir un partage, du moins pourvu qu'il ſoit moindre que celui qu'on lui a fait; mais l'amour n'en ſouffre aucun. Raſſemblons tous les ſentimens de l'amitié, pouſſons-les juſqu'à une extrême vivacité. Ajoutons-y le déſir de poſſeder ſeul le cœur de la perſonne qu'on aime, & nous connoîtrons ce que c'eſt que l'amour. Ainſi je crois que l'amour eſt une paſſion qui s'empare de notre ame, qui y fait regner la perſonne qui en eſt l'objet, qui nous fait déſirer de poſſeder ſeul ſon cœur, & d'y regner abſolument. Vous reconnoiſſez-vous là-dedans, ma chere Demoiſelle? pour moi me voilà au naturel. Que je ſerois bien récompenſé de la peine que j'ai priſe à démêler les ſentimens de l'amour! ſi vous me diſiez naturellement: Vous m'avez fait plaiſir de me faire connoître ce que je reſſens pour Monſieur Hennin. Mais non, ce qui me raſſu-

re, c'eſt que je ſçais que votre cœur eſt deſtiné à celui qui vous aimera plus tendrement. Qui peut donc y avoir droit que moi ? Je ſuis abſolument tout à vous.

Troiſiéme Lettre.

C'eſt pour vous faire un défi que je vous écris, ma chere Demoiſelle. Bon Dieu ! que de défis l'on vous feroit ? L'on pourroit vous défier de ne pas plaire, de vous mettre dans un négligé ſi grand qu'il cachât vos appas, de ne pas effacer toutes celles auprès de qui vous ſerez, de ne pas faire d'un inconſtant l'homme du monde le plus conſtant. Que ſçais-je, moi ? Vous ſeriez bien embarraſſée, s'il vous falloit relever tous ces défis-là. Avouez que vous ne ſçauriez deviner celui que je veux vous faire aujourd'hui. C'eſt aſſez vous faire languir. Vous me devez une Lettre tendre, vous le ſçavez. Je vous défie de mettre dans une Lettre autant de tendreſſe que vous m'en avez inſpiré. Voyons comment vous vous y prendrez pour cela. Je ſuis tout à vous. Défi galant.

Quatrième Lettre.

Déclaration d'amour.

Je vous aime, ma belle Demoiſelle : Je vous dirois bien : Je languis, je ſoupire, je vous adore, je vis ſous vos loix, il m'en coûte toute ma liberté : mais toutes ces expreſſions me paroiſſent foibles au prix de celle-ci : Je vous aime. Je ne veux donc mettre en œuvre que ce terme-là : Je vous aime. Que pourrois-je dire de plus ? Si l'on ſe défie de l'art & de l'eſprit qui regne dans un billet tendre ; que puis-je faire mieux que de vous dire ſimplement : Je vous aime ? Si en amour, on trouve toujours un charme nouveau à dire ce mot-là, à l'entendre de la perſonne qu'on aime ; puis-je trop, & pouvez-vous trop dire : Je vous aime ? Oui, je veux le répéter ſans ceſſe, répétez-le moi de même. Mais quand vous prononcerez cette charmante expreſſion, que vos yeux, l'air de votre viſage, toute votre perſonne, en un mot, me diſent en même-tems : Je vous aime.

Cinquiéme Lettre.

Damon badinant avec Clélie, lui dit : Qu'il étoit ſorcier ; & qu'il la feroit Magicienne ſi elle vouloit ; elle y conſentit, & le prit de lui tenir ſa parole : Il lui écrivit ſous le nom de Belphegor.

Votre affaire, ma chere Demoiſelle, ne put être traitée qu'hier, parce que c'eſt le ſeul jour de la ſemaine où nous nous aſſemblons. Je ne prétens pas vous exprimer la joie où fut tout le Sabbat, dès que je lui eus fait la propoſition : je ne le pourrois pas, tout Diable que je ſuis. Contentez-vous que je vous diſe qu'il n'y eut point de petit Diable qui ne fît le Diable à quatre dans les premiers tranſports de joie. Si l'on avoit pu compter ſur votre intrépidité, le Sabbat vous auroit envoyé la nuit même un Diable pour vous remercier de l'honneur que vous lui faiſiez. La maniere bruſque dont il ſeroit entré, la neceſſité où il auroit été de vous lutiner un peu, afin de conſerver ſon caractere, tout cela vous auroit effrayée. Nous aimâmes mieux vous

ménager que de vous rendre une civilité, dont votre frayeur nous auroit tenu quittes ; & pour ne pas même vous épouvanter, j'imite le caractere d'un Sorcier que vous connoiſſez. Nous vous l'aurions bien envoyé ce Sorcier, pour vous remercier : mais comme il avoit le ſoin de vous faire connoître à l'aſſemblée, la curioſité des Diables, qui étoit piquée par les belles choſes qu'il diſoit de vous, ne lui donnoit pas le loiſir de ſe reconnoître. A tout moment on lui faiſoit de nouvelles queſtions ſur votre chapitre. Nous l'écoutâmes avec bien du plaiſir, quand il nous dit que vous aviez de l'eſprit comme un Diable. Il nous raconta tous les tours que vous aviez faits. L'Hiſtoire des Orgues * ne fut pas oubliée ; celle où vous fîtes Phaéton, fut recitée dans toutes ſes circonſtances. Vous vouliez paſſer vous & votre carroſſe à travers une muraille, quoique vous n'euſſiez pas les ſecrets que nous avons pour cela. Sur tous ces recits, nous jugeâmes des diſpoſitions merveilleuſes que vous avez pour entrer

* Clélie joua des Orgues ſans avoir jamais appris, & fut applaudie.

dans notre illuſtre corps. Et ſi nous en voulons croire votre Hiſtorien, il y a bien des Diables parmi nous qui ne ſont pas ſi habiles que vous. Il finit par le récit de la cruauté avec laquelle vous retenez ſon cœur, ſans lui donner le vôtre ; & comme il comptoit ſur notre diſcretion, il dit que vous l'aviez repris après le lui avoir donné. Quoiqu'on ne diſe pas dans le monde que nous ſoyons fort ſuſceptibles de compaſſion, nous fûmes pourtant touchés de ſes peines. Je vous exhorte au nom de tout le corps à prendre des ſentimens plus favorables pour ce pauvre Diable. Revêtu de l'autorité que j'ai ſur vous, je vous demanderai de quel droit vous prétendez le mettre en Enfer ? Tourmentez, ſi c'eſt votre bon plaiſir, tous les autres cœurs qui s'offriront à vous ; mais n'exercez pas votre humeur diabolique ſur les Diables mêmes. Sûr que vous profiterez de cet avis, je paſſe à d'autres choſes qui ſont encore de la derniere importance. Dépouillez-vous de tous les préjugés que vous avez pu concevoir contre nous. Nous ne ſommes point noirs, nous ne portons point de cornes,

nous n'envions point cet ornement que les hommes donnent aux maris des coquettes. Nous ne nous ſommes jamais aviſés, n'en déplaiſe à toutes les grand-meres du monde, de prendre la forme d'un bouc, ou celle d'un chat. Nous ſommes tous fort indignés de ces impertinens Proverbes : *Laid comme un Diable, menteur comme un Diable, malheureux comme un Diable.* Il ſied bien aux hommes, eux qui ſont le menſonge, la perfidie, la miſere même, de nous imputer les vices auſquels ils ſont ſujets, & les malheurs qui les accablent. Ils ont pourtant été forcés de nous rendre juſtice, témoin le Proverbe qui a cours parmi eux, lorſqu'ils veulent louer quelqu'un : *C'eſt un bon Diable*, diſent-ils. Nous nous piquons de ſincérité & de bonne foi ; & c'eſt à cauſe de cela que j'imite le caractere d'une perſonne qui eſt la bonne foi & la ſincérité même. Nous n'avons point d'autre ſoin que celui de n'en point avoir. Et avec tout l'eſprit qu'on nous donne, jugez ſi nous devons être habiles à goûter le plaiſir. Un des plus grands que nous ayons, c'eſt de nous divertir de la folie des hommes, de

rire

rire de leurs foibleſſes & de leurs inconſtances. Nous admirons qu'il y ait parmi eux ſi peu d'ames ſaines & fortes. Avouez que ce n'eſt pas mal moraliſer pour un Diable. Mais afin de vous guérir des préventions que vous avez conçues de nous, ne nous donnez point le nom de Diable, puiſque vous y avez attaché une idée ſi odieuſe ; appellez-nous Anges, c'eſt notre véritable nom ; cette expreſſion doit vous être familiere. Combien de fois vous a-t-on dit que vous étiez belle comme un Ange, & que vous aviez de l'eſprit comme un Ange ? Voici le profit que vous retirerez de notre commerce ; nous vous promettons de vous conſerver votre beauté & tous les agrémens de votre eſprit, juſqu'à la derniere décrépitude ; de ſorte qu'à quatre-vingt ans & au de-là, vous effacerez les beautés les plus fleuries & les plus piquantes. On ne peut pas vous faire une promeſſe plus magnifique. Car dans les tréſors des Démons, il n'y a point de biens ſi précieux que ceux que nous voulons vous maintenir. Je pouſſerois la fleurette, & vous entretiendrois encore plus

long-tems ; mais comme en vous acquerant ,. nous avons la plus belle brune du monde, on m'a chargé de travailler à acquerir la plus belle blonde, afin qu'il ne manque rien à l'ornement de notre Cour. Je vais courir le monde pour faire cette conquête. Adieu. Belphegor.

Sixiéme Lettre.

Reproches galans.

Voilà une pluie qui m'alarme, ma chere Demoiſelle, parce qu'elle pourroit rompre le deſſein de notre promenade. Mais enfin quelque forme que le tems prenne, qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve point, on aura toujours le plaiſir de vous voir là où vous ſouhaiterez. Ce n'eſt plus le ſoleil & la pluie qui peuvent faire mes bons & mauvais jours ; mais vous ſeule, ma chere Demoiſelle. Quand vous avez un viſage ſerein & riant, voilà un jour agréable pour moi. Quand vous prenez un viſage triſte & froid, voilà un mauvais jour. Nous ſommes dans une ſaiſon fertile en beaux jours pour tout le monde ; faites donc qu'elle le ſoit pour moi. Vous me quittâtes hier avec quelque froideur ; c'eſt ce que

j'appelle un petit orage ; faites-lui ſucceder le ſoleil. Pouvez-vous ignorer que le Ciel qui eſt le ſeul objet de mon Aſtrologie, ſont vos beaux yeux ? Ne les couvrez d'aucuns nuages, ſi vous voulez que je faſſe du progrès dans mes obſervations. Adieu.

Septiéme Lettre.

Je vous envoie les Mémoires de Pontis, c'eſt un Roman tout pur, mais un Roman ſans intrigue d'amour. Sçavez-vous l'opinion que j'ai de l'Auteur du Livre. Je vous dirai bruſquement que c'eſt un ſot, puiſqu'il n'a point aimé. Je ne m'étonne pas qu'il ait fait de ſi grandes fautes dans le cours de ſa vie. L'amour ſeul eſt capable de bien former l'eſprit & le cœur. Le déſir de plaire à la perſonne que l'on aime, fait prendre mille formes & mille figures. C'eſt dans cette ſoupleſſe d'eſprit que conſiſte ce qu'il y a de plus exquis dans la ſcience du monde. Quand nous aimons, nous rougiſſons de nos défauts, nous les déguiſons, nous en guériſſons. Nous contractons cette douceur, & cette complaiſance qui met

L'amour eſt la meilleure de toutes les écoles.

une ſi grande difference entre un homme poli & un homme qui ne l'eſt point. Nous amaſſons un fonds de mille jolies choſes que nous ſçavons enſuite mettre en œuvre dans la converſation. Enfin, ma chere Demoiſelle, quel fruit ne peut-on pas recueillir de l'amour ? C'eſt une école où l'on apprend toujours quelque choſe de nouveau. Inſtruiſons-nous toute notre vie ; le charmant langage que celui de la tendreſſe ! Ah, que n'inſpirent pas des yeux comme les vôtres à un cœur ſenſible comme le mien ! que je ſuis tranſporté quand je conſidére que vous uniſſez la beauté de l'ame à celle du corps ; elles ne peuvent être bien comparées que l'une avec l'autre. Adieu, ma belle Demoiſelle.

Que ferez-vous ? Que ferai-je aujourd'hui ? Reglez cela.

Huitiéme Lettre.

Je ne ſuis jamais abſent de vous, ma chere Demoiſelle ; car je porte votre idée par tout. Ah, qu'elle eſt belle cette idée ! Vous vous préſentez toujours à moi comme la choſe du

monde la plus parfaite. Vous dirai-je les ſentimens confus & bizarres que l'amour fait naître dans mon ame ? Je ne crois pas vous les devoir cacher, puiſqu'ils vous feront connoître la violence de ma paſſion. Tantôt je ſouhaite que vous ne ſoyez belle qu'à mes yeux ; tantôt je veux que tout le monde ſoit autant frapé de votre beauté que je le ſuis. Tantôt je voudrois être dépouillé des qualités que vous me reconnoiſſez pour voir ſi vous m'aimeriez encore ; un moment après je ſuis ravi de les poſſeder, puiſqu'elles vous ont touchée. Je me déſabuſe tous les jours de l'erreur où j'étois, lorſque je croyois que ma paſſion ne pouvoit pas s'augmenter. Car il me ſemble, que vous étendez tous les jours de plus en plus votre empire dans mon cœur. Vous y occupez aujourd'hui des endroits, ſur leſquels vous ne regniez pas hier. J'en juge par les nouveaux ſentimens que je conçois. Dans les commencemens de ma paſſion, je ne connoiſſois qu'une ſorte d'infidélité, qui étoit votre changement ; mais j'en connois une nouvelle à préſent, qui eſt celle

que vous me feriez, ſi vous ne m'aimiez pas autant que je vous aime. Qu'elle me coûteroit cette infidelité ! Diſputons ma chere Demoiſelle, à qui s'aimera le mieux. Pour moi je ſens tant de violence & de délicateſſe dans ma paſſion, que vous auriez de la peine à me perſuader que votre tendreſſe égale la mienne. Que je ſerois ravi & piqué tout enſemble, d'être forcé de quitter cette opinion ! Où en ſerois-je, grands Dieux ! ſi nourriſſant dans mon cœur une paſſion ſi vive, vous veniez un jour à la payer d'ingratitude. Que cette idée eſt affreuſe pour moi ! Je ne veux point m'y arrêter, afin de goûter dans toute ſa pureté le plaiſir de vous aimer.

Neuviéme Lettre.

Le Ciel confonde votre Tuteur, qui me priva hier, ma chere Demoiſelle, du plaiſir de vous voir. Il en parle bien à ſon aiſe, lui qui n'aime point. S'il devenoit amoureux, je voudrois bien ſçavoir s'il s'accommoderoit d'une ſemblable contrainte dans ſes amours. Je voudrois qu'il vînt à tomber dans les fers d'une vieil-

le coquette, qu'il ſoupirât pour elle à credit. Enfin je laiſſe à l'amour le ſoin de me venger. Mais je perds ici mon tems en imprécations inutiles. Vous verra-t-on ce matin à la Meſſe, ma belle Demoiſelle ? Irez-vous à votre Paroiſſe ? Faites un peu violence à votre pareſſe. Je me ſuis abonné avec M. de la Sigalerie pour le louage de ſa fenêtre : je m'y rendrai, ſi vous le ſouhaitez. Enfin que je vous voie ce matin ; mais faites briller dans vos yeux, une tendreſſe ſemblable à celle que je reſſens. Que je voie ſur votre viſage ces ſouris qui réveillent l'amour juſqu'au fond des cœurs. Quoique mon amour n'ait pas beſoin d'être excité, faites comme s'il en avoit beſoin.

Réponſes de Clélie à Damon.

Premiere Lettre.

Dois-je me fâcher de la Lettre que vous m'avez écrite, ou dois-je la prendre en bonne part ? Je ne ſuis pas bien déterminée là-deſſus. Vous bruſquez la déclaration que vous me

faites de votre paſſion réelle ou feinte; vous la faites venir comme le dénouement d'un petit incident qui eſt viſiblement ſuppoſé. Cette fiction conduit à croire que le recit de votre paſſion n'eſt qu'une jolie fable; je n'y regarde que l'art que vous y avez mis & je ne vais pas plus loin; dès que je ne fais que ce chemin, me voilà diſpenſée de me fâcher de votre déclaration: vous allez peut-être croire que c'eſt un prétexte que je prens pour ne pas me mettre en colere; mon amour propre qui eſt flaté du portrait que vous faites de ma perſonne, voudroit ne pas vous ôter cette idée, afin de vous payer de quelque façon le plaiſir que vous lui avez fait.

Le mal de tout cela, c'eſt que je m'admire dans ce portrait que vous avez peint, mais je ne m'admire plus dès que je conſulte celui que la vérité me repréſente. Vous m'avez tellement fardée & embellie que je ſuis méconnoiſſable; ſi vous me voyez avec des yeux ſi flateurs, prêtez-moi-les donc, prêtez-les au public. Quand je me vois ſi differente de mon portrait, je ſuis très-mortifiée, cela va juſqu'à la douleur; ces douleurs de vanité ne

ſont pas les moins ſenſibles ; ce qui me conſole un peu, c'eſt que je dis, ſi le public ne penſe pas de même, du moins le Peintre le penſe-t-il. Je vous avoue que je ſuis ravie que l'idée que vous avez de moi ſoit ſi belle. Loin de chercher à vous déſabuſer, je vous laiſſerai bonnement dans votre illuſion ; mais je ne fais pas attention que ce plaiſir que je me fais d'être ſi avant dans votre eſtime, pourroit vous faire croire qu'il a ſa ſource dans mon cœur; je vous défens bien d'avoir cette penſée-là au moins, car ſi je ſoupçonnois que je l'euſſe, j'aurois grand ſoin de vous la cacher ; jugez après cela ſi je vous l'écrirois : tout ce que je puis vous permettre, c'eſt de le croire dans un premier mouvement dont on n'eſt pas le maître ; mais par réflexion, chaſſez cette penſée comme une mauvaiſe tentation.

Seconde Lettre.

La jolie diſſertation que celle que vous faites ſur l'amour ! en nous apprenant ce qu'il n'eſt point, vous nous faites comprendre ce qu'il eſt, je trouve bien de l'art dans tout cela :

mais voulez-vous que je vous dise mon sentiment ; je pense que l'amour est plus dans votre esprit que dans votre cœur ; je l'aime encore mieux logé-là où il est, parce qu'il me divertira davantage.

Si votre cœur ressentoit ce que votre esprit exprime, vous n'auriez pas des idées si nettes. Quand on aime, on ne définit pas ses sentimens avec justesse, parce que tout ce qui est excessif, ne peut bien se rendre ; les expressions les plus fortes sont au-dessous de la vivacité de ce qu'on ressent. C'est pourquoi comme on a raison de se défier de la parole, ou l'on garde le silence, ou l'on parle peu, quand on veut faire connoître sa passion à l'objet qu'on aime ; on lui laisse deviner ce qu'on ne dit point ; & comme c'est son amour propre qui travaille à cela, & que c'est un habile peintre, il sçait bien en tracer des images séduisantes. Quand je verrai que vous vous défierez de votre esprit, lorsque vous voudrez persuader que vous m'aimez, je vous apprendrai lequel des deux a dans mon cœur la préférence, ou vous, ou Monsieur N. Mais je m'apperçois que je vous ai placé le pre-

mier dans cette phraſe : il ſe pourroit faire que le hazard ſeul n'auroit pas conduit ma plume.

Troiſiéme Lettre.

Rien n'eſt plus galant que les défis que vous me faites ; je ne ſuis pas aſſez ivre de vanité pour croire qu'ils puiſſent être fondés. A l'égard de tous les exploits dont vous me ſoupçonnez, mon cœur eſt innocent, ſi mes foibles appas ne le ſont point ; ſi je leur ai donné quelque relief à ma toilette, & qu'ils ayent fait quelque impreſſion dangereuſe, c'eſt malgré l'intention de la fondatrice. Si dans mon grand négligé j'ai donné quelque atteinte à un cœur, je n'ai point conduit ces traits-là, ce ſont des coups perdus que l'on tire ſans viſer à perſonne, & qui cependant peuvent atteindre quelqu'un malgré nous. Que peut-on faire à cela ? peut-on remedier à tout ? Raillerie à part, je ſuis faite à ce langage galant que vous tenez ; c'eſt un ſon que mon oreille reçoit, mais qui ne va pas plus loin.

Vous me demandez une Lettre tendre en me faiſant un défi d'y mettre

autant de tendreſſe que je vous en aï inſpirée. Si vous dites vrai, vous avez payé la Lettre que vous me demandez, je ne puis pas vous la refuſer, mais mon cœur qui s'y connoît, m'apprend que vous ne lui avez pas donné encore une monnoie de bon aloi. On dit que l'on va créer dans l'Iſle de Cythere une Cour des Monnoies pour faire le procès aux faux Monnoyeurs, prenez garde à vous. Après tout, une Lettre de tendreſſe ne conſiſte pas dans les paroles que l'on trace ſur le papier, mais dans l'accompagnement de la perſonne qui écrit, dans ſon air de viſage, dans ſes yeux qui guident la plume, & dans les ſoupirs qui échapent alors du cœur; la repréſentation muette fait tout le prix de la Lettre, elle n'eſt rien ſans cela; ainſi commencez par aimer, & ſurprenez-moi enſuite quand je vous écrirai, & vous verrez une Lettre tendre.

Quatriéme Lettre.

Je ſçais bien que cette expreſſion, *Je vous aime*, eſt ſimple & naturelle, qu'elle dit ce qu'un amant veut dire; mais doit-on n'adopter qu'une expreſ-

ſion quand on veut rendre ſes ſentimens ? L'amour eſt un grand maître, quelque langage qu'il parle, il ſe fait toujours entendre, il a l'art de donner à toutes les expreſſions qu'il emploie, une force & une vivacité qui les conduit toujours juſqu'au cœur de la perſonne qu'on aime ; pourvu qu'il anime notre langue, laiſſons-lui dire tout ce qu'il voudra, ne le gênons point dans le choix de ſes termes, nous le ferions parler tout de travers. Après tout, parlez à votre mode, je parlerai à la mienne ; je vous dirai même que pour répondre à votre Lettre, & à ce terme : *Je vous aime*, que vous enchaſſez par tout, je ne vous le rendrai point ni de bouche ni par écrit ; je conſens ſeulement que vous penſiez que mon cœur vous le rend tout bas, & que vous croyiez que mon ſilence eſt une reſſource pour vous dire ſans rougir ce que je penſe, & le dire encore mieux.

Cinquiéme Lettre.

Le badinage de votre Lettre eſt le plus agréable du monde ; il faut avoir une grande liberté d'eſprit pour écrire

de ſi jolies choſes : avez-vous voulu me faire voir que la paſſion qui regne, dites-vous, dans votre cœur, laiſſe votre eſprit fort à ſon aiſe, & lui permet de ſe jouer avec une grande facilité ? J'ai peut-être bien autant d'empire ſur moi que vous en avez ſur vous-même ; je vais donc eſſayer de me divertir avec autant de liberté.

La joie que le Sabbat a eu de la propoſition que vous lui avez faite de m'aggreger à ſon illuſtre corps, m'honore trop ; je lui ſçais bon gré de ne m'avoir point envoyé un de ſes émiſſaires pour me lutiner en me remerciant, ſa courtoiſie m'auroit bien déplu. Je n'écris point à Belphegor qui a imité votre caractere dans ſa Lettre ; ſon Alteſſe Diabolique m'excuſera bien s'il lui plaît, je ne ſçais pas bien le cérémonial qu'on garde avec lui, & l'on m'a dit qu'il en eſt ſi jaloux, que lorſqu'on y manque, il donne au délinquant un fort vilain torticolis. Un cou de travers dérange furieuſement les appas d'une perſonne. Ne nous commettons jamais avec ces rudes joueurs. Tous les tours que j'ai faits ne ſont tout au plus que de petites nievretés d'une novice en diablerie.

Monſeigneur Belphegor eſt trop poli, trop obligeant de relever avec ſon éloquence toutes ces petites gentilleſſes qui ne meritent pas d'être placées dans ſes archives. Il m'ordonne d'avoir pour vous de la tendreſſe, je ſuis diſpoſée à vous aimer, non pas parce qu'il le veut, mais parce que mon cœur, qui ne veut point de maître, le veut ; d'ailleurs l'eſpece d'amour que lui & ſa clique inſpirent, eſt un peu trop ſenſuel, je n'en veux point de cette façon-là ; j'ai épuré le mien dans l'alambic d'une précieuſe de mes amies.

Il me donne une grande idée de lui & de ſa ſecte, & il exige que je les regarde comme des Anges ; je le veux bien, mais mon imagination veut que la couleur en faſſe la difference ; ma raiſon auroit beau dire non, elle ſeroit malgré moi la dupe de mon imagination. Il me fait les plus belles promeſſes du monde ; il veut me conſerver dans un âge avancé ces agrémens que mon amour propre idolâtre ; ces promeſſes-là me tenteroient bien, mais que m'arriveroit-il ? Un beau matin, après bien des années, mes appas s'éclipſeroient tout d'un coup ;

une vieille édentée, ridée, dont le parchemin ſeroit ſec & enfumé, viendroit prendre la place de ma jolie figure poſtiche, & lui diroit bruſquement : Retirez-vous, vous n'êtes qu'une belle illuſion ; me voilà bien lotie, jugez de mon déſeſpoir. Laiſſons aller le cours naturel des choſes ; je ſerai jeune, jolie, tant qu'il plaira au tems, le tyran de ce monde ; j'entrerai enſuite dans la vieilleſſe où je ferai la meilleure contenance que je pourrai ; je ne ſerai point ſurpriſe comme un Fondeur de cloches, parce que j'aurai vu venir de loin ma diſgrace, & que mes appas n'auront déſerté que l'un après l'autre. Je ſuis la très-humble ſervante de la Magie & de ſes ſuppôts, remerciez-les bien honnêtement, je ne veux point avoir de démêlé avec eux : tout bien conſideré, je me rétracte, je ne veux plus être Magicienne ni être de rien avec Monſeigneur Belphegor ni avec vous: ſi vous avez quelque ſociété avec lui, tirez promptement votre épingle du jeu de la Magie, ou je tirerai la mienne du jeu d'amour. Adieu, vous voyez que je ne badine point avec cet air dégagé que vous avez, & vous com-

prendriez, pour peu que vous le vouluſſiez, que la gêne où eſt mon eſprit vous reproche la liberté du vôtre, & vous dit que ſi vous aimiez comme moi, vous ne vous livreriez pas ſi facilement au badinage.

Sixiéme Lettre.

Le tems vient de s'eſſuyer, voilà le Soleil qui reparoît avec un nouvel éclat, ainſi nous ferons notre partie. Mes yeux, dites-vous, ſont l'objet de votre Aſtrologie, & je fais à votre égard la pluie & le beau tems, quand vous voudrez ſçavoir quel tems vous aurez, liſez-le dans votre cœur; ſi votre paſſion y regne, vous n'aurez que de beaux jours; ſi elle ſe ralentit, je ne vous promets que de la pluie & de l'orage & tout le fracas du tonnerre. Vous avez votre Almanach dans vous-même, & vous ſçavez à quoi vous en tenir.

Cet Oracle eſt plus sûr que celui de Calchas.

Septiéme Lettre.

Je ſçais que l'amour eſt une bonne

école, mais je ſçais qu'il en eſt une mauvaiſe dès qu'il eſt enſeigné par une Maitreſſe qui n'a pas le cœur noble ; la baſſeſſe de ſon cœur eſt contagieuſe à ſon amant. Pontis qui n'a jamais aimé, n'a jamais pu être bien honnête-homme ; à prendre ce mot-là dans ſa ſignification fine, il a dû toujours avoir une vilaine écorce. Sçavez-vous à qui je compare un homme qui a de la probité & des mœurs & qui n'a jamais aimé ? Je le compare à un homme bien fait & qui a de beaux traits, mais qui a l'air étranger ; ſa probité & ſes mœurs n'ont pas un cours aiſé.

J'accepte la propoſition que votre amour me fait, je veux bien que nous ſoyons maître & écolier toute notre vie l'un de l'autre, & que nous nous apprenions toujours quelque choſe de nouveau ; le préſent me flate, l'avenir me fait trembler ; mon idée dans votre eſprit, & la vôtre dans le mien nous enchantent. L'amour eſt l'art des Fées, il embellit tout, mais les voiles de cette magie ſe levent : aurions-nous le ſecret de faire une magie éternelle ? répondez-moi de vous, je vous répons de moi ;

je ne ſçais point ce que nous ferons cet après-dinée, venez me voir, votre préſence me déterminera ſur le champ.

Huitiéme Lettre.

Je n'ai qu'un inſtant pour vous répondre, parce que mon tuteur m'attend pour aller faire des viſites. Comment vous dire en peu de mots tout le plaiſir que m'a fait votre Lettre, & tout ce que je reſſens ? A meſure que je la liſois, il me ſembloit que vous vous mépreniez, qu'au lieu de rendre vos ſentimens, vous rendiez les miens ; je me ſuis reconnue à chaque ligne, je me ſuis dit à moi-même : Voilà la ſituation de mon cœur ; regardez votre propre Lettre comme ma réponſe, je ſuis telle que vous vous dépeignez : l'hiſtoire des ſentimens de votre cœur eſt l'hiſtoire des ſentimens du mien, & s'il y a quelque difference, elle eſt à mon avantage ; car il y a plus de vivacité dans ce que je reſſens. Si j'avois trouvé votre Lettre avant que vous me l'euſſiez envoyée, je vous l'aurois dérobée, & je vous l'aurois fait tenir comme vous l'ayant écrite, en encheriſ-

ſant encore ſur ce que vous me mandez. Imaginons-nous que lorſque nous nous écrivons des Lettres tendres, nous diſons ce que nous reſſentons mutuellement, & vous êtes mon ſecretaire lorſque vous m'écrivez, & je ſuis le vôtre lorſque je vous écris. A l'égard de l'avenir, ne ceſſons point de trembler, & nous ne ceſſerons point de nous aimer. Je vais vous faire part d'une idée que j'ai; quand je joue au Quadrille, je vois le Spadille comme une carte toute rayonnante & bien différente des autres. Le mot d'amour dans les Lettres que vous m'écrivez, me paroît tout en caractere de feu qui le diſtingue bien des autres termes. Ce mot m'affecte dans vos Lettres comme le Spadille m'affecte au Quadrille, en devinerez-vous bien la cauſe? Adieu.

Neuviéme Lettre.

Laiſſez mon Tuteur tel qu'il eſt, il ne vous eſt pas contraire : j'irai ce matin dans le Jardin de Monſieur..... vous m'y trouverez dans le Labyrinthe avec un Livre à la main; ſans vous voir, mon cœur par ſes battemens

m'annoncera que vous vous approchez de moi, je l'ai déja éprouvé plus d'une fois ; ſont-ce des corpuſcules que vous envoyez devant vous qui font cet office ? Un Poëte diroit que ce ſont des fléches que l'amour qui vous précéde tire ſans ceſſe ſur mon cœur, & que les bleſſures qu'elles me font cauſent cette agitation. Cette idée-là me plaît bien plus que l'autre, Je ne vous dirai point l'heure que j'irai au Jardin, je vous dirai ſeulement que vous m'y verrez avec des yeux, & un air & des ſouris tels que vous les ſouhaitez ; j'avoue par avance tout ce qu'ils vous diront, je n'entreprendrai point de le dire mieux, je gâterois tout.

Lettre fort tendre, d'une Dame à ſon amant.

¶ Je n'ai jamais rien vu de plus paſſionné que ce qu'écrivit une Dame à ſon amant, qui avoit été une heure auprès d'elle dans une compagnie où ils ne purent ſe rien dire, parce qu'ils étoient obſervés.

Que pouvois-je faire, lui mande-t-elle, *contrainte comme j'étois, & n'ayant, pour ainſi dire, rien de libre que le cœur dont vous entendez ſi mal le langage ? Quel truchement a-t-il coutume d'avoir que les yeux ? & qu'eſt-ce*

que les miens ne vous dirent point de ſa part ? Je vous rens juſtice, je ſçais bien que les vôtres parloient auſſi ; mais la difference qu'il y eut entre vous & moi, j'entendois au-delà de ce que vous diſiez, & vous n'entendiez pas le quart de ce que je diſois.

Morale contre les Dames à leur toilette.

¶ Le Pere de la Ferté Jeſuite, en parlant du tems que les femmes emploient à leur toilette, dit qu'elles emploient la moitié du jour pour ſe mettre en état de perdre l'autre & de ſe perdre elles-mêmes.

¶ Monſieur de Voltaire dans la Préface de ſa Tragédie de Mariamne, dit que lorſque Racine & Pradon penſent de même, ils ſont le plus différens ; pour prouver ſa propoſition, il compare la déclaration d'Hippolite à Aricie dans la Phedre de Racine, à la même déclaration dans la Phedre de Pradon.

Il dit *qu'on ne ſçauroit lire ces deux piéces de comparaiſon, ſans admirer l'une, & ſans rire de l'autre, quoiqu'il y ait dans toutes les deux le même fonds de ſentimens & de penſées : car quand il s'agit*, pourſuit-il, *de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées, mais la façon de les*

exprimer, distingue l'homme d'esprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'esprit, & le Poëte d'avec celui qui veut l'être.

Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum.

Traduction du Pſ. xviij. par Rouſſeau.

Dies diei eructat verbum, & nox nocti indicat ſcientiam.

Non ſunt loquelæ neque ſermones, quorum non audiantur voces eorum.

In omnem terram exivit ſonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum.

In Sole poſuit tabernaculum ſuum; & ipſe tanquam ſponſus procedens de thalamo ſuo.

Exultavit ut gigas ad currendam viam, à ſummo Cœlo egreſſio ejus.

Et occurſus ejus uſque ad ſummum ejus; nec eſt qui ſe abſcondat à calore ejus.

On ne peut pas étaler des images plus magnifiques; voici comme le Poëte les a rendues.

Les Cieux inſtruiſent la terre
A reverer ſon Auteur,
Tout ce que leur globe enſerre,
Celebre un Dieu Créateur.

Quel plus ſublime Cantique,
Que ce Concert magnifique
De tous les céleſtes corps ?
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie
Réſulte de leurs accords ?

De ſa puiſſance immortelle
Tout parle, tout nous inſtruit ;
Le jour au jour la revele,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & ſuperbe ouvrage
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſterieux ;
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ſes mains
Le Soleil, qui dans ſa route
Eclaire tous les humains ;
Environné de lumiere,
Il entre dans ſa carriere
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De ſa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers à ſa préſence
Semble ſortir du néant ;
Il prend ſa courſe, il s'avance

Comme

Comme un ſuperbe Géant ;
Bientôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit,
Et par ſa chaleur puiſſante
La nature languiſſante
Se ranime & ſe nourrit.

Voilà le nouveau Racine qui a rendu les images que nous préſente David, en leur conſervant tout leur éclat.

¶ La levée du Siége de Vienne par les Turcs, a immortaliſé Sobieski Roi de Pologne. Il fit un butin immenſe, qui eut bien autant d'attrait pour lui, que la gloire qu'il avoit acquiſe. Il manda à la Reine ſon épouſe : *Vous ne me direz point à mon retour, ce que diſent les femmes Tartares à leurs maris, lorſqu'elles les voient revenir de l'armée ſans butin : Tu n'es pas un homme, puiſque tu reviens les mains vuides. Le grand Viſir m'a fait ſon Légataire univerſel, & j'ai recueilli le legs avant ſa mort.* Il mande qu'il a donné au Roi de France cette nouvelle ſi avantageuſe à la Chrétienté, dont il eſt le premier Prince, comme fils aîné de l'Egliſe.

Sobieski acquiert en même-tems de la gloire & des richeſſes.

Portrait de Louis XIV.

¶ J'ai toujours ſouhaité que l'Hiſtoire nous repréſentât Louis XIV. qu'on appelle Louis le Grand, tel qu'il étoit. La Bruyere nous en a donné un portrait qu'on pourroit dire fidéle, s'il eût parlé de ſes défauts ; ce qu'il ne pouvoit pas faire pendant la vie du Prince. L'Hiſtoire n'acquiert tous ſes droits qu'après la mort du Souverain.

L'Auteur des Mémoires Hiſtoriques de l'Europe, dont on ne peut trop louer la fidélité, l'exactitude, la ſincérité, & les graces du ſtyle répandues en pluſieurs endroits, nous a donné un portrait de ce Monarque. Il y a de grands traits ; mais là il eſt trop Orateur ; il oublie qu'il eſt Hiſtorien, quoiqu'il y parle des défauts de ce Prince.

Les grandes qualités de ce Monarques ſont un ſens droit, heureux, un cœur bon & grand, un génie noble, élevé, ferme & ſuperieur à la mauvaiſe fortune ; témoin ce qu'il dit à M. de Louvois, conſterné de la levée du Siége de Coni : *Vous êtes abattu pour peu de choſe*, lui dit Sa Majeſté ; *on voit bien que vous êtes trop accoutumé à de bons ſuccès ; pour moi, qui me ſou-*

viens d'avoir vu les troupes Eſpagnoles dans Paris, je ne m'abats pas ſi aiſement. Peut-être n'y a-t-il jamais eu Prince dont les qualités intérieures empruntaſſent tant de dignité & de majeſté de ſes qualités exterieures, & de la maniere avec laquelle il ſe préſentoit dans le Public.

Le tiſſu de ſes actions qui compoſent un Regne de ſoixante & douze ans, fait un des plus ſuperbes & des plus magnifiques tableaux qu'il y ait dans l'Hiſtoire. C'eſt ce tableau qui confond l'indigne Continuateur de Mezerai, qui a oſé nous préſenter ce grand Roi, comme un génie ſubalterne. C'eſt une vérité conſtante, que jamais Regne ne fut plus glorieux que le ſien, & qu'il a été l'ame de ſes Miniſtres & des grands hommes dont il s'eſt ſervi. C'eſt un levain de Calviniſme qui a gâté la plume de l'Hiſtorien Gazettier qui a écrit l'Hiſtoire de ce Prince deſtructeur dans ſon Royaume de cette héréſie ; afin de parler poëtiquement, c'eſt une tête abatue de l'Hydre, qui reſpirant encore jette ſon venin ſur l'Hercule qui l'a vaincue. Il a eu des défauts, ils ſont attachés à l'humanité, même à celle d'un

Héros ; mais les dernieres années de ſa vie, il s'eſt montré à nous exemt d'imperfections ; ainſi il a ſurvécu à ſes défauts, & eſt mort plein de jours & de gloire.

Une qualité qui diſtinguoit Louis XIV. étoit l'attention qu'il avoit de ne rien dire qui pût déſobliger quelqu'un : il s'étoit interdit la raillerie ; il en étoit l'ennemi capital : en récompenſe il étoit toujours prêt à louer le véritable mérite. Combien de preuves n'en ai-je pas rapportées dans mes Ouvrages ? J'ai oublié l'éloge qu'il fit du Cardinal de Coaſlin, ſon premier Aumônier, lorſqu'on lui annonça la mort de ce Prélat. *J'en ſuis fâché*, dit-il, *c'étoit un homme qui m'a dit du bien de tout le monde, & dont perſonne ne m'a dit du mal.* Que de bons mots, que de traits heureux n'a pas dit ce Monarque ! Avec quelle dignité, quel choix d'expreſſions ne parloit-il pas ! Si l'Ecrivain d'Hollande, qui a oſé traiter Louis XIV. de génie ſubalterne, avoit raiſon, il s'enſuivroit que les génies ſubalternes parleroient & penſeroient toujours comme les génies ſublimes.

Louis XIV. dans le lit de la mort, dit au Dauphin ſon arriere-petit-fils, qui lui a ſuccedé ſous le nom de Louis XV. *J'ai trop aimé la guerre, ne m'imitez pas en cela, ni dans les trop grandes dépenſes que j'ai faites; nos derniers momens ſont le regne de la vérité.*

Origine de la fortune de M. de Chamillard.

¶ L'Abbé Martinet Aumônier de Madame, avoit les bonnes graces de Louis XIV. avec qui il jouoit au billard; il négligea de lui faire ſa cour: il ſe plongea dans une débauche crapuleuſe; & pour ſe ſouſtraire à ce Prince qui haïſſoit les perſonnes de ce caractere, & qui jouoit ordinairement avec lui, il lui produiſit Monſieur de Chamillard, qui jouant avec le Roi, ſçut profiter pour ſa fortune des familiarités que le jeu lui procuroit avec le Monarque.

Satyre contre l'Abbé Martinet.

¶ L'Abbé Martinet s'adonnoit à rimer ſur ſes vieux jours. Liniere & lui s'eſtocadoient l'un contre l'autre à coups d'Epigramme; & quand ils s'étoient bien déchirés, ils alloient boire enſemble. Martinet ſe vantant que le grand Prince de Condé avoit du goût pour ſa poëſie, & pour celle

de quelques Poëtes médiocres qu'il nomma ; Liniere à qui le bruit public avoit déja appris cette nouvelle, fit ces Vers :

Que fait à Chantilli Condé ce grand Héros,
Et le plus bel eſprit de la Nature ?
Il écoute les Vers de trois ou quatre ſots,
C'eſt de quoi tout Paris murmure.
Tout le monde eſt ſurpris qu'un Prince ſi parfait,
N'ait pris qu'un Martinet
Pour remplacer Voiture.

Comment l'Abbé Martinet eſt regreté.

¶ Liniere paſſa un jour devant la porte de Martinet, qu'il vit toute tendue de noir ; il apprit que dans la Chapelle ardente, le corps de Martinet étoit expoſé. Il s'approcha en faiſant de grandes exclamations ſur cette mort : il fit ces Vers en l'aſpergeant d'eau benite.

Martinet avoit du mérite,
Sa mort me cauſe un grand chagrin,
Je lui jette de l'eau benite,
Moi qui lui verſai tant de vin.

Il fit enſuite des lamentations qui fendirent le cœur de tous les aſſiſtans.

Liniere étoit un Poëte médiocre, qui a pourtant réuſſi à faire des cou-

plets de Chanſon aſſez heureux.

Traits ſatyriques de Lainés.

¶ Lainés excellent convive, aimable Poëte, a lancé pluſieurs traits ſatyriques contre Liniere. On craignit à la fin d'un Eté que les vendanges de la Champagne ne fuſſent pas heureuſes, parce qu'elles ne l'avoient pas été l'année précédente. Liniere prétendit que le vin inſpirant les Poëtes, les Muſiciens, s'il venoit à manquer, les mauvais ſeroient de niveau avec les bons. Il fit ces Vers.

Bacchus des plus beaux Arts le plus digne patron,
Si ta vendange eſt comme la derniere,
Duchenaye & Cheron jouront ſur même ton;
La flûte de Bilbert va ceder au clairon,
Qui charme l'habitant d'une affreuſe taniere,
Boileau va devenir Liniere.
Grand Dieu, pour éviter un ſi ſenſible affront,
Accorde à la Champagne abondance pleniere.

Lainés apprenant la mort de Racine, dit :

Racine meurt, Liniere vit;
Jugez ſi le bon goût pâtit.

Le faux Diable.

Une femme mariée en Bretagne avoit en parrage de la beauté, de la ſageſſe, de l'eſprit & des graces, & un caractere excellent. Voilà un beau portrait en mignature d'une femme accomplie : car que peut-on ſouhaiter de plus. Comme ſa fortune étoit médiocre, ſon mari s'embarqua ſur mer pour s'enrichir dans le commerce. Il ſe repoſa ſur la vertu de ſa femme ; il fut abſent pluſieurs années : quelque expoſée qu'elle fût à la tentation, elle ſçut ſi bien y réſiſter, que le moindre déſir ne prit pas naiſſance dans ſon cœur ; je l'ai ſçu d'une Prude, Confidente de la Dame. Cependant malgré ſon auſtere ſageſſe, elle voulut ſe divertir un jour de Carnaval, & donner un bal chez elle, & une magnifique collation. La vertu la plus ſolide n'eſt pas celle qui eſt la plus farouche ; elle ſçait quelquefois s'égayer. Il ſembloit que la bienſéance lui défendoit cet éclat. Mais le Carnaval & ſa complaiſance pour ſes amies, l'emporterent ſur tout ce qui s'oppoſa dans ſon

cœur au deſſein de cette agréable partie.

Un Maſque habillé en Procureur, ayant des ſacs de procès à la main, entra bruſquement dans le tems qu'on jouoit; il préſenta un momon de quelques piſtoles à la Dame du logis; elle accepta le défi; elle gagna: il en préſenta trois ou quatre qu'il perdit dans un grand ſilence. Tous ceux qui voulurent jouer contre lui perdirent; il les dépouilla tous; il ne perdoit que contre la Dame; il ſçavoit l'art de tromper au jeu, de forcer la fortune à ſe déclarer pour lui. On ne douta point que l'amour ne l'eût engagé à perdre, lorſqu'il avoit joué contre la Dame. On ſe le diſoit tout bas, & ſelon le ſort de ces ſortes de ſecrets, on vint à le dire tout haut. Je ſuis, dit-il, le Dieu des richeſſes; pour juſtifier ce qu'il diſoit, il ſortit de ſes poches pluſieurs bourſes pleines de louis; s'adreſſant à la Dame, il lui dit: Je joue tout cela contre tout ce que vous avez. Elle trembla à cette propoſition, & n'accepta pas le défi. Alors il les lui offrit; elle les refuſa. Cette aventure parut extraordinaire. Une

femme qui étoit déja âgée s'alla imaginer que ce Masque pouvoit être le Diable. Son déguisement en Procureur fortifia cette idée ; elle communiqua son soupçon qui fut converti en certitude dans l'esprit de plusieurs femmes ; elles disoient à demi-voix ce qu'elles pensoient. Comme il les entendit, il voulut alors les confirmer dans leur créance : il parla plusieurs langues. Il dit enfin qu'il étoit sorti de l'Enfer pour venir querir une Dame qui s'étoit donnée à lui, & qu'il ne quitteroit point la place qu'il ne se fût emparé d'elle, quelque obstacle qu'on y apportât. Tous les soupçons se fixerent sur la Dame du logis. Les gens crédules étoient saisis de la plus grande frayeur ; ils se seroient donnés au Diable qu'il étoit dans le bal en personne ; d'autres qui ne sçavoient que croire, n'étoient qu'à demi épouvantés ; les gens sensés attendoient tranquillement le dénouement, & se divertissoient de la frayeur des autres. La Dame du logis étoit de ce nombre. Les gens crédules vouloient qu'on allât querir un Prêtre pour exorciser le Diable. Cette

Comédie qui n'étoit pas attendue, valut mieux pour les incrédules que la plus agréable piéce du monde. Tout à coup le faux Diable après avoir laiſſé quelque-tems les eſprits agités de divers ſentimens, leva le maſque, & ſe fit connoître pour le mari de la Dame, qui fit alors un grand cri de joie : Je reviens, lui dit-il, te revoir avec empreſſement, & j'apporte avec moi l'opulence, avec laquelle je me ſuis uni dans le commerce ; puis ſe tournant vers les Joueurs : Vous êtes des dupes, leur dit-il, apprenez à jouer. Je ne veux point de votre argent ; il le leur rendit malgré eux : il railla les Dames crédules, qui ne pouvoient encore revenir de leur erreur. Le bal continua ; on abandonna au Diable la Dame qu'il étoit venu querir. Il quitta l'Enfer, & fixa avec elle ſon ſéjour ſur la terre. Il ſe fit tellement aimer & eſtimer de tout le monde, que le nom de bon Diable qu'on lui donna paſſa en proverbe.

¶ On voit dans quelques Ouvrages pluſieurs morceaux de Poëſie de Lainés, qu'on appelloit le nouvel Epi-

Divers Ouvrages de Poëſie de Lainés.

cure : étant un jour avec Philbert qui le charma par les ſons agréables de ſa voix & de ſa flûte : il dit : Philbert, je vous immortaliſerai ; pour tenir ſa parole, il fit ces Vers à la louange de cet habile Muſicien.

Cherchez-vous des plaiſirs ? allez trouver Philbert,
Sa voix des doux chants de Lambert,
Paſſe au bruit éclatant d'un tonnerre qui gronde ;
Sa flûte ſeule eſt un Concert,
La fleur naît ſous ſes mains dans un affreux déſert,
Et ſa langue féconde
Imite en badinant tous les peuples du monde.
Si dans un vaſte Pavillon *
Il ſonne le toeſin, ou fait un carillon
En battant une poële à frire,
Le Héros immortel que nous révérons tous,
Devient un homme comme nous,
Il éclate de rire.
Cherchez-vous des plaiſirs ? allez trouver Philbert,
Sa flûte ſeule eſt un Concert.

* Le Pavillon de Marly.

Lainés avoit fait un Poëme à la gloire du célébre Roi de Suede ; il ne reſte de cet Ouvrage, que des fragmens qui n'en peuvent pas donner une juſte idée. En parlant de la paſ-

ſion que ce Monarque avoit pour la gloire, il dit :

Prince, avec quelle ardeur tu ſuis cette Déeſſe !
Le danger eſt un fard qui pare ta maitreſſe.

Lainés en envoyant ſon Poëme au Roi de Suede, lui écrivit cette Lettre.

AU ROI DE SUEDE.

A Varſovie.

SIRE,

Je vous envoie au milieu de la Pologne, ce que j'aurois envoyé à Alexandre au milieu de l'Aſie : ce ſont de ces tributs volontaires que la vertu paye au Héros, bien moins pour marquer ſa ſujétion, que pour ſe faire honneur.

Je ſouhaite, Sire, que vous jouiſſiez long-tems d'une gloire qui, toute immenſe qu'elle eſt, ne vous demande plus rien à l'âge de vingt ans, que de vous imiter vous-même. Je prie ſeulement le Ciel que votre valeur qui paroît au-deſſus de l'imitation, ſoit aſſez heureuſe pour que

votre ſageſſe & vos actions ſervent long-tems d'exemple à l'Univers.

Voici le Bouquet que ce Poëte préſenta à Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

Le zéphir détrempé de pleurs
Que répand la naiſſante aurore,
A Trianon cueilloit des fleurs,
Dont il faiſoit préſent à Flore.
L'amour qui par hazard folâtroit dans ces lieux,
Enleve en badinant la corbeille à leurs yeux:
Fleurs, dit-il, allez voir une aimable Princeſſe,
Flore par ſon attouchement
Vous donne tout l'éclat d'un teint vif & charmant,
Mais allez où vous mene une pure tendreſſe;
Adelaïde en un moment
Par ſa beauté, par ſa jeuneſſe,
Va vous donner plus d'agrémens
Que vous n'en avez eu des mains d'une Déeſſe.

Rien n'eſt ſi Poëtique ni ſi gracieux que ces Vers.

Voici une Chanſon Paſtorale du même Auteur, où il a exprimé avec les agrémens de la Poëſie, ceux de la vie Paſtorale.

Dans nos bois, dans nos champs, parmi
cette verdure,
Nous vivons, nous aimons ſans fard,
Sans caprice & ſans art.
Nous ne cherchons, Filis, qu'à ſuivre la
nature;
Si le Roſſignol chante un air tendre & tou-
chant,
Ou ſi la Fauvette ſoupire,
Nous ſuivons le penchant
Que nous inſpire
La douleur de leur chant;
S'il paroît quelques Tourterelles,
Nous gémiſſons, nous badinons comme
elles.
Enfin, charmés de mille oiſeaux,
Et les prenant pour modéles,
Nous copions juſqu'aux moineaux.

Voici comme il raconta ſa convaleſcence.

Bacchus venoit m'offrir un eſſai de tocane,
Il voit la fiévre, & Chambon * ſur mon lit, * Un Mé-
Prêt à me faire prendre un breuvage pro- decin.
fane;
A cet aſpect, ce Dieu frémiſſant de dépit,
D'un coup de Tyrſe qu'il rompit,
Renverſe & bouillon & tiſane;
Parmi ce fracas & ce bruit,
La fiévre ſort, le friſſon fuit,
Lainés s'éveille;
Un ris, un jeu folâtre, un ſatyre badin,
Lui font baiſer une bouteille,
Et tandis qu'ils verſent le vin,

Une ſanté vermeille
Lui met le verre en main.

Rien n'eſt plus joli que ce badinage Poëtique.

Il fit cet in-promptu à table.

Ah, que je ſuis content de mon amour nouvelle !
Que de charmes, que d'agrémens !
Elle eſt jeune, brillante, aimable & naturelle ;
Et quoique peu fidelle,
La volage fait mille amans ;
Qui ſans être jaloux, n'ont du goût que pour elle.
Qu'elle enchante dans ce repas !
Qu'elle fait entre nous une agréable guerre !
A tant d'attraits, à tant d'appas,
Quoi ! vous ne la connoiſſez pas ?
Voyez-là briller dans mon verre.

Un Poëte qui peut faire de pareils in-promptu, eſt le plus charmant de tous les convives.

Sur un Cigne, auquel il jettoit du pain en ſe promenant le long du Canal de Fontainebleau.

Cigne voluptueux,
Veux-tu ſçavoir entre nous deux,
Pourquoi je t'aime ?
Tu vis libre avec mille attraits,

Tu bois ſans contrainte à longs traits,
Cigne, je bois, je vis de même,
Et Bacchus viendroit chez Rouſſeau
Regler ſur mes plaiſirs la volupté ſuprême;
Si j'avois pour goûter un Champagne nouveau,
Ce col qui ne te ſert que pour boire de l'eau.

Cette penſée ſeroit juſte, ſi le goût réſidoit dans le col; mais il n'y faut pas regarder de ſi près dans une Chanſon.

Lainés eut un démêlé avec ſa raiſon; il ſe ſervit d'une comparaiſon ingenieuſe pour lui preſcrire la conduite qu'elle devoit tenir avec lui.

Quoi! toujours raiſon trop ſevere,
Tu t'oppoſes à mes deſirs,
Et viens troubler tous mes plaiſirs:
Vois-tu cette bougie? imite ſa lumiere,
Elle anime nos jeux, & ce charmant repas,
Eclaire mes plaiſirs, & ne les trouble pas.

Il rendit compte dans ſes Vers de ce qui l'occupoit dans une maiſon de campagne.

Dis-nous, ami, je te conjure,
Ce que fait à Paſſy le nouvel Epicure?
Il fait de ſes Jardins un aimable réduit,
Un Eſprit libre & ſage,
Mêlé de badinage,

Ou l'amuſe, ou l'inſtruit ;
Dans le fond d'un bocage,
Une Lire à la main, le plaiſir le conduit :
S'il va trouver Bacchus ſous un charmant ombrage,
Si Venus l'écarte ſans bruit,
Sous quelque heureux feuillage,
La débauche le fuit,
La volupté le ſuit.

Un tems charmant ayant ſuccedé le lendemain à un grand orage : Lainés enchanté du beau jour, s'exprima avec les riches couleurs de la belle Poëſie.

Que vois-je à mon réveil ?
Un Ciel en feu tout à coup change !
Que devient à l'inſtant cet affreux appareil
D'un Dieu qui gronde ou qui ſe venge ?
Le nuage craintif fuit devant le Soleil ;
Au ſouffle d'un zéphir, un Aquilon ſe range ;
Ou Venus en ce jour
Fait un nouveau frere à l'amour,
Ou Bacchus fait vendange.

Le génie de Lainés eſt tout entier dans la Chanſon ſuivante.

Quelle odeur paſſagere
M'annonce un vin délicieux ?
Coulez, coulez, eſprits, parfumez tous ces lieux,
Venez d'un air victorieux
Venez jouer, venez luter dans la fougere,

Au doux frémiſſement d'une mouſſe legere,
Triomphez, à mes yeux.
Je vous vois, je me rens, chers enfans de Champagne;
Verſez dans mon eſprit mille agrémens divers,
Et lorſqu'un feu brillant regne dans l'Univers,
Qu'un bon goût qui vous accompagne,
Voyage avec Chapelle, inſtruiſe chez Montagne,
Et qu'il vienne en paſſant badiner dans mes Vers.

Le *doux frémiſſement d'une mouſſe legere*, peut bien être comparé à ce Vers de Deſpréaux.

Le ſpectacle enchanteur d'une pompe harmonieuſe.

Quoique tous ces ſujets ſoient bien différens, ce qui diſtingue toujours Lainés, c'eſt qu'il a de l'eſprit, quoiqu'il n'en veuille point avoir, & que ſon expreſſion élégante eſt ſi naturelle, qu'il ſemble que nous ſommes tous nés avec cette élégance; point de jeu de mots, de pointes; ce ſont des ſentimens bien rendus qui plaiſent à l'eſprit ſans le piquer.

Corneille ſuperieur à Racine, dans le Parnaſſe François.

¶ La ſuperiorité de Corneille ſur Racine eſt entrée dans l'idée de celui qui a conçu le Parnaſſe François executé en bronze. Corneille eſt debout ſur le Parnaſſe, regardant Apollon qui l'inſpire, comme n'étant redevable qu'à ce Dieu de ce feu exprimé par la flamme qui lui ſort du ſommet de la tête. Racine regarde avec admiration Corneille comme ſon maître, pendant que Corneille n'en reconnoît point d'autre qu'Apollon: ſuivant les deux attitudes qu'on a données à ces deux grands tragiques, Corneille eſt l'Apollon de Racine.

Le Monument que Monſieur Titon a érigé à l'honneur des Poëtes François, l'a aſſocié à leur immortalité.

Nul éloge de Corneille qui lui ſoit plus glorieux que ce que dit Racine dans un diſcours qu'il prononça à l'Académie Françoiſe: » Ainſi, dit-il, » lorſque dans les âges ſuivans, on » parlera avec étonnement des vic- » toires prodigieuſes & de toutes les » grandes choſes qui rendront notre » ſiécle l'admiration des ſiécles à ve- » nir, Corneille, n'en doutons point, » le grand Corneille tiendra ſa place » parmi toutes ces merveilles; la

»France ſe ſouviendra avec plaiſir »que ſous le regne du plus grand de »ſes Rois, a fleuri le plus grand de »ſes Poëtes. Qui appelle Corneille le plus grand Poëte de la France ? C'eſt Racine ſon émule, ſon concurrent. Ce grand éloge dans la bouche d'un Poëte qui prétendoit l'égaler, eſt l'effet d'une vanité délicate déguiſée ſous le voile de la modeſtie, vanité qui vient sûrement à ſes fins. Quand Racine cede le pas à Corneille, on ne s'en rapporte pas à lui; il a l'avantage de paſſer pour modeſte ſans perdre ſon rang.

¶ Les Médecins veulent que la Chirurgie ſoit aſſujettie à la Médecine. L'empire de ces Hypocrates modernes eſt auſſi incertain que leur ſcience. Ils vouloient exiger que les Chirurgiens ne ſaignaſſent point qu'ils ne fuſſent munis d'une ordonnance de Médecin; ils plaidoient contre eux pour les ſoumettre à cette Loi. Le Sieur le Sueur habile Chirurgien, Prevôt de ſa Compagnie, alla la veille du jour du jugement de grand matin avec cinq ou ſix de ſes Confreres chez Monſieur de Novion Premier Preſident. Voici comme il s'y prit pour

Argumentum ad hominem. Petit Plaidoyer très perſuaſif.

avoir une prompte audience & pour gagner ſon procès. Il ſe fit annoncer comme ayant une affaire qui regardoit perſonnellement Monſieur le Premier Preſident. Ce Magiſtrat ſortit promptement de ſon lit, & s'affubla d'une robe de chambre de velours tanné. Que direz-vous, leur dit-il, dès qu'il les vit, de voir un Premier Preſident donner audience en robe de chambre : Monſeigneur, lui dit le Sieur le Sueur, vous devez être en robe, vous y êtes : il n'y a que la différence de la couleur, nous n'avons garde de chicaner notre Juge là-deſſus. Il entra en matiere, & ayant expliqué le ſujet du Procès : Suppoſons, dit-il, Monſeigneur, que vous ſoyez ſaiſi d'une Apoplexie, Dieu vous en preſerve, votre Médecin eſt au Marais, votre Chirurgien eſt dans la cour du Palais, n'ira-t-on pas d'abord au Chirurgien ? Mais ſi la prétention des Médecins a lieu, le Chirurgien aura les mains liées. Il n'oſera vous ſaigner, il faudra aller querir le Médecin ; pendant ce tems-là, Monſeigneur, vous paſſerez la barque à Caron. Ce petit Plaidoyer, orné d'un exemple ſi touchant, frapa le Magiſ-

trat. Le lendemain les Chirurgiens gagnerent leur cauſe. Voilà ce que j'appelle la bonne & la ſolide Eloquence.

Critique d'un Ouvrage de Madame de L**.

On a placé Madame de L**. parmi les Dames Illuſtres qu'on pouvoit oppoſer aux hommes dans une diſpute ſur la préférence d'un ſexe ſur l'autre. Elle nous a donné un Ouvrage qui a pour titre : *Réfléxions nouvelles ſur les femmes.* Ce dernier Ouvrage, quelqu'ingénieux qu'il ſoit, laiſſe à deſirer pluſieurs choſes. Elle y bat bien du pays, elle effleure les matieres qu'elle traite ; elle convient elle-même qu'elle y a fait un écart terrible ; elle ſe compare à Montagne ; cet Auteur eſt rempli de digreſſions ; on ne ſçait où il va, il ne ſe gêne point ; il embraſſe toutes les idées qui ſe préſentent à lui, quoiqu'elles l'éloignent de ſon ſujet. Si l'ouvrage de Madame de L**. étoit en penſées détachées à l'exemple de la Bruyere, & de pluſieurs Auteurs, on ne trouveroit rien à dire à ſon deſſein ; mais c'eſt un Ouvrage où on a voulu enchaîner des penſées qui ne ſont point liées les unes aux autres. Tout d'un coup Madame de L**. quitte ſans tranſition

ſon ſujet, & entre dans un autre; elle dit pour excuſe que ſuivant un Ancien, *les penſees ſont la promenade de l'eſprit*; qu'elle a cru avoir le privilege de ſe promener dans le pays immenſe des idées; mais les bienſeances de l'art d'écrire devoient contenir le libertinage quoiqu'innocent de ſon imagination. Son ſtyle eſt quelquefois affecté & obſcur; c'eſt dommage qu'avec le bel eſprit qui la diſtingue, & l'heureuſe vivacité de ſon imagination, elle donne dans un pareil ſtyle. Que veut-elle dire par cette phraſe? *Quand nous ne tenons pas à nous par des goûts ſolides, nous tenons à tout.* Cette penſée n'auroit-elle pas beſoin d'être un peu dévelopée?

D'abord elle nous apprend qu'elle ne fait part au public de ſon Ouvrage, que parce qu'un ami infidéle l'avoit fait imprimer fort imparfait. La tendreſſe paternelle d'un Auteur a ſaiſi le cœur de Madame de L**, elle n'a pu ſouffrir la vue de ſon enfant eſtropié, défiguré; elle l'a fait paroître dans l'état qu'elle lui avoit donné; ainſi ſa tendreſſe l'a emporté ſur ſa modeſtie; car n'en déplaiſe à Madame

de

de L**. la vanité de l'Auteur entre toujours dans le deſſein de donner au public ſon Ouvrage. Son excuſe n'a pas la grace de la nouveauté, que d'Auteurs ont tenu ce langage! mais peut-être qu'un Auteur du ſexe ne l'a pas encore mis en œuvre; ainſi il ſeroit nouveau à cet égard.

Madame de L**. dit en parlant des femmes, *qu'on commence à négliger leur éducation, qu'on n'occupe leur eſprit à rien de ſolide, & que le cœur en profite.* Ne falloit-il pas expliquer ce que c'eſt que le profit que le cœur fait?

Tous les Ecrivains ont un terme favori. Celui de Madame de L**, c'eſt l'expreſſion figurée du Verbe *prendre. Les hommes prennent*, dit-elle, *ſur leur bonheur, ſur leurs plaiſirs quand ils dégradent les femmes.* Elle dit encore: *Il eſt des femmes qui ont des principes d'honneur, qui n'ont jamais pris ſur la bienſeance. Les plaiſirs des ſens prennent toujours ſur la ſenſibilité du cœur.* Cette derniere phraſe paroît difficile à entendre. *La tendreſſe prend ſur la gloire des femmes.* Deux lignes plus bas; elle dit encore: *Rarement les femmes ſont*

heureuſes ; entraînées par le cœur, déchirées par leur gloire, l'un de ces ſentimens ne ſubſiſte qu'aux dépens de l'autre ; cela prend toujours ſur elles. En parlant des femmes livrées au jeu, aux plaiſirs, aux ſpectacles : *Elles ſçavent bien*, dit-elle, *trouver la fin de la journée, ſans ce qu'elles aiment. N'eſt-ce pas autant de pris ſur le goût principal ?*

Il faut éviter, dit le Pere Bouhours la répétition d'un mot ſpécieux, la *frequence* d'une expreſſion ſi recherchée, ne rend-elle pas le ſtyle précieux ? Et Madame de L**. en l'employant ſi ſouvent, ne prend-elle pas ſur ſa réputation de bel eſprit ? *Nous n'avons*, dit-elle, *qu'une portion d'attention & de ſentimens, quand nous nous livrons à des objets exterieurs.* Pourquoi ne pas dire une partie de notre attention & de nos ſentimens ? A-t-elle craint de parler, comme tout le monde parle ? Les honnêtes-gens & le peuple ſe rencontrent dans un grand nombre d'expreſſions ; ils ſont d'ailleurs aſſez ſéparés par leur langage, ſans qu'il ſoit néceſſaire de mettre de nouvelles bornes entr'eux. Qu'arrive-t-il ? A force de vouloir trop ſe diſtinguer d'avec

le peuple, on fait dans le ſtyle une claſſe nouvelle entre les honnêtes-gens & le peuple. Perſonne n'eſt plus diſpoſé que moi à rendre hommage à l'eſprit fin & délicat de Madame de L**, l'eſtime que j'en ai eſt cauſe que je ſuis frapé de cette affectation de ſtyle ; on ne peut ſouffrir des taches ſur des étoffes précieuſes.

Qui ne ſeroit ſurpris que Madame de L**. qui évite les termes communs ait dit, en traduiſant la penſée d'un Ancien : *L'amour eſt entrepreneur de grandes choſes.* Cette expreſſion *d'Entrepreneur* dans un tel ſujet n'eſt-elle pas baſſe ? Entre une expreſſion baſſe & une expreſſion trop aprêtée, le ſtyle veritablement beau tient le milieu. Je ne crains point de le dire. Je propoſerois volontiers pour modéles à gens qui paſſent pour grands Ecrivains, les Ouvrages de M. Rollin. Au milieu de la pouſſiere du Collége qu'il a ſçu rendre glorieuſe, *haud indecoro pulvere*, il a fait briller la pureté, la nobleſſe de ſon ſtyle ; ſes expreſſions ſe preſentent, ce ſemble, à tout le monde ; elles naiſſent, pour ainſi dire, ſous ſa plume : rien n'eſt

pourtant ſi difficile que d'atteindre à ce naturel uni, à l'élégance. Que ces grands Ecrivains qui ſont répandus dans le beau monde en faſſent l'épreuve.

Madame de L** ſe plaint que Moliere par ſa Comédie des femmes Sçavantes, a preſqu'autant attaché de honte au ſçavoir des femmes, qu'à leurs vices : *Elles ont fui*, dit-elle, *la ſcience, & ſe ſont livrées à leurs plaiſirs : honte pour honte*, pourſuit-elle, *elles ont choiſi celle qui leur rendoit davantage.* La honte attachée au ridicule eſt bien différente de la honte attachée au vice. La premiere ne va qu'à taxer l'eſprit, & peut ſe réparer. La ſeconde taxe les mœurs, & eſt irréparable. Comment les plaiſirs rendent-ils plus que la ſcience ? Ils s'accommodent davantage au mauvais penchant du cœur ; eſt-cela ce que Madame de L**. veut dire ? Elle devroit bien nous expliquer ſa penſée ; car je ne vois pas comment les plaiſirs qui ſatisfont notre penchant déreglé, rendent davantage que la ſcience.

Après tout, jamais une femme véritablement ſçavante, comme Madame Dacier, ou qui aura le talent de la

Poëſie comme Madame Deshoulieres, ou le talent d'écrire comme Mademoiſelle de Scudery, Madame de Villedieu, ou qui approchera de ces grands modéles, ne ſera réputée ridicule. Ce ſont les faux beaux eſprits, les fauſſes Sçavantes qui ſont ridicules; auſſi-bien que les hommes qui ont le même caractere. Il eſt vrai que le ridicule paroît plus grand dans les femmes, parce qu'elles ſont obligées de plaire. Il eſt vrai qu'on exige qu'elles ne faſſent point parade de leur ſçavoir, qu'elles le cachent & s'humaniſent avec les ignorans, à l'exemple des illuſtres Sçavantes qu'on vient de citer. On exige la même choſe des hommes, mais non pas avec la même ſeverité, toujours fondé ſur la grande raiſon que les vices choquent plus dans les femmes. Ecoutons la Bruyere.

» Pourquoi, dit-il, s'en prendre » aux hommes de ce que les femmes ne ſont pas ſçavantes? Par » quelles Loix, par quels Edits, » par quels reſcripts leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux, & de lire & de retenir ce qu'elles ont lu, » & d'en rendre compte, ou dans

» leurs converſations, ou par leurs
» ouvrages ? Ne ſe ſont-elles pas au
» contraire établies elles-mêmes dans
» cet uſage de ne rien ſçavoir, ou par
» la foibleſſe de leur complexion, ou
» par la pareſſe de leur eſprit, ou par
» le ſoin de leur beauté, ou par une
» certaine legereté qui les empêche de
» ſuivre une longue étude, ou par le
» talent & le génie qu'elles ont ſeule-
» ment pour les ouvrages de la main,
» ou par une diſtraction que donnent
» les détails d'un domeſtique, ou par
» un éloignement naturel des choſes
» pénibles & ſérieuſes, ou par une
» curioſité toute différente de celle
» qui contente l'eſprit, ou par un tout
» autre goût que celui d'exercer leur
» mémoire ? Mais à quelque choſe que
» les hommes puiſſent devoir cette
» ignorance des femmes, ils ſont heu-
» reux que les femmes qui les domi-
» nent d'ailleurs par tant d'endroits,
» ayent ſur eux un avantage de moins.
La Bruyere a bien démontré l'injuſtice de la plainte de Madame de L**. Elle dit avec Madame Deshoulieres & avec tout le monde, *qu'il y a peu de tems à être belle & beaucoup à ne l'être plus.* Elle dit enſuite, *que lorſque*

les graces abandonnent les femmes, elles ne ſe ſoutiennent que par les qualités eſtimables. Je dirois preſque la même choſe des belles femmes dans leur jeuneſſe ; car lorſqu'elles ſont dénuées de ces qualités, ſi les ſens ſont pour elles, l'eſprit ne dépoſe pas en leur faveur. Madame de L**. pourſuit en diſant : *Que les femmes dont elle parle ne peuvent pas eſperer d'allier une jeuneſſe voluptueuſe & une vieilleſſe honorable.* Cela ne s'allie point, parce qu'elles ne ſubſiſtent pas enſemble ; lorſqu'une finit, l'autre commence. J'aurois dit qu'une jeuneſſe voluptueuſe répand ſur la vieilleſſe qui la ſuit, le deshonneur qu'elle a acquis.

Madame de L**. a raiſon de dire que *lorſque la pudeur eſt une fois immolée*, elle ne revient pas plus que les belles années. Deſpréaux a dit :

L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en eſt dehors.

Madame de L**. pourſuit, en diſant : *Que la pudeur ſert le veritable intérêt des femmes ; qu'elle augmente leur*

beauté, qu'elle en eſt la fleur, qu'elle ſert d'excuſe à la laideur; qu'elle eſt le charme des yeux, l'attrait des cœurs, la caution des vertus, l'union & la paix des familles; que ſi elle eſt une ſureté pour les mœurs, elle eſt auſſi le charme des plaiſirs; que ſans elle l'amour ſeroit ſans gloire; que c'eſt ſur elle que ſe prennent les plus flateuſes conquêtes; qu'elle met le prix aux faveurs; qu'elle eſt ſi néceſſaire aux plaiſirs, qu'il en faudroit conſerver dans le tems même deſtiné à la perdre. Tout cela eſt vrai, & délicat tout-à-la fois. Elle ajoute avec la même délicateſſe : *Que la pudeur eſt une coquetterie rafinée; que c'eſt une eſpece d'enchere que les belles mettent à leurs appas, une maniere d'augmenter les charmes en les cachant; ce qu'elle dérobe aux yeux, leur eſt rendu par la liberalité de l'imagination.* Suivant la conſtruction, *leur* ſe rapporte *aux yeux*; & ſuivant le ſens, *aux charmes.* Elle cite Plutarque, qui dit; *Qu'on ne ſçauroit entourer la Déeſſe Venus de trop d'ombres, d'obſcurités & de myſteres.*

Madame de L**. nous explique enſuite ſans aucune tranſition ce que c'eſt que le goût. Elle dit : *Qu'on attribue aux Dames d'avoir un goût ſûr*

pour juger des choſes d'agrément. Elle rapporte la définition du goût qu'une Dame a faite : *C'eſt*, dit cette Dame, *une harmonie, un accord de l'eſprit & de la raiſon ; on en a plus ou moins, ſelon que cette harmonie eſt plus ou moins juſte.* Une autre perſonne dit que c'eſt *l'union du ſentiment & de l'eſprit.* Madame de L**. prétend, *que le goût tient plus au ſentiment qu'à l'eſprit. Voilà pourquoi on ne peut rendre aucune raiſon de ſon goût, parce qu'il n'y a aucun rapport, aucune liaiſon néceſſaire entre les goûts de differentes perſonnes. Je crois*, pourſuit-elle, *pouvoir amener toute perſonne intelligente à mon avis ; je ne ſuis pas ſure d'amener une perſonne ſenſible à mon goût, je n'ai point d'attrait pour le tirer à moi.* Elle finit ce ſujet, en diſant : *Que le goût dépend de deux choſes ; d'un ſentiment très-délicat dans le cœur, & d'une grande juſteſſe dans l'eſprit.* Madame de L**. traite cette matiere avec beaucoup d'eſprit ; c'eſt peut-être la ſeule qu'elle n'ait pas expliquée ſuperficiellement ; mais ne pourroit-on pas diſtinguer deux ſortes de goûts ? Le goût pour le vrai beau, pour ce qui eſt ſo-

lide dans les arts & dans les ſciences ? Pourquoi ne pourroit-on pas rendre raiſon de ce goût-là, qui eſt fondé en regles & en principes ? Mais il y a un goût pour ce qui eſt de pur agrément : c'eſt de celui-là qu'on peut dire avec Madame de L**. *qu'on ne peut pas inſtruire ceux que leur ſentiment n'avertit point.* Si l'on n'accorde aux Dames que cette derniere eſpece de goût, je ne vois pas qu'il faille tant ſe récrier ſur la grandeur du préſent qu'on leur fait, puiſque ce n'eſt que pour les conſoler de l'autre goût infiniment plus précieux qu'on leur refuſe. Madame de L**. dit : *Que chez les femmes, les idées s'offrent d'elles-mêmes, & s'arrangent plutôt par ſentiment que par réfléxion ; que la Nature raiſonne pour elles, & leur en épargne tous les frais.* Si cela eſt, elles ne ſont pas trop bien partagées ; elles ont un eſprit qui ne réfléchit point, & qui ne ſçauroit corriger ſes erreurs ; l'art ne le cultive point ; il ſe refuſe même à la culture. Suivant cette idée, il faut convenir qu'il doit être très-imparfait, à moins qu'on ne lui accorde la ſcience infuſe. Vainement Madame de L**. dit-elle, *que nous allons*

auſſi ſurement à la vérité par la force, & la chaleur des ſentimens, que par l'étendue & la juſteſſe de la raiſon. Cela eſt vrai à l'égard des vérités qui ſe preſentent avec évidence ; mais cela eſt faux à l'égard des verités cachées qui ſont en ſi grand nombre, & qui ne peuvent être dévelopées qu'avec une profonde méditation ; ainſi je ne ferois pas grand cas de cette femme, *qui n'a*, dit-on, *jamais penſé, & qui n'a fait que ſentir. Ce ſont ces femmes, qui*, comme dit Madame de L**, *ayant la beauté en partage, croient qu'elles ne ſont faites que pour être un ſpectacle agréable aux yeux, & qui ne ſongent qu'à cultiver leurs agrémens, qui ſe laiſſent aiſement entraîner au penchant de la Nature, en ne ſe refuſant pas à des goûts qu'elles ne croient pas avoir reçus pour les combattre.* Leur raiſon, ſi elles en faiſoient uſage, les déſabuſeroit bien. Madame de L**. ſe plaint, *qu'en formant les femmes pour l'amour, nous leur en défendons l'uſage ; que nous voulons qu'elles ayent de l'eſprit ; mais qu'il faut qu'elles le cachent, l'arrêtent, & ne produiſent rien ; que la gloire, qui eſt l'ame & le ſoutien des productions*

de l'eſprit leur eſt déniée ; qu'après cela, il eſt bien étonnant qu'il leur reſte encore de l'eſprit. Nous lui répondons que nous voulons qu'elles s'exercent dans l'art de plaire ; mais qu'elles ne donnent leur cœur qu'à un ſeul ; que nous leur laiſſons l'eſprit de commerce & de converſation, qui eſt le plus brillant de tous ; que nous ne leur ouvrons la carriere de la Poëſie, de l'art d'écrire, que lorſqu'elles ont pour ces choſes-là un naturel excellent ; nous leur ſauvons le ridicule d'être de médiocres Auteurs, parce que cela pourroit gâter les plus belles qualités qu'elles auroient d'ailleurs.

Madame de L**, a raiſon quand elle dit, *que la beauté ſans merite, ſans eſprit, eſt inſipide, & que le merite fait pardonner la laideur.* Elle cite les Eſpagnols, qui diſent, *que la beauté eſt comme les odeurs dont l'empire eſt de peu de durée, après quoi on s'y accoutume, & on ne les ſent plus.*

Pour juſtifier les mœurs peu épurées des femmes, elle dit : *Qu'un ſiécle eſt juſtifié par l'autre ; qu'il y a long-tems qu'on ſe plaint des mêmes choſes.* En général, la maſſe des hommes & des femmes eſt corrompue. On ne décla-

me contre leurs mœurs que pour empêcher que la contagion ne ſe communique aux ames privilégiées. Quoiqu'en diſe Madame de L**, le mal s'eſt plus débordé dans de certains ſiécles que dans d'autres ; & c'eſt ce débordement dont on ſe plaint dans notre ſiécle. Je ne décide point ſi l'on a raiſon. Suivant cette idée, un ſiécle n'eſt point juſtifié par l'autre ; je ne vois pas d'ailleurs que le déréglement d'une ſociété ſe juſtifie par une autre ſociété également corrompue.

Madame de L**. paſſe bien à des propoſitions qu'elle traite ſuperficiellement. C'eſt ici qu'on ſent qu'elle a eu raiſon de ſe comparer à Montagne; elle ſautille comme lui d'objet en objet. Il ſemble qu'elle ne marche, pour ainſi dire, que ſur la pointe des pieds, de peur d'imprimer dans l'eſpace qu'elle parcourt la trace de ſes pas.

Elle parle de ces femmes qui ont pluſieurs paſſions : *Elles perdent*, dit-elle, *toutes les vertus en perdant leur innocence*. Elle cite une femme qui violoit toutes les Loix de la bienſéance, & qui diſoit *qu'elle vouloit jouir de la perte de ſa réputation*, c'eſt-à-dire

de la liberté que ſon deshonneur lui donnoit, n'étant plus retenue par aucun frein. Elle ajoute que *ces femmes ſe font une habitude de galanterie qui ôte ce luſtre & cette fleur d'innocence qu'il eſt ſi doux d'arracher*. Comment un tel ſentiment eſt-il échapé à Madame de L**, elle dont le cœur eſt ſi reglé qu'il peut ſervir de modéle ? L'expreſſion d'*arracher* rend ſans doute plus que n'a voulu Madame de L**. Qui eſt mieux perſuadé qu'elle, que le goût dont elle parle eſt corrompu, & qu'il eſt très-dangereux d'en parler comme d'un goût délicieux ?

Elle parle enſuite de ces femmes galantes qui ſe livrent au plaiſir d'aimer, & qui ont ſçu conſerver les principes de l'honneur, qui n'ont jamais rien pris ſur les bienſéances, qui ſe reſpectent, mais que la violence de la paſſion entraîne : elles ne ſe prêtent pas à leurs foibleſſes, elles y réſiſtent, mais l'amour eſt le plus fort. Une femme de ce caractere diſoit à Madame de L**. *N'avez-vous jamais ſenti la force de l'amour ? je me ſens liée, garrotée, entraînée ; mes fautes ſont celles de l'amour & non les miennes* ; c'eſt-à-dire que ces femmes enfin immolent leur honneur à l'amour, entraî-

nées par une violence à laquelle il faut bien qu'elles ſe prêtent un peu, quoi qu'en diſe Madame de L**. Comment donc après cela peut-on dire qu'elles conſervent les principes de l'honneur, & qu'elles n'ont jamais pris ſur les bienſéances ? il y a dans ce caractere une contradiction bien marquée.

Après toutes ces réfléxions, Madame de L**. vient à la métaphyſique de l'amour ; elle nous dépeint des femmes qui ont les ſentimens de l'amour, & qui rejettent les engagemens condamnables. Elle dit *qu'il faut que les plaiſirs ſoient épurés pour être ſentis, que le veritable bonheur conſiſte dans l'union des cœurs des perſonnes qui ſont eſclaves de la bienſéance, qu'elles jouiſſent de toutes les délicateſſes, & même des tranſports de l'amour ; que les hommes devroient s'en tenir là ; qu'ils ne connoiſſent pas leurs intérêts lorſqu'ils cherchent à gâter le cœur & l'eſprit des perſonnes qu'ils aiment ; qu'il y a un plaiſir plus touchant que la liaiſon des ſens ; que cette ſorte d'amour qui met de la décence dans les penſées, dans la conduite, dans les ſentimens, n'eſt pas une chimere ; que cet amour eſt bien diffe-*

rent de l'amour ordinaire qui eſt raſſaſiant ; qu'il a pluſieurs reſſources, & qu'il remue l'ame en mille manieres, l'éleve & l'annoblit ; que quand l'ame eſt arrivée là, elle eſt touchée de ſa propre délicateſſe, & ſe fait une ſeconde paſſion de ſa propre vertu ; que c'eſt aux femmes à conduire les hommes à ce dégré de délicateſſe, que c'eſt d'elles dont l'amour reçoit ſon éducation, qu'il devient ce qu'elles le font ; qu'une Dame d'un grand mérite ne permettoit pas à ſes amans de déſirer ; que quand elle s'en appercevoit, elle diſoit : Il deſire, il ne m'aime plus, & ceſſoit de les voir ; que ce ne ſont pas les corps qui aiment, mais les ames ; que Saint Evremont a bien connu ces ſortes d'unions. L'amour, diſoit-il, *dans les commencemens ſe nourrit de peu ; rien de ſi épuré qu'une paſſion naiſſante. Le plaiſir des amans approche alors de ces joies que l'on nous fait eſperer en l'autre vie ; ces langueurs ſecrettes, ces mouvemens, ces extaſes des ſens ſont leur partage.* Madame de L**. ajoute *que cet amour pur ſe ſuffit à lui-même, que les hommes d'aprèſent aiment d'une maniere vulgaire ; qu'ils ſe propoſent un terme dans l'amour où ils eſperent d'arriver après bien des myſteres ; qu'ils ne ſe*

repoſent que dans les plaiſirs ; qu'il y a une ambition plus élevée à avoir, c'eſt de porter nos ſentimens plus loin & de les rendre toujours plus vifs, plus délicats, plus occupans ; que l'amour meurt ordinairement avec les déſirs & s'éteint quand il n'y a plus d'eſperance ; que les paſſions délicates s'accroiſſent & s'augmement toujours, qu'il n'y a rien de borné dans l'amour que pour les ames bornées ; que peu d'hommes ont l'idée de ces engagemens ; que peu de femmes en ſont dignes ; que c'eſt de cette maniere d'aimer dont Mademoiſelle Scudery a dit que la meſure du merite ſe tire de l'étendue & de la capacité qu'on a d'aimer. Elle cite auſſi Madame de Longueville qui diſoit, *Que les beaux jours que donne le Soleil n'étoient que pour le peuple, que la préſence de ce qu'elle aimoit faiſoit ſes beaux jours.* Il ſemble qu'elle veuille dire, que Madame de Longueville connoiſſoit & pratiquoit cette eſpece d'amour épuré ; elle ſe tromperoit bien ſi elle avoit cette opinion : Elle dit *qu'exercer cet amour ſpirituel, c'eſt vivre d'une vie de ſentiment, & aſſocier enſemble le bonheur & l'innocence.*

Madame de L * *. au lieu de nous donner une démonſtration qui éta-

bliſſe la poſſibilité de cet amour, ſe contente ſeulement de nous en faire une peinture telle qu'elle l'a conçue ; voilà ſa démonſtration. Si elle ne nous fait pas une véritable Hiſtoire, elle veut nous faire un beau Roman : je crois même que c'eſt faire trop d'honneur à cette illuſion que de la traiter de Roman, puiſqu'un Roman eſt vraiſemblable, & que cet amour n'eſt qu'une belle chimere, dont on peut faire un nouveau Tome à ajouter aux Fables des Fées.

Saint Evremont que Madame de L**. cite, parle d'un amour naiſſant. Dans le commencement d'une paſſion, nos déſirs ſont épurés, ce ſemble, parce que nous ne les avons pas encore bien démêlés, mais avec le tems ils ſe produiſent à meſure que l'amour augmente. C'eſt un germe qui en ſe développant, nous préſente une fleur qui nous annonce le fruit.

Mademoiſelle de Scudery ne parle point de l'amour purement ſpirituel, mais d'un amour qui eſt ſoutenu par les perfections de l'ame de la perſonne qu'on aime, quoique les ſens lui ayent donné la naiſſance. Madame de

L**. cite encore le Taſſe, qui dit *qu'Olinde étoit un amant qui déſiroit beaucoup, eſpéroit peu, & ne demandoit rien.* Cette autorité eſt préciſément contre Madame de L**. il déſiroit beaucoup, ſes déſirs étoient ſenſuels; il eſpéroit peu, cette eſpérance quoique bornée étoit ſenſuelle; il ne demandoit rien, aucune parole ne lui échapoit; il demandoit beaucoup par ſa réſerve & ſa retenue; n'y a-t-il pas en amour des langages muets?

N'eſt-ce pas s'évaporer en de belles idées, que de ſéparer en amour l'ame du corps, & les ſens de l'eſprit? Ce qui inſpire l'amour, n'eſt-ce pas la beauté ou des agrémens de convenance? N'eſt-ce pas ſur les ſens que la beauté agit? Ce ſont donc les ſens qui étant ébranlés, émus, conduiſent l'amour au fond du cœur; ce ſont ces mêmes ſens qui, l'ayant conduit là, le nourriſſent & l'entretiennent, c'eſt l'imagination qui l'augmente & le perfectionne; l'amour eſt l'ouvrage des images de la beauté, des graces du corps. On ne connoît point l'amour ſous une autre idée. S'il étoit poſſible d'avoir un amour pur & ſpi-

rituel, pourquoi les deux ſexes ſe rechercheroient-ils? Chaque homme & chaque femme n'auroit pas beſoin de ſortir de ſon ſexe pour aimer ; ne pourroient-ils pas s'aimer ſpirituellement les uns les autres ?

Cette pure ſpiritualité, n'eſt-ce pas l'eſtime, l'amitié ? Qu'eſt-ce qui diſtingue l'amour de l'eſtime & de l'amitié ? C'eſt que l'amour eſt la paſſion des ſens auſſi-bien que celle de l'ame. A la bonne heure que pour épurer l'amour, & pour le faire durer, on le ſoutienne par l'attachement aux perfections de l'ame ; mais ſi on retranche l'attachement des ſens, on fera évanouir l'amour, & on en fera une ſimple eſtime, une ſimple amitié. La Bruyere dit : « Combien d'eſprit, » de bonté de cœur, d'attachement, » de ſervice, de complaiſance dans les » amis, pour faire en pluſieurs années » bien moins que ne fait en un mo» ment un beau viſage, une belle » main ? Ce ſont donc les perfections du corps qui allument l'amour qui a pour objet la poſſeſſion de la perſonne que l'on aime ; ce ſont les intelligences ſecrettes que le ſexe a au fond de notre cœur. Qui a mis ces intelligen-

ces ? N'eſt-ce pas l'Auteur de la nature, afin de nous conduire à l'amour qui a pour objet cette poſſeſſion ? N'entre-t-elle pas dans le deſſein qu'il a de perpetuer le monde par la voie de l'amour ? Abandonnons donc tous ces faux myſtiques en amour, relegguons-les dans le pays des chimeres, renvoyons ces Méthaphyſiciens à l'Ecole de la nature, ils y apprendront à diſtinguer l'amour de l'eſtime & de l'amitié ; ils verront que la raiſon qui eſt l'ame de l'eſtime & de l'amitié, eſt dans l'amour aſſervie aux ſens ; s'ils veulent arracher le bandeau à l'amour, il ſe ſervira de ſes ailes pour s'envoler.

Madame de L**. qui caracteriſe ſi bien l'amour, quand elle dit, *qu'il a des joies ſérieuſes, & qu'il n'appartient qu'à lui de donner des triſteſſes dont on le remercie*, le perd de vue quand elle le ſpiritualiſe & le veut confondre avec l'eſtime & l'amitié.

A ce propos je raconterai une petite Hiſtoire d'une Dame qui étoit de la ſecte de Madame de L**. Elle avoit une fille d'une grande beauté, dont elle vouloit former l'eſprit & le cœur. Elle ne l'entretenoit que de cet amour

ſpirituel, elle le lui avoit imprimé juſqu'au fond de l'ame ; elle comptoit après cela qu'on ne pourroit point déraciner cette Philoſophie du cœur de ſa fille. Dans cette confiance elle l'abandonna à ſa conduite. Celle-ci avoit une petite cour d'amans à qui elle prêchoit cet amour ſpirituel ; dans cette cour ſe gliſſa un Mouſquetaire très-aimable qui n'étoit pas étoffé pour être un Philoſophe de cette eſpece. Il lui parloit ſouvent des illuſions de l'amour ſpirituel. L'amour qu'il lui inſpira lui perſuada ſi bien ſon opinion, que la mere qui les ſurprit, vit dans leurs yeux que la métaphyſique alloit dégénérer en expérience phyſique. Le Phyſicien diſparut, la Phyſicienne confuſe fut accablée de reproches ; elle tenta de ſe juſtifier en diſant à ſa mere : Je lui ai bien prêché l'amour ſpirituel, mais il m'en a prêché un autre ; il ne m'a perſuadée que parce que dans le tems qu'il me parloit, un génie au-dedans de moi me répétoit toutes ſes raiſons, & me les diſoit encore mieux que lui. Voilà le dénouement ordinaire de la Comédie de l'amour ſpirituel.

Pour moi, je ſuis perſuadé que Ma-

dame de L***. dont on connoît la délicateſſe d'eſprit & la juſteſſe du diſcernement, n'a entrepris de ſoutenir cette theſe que par une eſpece de jeu : qu'elle a voulu eſſayer ſi elle impoſeroit en s'efforçant d'embellir des ornemens de ſon imagination, une propoſition dont le cœur démontre l'illuſion à tout le monde.

Jugement ſur un Ouvrage de Madame L**.

¶ Madame L**. dans les avis qu'elle donne à ſa fille, dit, que la lecture des Romans eſt dangereuſe, qu'elle ne voudroit pas qu'on en fît un grand uſage. Dans l'opinion qu'elle a, il n'en faut faire aucun. Le Roman, pourſuit-elle, n'étant jamais pris ſur le vrai, allume l'imagination, affoiblit la pudeur, met le déſordre dans le cœur ; & pour peu qu'une jeune perſonne ait de la diſpoſition à la tendreſſe, hâte & précipite ſon penchant : il ne faut point augmenter le charme ni l'illuſion de l'amour ; plus il eſt adouci, plus il eſt modeſte, & plus il eſt dangereux. Je ne voudrois point, dit-elle encore, défendre le Roman ; toutes défenſes bleſſent la liberté, & augmentent le déſir.

Qui ſe ſeroit attendu qu'après la peinture que fait Madame L**. des

déſordres que cauſe le Roman, elle n'ait pu ſe déterminer à en défendre la lecture à une jeune perſonne ? Il ne faut donc pas lui défendre la lecture des Contes de la Fontaine, parce que toutes défenſes bleſſent la liberté, & augmentent le déſir.

Dès qu'un poiſon eſt mortel, il le faut interdire ; tel eſt le poiſon du Roman, ſelon Madame L**, puiſqu'il affoiblit la pudeur, qu'il cauſe du déſordre dans le cœur, & qu'il eſt, afin d'uſer de ſes termes, très-dangereux. Il vaut mieux bleſſer notre liberté, que lui laiſſer le pouvoir de nous perdre. Si la défenſe irrite le déſir, il faut apprendre à la raiſon à le réprimer. Quelque eſtime qu'on ait pour Madame L**, on eſt obligé de dire qu'elle n'a pas raiſonné conſéquemment. Voici, ce me ſemble, l'idée qu'elle auroit dû donner du Roman : c'eſt une lecture qui, étant priſe avec précaution, peut mettre une jeune perſonne à l'abri des impreſſions dangereuſes qu'elle produiroit ſans ce ſecours.

Il ne faut pas regarder le Roman comme un poiſon mortel, il ne produit

duit point les effets que dit Madame L**, quand une jeune perſonne eſt munie des maximes ſuivant leſquelles elle ſe doit conduire.

Il faut diſtinguer deux ſortes de poiſons ; un qui eſt ſi preſent qu'il fait ſon effet dans le corps le mieux diſpoſé, dès qu'il le prend ; & un poiſon qui ne fait le ſien que dans un corps mal conſtitué. Je mettrois dans la claſſe de cette premiere eſpece de poiſon les Contes de la Fontaine, & tous ces Ouvrages entierement licencieux, où l'on promene l'imagination ſur des objets qui l'échauffent, & portent le feu dans le cœur. De quelque diligence qu'on uſe, l'antidote eſt inutile, parce que le cœur eſt bleſſé mortellement ; il faut donc abſolument défendre les Contes de la Fontaine à une jeune perſonne.

Le Roman n'eſt un poiſon que pour des perſonnes mal conſtituées ; c'eſt dans elles qu'il fait les effets dont parle Madame L**. J'appelle ainſi une jeune perſonne dépourvue des principes & des ſentimens de la vertu, abandonnée abſolument à elle-même ; cette lecture lui eſt pernicieuſe,

elle doit lui être interdite. A l'égard d'une Demoiſelle nourrie des principes d'une ſaine éducation, on lui peut mettre ſans danger un Roman entre les mains ; il faut ſeulement lui défendre l'excès de cette lecture. Pourquoi la lui doit-on permettre ? Voilà le cas d'appliquer la raiſon de Madame L**, la défenſe bleſſe la liberté, augmente le déſir ; la grande idée que lui en feroit naître cette défenſe, prévaudroit ſur le goût des ſages maximes qu'on lui a inſpirées ; elle pourroit ſe livrer avidement à cette lecture avec excès, & elle s'empoiſonneroit. Pourquoi encore doit-on la lui permettre ? C'eſt qu'un Roman eſt ſi familier dans le monde, & on le croit ſi innocent, qu'il eſt perpetuellement ſous votre main, & s'offre par tout à vous. Il ſeroit donc fort inutile de le défendre à une jeune perſonne qui, ſans ceſſe tentée par l'objet, porteroit enfin infailliblement la main au fruit défendu. Puiſqu'on ne peut s'empêcher de le goûter, il faut préparer ſon cœur, ſon eſprit à le prendre ſans danger.

L'éducation que Frere Philippes donna à ſon Diſciple, & celle que

donneroit une Coquette à ſa fille, en lui offrant ſon mauvais exemple, ſont toutes deux dangereuſes : il ne faut point voiler entierement à une jeune perſonne les plaiſirs enchanteurs du monde ; mais il les lui faut montrer dans une perſpective qui les lui faſſe connoître avec l'illuſion qui les accompagne. Cet objet lui étant connu, ſa curioſité ne ſera plus ſi vive, & ſa vertu aura aſſez de force pour la ſoutenir contre les appas d'un plaiſir, dont l'idée ne la frapera pas exceſſivement. Voilà le grand art de l'éducation.

Un Ancien diſoit qu'il faut regarder un Domeſtique comme un ami malheureux. Voilà les ſentimens que l'humanité nous devroit inſpirer pour un homme notre ſemblable, deſtiné à nous ſervir. Madame L** dit que le ſervice étant établi contre l'égalité naturelle, il faut l'adoucir.

Madame L** dit fort élégamment à ſes enfans : Je ne veux point de reſpect forcé, je ne veux que des ſoins du cœur ; que vos ſentimens viennent à moi, ſans que vos intérêts me les amenent.

Rien n'eſt plus juſte ni mieux penſé que ce qu'elle dit ſur les Grandeurs.

Il y en a, dit-elle, pluſieurs ſortes, & elles demandent pluſieurs eſpeces d'hommages.

Il y a des Grandeurs réelles & perſonnelles, & des Grandeurs d'inſtitution. On doit du reſpect aux perſonnes élevées en dignité, mais ce n'eſt qu'un reſpect exterieur : on doit de l'eſtime & un reſpect de ſentiment au merite. Quand de concert la fortune & la vertu ont mis un homme en place, c'eſt un double empire, qui exige une double ſoumiſſion.

Madame L** dit fort délicatement, en parlant des civilités & des complimens : On les dit ſans ſentiment, on les reçoit ſans reconnoiſſance, on ſurfait dans ce genre de commerce, & on en rabat par l'experience.

Quand on n'a pas, dit-elle, des manieres qui plaiſent, il faut que les bonnes qualités doublent.

Quand elle parle des femmes, elle dit, que ſi elles ont eu la foibleſſe de confier leur honneur aux hommes, c'eſt un dépôt dont ils ne doivent point abuſer ; que par les loix de

l'honneur, il faut combattre à armes égales ; qu'on ne doit point faire à une femme un deshonneur de ſon amour, puiſqu'elle ne peut jamais vous faire un deshonneur du vôtre. Cette raiſon eſt délicate, & bien priſe dans la nature.

Elle dit après un homme d'eſprit, que ce n'eſt pas payer trop cher la liberté du cœur & de l'eſprit, que de l'acheter par le ſacrifice des plaiſirs.

Les perſonnes, dit-elle, qui paroiſſent les plus contentes, ſi on avoit compté avec leur fortune, ou avec leur cœur, ne le paroîtroient gueres.

Le mot d'*Improbation* dont Madame L** ſe ſert ; n'eſt pas bien établi : comme on ne doit pas prévenir les modes, on ne doit pas auſſi dire un mot qui n'eſt pas encore uſité.

Au reſte la morale de Madame L** eſt très-ſaine, elle eſt rendue avec une élégante préciſion ; mais on trouve plus d'art & plus de goût dans les avis qu'elle donne à ſon fils, que dans ceux qu'elle donne à ſa fille, ne ſeroit-ce point parce qu'ayant pour ſon fils une tendreſſe plus vive, ſon cœur a

fait prendre un plus grand eſſor à ſon eſprit ? On déſireroit que l'Ouvrage fût plus méthodique, & qu'en le liſant l'on ſçût mieux où l'on va. Cette fineſſe de ſtyle, ces expreſſions propres qui habillent ſa penſée avec une ſi grande juſteſſe, ces ſentimens qui animent l'Ouvrage & le caracteriſent, nous repréſentent un génie des plus heureux. L'art n'eſt pas aſſez caché en quelques endroits, il éclate trop. Après tout, on peut dire que Madame L** par ſes talens éleve ſon ſexe, & mortifie un peu le nôtre.

Oppoſition des exemples de cruauté à ceux de douceur.

¶ Quel contraſte entre Neron, Caligula, Domitien, Commode & Titus, Trajan, Antonin & Marc-Auréle ! Les quatre premiers étoient des monſtres de cruauté, les quatre derniers étoient des modeles de douceur & d'humanité. Neron ſouhaitoit que tous les habitans de Rome n'euſſent qu'une tête, afin qu'il eût le plaiſir de l'abattre. Caligula témoignoit qu'il ne ſe ſoucioit pas qu'on l'aimât, pourvu qu'on le craignît. Le plus grand plaiſir de Domitien étoit de voir les douleurs, & d'entendre les cris de ceux qu'il condamnoit aux Supplices, ſemblable à Phalaris, qui mettoit dans

un taureau d'airain rougi par le feu des hommes, dont les cris ſortant par les narines de cette figure, & imitant les mugiſſemens de l'animal qu'elle repréſentoit, combloient de joie le Tyran. Commode nommoit par dériſion Monopedes, ceux à qui il avoit fait couper un pied. Ces monſtres ne pouvoient s'aſſouvir du ſang humain, pendant que Titus, Trajan, Antonin & Marc-Aurèle gémiſſoient lorſqu'ils étoient obligés de condamner à mort des coupables.

Réflexions ſur la cruauté de Neron, Caligula, Domitien.

¶ Je ne ſuis point ſurpris qu'un bon Prince ait des Sujets innombrables, qui plient le cou ſous le joug : ils ſçavent que leur félicité eſt attachée à leur obéiſſance ; mais ce qui m'étonne, c'eſt qu'un Neron, un Caligula, un Domitien, qui ſe jouoient de la vie des hommes, ayent pu regner pluſieurs années. C'étoit un Empereur ſeul contre des millions d'hommes, qui étoient tous ſes ennemis. C'étoit la foibleſſe elle-même, qui attaquoit une force infiniment ſuperieure. Ce caractere d'Empereur qu'ils deshonoroient, étoit néanmoins ſi ſacré, ſi reſpectable, qu'il faiſoit ceder la force à la foibleſſe.

Traits de douceur d'Antonin.

¶ Voici des traits de la douceur d'Antonin. Etant Proconſul d'Aſie, il logea à Smirne dans la maiſon de Polémon Sophiſte pendant l'abſence du Maître. Polémon de retour, fut aſſez incivil pour ſe plaindre d'avoir un tel Hôte ; Antonin délogea ſur le champ. Polémon l'alla ſaluer dès qu'il fut Empereur ; Antonin lui fit un accueil très-gracieux ; & pour rappeller ce qu'il lui avoit fait à Smirne : Qu'on lui donne, dit-il, une chambre dans mon Palais, mais que perſonne ne l'en déloge.

Cet Empereur épuiſa ſon patrimoine en charités : Fauſtine ſa femme lui en fit des reproches ; l'Empereur lui répondit que dès qu'il étoit parvenu à l'Empire, il avoit renoncé à tout intérêt particulier, & qu'il ne croyoit avoir plus rien en propre.

Le Sénat lui demandant un jour avec inſtance de condamner à mort des particuliers qui avoient conſpiré contre ſa perſonne : Il faudroit, dit-il, rechercher tous les complices ; s'ils étoient en trop grand nombre, cette recherche ne ſerviroit qu'à me faire haïr.

De Marc-Aurèle.

Marc-Auréle qui étoit du même ca-

ractere, refuſa les titres acceptés par les autres Empereurs, & les Temples & les Autels. La vertu ſeule, dit-il, égale les hommes aux Dieux ; un Monarque que la Juſtice conduit, a l'Univers pour ſon Temple, les gens de bien en ſont les Prêtres & les Miniſtres. Voilà un des plus beaux exemples qu'on puiſſe apporter d'une penſée ſublime. Sa maxime étoit qu'étant impoſſible de rendre les hommes tels qu'on les vouloit, il falloit les prendre tels qu'on les trouvoit, & en faire le meilleur uſage qu'il étoit poſſible.

Cet Empereur remercioit les Dieux de ce qu'il avoit toujours fait du bien à ſes amis, ſans les avoir fait attendre : Je ne puis, diſoit-il, être touché d'un bonheur qui n'eſt que pour moi.

Louis XII. qui a eu le glorieux titre de Pere du peuple, pleuroit lorſqu'il étoit obligé de mettre des impôts.

¶ On pardonnoit tout à Agrippine, femme de Germanicus, en faveur de ſa chaſteté ; cette Princeſſe étoit ambitieuſe & hautaine ; mais, dit Tacite,

Une femme chaſte fait acheter ſa vertu à ſon mari.

toutes ſes paſſions étoient conſacrées par ſa chaſteté.

Anne de Bretagne, Princeſſe impérieuſe & ſuperbe, faiſoit ſouffrir Louis XII. Ce bon Prince diſoit ſouvent en lui cédant : Il faut bien payer la chaſteté des femmes. Il n'étoit pas du ſentiment de beaucoup de maris, qui déteſtent ces vertus armées de griffes & de dents, & qui diſent avec le Soſie de Moliere * :

* Amphitrion.

J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatiguante vertu.

Avantage de la ſolitude.

¶ La plus grande ſcience eſt de ſçavoir être à ſoi. Un Ancien diſoit : J'ai appris à être mon ami, ainſi je ne ſerai jamais ſeul. Il faut, dit Madame L**, s'aſſurer une retraite, un aſyle en ſoi-même où l'on puiſſe toujours revenir à ſoi, & ſe retrouver. J'ajouterai qu'il faut s'accoutumer à être ſeul pour ne pas s'ennuyer ; il faut avoir amaſſé un fonds de penſées, de réfléxions morales, qui entretiennent & nourriſſent notre eſprit. Nous ne cherchons le monde, que parce que nous ne pouvons nous ſupporter, lorſque nous

ſommes ſeuls : mais il ne faut pourtant pas outrer la ſolitude ; il faut, dit l'Empereur Antonin, ſçavoir s'en retirer à propos.

¶ Quelle grandeur ne trouva-t-on pas dans Alexandre Empereur, qui voulut punir des Soldats adonnés à la débauche, qui alloient au même bain que les femmes ? Il manda les coupables, & monta ſur ſon Tribunal pour les juger. Tous les Soldats de la légion où étoient les criminels, voulurent les défendre, ils prirent leurs armes : Alexandre leur dit, que la diſcipline étoit l'ame des armées, qui ne ſubſiſtoit que par elle ; que ceux qui la violoient par une vie déréglée, devoient être punis par un ſupplice capital, afin que leur mort la fît revivre. La légion pouſſa alors de grands cris ; Alexandre ne s'étonna point ; il leur dit d'un ton d'Empereur : Taiſez-vous, c'eſt contre les Perſes que vous devez crier, & non contre votre Maître, qui pourvoit à tous les beſoins de votre vie, & qui vous tient lieu de pere. Ce diſcours ne les contint point, ils branlerent leurs armes, & oſerent menacer Alexandre, dont la fermeté redoubla, à

Grande fermeté d'Alexandre Empereur.

meſure que le danger devenoit plus grand. Ne me menacez pas, leur dit-il, & ne croyez pas m'effrayer. C'eſt contre les ennemis que vous devez vous ſervir de vos armes, & ſongez à ne pas démentir votre courage. Si vous vous révoltez, je trouverai des bras pour vous punir. Comme il vit que la rebellion étoit tellement enracinée dans leur cœur, qu'il ne pouvoit l'éteindre, il ſe tourna adroitement d'un autre côté : il ſe ſervit du pouvoir qu'il avoit de les dépouiller de leur état. Il leur dit d'un ton terrible, & avec des yeux foudroyans : Romains, retirez-vous, & quittez la milice. On n'entendit plus de murmure, leur inſolente audace expira ; ils ſentirent qu'ils ne tenoient que de l'autorité de l'Empereur leur rang Militaire. Ils quitterent les armes, & l'habit de ſoldat, & ſe retirerent. Alexandre rétablit peu de temps après cette légion, & ſe contenta d'en faire punir les Tribuns. Le grand art de celui qui commande à des ſéditieux, eſt de ſaiſir certains inſtans déciſifs, pour faire valoir ſon autorité, de ne donner ſur ſoi aucune priſe à la crainte, & de ſe réſoudre à perir, plutôt que

de céder, & de n'oublier jamais dans ces momens terribles qu'on eſt Roi, qu'on eſt Empereur, & qu'on parle à des gens qui ne ſont faits que pour obéir. Toute la force de ce Souverain eſt dans ces gens-là même qui ſe révoltent contre lui, il la faut donc ſçavoir tourner pour ſoi contr'eux-mêmes, en ſe ſervant du reſpect qui eſt au fond de leur cœur, & en le rappellant à propos.

¶ Dece Empereur ayant vu ſon fils tué à ſon côté d'un coup de fléche, dans une bataille qu'il donna aux Gots, eut le courage de dire à ſon armée, qu'un combattant de moins ne devoit cauſer ni la perte d'un Etat, ni celle de la bataille.

Belle penſée de Dece Empereur, contredite par Louis XIV.

Louis XIV. penſoit au contraire qu'un homme de plus, pouvoit faire le ſort d'un Etat. Ce fut lorſqu'il apprit que le Duc de Vendôme avoit conſervé à Philippe V. la Couronne d'Eſpagne par une bataille qu'il gagna.

¶ Louis XIV. employa la penſée de Claude II. Empereur, lorſqu'il refuſa aux Huguenots, qui lui demandoient la confirmation des Edits que leur avoient accordés Henri IV. &

Louis XIV. a imité la penſée d'un autre Empereur.

Louis XIII. Mon aïeul, dit-il, vous aimoit : mon pere, dit-il, vous craignoit ; mais je ne vous aime ni ne vous crains.

Louis XII. a imité une penſée de Claude II. Empereur.

¶ Une femme vint demander à Claude II. une terre qui avoit été donnée à ce Prince par Gallien : Un Officier de guerre, lui dit-elle, nommé Claude, a pris ma terre : Claude qui reconnut que c'étoit lui-même qu'elle accuſoit, lui répondit : Il faut que Claude devenu Empereur reſtitue ce qu'il a pris étant Officier. N'eſt-ce pas-là à peu-près le bon mot de Louis XII. qui lui a fait tant d'honneur, lorſqu'il dit : Qu'il ne vouloit pas ſe venger étant Roi, des injures qu'on lui avoit faites, lorſqu'il étoit Duc d'Orleans.

Jugement ſur Aurelien.

¶ Aurelien faiſoit obſerver une exacte diſcipline parmi les troupes : Enrichiſſez-vous, leur diſoit-il, des dépouilles des ennemis, mais non des larmes des Citoyens.

Comme cet Empereur étoit ſanguinaire, on diſoit de lui, que c'étoit un excellent Médecin pour guérir les maux de l'Etat ; à cela près qu'il ordonnoit trop fréquemment la ſaignée.

¶ Probus Empereur, qui avoit de grandes qualités, ornées par la probité que ſon nom annonçoit, vainquit Bonoſe & Procule, qui avoient pris la qualité de Céſars. Le premier étoit le plus grand buveur de ſon tems. Aurélien dit de lui, qu'il n'étoit pas né pour vivre, mais pour boire. Bon mot de Probus ſur Bonoſe.

Bonoſe déſeſperé ſe pendit, & Probus fit ſur lui cette épitaphe : *Ici pend une bouteille qui a la figure d'un homme.*

¶ Diocletien étant dans les Gaules encore jeune Soldat, comme il uſoit d'une grande épargne, un Druide lui reprocha d'être avare ; il lui répondit en riant : Je ſerai plus magnifique, lorſque je ſerai Empereur. Ne penſe pas rire, dit le Druide, tu ſeras Empereur quand tu auras tué le Sanglier. Diocletien fut ſi frapé de cette prédiction, qu'il aſpira à l'Empire : il alloit même ſouvent à la chaſſe faire la guerre aux ſangliers. Quand il vit Aurélien, Probus, Tacite & Carus parvenus à l'Empire ſucceſſivement, il dit qu'il tuoit force ſangliers, mais que d'autres en mangeoient les morceaux les plus délicats. Après qu'Aper (autrement le Sanglier en François) Prédiction qu'on fit à Diocletien.

eut fait assassiner secrettement Numerien Empereur dans sa litiere, l'armée déféra à Diocletien l'Empire, qu'il accepta. Ayant fait son discours aux Soldats, il rira son épée, & protesta avec serment, qu'il n'avoit aucune part à la mort de Numerien, & qu'il la vengeroit. Il descendit ensuite de son Trône, & perça Aper de son épée, en lui disant : Tu meurs d'une mort illustre ; il ajouta : C'est à ce coup que je suis Empereur, je viens de tuer le Sanglier fatal.

Portrait naturel d'un Prince Othoman.

¶ On ne peut pas faire un portrait plus expressif de la foiblesse du Prince Othoman, frere de Bajazet, que celui qu'en a fait Racine.

Indigne également de vivre & de mourir,
L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne exemt de périr, une éternelle enfance.

Grand trait d'éloquence du Pere Bourdaloue.

¶ Un des plus grands traits d'éloquence qui ait jamais été mis en œuvre, c'est celui qu'employa le Pere Bourdaloue dans l'Eloge funébre d'Henri de Bourbon ; il ne fit l'Eloge de Louis de Bourbon son fils qui étoit le grand Prince de Condé, qu'à la

fin de ſon diſcours : Ne vous étonnez pas, dit-il, de ce que j'ai attendu juſqu'à préſent de vous parler de ce Prince ; ç'eût été d'abord achever le Panegyrique du Pere, que de prononcer le nom du Fils. C'eſt la penſée de celui qui fit l'Epitaphe de Pepin le Bref ; il ne crut pas le mieux louer qu'en diſant : Ci giſt le Pere de Charlemagne.

¶ Voici un Sonnet ſur le Grand Guſtave, que le Pere Bouhours dans ſes Penſées ingénieuſes attribue à Deſpreaux. *

Sonnet de Deſpreaux ſur le grand Guſtave.

Plus vite que l'éclair, plus craint que le tonnerre,
Portant avec moi la terreur & la mort,
J'ai paſſé comme un Mars des rivages du Nord,
Par tout où m'appelloient la juſtice & la guerre.

L'Allemagne m'a vu briſer comme du verre
Tout ce qui s'oppoſoit à mon puiſſant effort,
Et mon ſecours fatal lui ſervit de ſupport,
Lorſqu'il ne ſembloit plus qu'elle en eût ſur la terre.

* Voyez à la fin de ſon Livre, la liſte des Auteurs qu'il cite.

Le plus juſte aux Conſeils, le premier aux hazards,
J'ai terni par mes faits le luſtre des Céſars,
Et rendu l'Univers étonné de ma gloire.

Quel ſiécle vit jamais un ſi grand Conquerant ?
Vivant j'ai triomphé, je triomphe en mourant,
Et choiſis pour tombeau le champ de la victoire.

Guſtave fut tué à la bataille de Lutzem qu'il gagna. On fit ſur ce grand Prince une deviſe dont le corps étoit un Eléphant, qui piqué par un dragon, tomboit mort ſur lui, & l'écraſoit de ſa maſſe ; l'ame étoit ces paroles :

Etiam poſt funera Victor.

Il eſt vainqueur même après ſon trépas.

Beau Quatrain ſur Rome.

¶ A mon ſens, un beau Quatrain eſt celui qui a joint la Rome ancienne avec la nouvelle.

Rome, ton bras victorieux
Ayant conquis la terre & l'onde,
Il ne te reſtoit plus au monde
Que d'avoir l'Empire des Cieux.

¶ Sparte, cette Ville ſi guerriere, qui n'avoit pour murailles que le courage & l'épée de ſes Citoyens, avoit les poltrons tellement en averſion, qu'elle fit contre eux cette Loi ſévere, qui portoit, que tous ceux qui lâcheroient le pied dans un combat, paſſeroient non-ſeulement pour infâmes, mais qu'il ſeroit honteux de rechercher leur alliance ; ils ſeroient obligés de porter des habits tout déchirés & d'une certaine couleur, leur barbe ſeroit raſée d'un côté & grande de l'autre ; le premier venu qui les rencontreroit en chemin pourroit leur donner un ſoufflet, ſans qu'ils oſaſſent dire mot. Loi contre les poltrons.

¶ Qui croiroit que l'Empereur Claude, auſſi éloigné de la ſageſſe de Salomon, que le Ciel l'eſt de la terre, eût rendu un Jugement qui pût être mis en parallele avec celui de ce grand Roi ?

Une mere déſavouoit ſon fils, qui demandoit en Juſtice qu'elle le reconnût ; des preuves probables de part & d'autre, rendoient la cauſe très-douteuſe. L'Empereur trancha le nœud gordien, & condamna la femme à épouſer le jeune homme ; elle Jugement admirable de l'Empereur Claude.

frémit à cette propoſition, & ſentit que la nature y réſiſtoit, elle ſe trahit par-là, & elle fut obligée d'avouer ſa maternité.

Sentences. Les ignorans trouvent bien des choſes merveilleuſes, c'eſt ce qui a donné lieu de dire, que les merveilles fuient devant les véritables Sçavans.

Il n'y a perſonne, dit Monſieur de Fontenelle, qui n'entre dans ce monde tout neuf, & les ſotiſes des peres ſont perdues pour les enfans.

Comment Demoſthene s'exerçoit à déclamer. ¶ Demoſthene alloit à 16 ans déclamer ſur le bord de la mer, pour s'apprivoiſer par le bruit des flots, aux émotions du peuple & au bruit des aſſemblées; il parloit avec véhémence, montant ſur des lieux eſcarpés, pour ſe fortifier la voix; il avoit la langue ſi peſante, qu'il ne pouvoit prononcer de certaines lettres qu'avec peine, pour corriger ce défaut, il s'empliſſoit la bouche de cailloux en déclamant, il s'exerçoit devant un grand miroir pour ſe faire un air libre & naturel; il eut recours à un célébre Comédien pour apprendre à bien prononcer, & pour acquerir toutes les qualités exterieures de l'action.

¶ Ciceron avoit une application extraordinaire à former l'inflexion de ſa voix, l'air de ſon viſage, & de toute ſa perſonne ; il conſultoit ſouvent Roſcius, le Comédien le plus accompli qui fût jamais. Nous avons eu de grands Prédicateurs, qui alloient à la Comédie pour apprendre l'art de prononcer & de déclamer.

Ciceron s'appliquoit à la déclamation.

L'eſtime ouvre le chemin à la perſuaſion : voilà une des cauſes du grand ſuccès de l'éloquence de Ciceron & de Demoſthene.

¶ La beauté naturelle des Fables de la Fontaine, a ſa ſource dans cette naïveté, qu'il a ſi bien atteint, qu'aucun Fabuliſte ne l'a pu égaler. Un Poëte célébre qui a voulu courir depuis peu la même carriere, a éprouvé combien il eſt dangereux de ſe meſurer à la Fontaine ; on l'a cru vaincu avant qu'il ait combattu, & quelque art qu'il ait employé pour mettre en œuvre le neuf, le riant ; les graces anciennes, l'enjouement quoiqu'uſé de la Fontaine, ont ôté à la nouveauté des Fables de ſon rival tout leur éclat. Le naïf du premier, eſt la nature elle-même, le naïf du ſecond eſt la nature contrefaite ; dans le pre-

Parallele de la Fontaine avec un Fabuliſte de ſon tems.

mier, l'art eſt ſi caché, qu'on ne l'apperçoit point, dans le ſecond il étouffe la véritable nature.

Du tems de la Fontaine, un Fabuliſte parut ſur les rangs, quelque naturelles que fuſſent ſes Fables, l'éclat de celles de la Fontaine les effaça, & les enſevelit dans l'oubli ; j'en ai trouvé où il m'a paru qu'il a approché de bien près ce grand modéle ; il y a pluſieurs degrés dans la Poëſie comme dans la Peinture, & quoique Dépreaux ait dit :

Qui ne vole au ſommet tombe au plus bas degré ;

Il y a des piéces qui approchent ſi près de celles qui remportent le prix, qu'on donne des places honorables à leurs Auteurs. On jugera que le Fabuliſte dont je parle, peut être aſſis ſur le Parnaſſe, gueres loin de la Fontaine. Voici quelques-unes de ſes Fables.

Le Renard & la Fouine.

Un fin Renard trouvant une Fouine,
Lui dit, Hé bon jour ma voiſine !
Puiſque nous nous traitons tous deux de mêmes mets,

De Pigeons, Poules & Poulets,
Il ſeroit fort bon, ce me ſemble,
Qu'en parfaite amitié nous vêcuſſions enſemble.
On ſçait que deux valent mieux qu'un
Pour la chaſſe & pour la défenſe,
Nous ferons bonne chere & bien moins de dépenſe,
Lorſque nous vivrons en commun,
L'un de nous deux tiendra l'échelle,
Quand l'autre ira donner l'aſſaut,
Ou bien fera la ſentinelle,
Pour n'être point éveillés en ſurſaut;
Il la prit au filet de ſa fauſſe éloquence,
L'engageant à conclure une prompte alliance.
Le Traité fait, ils vont à des pouſſins,
Que le Renard guettoit chez un de ſes voiſins,
Et montrant à la Fouine un trou dans la muraille,
Que tu dois bien, dit-il, rendre grace aux deſtins,
Qui t'ont donné cette gentille taille,
Pour entrer en un poulallier,
Sans porte ou ſans fenêtres,
Sans échelle & ſans eſcalier!
Avec ce beau talent, ſi le Ciel m'eût fait naître,
J'y voudrois entrer le premier,
Et j'aurois même attrapé ce gibier,
Si la loi de la renarderie,
Ne faiſoit point paſſer un Renard pour coquin,
Quand il mangeoit les poules d'un voiſin;
Enfin par ſa cajolerie,

Si bien il la perſuada,
Que de grimper au mur elle ſe hazarda :
Cependant le Renard retranché dans la paille
D'une grange voiſine, & jouant au plus fin,
Etoit garde du Magazin
Où cette Fouine apportoit la volaille,
Mais elle y revint tant de fois,
Qu'elle fut enfin échignée
Sous le piége tendu d'une trape de bois,
Qu'aux voleurs de poulets on avoit deſtinée.
Le Renard hérita de tout ce grand butin,
Dont avec ſes amis il fit long-tems feſtin.
Cette Fouine malheureuſe,
Nous devroit apprendre à tous,
Qu'avec un plus fin que nous,
L'alliance eſt dangereuſe.

La Fourmi & le Lion.

La Fourmi prit la hardieſſe ;
Se fiant ſur ſa petiteſſe,
De faire une leçon au Roi des animaux,
Je n'entens point la politique,
Dit-elle gravement, mais pour l'œconomique,
Elle tient lieu chez moi des ſept Arts liberaux ;
De moi tu dois apprendre à vivre,
Pour devenir bon ménager,
Si mon exemple tu veux ſuivre,
Tu ne manqueras point d'avoir de quoi manger,

Tout

Tout mon ménage & moi pendant une semaine,
D'un grain de bled peut être ſuſtenté ;
Tu vois pourtant avec combien de peine,
J'en emplis mes greniers tout le long de l'Eté ;
Mais toi qui vis dans l'opulence,
Pour te nourrir & tes petits Lions,
Il t'en faudroit des millions ;
Pourquoi donc d'en ſerrer n'as-tu la prévoyance ?
Ou ſi dans tes moindres feſtins,
Il faut pour ta gorge friande,
Une plus délicate viande,
Que n'as-tu des Chevreuils, des Cerfs, des Marcaſſins,
Dans des Salloirs, & dans des Magazins ?
Apprend, dit le Lion, ma petite mignone ;
Que l'épargne n'eſt jamais bonne,
Qu'aux petites gens comme toi,
Et qu'un grand Prince tel que moi,
N'acquerroit que de l'infamie,
S'il vivoit d'œconomie ;
Sçache enfin qu'un puiſſant ne meurt jamais de faim,
Tant qu'un foible a chez lui du pain.

La Fourmi & le Rat.

Comme chez les gens du vulgaire,
Ceux qui ne ſçavent qu'un ſermon,
A tous venans le prêchent d'ordinaire,
Soit qu'ils en profitent ou non ;
Ainſi de ſes leçons, de ménage entêtée,
La Fourmi qui craint tant la faim,

Des mépris du Lion n'étant point rebutée,
Vint dire au Rat, D'où vient qu'aimant le grain,
Ayant le dos & l'épaule ſi bonne,
Tu te tiens fainéant dans le tems qu'on moiſſonne,
Et comme moi ne gagne-tu ton pain?
Malgré ma foible corpulence,
J'en fais proviſion tout l'Eté pour l'Hiver;
Grace à ma prévoyance,
On ne me prend jamais ſans verd.
Je ſerois bien de mon Village,
Lui dit le Rat, d'avoir ſoin du ménage,
Un Gentilhomme & moi, logeons dans un Palais,
Où nous avons trente Valets,
Qui recueillent les fruits d'un fertile domaine,
C'eſt pour me nourrir des premiers,
Que ſes Laboureurs, ſes Fermiers
Rempliſſent avec tant de peine,
Ses caves, granges & greniers,
Et tu ne vivrois pas ainſi que tu te vantes;
De ton épargne & de tes rentes,
Si tu pouvois comme font aujourd'hui
Les perſonnes intelligentes,
Te nourrir de celles d'autrui.

Un Renard & des Lapins.

Près d'une garenne murée,
Demeuroit un fameux Renard,
Qui ſe voyant ſevré par ce rempart,
D'y faire ordinaire curée,
Fit propoſer aux Lapins aſſemblés,

Qu'en lui payant certain tribut modique,
Ils ne seroient désormais plus troublés
Dans leur petite république.
Un vieux Lapin en plein Sénat,
Dit qu'il falloit pour le bien de l'Etat,
Se cottiser & se saigner soi-même,
Et qu'ils vivroient dans un bonheur extrême,
Pour quinze ou vingt Lapins par an,
Qu'ils offriroient à ce Tyran,
Que pour faciliter l'affaire,
La taxe étoit volontaire,
Et payable à discrétion,
Selon que chacun d'eux auroit dévotion :
Cet avis plût, & la troupe Lapine,
Tout d'une voix en sa faveur opine ;
Quand au donneur d'avis, un jeune Lapereau,
Qui craignoit un peu pour sa peau,
Rompt en visiere, & lui dit : Notre Maître,
De ces vingt en voulez-vous être ?
Quand vous serez enrollé le premier,
J'offre d'y passer le dernier.
Le vieux Lapin demeura sans réplique,
Il eut beau remontrer l'honneur qui revendroit
A tout brave Lapin qui se sacrifiroit
Pour la tranquilité publique,
Quand il eut tenté tous moyens,
Qu'il eut fait une longue enquête,
Il n'en trouva pas un si bête,
Que d'acheter à ses Concitoyens,
La paix aux dépens de sa tête.

Jupiter & le Chathuant.

Quand Jupiter tint ſes grands jours
Pour recevoir les Placets & Requêtes,
Que pour implorer ſon ſecours,
Lui voudroient preſenter les hommes & les bêtes,
Il reçut d'un vieux Chathuant,
Une Requête contenant,
Qu'avec une grande injuſtice,
Il étoit pourſuivi par les autres oiſeaux
Juſqu'aux moindres des petits moineaux;
Puiſqu'il ne leur rendoit aucun mauvais office,
Et qu'il n'avoit jamais contre eux rien attenté,
Ni fait acte d'hoſtilité,
Que cependant cette troupe criarde,
Faiſoit tant contre lui de huée & de bruit;
Que ſans eſcorte & ſauve-garde,
Il n'oſoit aller que de nuit;
Que pour finir une ſi rude guerre,
Il recouroit au Maître du Tonnerre,
A griffes jointes le priant,
D'avoir pitié du Suppliant.
Quand Jupiter eut lu cette Requête;
Il ſourit, & hochant la tête,
En ces termes lui répondit,
Oiſeau funeſte, l'on m'a dit,
Qu'avec tout votre parentage,
Vous viviez en mauvais ménage,
Et que chacun de vous battoit ſon compagnon;
Qu'enfin vous ne pouviez ſans vous faire un outrage,

Vous ſouffrir deux en même cage,
Ni vivre ſous même pignon.
Pour faire écouter vos prieres,
Soyez ſoigneux premierement,
De vivre en paix avec vos freres,
Et puis nous ferons aiſément,
Avec les étrangers votre accommodement.

Cette Fable me rappelle une exhortation, que le petit Pere André faiſoit à des Huiſſiers, qui ſe querelloient. Vous vous plaignez, leur dit-il, d'être haïs du public, a-t-il tort? Puiſque vous vous haïſſez les uns les autres.

Jupiter & l'Ane.

A Jupiter par un autre Placet,
Un Ane fit ſa doléance,
De ce que par accoutumance,
L'homme donnoit pour ſobriquet,
A ceux qu'il taxoit d'ignorance,
Le ſurnom d'Ane, ou de Baudet.
Cependant, diſoit-il, au nom de ſes confreres,
Cent autres animaux pourroient avoir été
Auſſi-bien pris pour exemplaires
D'une grande ſtupidité.
Pourquoi nous noter d'infamie?
Plutôt que les boucs, les taureaux,
Les moutons, les cerfs, les pourceaux,
Qui ne fréquentent pas non plus l'Académie;

A peine voudrions-nous le ceder aux chevaux.
Nous ne prétendons pas pour notre ſuffiſance,
Devenir gradués, ou d'entrer en licence,
Ni des bonnets de Docteur obtenir,
Auſſi-bien nos longues oreilles
Ne pourroient jamais y tenir;
Mais nous avons raiſon de ſoutenir,
Qu'il faut que l'homme ſe corrige,
Et qu'à l'avenir il s'oblige,
Quand il voudra taxer quelqu'un
D'un vice à préſent ſi commun,
Qu'en général il appelle une bête,
Et qu'en particulier il laiſſe l'Ane en paix.
Jupiter en riant répondit ſa Requête,
Et lui dit: Prince des Baudets,
En quoi vous fait-on préjudice?
Si ce nom vous eſt dû par votre propre aveu,
Quand les autres ſeroient ſujets au même vice,
Il vous doit importer fort peu,
Si l'on ne leur rend pas une égale juſtice.

Les deux Ecreviſſes.

Une jeune Ecreviſſe & ſans expérience,
Vit d'un œil envieux paroître en un feſtin
Quantité de ſes ſœurs en pompeuſe apparence,
Teintes d'un bel incarnadin;
Elle courut ſoudain dire à ſa mere,
J'admire de mes ſœurs la fortune proſpere,
J'en ai vu trente dans un plat,

Si magnifiquement vêtues,
Que je les croyois parvenues
Aux honneurs du Cardinalat,
Tandis que barbotant dans la boue & l'ordure,
Nous ſommes couvertes de bure,
Que je ſouhaiterois un ſort ſi fortuné,
Et d'avoir un habit ſi bien enluminé!
La vieille & prudente Ecreviſſe,
A ſa fille répond, Vous êtes bien novice:
Celle qui brille avec plus de ſpendeur,
Voudroit bien retenir ſa premiere couleur,
Et quoiqu'il ſemble qu'elle éclate
Sous une robe d'écarlate;
C'eſt un funeſte accoutrement,
Qui ne doit pas faire d'envie,
Puiſqu'il eſt vendu cherement,
Et qu'elle en a perdu la vie.
Tel & ſemblable eſt le ſort
D'un Héros couvert de gloire,
Il vit avec éclat dans une belle hiſtoire;
Mais cependant il eſt mort.

Le Singe & le Bouc.

Un Singe autrefois rencontra
Un Bouc à barbe vénérable,
Et comme ami lui remontra,
Qu'il ſe rendroit plus agréable,
S'il hantoit ſouvent le Baigneur;
Qu'il ſe mettroit en bonne odeur
Parmi le monde raiſonnable,
Pour lui qu'il n'étoit du métier
D'Etuviſte ni de Barbier,
Mais que pour l'obliger, il mettroit en pratique

Ce qu'il avoit appris touchant l'ajuſte-
ment,
Quand il fréquentoit la boutique
De Meſſieurs les Barbiers raſant très-pro-
prement.
Le Bouc de cette courtoiſie,
Et le loue & le remercie ;
Mais pour faire ſa barbe il veut prendre
conſeil,
Et pour cet effet il s'adreſſe,
A l'homme qui n'a ſon pareil,
A ce qu'on prétend, en ſageſſe.
Il voit d'abord mille galants bien faits,
Propres, polis, raſés de frais,
Et quelques mignons de couchette,
Qui s'arrachant le poil, ſe ſervoient de pin-
cette,
Et par-là devenoient la terreur des maris,
Tant ils étoient des Dames favoris.
Cet exemple me perſuade,
Dit le Bouc à ſon camarade,
Raſez-moi donc pour la premiere fois :
Auſſi-tôt le Singe courtois,
Lui met au col une ſerviette,
Et prépare ſa ſavonette,
Quand il paroît des Moines, des Prélats,
Des Docteurs, des Magiſtrats,
Dont la mine majeſtueuſe,
Procédoit d'une barbe & longue & co-
pieuſe,
Que vois-je, dit le Bouc alors,
Les hommes ſur un même corps
Ont bien de differens viſages,
Qui ſont les fous ? qui ſont les ſages ?
Le Singe dit, Nous ne ſçavons,
Ceux-là mépriſent les Barbons,

Quand ceux-ci prennent la parole,
Ils nomment les premiers, Jeuneſſe, tête folle,
Il faut, dit le Bouc en couroux,
Que les hommes s'accordent tous
Sur la bonne façon de vivre,
Car quel exemple peut-on ſuivre?
Cependant il n'eſt rien de tel,
Que de s'entretenir dans l'état naturel,
Cela dit, il arrache & déchire ſon linge,
Et du baſſin coëffe ſon Singe.

Le Meunier & le Rat.

Un Meunier dans une Ratiere,
Ayant pris un puiſſant Rat,
Ah! lui dit-il, voleur, infâme, ſcélérat,
Je vai t'accommoder de la belle maniere,
Tu payeras cherement la farine & le bled,
Que tu m'as juſqu'ici volé.
Le pauvre Rat priant qu'on le délivre,
Pardonnez-moi, dit-il, mon Maître, mon voiſin,
Si j'ai pris votre bled, ce n'étoit que pour vivre,
Je n'en ſuis point Marchand, ni n'en tiens Magazin,
Puis nous ſommes tous deux de même confrérie,
On ſçait de quelle ſorte on en uſe au Moulin,
Ceſſez donc d'entrer en furie,
Pour quelques petits grains que ronge un larron,
Tandis que de ferrer la mule,

Vous ne faites point de ſcrupule ;
Et d'en voler à plein boiſſeau.
Ce reproche trop véritable,
Vers le Meunier le rendant plus coupable ;
Je t'apprendrai, dit-il, par des mots outrageans,
A choquer les honnêtes-gens,
Soudain il conclud ſon ſupplice,
Et fait venir le plus gros de ſes Chats,
Executeur de la haute-Juſtice,
Contre les Souris & les Rats ;
Le Chat ſans corde & ſans potence,
L'étrangle ſuivant la Sentence.
De tout tems le peuple a dit,
Qu'un grand voleur pend un petit.

Le Ver à ſoie & le Ver de terre.

Sur la Nobleſſe & ſur le point d'honneur,
Le Ver à ſoie avec le Ver de terre,
Etoient prêts autrefois à ſe faire la guerre,
Le premier ſoutenoit être plus grand Seigneur,
Car il produiſoit pour ſes titres,
Les Diadêmes, les Mitres,
Diſant qu'il fourniſſoit les plus beaux vêtemens,
Dont le Pape & les Rois faiſoient leurs ornemens.
L'autre lui diſoit en revanche,
Tu n'es qu'une chenille blanche,
Pour moi je ſuis couſin-germain
Du Ver qui naît au corps humain ;
Regarde un peu ma riche taille,
Et quand tu m'auras vu quelque vingt fois plus grand,

M'oſeras-tu livrer bataille ?
Vermiſſeau ſi je t'entreprend,
Si quelque jour je t'entortille,
Crains que je ne t'étrangle & toute ta famille.
Le Spectateur du differend,
Chacun en ſoi-même admirant,
La ridicule extravagance
De ce débat de preſſéance,
Ne pouvoit juger qui des deux
Avoit l'avantage des jeux,
Quand un gros ruſtre de Village,
Les rencontrant ſur ſon paſſage,
De ſon pied plat tous deux les écraſa,
Et tout d'un coup leur querelle appaiſa.
Madame l'Aſſeſſeur,
Et Madame la Procureuſe,
Et la Receveuſe,
Se conteſtoient le pas avec chaleur,
Quand un Edit qui regle la Juſtice,
Ordonnant leur ſupreſſion,
Détruit leur ſotte ambition,
Lorſqu'il anéantit le Procès & l'Office.

On a vu dans Paris la femme d'un Avocat & d'un Correcteur des Comptes, étant dans leur Carroſſe, ſe rencontrer dans une rue fort étroite, aucune ne voulut reculer ; il fallut appeller un Commiſſaire, qui n'entreprit pas de décider la queſtion ; mais qui fit reculer les deux Carroſſes également. Le Théatre Italien adopta

cette Scene. Arlequin en femme dans une brouette, rencontre ſur le Théatre Mezetin en femme dans une autre brouette. Arlequin demande à Mezetin, Qui êtes-vous Madame ? Je ſuis la femme du Souportier de l'Hotel des Fermes, & moi la femme du ſecond Concierge du Château Royal de Vincennes ; Je ne reculerai point, dit Arlequin, je reſterai ici juſqu'au Soleil couchant ; Et moi, dit Mezetin, juſqu'à Lune levante. Elles ſe font apporter à manger dans leurs brouettes ; pendant ce tems-là, un Commiſſaire vient pour décider leur differend : Meſdames, leur dit-il, vous empêchez la circulation de Paris, il les fait reculer. Mezetin lui dit, Monſieur le Commiſſaire, ma voiture a reculé deux pas, celle de Madame n'en a reculé qu'un. Vous êtes corrompu, je vous prens à partie. La toile tombe, on va ſouper.

Le Chien & le Maître.

Le plus ſçavant de tous les Chiens,
De ſon Maître autrefois eut une réprimande ;
Au lieu de l'avertir quand la troupe brigande

Venoit pour enlever ſes biens,
Il aboyoit d'une façon cruelle,
A tous venans & ſans raiſon,
Et mettoit toute la maiſon
En allarmes continuelles?
Paſſe, lui diſoit-il, pour crier au larron;
Après un Procureur, un Sergent, un Gaſcon;
Mais tu dois épargner une perſonne honnête,
Il faut plutôt lui faire fête,
Si tu prétens paſſer pour avoir le né bon.
Excuſez-moi, répond le Chien fidéle,
Si j'ai manqué c'eſt par excès de zéle,
Ne mettez pas au rang de mes défauts
Le vice d'aboyer à faux,
Vous ne regardez qu'à la mine,
Et pour voleur vous n'avouez
Que ceux qui doivent être ou pendus, ou roués,
Moi je les ſens & les devine,
Sans le ſecours du Magiſtrat.
Ma ſagacité naturelle,
Par le moyen d'un exquis odorat,
A cent pas à la ronde un voleur me révéle,
Ce n'eſt pas ſeulement aux filoux, aux Meuniers,
Aux Frippiers, Greffiers, Geoliers,
Aux Valets qui ferrent la mule,
Qu'il faut aboyer ſans ſcrupule,
Quand je ſens ces gros Maltotiers,
Qui vont avec des Huiſſiers,
Ravager toute une Province,
Et voler & le peuple & le Prince,
Quand je vois des Banqueroutiers,

Des Fauſſaires, des Uſuriers,
Des Juges vendre la Juſtice,
Et pour voler acheter un Office;
L'Avocat dépouiller la veuve & l'orphelin;
Et le Cagot en patelin,
Rencontrant une ame idiote,
Couper dévotement la bourſe à ſa Dévote;
Alors j'abboye avec chaleur,
Et je crois qu'il eſt tems de crier au voleur;
Enfin ſoyez certain, que quand je vous appelle,
J'en ſens quelqu'un aux environs
Et que la volerie eſt telle,
Que ſi l'on faiſoit bien l'Hiſtoire des larrons,
On écriroit l'Hiſtoire Univerſelle.

On rend bien la juſtice à Meſſieurs les Chiens, d'avoir l'odorat plus fin que l'homme, mais avant cette Fable on n'avoit pas cru que la fineſſe de leur né allât ſi loin.

Les Oiſeaux & le Phénix.

Lorſqu'en l'Empire des Oiſeaux,
La Couronne étoit élective,
On tint un grand conſeil, où tous juſqu'aux Moineaux,
Eurent voix déliberative.
Les Aigles, les Faucons, étoient les Prétendans,
Qui pour ſe faire Rois étoient les plus ardens;

Leur titre étoit leur force & leur courage,
S'imaginant qu'à des chefs belliqueux,
Tous les oiſeaux plus foibles qu'eux,
Rendroient incontinent hommage.
La République étant encore en liberté,
Les plus ſenſés de cette compagnie,
Leur ôterent l'eſpoir de cette Royauté,
Appréhendant leur tyrannie,
Quand les Autruches & les Paons,
Se voyant ſi bien mis, ſi leſtes, ſi pimpans,
Sur la foi de leur mine,
Croyoient faire fortune en cette occaſion;
Mais une puiſſance voiſine,
Leur fit donner l'excluſion.
Enfin un Perroquet qui ſortoit de l'école,
D'un ton de douceur empauma la parole:
S'il m'appartient, dit-il, de vous donner conſeil,
Trouvez bon que je vous enſeigne
Un Roi parfait qui n'a point ſon pareil,
Et dont vous benirez à jamais l'heureux regne,
C'eſt le Phénix brillant comme un Soleil,
Qui ſur tous les Oiſeaux emporte l'avantage,
Par la beauté de ſon plumage,
Il vit tout au moins cinq cens ans;
Et n'eſt point chargé de famille,
Il eſt ſans femme, ſans enfans,
Quand il veut mourir il ſe grille
Sur un bucher fait de bois odorans;
Qu'il va chercher en l'Arabie heureuſe,
Et le Soleil allume ce tombeau,
Avec une œillade amoureuſe,
Là naît un petit vermiſſeau,

D'où ſe forme un Phénix nouveau
Reſſuſcité des cendres paternelles ;
Et comme il naît ſans l'aide des femelles ;
On peut jurer ſans courir de hazard,
Que ſa naiſſance eſt pure & qu'il n'eſt pas bâtard ;
Quant à ſes autres avantages,
Jugez-en à proportion,
Car il chante en perfection,
Aucun Auteur dans ſes ouvrages,
Ne veut en faire mention ;
Quoiqu'il ſemble en rendant de ſi beaux témoignages,
Qu'ils ont trouvé l'invention,
D'en nourrir pluſieurs dans des cages.
A cet avis chacun applaudiſſant,
Pour ſon élection, tous donnent leurs ſuffrages,
Mais parce qu'il étoit abſent,
Soudain pour lui porter cette grande nouvelle,
Partent mille Courriers qui vont à tire d'aiſle,
Aux climats les plus reculés,
Et dans des lieux les moins peuplés,
Ils font pour le chercher exacte diligence,
Mais quoi qu'en ſa faveur l'Hiſtoire ait controuvé
Pour établir ſon excellence,
Ce Roi parfait ne put être trouvé.

La Fable a de grands priviléges, puiſqu'elle peut faire la Satyre des Rois.

Le Bœuf & le Crocodile.

Si l'on croit les Hiſtoriens,
On conſacroit des Temples & des Fêtes,
Jadis chez les Egyptiens,
A toutes les ſortes de bêtes;
Un jour entre deux de leurs Dieux,
L'ancien étoit le Bœuf, l'autre le Crocodile,
Sur un prétexte ſpécieux,
Naquit un different à juger difficile:
Le Bœuf diſoit avoir toujours été
Un ſimbole de patience,
Que ſes cornes d'autre côté,
Etoient celui de la puiſſance,
Qu'un Dieu Bœuf n'étoit pas nouveau,
Jupiter s'étant fait Taureau;
Mais que le vilain Crocodile
N'étoit qu'un dangereux reptile,
Le plus affreux de tous les animaux,
Un noir tyran, auteur de mille maux,
Implacable ennemi de la nature humaine,
Et qu'il n'eſt pas poſſible qu'on comprenne
Par quel motif l'homme adoroit
Un monſtre qui le dévoroit.
Le Crocodile ouvrant un goſier effroyable,
Dit pour réponſe à ce Dieu tout tremblant,
Ce que tu dis eſt véritable,
Je ſuis un monſtre affreux, cruel & violent;
Je mange, détruits & ſaccage,
Ce que je trouve en mon paſſage,
Mais ſouviens-toi que ma grandeur
Vient de ſçavoir bien faire peur,
Et que des Dieux en qui l'homme a croyance,

La crainte en a plus fait que la reconnoiſ-
ſance,
Et ſi toi-même encor tu veux en murmu-
rer,
Quelque Dieu que tu ſois, je vais te dévo-
rer.

Voilà les Fables où j'ai trouvé un vernis de la Fontaine ; la morale qui en eſt le ſuc, n'y eſt pas débitée à part, dès que la Fable la préſente d'elle-même.

* La ſcience de la Phyſionomie.

¶ La Métopoſcopie, ou la ſcience de la phyſionomie, eſt une ſcience vaine & frivole, abſolument parlant ; l'évenement vérifie quelquefois juſte ſes conjectures. On a obſervé qu'un front trop grand, trop découvert, repréſente un menteur, s'il eſt ridé, abbatu ſur les ſourcils, c'eſt la marque d'une perſonne cruelle, telle que Neron nous eſt repreſenté ; s'il eſt trop gras, il témoigne un eſprit groſſier, s'il eſt trop long, que le reſte du viſage ſoit de même, & que le menton ſoit court, c'eſt un ſigne de tyrannie & de cruauté ; mais ſi avec cela les ſourcils viennent à ſe toucher & à s'épaiſſir auprès du nés, c'eſt encore une marque d'un méchant homme ; au lieu que s'ils ſont médio-

crement épais, d'un poil délicat, brun & bien arrangé, c'eſt le témoignage d'une complexion moderée.

On prétend encore que les yeux ſervent à découvrir le naturel des perſonnes; s'ils ſont bien fendus & brillans, ils témoignent une ame bien ſaine, au lieu que ces gros vilains yeux qui ſortent de la tête & qui ſemblent tomber, ne ſignifient rien de bon; l'on tient que ceux qui les ont de la ſorte, ſont ordinairement ou groſſiers, ou impudiques, ou pareſſeux; les yeux trop enfoncés, dénotent un homme envieux; ceux qui ſont ſerrés & trop près l'un de l'autre, repreſentent un homme cruel; un nés long & crochu eſt bon à figurer un railleur, un avare, un traître; mais les perſonnes qui ont le nés bien fait & un peu élevé ſur le milieu, ſont pour l'ordinaire éloquens, liberaux, courageux; celui qui a le nés large, un peu enfoncé par le milieu, & relevé par le bout, eſt ordinairement fier, arrogant & cruel; le nés aquilin, tel qu'étoit le nés d'Alexandre, eſt, dit-on, le nés des Héros, de ceux qui ont des génies ſublimes. La bouche trop grande & ou-

verte, peut ſervir à repréſenter une perſonne remplie de mauvaiſes qualités ; au contraire, celle qui eſt bien faite eſt la marque d'un homme ſecret, modeſte, poſé, ſobre, chaſte & liberal ; outre que les lévres bien tournées ſervent à former une belle bouche, elles ſont encore un témoignage de bonté, & l'on a obſervé, que ceux qui les ont grandes & groſſes, & à qui celle de deſſous pend en bas, ſont ordinairement lourds, étourdis, bêtes, méchans & laſcifs, ſemblables aux ſatyres que l'on peint avec une bouche de la ſorte ; on peut dire du nés camus, qu'il eſt la marque d'un homme vain, orgueilleux.

L'amour apprend la peinture à un Artiſan.

¶ Quintin Matſius ou Matſis d'Anvers, étoit un fameux Maréchal ; il entreprit de couvrir & d'environner de fer un puits qui étoit proche la grande Egliſe d'Anvers ; il fit paroître l'excellence de ſon eſprit par l'artifice & la délicateſſe de ſon travail ; car le fer eſt ſi bien manié dans une infinité de feuillages & d'ornemens qu'on y voit encore, qu'on regarde cet ouvrage comme un chef-d'œuvre de l'Art. Il fit dans le même goût un Baluſtre à Louvain. Il devint amou-

reux de la fille d'un Peintre, dont la beauté ne pouvoit pas être regardée ſans admiration. Elle l'écouta ; mais de concert avec ſon pere, elle ne voulut pas lui promettre la foi conjugale, qu'il n'embraſſât la peinture. A ce prix elle lui promit de ſouffrir ſes embraſſemens ; il partit pour l'Italie & apprit cet Art, pour lequel il avoit d'heureuſes diſpoſitions. Quand il fut de retour il alla voir le pere de ſa Maitreſſe, qui lui montra un de ſes tableaux où il avoit repréſenté un cheval. Dans le tems qu'il ſe retourna, Quintin prit un pinceau, & peignit une mouche dans un inſtant ſur la croupe du cheval ; l'inſecte étoit ſi bien imité, que l'Auteur du tableau s'y méprit, & le voulut chaſſer avec la main ; s'appercevant de ſon erreur & reconnoiſſant celui qui l'avoit cauſée ; il lui dit : Je ne veux pas vous en demander davantage, je vous donne ma fille. Quintin ayant épouſé ſa belle Maitreſſe, fit d'excellens tableaux. Il ne quitta plus le pinceau que l'amour lui avoit mis à la main. Voici ſon Epitaphe,

Connubialis amor de mulcibe fecit Apellem.

Un amour ſincere & fidelle
D'un Maréchal fit un Apelle.

Petite Epitre en Vers au Pere de la Chaiſe.

Vers de Sanlecque.

Permettez, mon Révérend Pere;
Qu'un malheureux Prieur Curé,
Vous dépeigne ici ſa miſere,
C'eſt-à-dire ſon Prieuré.

Dans mon Egliſe l'on patrouille;
Si l'on ne prend bien garde à ſoi,
Et le Crapaud & la Grenouille
Chantent tout l'Office avec moi.

Près de-là ſont dans des Mazures,
Cinq cens gueux couverts de haillons;
Point de Dévote à confitures,
Point de Pénitente à bouillons.

Comme ils n'ont ni terres ni rentes;
Et qu'ils ſont tous de pauvres gens,
Dans une Cure, choſe étonnante,
Je ſuis triſte aux Enterremens.

On voit dans tous les Ouvrages de Sanlecque un enjouement plein de

ſeu, avec les agrémens de la Poëſie.

Dans ſes autres Poëſies où il entonne la trompette, il y a de grands Vers, de belles images. Il dit au Roi en lui parlant du paſſage du Rhin :

Ce Fleuve orgueilleux écume encore de rage,
De n'avoir pu former d'obſtacle à ton paſſage.

Il dit à ce Monarque :

Auſſi le crime eſt-il l'objet ſeul de ta haine;
Tu reprens ſans aigreur, & tu punis ſans peine;
Nous ne te voyons point ferme avec dureté,
Prompt par impatience, & fier par vanité.
Ton air eſt obligeant, même quand tu refuſes,
Tu n'accuſes jamais qu'auſſi-tôt tu n'excuſes.
Quiconque enfin te voit, paſſe cent fois le jour,
De l'amour au reſpect, du reſpect à l'amour;
Et quand on te verroit ſans Sceptre, ſans Couronne,
On trouveroit toujours un Roi dans ta perſonne.

Je ne ſçais ſi on a fait un plus beau portrait de Louis XIV. pour exprimer la facilité avec laquelle ce Monar-

que faiſoit ſes Conquêtes, Sanlecque lui dit dans une autre Epitre :

Chaque palme tomboit dès que tu la touchois,
Et tu n'en voulois plus, ſi tu ne l'arrachois.

Dans ſa premiere Satyre, il s'éleve d'abord contre les Auteurs, il ne s'épargne pas lui-même, il parle de leur vanité & de la ſienne.

Qui ſuis-je ? un ſecond Dépreaux,
Chapelain, ce rimeur fade autant que ſterile,
Rêva juſqu'à la mort qu'il étoit un Virgile ;
Quand Brebœuf eut produit ſon ſublime Gaſcon,
Il croyoit avoir bu toute l'eau d'Helicon.

Il cenſure enſuite toutes les conditions.

Vicomte à qui l'orgueil, le luxe & la moleſſe,
Ont paru juſqu'ici trois titres de nobleſſe,
Juge qui ſur les yeux n'a pu même un ſeul jour,
Souffrird'autre bandeau que celui de l'amour,
Chanoine effeminé qui ſouris au miroir ;
Toi, qui bien que pourvu de groſſes Abbayes,
Ne nous paroît Abbé que dans tes armoiries.

Il

Il introduit enſuite un nouveau Juvenal, qui cenſure les Moines qui ne prennent pas le véritable eſprit de leur Ordre.

Le même ſur les Moines.

Ceux qui ne ſont qu'oiſifs, ſont les bons de Clairvaux.
Dès qu'un Celeſtin touſſe, il lui faut de la viande.
La jambe du Feuillant ſent la pâte d'amande.
Le Capucin voyage un mois pour un Sermon.
Le Fontevrault s'occupe à tripler ſon menton.
Le Carme eſt devenu Marchand de Scapulaire.
Parmi les Jacobins point de foi qu'au Roſaire ;
La guerre aux Recolets donne un air Cavalier ;
Le Cordelier enfin eſt toujours Cordelier.

Il dit enſuite qu'il reconnoît dans ces Ordres-là pluſieurs hommes divins qu'il admire. En parlant des Financiers, il dit :

Patience, un beau jour leurs fleuves d'opulence,
Rejoindront l'Ocean des Tréſors de la France.

C'eſt une jonction qui ſe fait, grace à la Chambre de Juſtice.

Quand un Rimeur groſſier recite avec emphaſe,
Ce qui ſur le Parnaſſe endort juſqu'à Pegaze;
Quand un homme alité fait cas d'un Médecin,
Qui ſçait tout, excepté l'art de le rendre ſain;
Quand un fils de Maçon prend des armes ſi belles,
Qu'un Peintre y va la nuit ajouter deux truelles;
Quand mille faits pareils font rire l'Univers;
Ne bâtiſſent-ils pas leur loges dans mes Vers?
Mais ne dois-je pas là m'en faire une à moi-même,
Qui crois pouvoir guérir avec mon ſeul Poëme,
Des Fous que je verrai le lire avec horreur;
Et changer contre moi leur folie en fureur.

Son Poëme contre les faux Directeurs, eſt relevé par pluſieurs portraits tracés d'une main hardie & cynique. En quelques endroits il parle dans la Satyre quatriéme des Curés de Paris.

O Ciel! que dans Paris une Cure eſt commode,
Le Curé ne va voir que des gens à la mode;
Sur-tout jamais chez lui de femme à vieux haillons,

C'eſt toujours quelques Dames à carroſſe, à bouillons.

Il dit plus bas.

J'oubliois deux plaiſirs du Curé bien heureux,
Il ſe traite en Evêque & ſe chauffe en Chartreux.

Dans ſa cinquiéme Satyre, voici le Portrait qu'il fait de la Cour.

Adieu Cour, où le cœur n'oſe dire un ſeul mot,
Où le ſeul fourbe eſt ſage, où l'honnête-homme eſt ſot,
Où Montauſier n'eſt plus, où l'Evêque réſide,
Où plût au Ciel qu'Amour n'eût pour maître qu'Ovide,
Où malgré le Monarque on voit dans un ſaint lieu,
Dieu paroître une Fable, & le Monarque un Dieu.
Adieu Cour où le luxe eſt une bienſéance,
Où Tartuffe a trouvé la Corne d'abondance,
Où ne jamais flater c'eſt être criminel,
Où pour tout Evangile on a Machiavel.

Il dit noblement en parlant de Louis XIV.

Il ſémble que le ſort ſoit un de ſes ſujets,
Que du ſceau des deſtins, il ſcelle ſes projets.

Dans un autre Ouvrage, il parle d'un homme.

Si fier & ſi hautain,
Qu'un Gaſcon près de lui ne paroîtroit pas vain.

Réponſe juſte de M. Dumont Avocat.

¶ M. Dumont Avocat, plaidant pour des Farceurs, des Bateleurs, M. de Harlai Premier Preſident, lui dit, Mᵉ Dumont, la Cour eſt ſurpriſe qu'un Avocat de votre mérite plaide pour de telles gens. Monſieur, lui dit Mᵉ Dumont, j'ai cru que puiſque la Cour avoit bien voulu leur donner Audience, je pouvois plaider pour eux. Voilà une réponſe ſans réplique.

Les plus beaux Diamans.

¶ Le Trône du grand Mogol tout brillant de pierreries, vaut 160 millions. Ce Monarque poſſede un Diamant de 219 Karats, qu'on eſtime près de 12 millions. Tavernier en vendit un à Louis XIV. deux millions. Le Diamant qu'on appelle de Sanci, & le Diamant du grand Duc ſont eſtimés, le premier deux millions, & le ſecond qui eſt de 139 Karats, trois millions. Le Régent en a acquis un qu'on appelle Pic, du nom de l'Anglois qui le lui a vendu deux millions cinq cens mille livres.

Voilà les Diamans les plus conſidérables qu'il y ait dans l'Europe. Que de richeſſes dans un ſi petit eſpace! Jean-Baptiſte Tavernier, dont on vient de parler, étoit Calviniſte; il mourut à Moſcow en 1689, âgé de 89 ans, & retournant aux Indes pour la ſeptiéme fois.

¶ Deſpréaux a fait ces Vers pour être mis au bas de ſon portrait.

Eloge de Tavernier.

De Paris à Delli, du couchant à l'Aurore,
Ce fameux voyageur courut plus d'une fois,
De l'Inde & de l'Hydaſpe il frequenta les Rois,
Et ſur les bords du Gange on le revere encore.
En tous lieux ſa vertu fut ſon plus ſûr appui;
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
En foule à nos yeux il preſente
Les plus rares Tréſors que le Soleil enfante,
Il n'a rien rapporté de ſi rare que lui.

Deſpréaux a eu d'abord après ſa mort, & peut-être de ſon vivant, un Scholiaſte qui l'a commenté : les plus grands Auteurs n'ont eu cet honneur, (ſi c'en eſt un) que bien des ſiécles après leur mort. Celui-ci qui veut que Deſpréaux ſoit malin à quelque prix que ce ſoit, dans cet endroit

nous veut insinuer que par ce Vers,

Il n'a rien rapporté de plus rare que lui.

Despréaux a voulu tourner en ridicule Tavernier, qui étoit, dit-il, grossier, même un peu original. D'abord il faudroit, afin que ce Vers eût de la justesse, que Tavernier fût, non pas un peu original, mais beaucoup. Au fond, après que Despréaux a mis en parallele l'or & le Diamant avec Tavernier, il n'a pas voulu dire que Tavernier original, selon le Commentateur & parconséquent ridicule, fût plus rare que des choses si précieuses; on ne s'avise pas de comparer le ridicule rare avec l'excellent rare, cette comparaison jureroit. D'ailleurs Despréaux ayant dit de Tavernier,

En tous lieux, sa vertu fut son plus grand appui,

n'iroit pas ensuite après une si grande louange, nous presenter par un contraste surprenant, Tavernier comme un homme ridicule, ce seroit un revers de médaille aussi étrange que celui d'une jolie femme, que des ima-

ges nous repreſentent métamorphoſée en un vilain Suiſſe.

¶ Il eſt étrange que les Eſpagnols ſoient ſi oppoſés aux François dans leur génie, leur conduite & preſque toutes leurs actions. On appelle un François un Eſpagnol renverſé & à contre-ſens. Le Docteur Garcias admirant leur antipathie, dit qu'étant en France, il avoit été tenté de demander à des Sages-femmes comment les François venoient dans le monde, parce qu'il ne pouvoit pas croire qu'ils y vinſſent comme les Eſpagnols. Oppoſitions des François aux Eſpagnols.

Le François a l'eſprit vif, il comprend aiſément, mais il ne creuſe pas, & n'approfondit point. L'Eſpagnol a l'eſprit peſant, il conçoit difficilement; mais quand il a conçu, il va plus avant, il ſonde le fond.

L'Eſpagnol mépriſe les Arts méchaniques; le François les cultive comme étant néceſſaires aux beſoins de la vie.

L'Eſpagnol eſt conſtant en amour, diſcret, & ſa paſſion eſt reſpectueuſe. Le François change de Maitreſſe comme d'habit, il ſecoue facilement le joug du reſpect que ſa Maitreſſe lui

inſpire, il publie les faveurs qu'elle lui accorde.

Le François eſt liberal, & l'Eſpagnol eſt avare.

Les François ſont blancs de viſage, & d'une taille au-deſſus de la médiocre : les Eſpagnols ſont petits & baſanés. Les Eſpagnols ont le poil noir, & portent les cheveux courts : les François aiment à avoir de grands cheveux, on en voit beaucoup de blonds. Les François ont la jambe aſſez menue, dégagée ; les Eſpagnols l'ont groſſe. On dit que le gras de la jambe d'un Eſpagnol eſt preſque auſſi gros que la cuiſſe d'un François.

Les François ſont prompts & enclins à la colere ; les Eſpagnols ſont lents & difficiles à s'émouvoir. Le François eſt gai, de belle humeur ; l'Eſpagnol eſt mélancolique. L'Eſpagnol eſt ſobre, le François aime les plaiſirs de la table & donne dans des excès. On ſert en France le bouilli avant le roti, en Eſpagne le roti avant le bouilli. Le François aime à parler à table, l'Eſpagnol n'y dit mot. Le François mange vîte & beaucoup ; l'Eſpagnol mange peu & lentement. Le François ſe promene après le re-

pas ; l'Eſpagnol dort, ou ſe tient aſſis. Le François marche vîte ; l'Eſpagnol marche poſément. Les Laquais François ſuivent leurs Maîtres, ceux des Eſpagnols vont devant. Le François pour faire ſigne à quelqu'un de venir à lui, hauſſe la main & la ramene vers le viſage ; l'Eſpagnol pour le même ſujet baiſſe la ſienne & la rabat vers le pied. Le François réduit dans la pauvreté vend tout, hors ſa chemiſe ; la chemiſe eſt la premiere choſe dont l'Eſpagnol ſe défait, gardant la fraiſe, l'épée & le manteau juſqu'à l'extrémité. Le Soldat François chez le Payſan fait d'abord le méchant, il veut tout tuer, il s'humaniſe le lendemain, ce n'eſt plus lui, le Payſan eſt ſon camarade : l'Eſpagnol eſt civil, honnête chez le Payſan, en entrant ; en ſortant, il fait ſa main & le pille ſans rémiſſion. Le François ſur le pré met ſon pourpoint bas, & fait voir ſon eſtomac à découvert ; l'Eſpagnol endoſſe la cotte de maille & le bufle ſous ſon pourpoint qu'il tient fermé ; il ne ſe déboutonne point, même en Eté ; il croit qu'il eſt de la bienſéance de ne point montrer ſa chemiſe : le

François en Hiver ſe déboutonne, & fait voir ſa chemiſe.

L'attaque du François eſt ſi vive, qu'on ne peut pas lui réſiſter ; l'Eſpagnol eſt prudent & ſage dans ſes retraites.

On a dit que les François paroiſſent fous, quoi qu'ils ſoient ſages ; & que les Eſpagnols paroiſſent ſages, quoiqu'ils ſoient fous.

Nos Rois ſont modeſtes dans les titres qu'ils prennent. Les Rois d'Eſpagne entaſſent tant de titres, tant de Royaumes, qu'ils ne les ſçauroient mettre dans une page.

Je ne ferai point le parallele des Françoiſes avec les Eſpagnoles, ce que je dirai ſeulement, c'eſt que la Françoiſe, en dépouillant toute prévention en faveur de la Nation, eſt plus gracieuſe, plus piquante qu'aucune autre. Son commerce eſt plus délicieux ; de petites façons, un geſte, un rien, un manege continuel, rien ne lui échape qui ne faſſe ſon impreſſion. Une belle étrangere, fut-elle une Venus, eſt inſipide auprès d'une jolie Françoiſe, qui ſans être unie ni concertée, eſt d'autant plus ſéduiſante, qu'on découvre toujours

dans elle de nouveaux charmes, & qu'elle a l'art de rendre toujours nouveaux ceux qu'on a découverts, ſes caprices plaiſent plus que la raiſon des autres.

Une aimable Françoiſe avec tous ſes attraits, après un long commerce, eſt encore un myſtere qui irrite la curioſité, exerce l'imagination, & met toujours le cœur en mouvement. Les femmes des autres Nations doivent aller à ſon école pour apprendre à faire uſage de leurs appas. Une Angloiſe avec de beaux yeux, un teint éclatant, un né régulier, une bouche petite & vermeille, ne fera pas ce que fera une Françoiſe avec un teint embruni, de petits yeux pleins de feu, une grande bouche accompagnée d'un ſouris gracieux, & un né retrouſſé.

Une Françoiſe habillée a un air de parure, après lequel les autres courent vainement, elle les défait toutes, elles déſertent pour retourner à leur toilette.

Portrait que l'Ecriture-Sainte fait d'une femme délicate.

¶ L'Ecriture-Sainte en parlant d'une femme délicate, dit : *Tenera mulier & delicata, quæ ſuper terram ingredi non valebat, nec pedis veſtigium figere*

poterat propter mollitiem, & teneritudinem nimiam. Deuteron. c. 28. v. 56. Une femme douillette, délicate, qui ne peut pas marcher ni imprimer ſur la terre la trace de ſon pied, à cauſe de ſon extrême molleſſe & de ſa nonchalance exceſſive. On ne peut pas mieux caracteriſer une femme de ce genre.

Juſte Jugement de Dom Pedre le cruel, Roi d'Eſpagne.

¶ Un Archevêque de Tolede Primat d'Eſpagne, avoit par cette Dignité près de deux millions de revenu; il fut piqué ſi vivement d'une médiſance qu'un Cordonnier fit de lui, qu'il le fit aſſaſſiner; ſon fils animé d'un juſte reſſentiment, pourſuivit le Prélat devant le Tribunal Eccléſiaſtique; les Juges voulant favoriſer le Prélat, ſe contenterent, quoiqu'il fût convaincu de ce meurtre, de l'interdire pendant un an. Le fils porta ſes plaintes au Roi Dom Pedre le cruel, de ce jugement, dont il lui demanda juſtice, en ſe jettant à ſes pieds. Ce Prince ſi célébre dans l'Hiſtoire par ſes cruautés & ſes injuſtices, fut pourtant touché de compaſſion, & il fit ſervir alors ſa cruauté à la Juſtice. Auras-tu, dit-il à l'Artiſan, le courage de tuer le Prélat? Oui, Sire, lui

répondit-il, ſi votre Majeſté me le permet. Hé bien, lui dit le Roi, je t'en donne la permiſſion, ne crains rien. Dès le lendemain, l'Artiſan réſolut de faire ſon coup à une Proceſſion que l'Archevêque devoit faire, revêtu de ſes habits Pontificaux. Le Roi & toute ſa Cour étoient aux fenêtres pour voir paſſer la Proceſſion. L'Artiſan prit ſi bien ſon tems, & donna ſi adroitement deux coups de poignard au Prélat, qu'il tomba roide mort. Une action ſi violente commiſe ſur un ſi grand Prélat, cauſa un tumulte extraordinaire. On ſaiſit le meurtrier. Le Roi qui ſe douta d'abord de l'Auteur du meurtre, ordonna qu'on lui amenât le coupable. On s'attendoit à voir un exemple d'une ſeverité extraordinaire. Dès qu'il comparut, le Roi lui demanda, quel démon l'avoit pouſſé à tuer un Archevêque dans ſes fonctions, & ſous les fenêtres du Palais Royal. Quel démon, Sire, répondit l'Artiſan, a pouſſé cette indigne Prélat à faire aſſaſſiner mon pere? j'en ai demandé juſtice, on me l'a refuſée, j'ai cru que mon devoir m'obligeoit à pren-

dre moi-même une vengeance que je n'avois pu obtenir. Les amis de l'Archevêque répondirent qu'il trahiſſoit la verité, qu'il avoit obtenu juſtice. Quelle juſtice, reprit le Cordonnier ! on a condamné l'Archevêque à ne dire la Meſſe d'un an, voilà un affront bien ſanglant pour un homme de ce rang, & une peine bien ſevere pour un Prélat, qui a le moyen de vivre ſans dire la Meſſe. Quel eſt ton métier, lui demanda le Roi ? Sire, répondit-il, je ſuis Cordonnier. Hé bien, lui dit le Monarque, je t'interdis ton métier pendant un an, afin de te punir, & j'ordonne que tu jouiras pour vivre, d'une penſion ſur les biens de l'Archevêque.

Vengeance d'un Anglois contre un François.

¶ Un jeune Anglois avoit une voix ſi déſagréable quand il chantoit, qu'on ne pouvoit l'entendre ſans éclater de rire. Un François ſon rival, dit à la Demoiſelle qu'ils aimoient, que ſi elle vouloit avoir un grand plaiſir, elle devoit prier l'Anglois de chanter. Cette Demoiſelle lui demanda une chanſon, l'Etranger ſe défendit ; mais elle le preſſa ſi vivement, qu'il ne put réſiſter : à peine

eut-il fait entendre les premiers tons qu'il donnoit à ſa chanſon, que toute la compagnie rit ſans garder aucune meſure ; il ne ſe déconcerta point, il acheva en redoublant les éclats de rire. Piqué contre ſon rival, il lui fit un défi de ſe battre. Quand ils furent tous deux ſur le pré, l'Anglois coucha l'autre en joue avec un piſtolet, & lui dit : Monſieur, danſez tout à l'heure un menuet, ou je vous brule la cervelle. Le François ne ſe fit pas tirer l'oreille, après le menuet il danſa le rigaudon & la ſarabande. L'Anglois lui dit : Voilà qui va bien, vous m'avez fait chanter malgré-moi, je vous ai fait danſer malgré vous. Il tira ſon piſtolet en l'air, mit l'épée à la main, & lui dit enſuite : Battons-nous maintenant à armes égales, ſi vous le voulez. Je ſuis très-ſatisfait, dit le François, nous voilà quittes, tenons-nous en là.

¶ Un homme qui prétendoit être plus fin qu'un de ſes amis, lui diſoit : Je te vendrois cent fois par jour ; l'autre dit : Et moi je ne te pourrois pas vendre une ſeule fois, parce que ton mérite eſt au-deſſous du plus bas prix. Riposte humiliante.

Charleval. Morale bien miſe en œuvre dans les Vers qui ſuivent :

Lire & repaſſer ſouvent
Sur Athenes, & ſur Rome,
C'eſt de quoi faire un ſçavant,
Mais non pas un habile homme.
Méditez inceſſamment,
Dévorez Livre après Livre,
C'eſt en vivant ſeulement,
Que vous apprendrez à vivre ;
Avant qu'en ſçavoir les Loix,
La clarté nous eſt ravie,
Il faudroit vivre deux fois,
Pour bien conduire ſa vie.

Qui cherche tant la beauté,
N'eſt jamais ſans maladie,
Vouloir la félicité,
Fait le malheur de la vie,
Moderons nos propres vœux,
Tâchons à nous mieux connoître,
Déſires-tu d'être heureux,
Déſires un peu moins de l'être,
Le fameux ſouverain bien,
En un ſéjour de miſere,
N'eſt qu'un pompeux entretien,
Et qu'une noble chimere ;
Voici comment j'ai compté
Dès ma plus tendre jeuneſſe,
La vertu, puis la ſanté,
Puis la gloire, puis la richeſſe.

Grand Roi le deſtin a mis
Cent biens en votre partage,
Mais nous donnant les amis,
Il vous en ôte l'uſage;
Que c'eſt un bien précieux!
Quand je peſe l'un & l'autre,
Je doute quel vaut le mieux,
Votre partage ou le nôtre.

Vers de Montreuil.

Quand je ſerai tout prêt d'avoir les yeux couverts,
De l'ombre & de l'horreur d'une nuit éternelle,
Plut aux Dieux devant moi voir périr l'Univers.
Que ma mort me ſembleroit belle!
J'aurois en expirant un plaiſir ſans pareil,
Et comme en me couchant je ſouffle ma chandelle,
Je voudrois en mourant éteindre le Soleil.

Franchiſe trop libre.

¶ Un homme extrémement laid en rencontra un autre, dont la difformité ſembloit encherir ſur la ſienne. Il alla à lui ſans le connoître, & l'embraſſa à pluſieurs repriſes, en lui diſant: Monſieur, je vous ai la derniere obligation. Il le laiſſa quelque tems dans l'incertitude, en répétant pluſieurs fois le même compliment. A la fin il lui dit: Ne voyez-vous pas que ſans vous, je ſerois l'homme le plus laid de l'Univers?

Grande précaution.

¶ Le Chevalier D** avant que de mourir, fit mettre un linceul dans ſon tombeau. Ces coquins-là, dit-il, en parlant de ſes valets, ne manqueroient pas de me faire enterrer à crud.

Moliére réforme ſon Tartuffe.

¶ Moliére par complaiſance pour les Dévots, changea pluſieurs Vers du Tartuffe. Orgon indigné contre ſon fils, qui a accuſé cet hypocrite d'avoir voulu ſéduire Elmire, le plaint en lui diſant :

Offenſer de la ſorte une ſainte perſonne !

Tartuffe répond :

O Ciel ! pardonnez-lui la douleur qu'il me donne.

Moliére lui faiſoit dire dans les premieres repréſentations :

O Ciel ! pardonne-lui, comme je lui pardonne.

Ce dernier Vers peignoit parfaitement un ſcélérat, qui ne pardonnant point à ſon ennemi, abuſoit de la priere que le Seigneur a mis dans la bouche de tous les Chrétiens.

Apologie de Terence.

¶ Les Partiſans de Terence répondront à la Bruyere qui lui reproche

d'être froid, que cet Auteur ancien eſt comique pour la raiſon, ſelon l'expreſſion de M. de la Mothe.

¶ Un ſtyle concis & clair, eſt ſelon moi, la perfection du ſtyle. Dans une premiere compoſition un Auteur eſt naturellement diffus : mais dès qu'il retouche ſon Ouvrage, il en retranche bien des mots, & même bien des phraſes, ſecondons la pareſſe de nos Lecteurs qui aiment à voir beaucoup de penſées, peu d'expreſſions.

¶ Paſcal a dit : Je vous écris une Lettre longue, parce que je n'ai pas eu le loiſir de la faire plus courte. Antitheſe juſte de Paſcal.

¶ Les Odes ſont à la mode, les moindres Chantres du Parnaſſe entreprennent des Poëſies de ce genre. On ne ſe plaindroit pas ſi leurs Odes pouvoient atteindre à celle de M. Mallet.

A M. Deſmarets.

Quel ſort flate mon eſperance !
Quels chants heureux frappent les airs !
Le Ciel fait triompher la France,
Le Ciel veut calmer l'Univers.
Landau ſe rend, Fribourg ſuccombe,
La diſcorde aux Enfers retombe ;
Elle y va gémir à jamais ;
Quel bonheur, quel comble de gloire !

Sur les ailes de la victoire,
Louis fait descendre la Paix.

Je vois Villars, je vois Eugene,
Fameux par cent travaux guerriers,
Malgré l'ardeur qui les entraîne,
Préferer l'olive aux lauriers.
Le Rhin sur son urne repose,
Du bonheur des lieux qu'il arrose,
Il se plaît à voir les apprêts.
Son onde se fait violence,
Et l'on diroit que son silence
Respecte d'augustes secrets.

Desmarets, Ministre fidéle,
Du Héros qui comble nos vœux,
Souffre un moment que je rappelle
L'image d'un tems moins heureux;
Dans le tems affreux de l'orage,
La France excitoit son courage,
Tout sembloit trahir ses efforts.
Rivaux fiers de notre disgrace,
Combien ranima votre audace,
L'épuisement de nos trésors!

Ton nom seul calme nos alarmes,
Louis le plus sage des Rois,
Rendit l'esperance à nos armes,
Par la justice de ton choix.
Que dis-je, projets inutiles!
Sur nos champs toujours si fertiles,
L'Hiver exerce sa fureur,

Le Ciel contre nous ſe déclare,
Tout périt, la Nature avare
Trompe l'eſpoir du Laboureur.

Quel ſort, quel excès de miſere !
Il en fallut ſubir la loi,
Louis la ſentit comme Pere,
Et la ſoulagea comme Roi :
Tu connus toute ſa tendreſſe,
Et de la plus haute ſageſſe,
Les tréſors en lui réunis.
Il commit ſon Peuple à ton zéle,
Tout prit une face nouvelle,
Mais nos maux n'étoient pas finis.

L'or, l'argent devenus Protées,
Se déroboient à tous nos ſoins,
Et ſous des formes empruntées,
Augmentoient nos beſoins.
L'uſure monſtre plus avide
Que l'Hydre qu'abbatit Alcide,
Juſqu'à ce jour t'avoit bravé,
Mais enfin ſa ruſe fatale
S'envelopoit dans un Dédale ;
Le fil t'en étoit reſervé.

De nos maux tu connus la ſource,
Et par un travail aſſidu,
Tu ſçûs arrêter dans ſa courſe
Un Torrent par tout répandu ;
Par ton ſçavoir, par ta prudence,
Tu rétablis la confiance ;

Pour réuſſir, il faut oſer,
Rien n'étonne un Miniſtre habile,
Et plus le tems eſt difficile,
Plus il ſçait s'immortaliſer.

Le ſort où tu nous fais atteindre,
Paſſe tous nos vœux & les tiens,
Nous n'avons plus de maux à craindre;
Et nous eſperons mille biens;
Les flots des plus fieres tempêtes,
Qui ſembloient menacer nos têtes,
A nos pieds viennent ſe briſer.
De Louis nos deſtins dépendent,
Et nos ennemis lui demandent
Ce qu'ils oſoient lui refuſer.

C'eſt la paix : que ce grand ouvrage
Comblera les vœux de ton Roi!
Il vient de t'en donner un gage,
Dans l'éclat qu'il répand ſur toi.
Nous la verrons bientôt deſcendre,
Que ne devons-nous pas attendre,
Du zéle qui brule ton cœur?
Pourſui, conſacre ta mémoire;
Tu ne peux augmenter ta gloire,
Sans augmenter notre bonheur.

Anagrammes.

¶ Voici les Anagrammes les plus heureuſes que j'ai trouvées. Une Anagramme eſt parfaite, lorſque le mot anagrammatiſé eſt rendu lettre pour lettre, ſans addition ni diminution.

Sacramentum Euchariſtiæ.

Sacra Ceres in Jeſum mutata.

Pain ſacré changé en Jeſus.

Pilate demanda à Jeſus-Chriſt, *Quid eſt veritas* : Le Sauveur ne répondit rien : en anagrammatiſant la demande, on trouve la réponſe, *eſt vir qui adeſt.*

Cornelius Janſenius.

Calvini ſenſus in ore.

Le ſens de Calvin dans ſa bouche. Verſaille, *Ville ſera.*

¶ Une célébre criminelle * condamnée pour avoir voulu aſſaſſiner ſon mari, s'appelloit Angelique Carlier : l'Anagramme eſt *Jarni quelle garce.*

¶ André Pujom Auvergnat, voulant faire l'Anagramme de ſon nom, trouva *pendu à Riom.* Sa mauvaiſe deſtinée vérifia cette prédiction.

Peu de jours avant ſon ſupplice, il dit en s'éveillant à ſa ſœur Anne, ce Vers de Virgile, du quatriéme Livre de l'Enéide.

* Madame Tiquet.

Anna ſoror, quæ me ſuſpenſum ſomnia terrent?

Dans mes rêves, ma ſœur, mon eſprit éperdu
Me figure comme un pendu.

¶ Céſar Coupé, fertile en bons mots ſur les maris qui avoient des femmes coquettes, en eut une qui ſe rendit fameuſe par ſes intrigues, il fut obligé de s'en ſéparer. Comme c'étoit un célébre Anagrammariſte, & qu'il étoit même très-ſatyrique dans ſes Anagrammes, on ſe vengea en publiant celle qu'on fit ſur ſon nom, où l'on trouva, *Cocu ſeparé.*

Image du Quinquempois, Hiſtoriettes.

¶ La roue inconſtante de la Fortune fut à peine tranſportée dans la rue Quinquempois qu'elle fut inondée par un peuple nombreux d'Agioteurs qui s'empreſſerent à l'envi de grimper ſur cette roue. Les Places les plus élevées ne prometroient pas ſeulement des Millions, mais des Milliards. Jamais la Fortune n'avoit déployé tant de richeſſes. Un homme pairri du plus vil limon, pouvoit aſpirer à des tréſors qui ſurpaſſoient ceux de pluſieurs Souverains.

Souverains. On auroit dit que la Fortune vouloit perdre juſqu'à l'ombre de la pudeur : car elle ſe proſtitua à des perſonnes de la condition la plus vile. Si quelque heureux s'élevoit au haut de la roue, il faiſoit une perſpective qui irritoit l'ambition des Agioteurs, qui confondant ſur lui leurs regards, ſe culbutant les uns les autres, s'efforçoient d'arriver au ſommet où ce mignon de la fortune étoit parvenu. On vit fourmiller dans Paris des hommes nouveaux. Il ſembloit qu'un peuple inconnu avoit conquis cette grande Ville, & qu'il y étaloit tout le faſte d'un ſuperbe vainqueur. Tout étoit nouveau parmi ces conquérans, mœurs, langage, leur cœur, leur eſprit ; ce peuple étoit-il ſorti de deſſous terre ? où étoit-il venu du Miſſiſſipi ?

La rue Quinquempois devint ſi célébre qu'on l'appelloit la Rue par excellence, comme on appelloit autrefois la Ville de Rome *Urbs*. Dans cette inondation d'Agioteurs qui rempliſſoient cette rue, un homme muni d'une boſſe formée en pente douce la louoit comme un pupitre à ceux qui

vouloient écrire des Négociations. Ce Bureau portatif lui produiſit plus de vingt mille livres. On lui appliqua ce paſſage de l'Ecriture ; *Supra dorſum meum fabricaverunt peccatores.* Les pécheurs ont forgé ſur mon dos.

Mais ce n'étoit qu'une Comédie que la fortune ſe donnoit : car après avoir tiré des gens de l'abyme de la miſere pour les porter au faîte des richeſſes, elle ne les élevoit ſi haut, qu'afin que leur chute fût plus grande, lorſqu'elle les replongeroit comme elle l'avoit médité, & qu'elle l'a exécuté, dans le précipice dont elle les avoit fait ſortir.

Un valet ſéculier d'une Communauté Religieuſe y avoit vieilli ; il y étoit aimé, eſtimé ; il ſe laiſſa ſéduire par l'eſperance de briller parmi les Miſſiſſipiens. Il parut dans le Quinquempois, la Fortune jetta ſur lui un regard favorable, il négocia heureuſement. Le voilà à la tête d'un million, il prend tous les dehors les plus éclatans des gens les plus opulens, équipage ſuperbe, livrées brillantes, appartemens parquetés, bien diſtribués, meublés ſomptueuſement, chere exquiſe. Pendant deux mois, il outra le

rolle d'un voluptueux aiſé, ſes fonds ſe diſſipent, des banqueroutes lui en enlevent la meilleure partie. Dans cet état il calcula ce qui lui reſtoit; il envoya ſes chevaux au marché, du débris de ſa fortune, il acquitta tout ce qu'il devoit. Il aſſembla ſes domeſtiques, il leur donna un grand feſtin, & après les avoir payés, il les congédia, & alla faire la digeſtion de ſon repas dans le Couvent où il avoit ſervi, où on le reçut à bras ouverts. Il reprit la modeſtie & la ſimplicité de ſa premiere condition, rentrant au ſervice des Religieux. Il croit avoir fait un beau ſonge.

On a vu bien des Laquais par les révolutions de la rue Quinquempois devenir gens à millions; alors un équipage magnifique annonçoit leur fortune.

Un de ces Exlaquais étoit dans un carroſſe doré; il avoit converti ſes galons de ſoie en des galons d'or, dont ſon habit étoit tout chamarré. Son cocher voulut dans un embarras rompre la file des carroſſes, il ne put jamais gagner la tête des chevaux, parce qu'un cocher s'y oppoſa. Les

deux cochers étant aux priſes, l'Exlaquais cria au cocher d'un ton de Petit-maître : Veux-tu me donner la peine de deſcendre pour t'appliquer cent coups de canne. Le Maître du cocher qu'on apoſtrophoit étoit un Officier ; il deſcendit pour avoir raiſon de cette inſulte, & harcela l'Exlaquais qui deſcendit auſſi. Ils mirent l'épée à la main. Le Miſſiſſipien fit d'abord une bonne contenance ; mais comme il ſe vit pouſſé vigoureuſement, il cria : A moi la livrée. On fut ſurpris de voir un homme habillé ſi richement appeller de pareilles troupes auxiliaires. Voilà ce que fait l'habitude.

Une Miſſiſſipienne toute brillante de pierreries étoit avec deux de ſes filles aux premieres loges de la Comédie Françoiſe. Son air bas que la nature avoit copié parfaitement dans ſes filles, déceloit cette famille malgré leurs houſſes magnifiques à des yeux pénétrans. Un Petit-maître voulant ſçavoir à fond ce qu'étoit cette Dame, l'attendit au ſortir de la Comédie, il la vit monter avec ſes filles dans un carroſſe auſſi ſuperbe que celui d'un Ambaſſadeur. Deux grouppes

de laquais étoient prêts à environner le carroſſe devant & derriere. Un laquais qui avoit la figure d'un Adonis, demanda reſpectueuſement : Où Madame veut-elle qu'on la conduiſe ? Elle répondit : *Chez nous.* Cette expreſſion groſſiere mit en joie toute la livrée qui en fit ſur le champ un écho. Le Petit-maître ayant prié le beau laquais de lui définir cette Dame : Monſieur, dit-il, c'eſt une blanchiſſeuſe de fin linge qui eſt tombée, ſans ſe bleſſer d'un quatriéme étage dans un carroſſe.

La Fortune après s'être réjouie à faire une infinité de Maſcarades, a démaſqué ſes Acteurs l'un après l'autre ; elle les a ramenés à leur premiere condition : d'un luxe outré & extravagant, ils ont paſſé à une miſere exceſſive, ils ont cru avoir été enchantés, & avoir habité pendant quelque-tems le Pays des Fées.

On peut dire que les fortunes du Quinquempois qui avoient tout l'éclat du verre, en avoient la fragilité.

¶ Il y a pluſieurs endroits dans l'Ecriture Sainte qui ſont coloriés avec beaucoup de force. Tel eſt ce

Récit de l'Ecriture, animé des expreſſions

les plus vives & les plus touchantes.

recit qui eſt dans Eſther. *Die autem tertio depoſuit veſtimenta ornatûs ſui, & circumdata eſt gloriâ ſuâ. Cumque regio fulgeret habitu, & invocaſſet omnium Rectorem & Salvatorem Deum, aſſumpſit duas famulas. Et ſuper unam quidem innitebatur, quaſi præ deliciis & nimiâ teneritudine corpus ſuum ferre non ſuſtinens: Altera autem famularum ſequebatur dominam, & defluentia in humum indumenta ſuſtentans. Ipſa autem roſeo colore vultum perfuſa, gratis ac nitentibus oculis, triſtem velabat animum, & nimio timore contractum. Ingreſſa igitur cuncta per ordinem oſtia, ſtetit contra Regem, ubi ille reſidebat ſuper ſolium regni ſui, indutus veſtibus regis auroque fulgens, & pretioſis lapidibus, eratque terribilis aſpectu. Cumque elevaſſet faciem, & ardentibus oculis furorem pectoris indicaſſet, regina corruit, & in pallorem colore mutato, laſſum ſuper ancillam reclinavit caput & Convertitque Deus ſpiritum Regis in manſuetudinem, & feſtinus ac metuens exilivit de ſolio, & ſuſtentans eam ulnis ſuis, donec rediret ad ſe his verbis blandiebatur: Quid habes, Eſther! Ego ſum frater tuus, noli metuere. Non morieris: non enim pro te, ſed pro omni-*

bus hac lex conſtituta eſt. Accede igitur, & tange ſceptrum. Cumque illa reticeret, tulit auream virgam, & poſuit ſuper collum ejus, & oſculatus eſt eam, & ait : Cur mihi non loqueris ? Quæ reſpondit ; Vidi te, domine, quaſi Angelum Dei, & conturbatum eſt cor meum præ timore gloriæ tuæ. Valdè enim mirabilis es, domine, & facies tua plena eſt gratiarum. Cumque loqueretur, rurſus corruit, & pene exanimata eſt. Rex autem turbabatur, & omnes miniſtri ejus conſolabantur eam.

Le troiſiéme jour Eſther quitta les vêtemens dont elle s'ornoit tous les jours, elle parut avec des habits où brilloit la magnificence elle-même. Dans l'éclat de ſon habit Royal, elle invoqua le Seigneur, le Maître & le Souverain de l'Univers. Elle prit deux ſervantes, elle s'appuyoit ſur l'une avec un air de molleſſe, comme ſi elle n'eût pu par une délicateſſe exceſſive ſe ſoutenir, l'autre ſervante ſoulevoit la queue de ſa longue robe qui traînoit à terre. Eſther, le viſage animé d'un incarnat fort vif, les yeux éclatans, où les graces étoient peintes, receloit la triſteſſe & la crainte qui la

dévoroient, ayant passé toutes les portes de divers appartemens, elle s'arrêta devant le Trône du Roi; il étoit dans ses habits royaux, où l'on voyoit briller de toutes parts l'or & les pierreries; son aspect étoit terrible. Esther l'ayant considéré, & ayant vu que ses yeux enflammés annonçoient la fureur dont son cœur étoit embrasé, tomba en défaillance, la pâleur s'empara de son visage. Sa tête accablée penchoit sur sa servante. Dieu changea l'esprit du Roi & le remplit de douceur. Plein d'une crainte amoureuse, il quitta son Trône avec précipitation, & soutint Esther entre ses bras, jusqu'à ce qu'elle revint à elle, tâchant de la rappeller par ces paroles flateuses. » Qu'avez-» vous Esther ? Je suis votre frere, » vous ne mourrez point; la loi qui » a été établie contre tout le monde, » n'a pas été faite pour vous. Appro-» chez-vous & touchez mon Sceptre. Comme elle gardoit toujours le silence, il prit son Sceptre d'or & le mit sur le cou d'Esther, & la baisa, en lui disant :» Pourquoi ne me par-» lez-vous point? » Esther prenant la parole, lui dit : » Je vous ai vu, Sei-

» gneur, comme un Ange de Dieu, » & votre gloire terrible a jetté un » violent désordre dans mon ame, » rien n'égale les graces & la majesté » qui reluisent sur votre front; » en disant ces paroles, ses esprits l'abandonnerent de nouveau, on eût dit qu'elle touchoit à sa derniere heure. Le Roi fut troublé, tous ceux qui le servoient étoient occupés à la consoler.

Avec quelle vivacité de pinceau ce récit n'est-il pas exprimé ? Le Peintre divin saisit toutes les circonstances de son sujet les plus touchantes, & vous les représente si naturellement, qu'on se transporte sur le champ dans le Palais d'Artaxerce, & que l'on croit voir cette belle Scene.

Application d'un passage de l'Evangile de S. Jean.

¶ Un Avocat fit un Factum contre un de ses Confreres accusé d'une fausseté, & mit dans un grand jour les preuves qui démontroient le crime. L'Avocat confondu fut si frapé de la peine qu'il méritoit, qu'il en tomba malade, & mourut : sa mort ôta toutes les espérances que pouvoit avoir sa partie de recouvrer les dommages qui lui étoient dûs. On appliquoit ce passage de l'Evangile de Saint Jean.

Sine ipſo factum eſt nihil, l'accuſé mort, le Factum n'eſt plus rien.

Refus d'un baiſer.

¶ Une Demoiſelle fort jolie avoit un bouton à la bouche, un Petit-maître s'offrit de la guérir en y appliquant un baiſer. Je vous ſuis bien obligée, répondit la Demoiſelle, votre remede n'eſt bon que pour les hémorrhoïdes.

¶ Les Gaſcons prononcent Hercule, comme s'il rimoit à gueule; témoin cette Epigramme d'un Poëte Gaſcon, qui voulut railler un Petit-maître qui avoit fait l'exploit de tuer un âne.

Avec ſes mains le fort Samſon
D'un Lyon dépece la Gueule;
Apollon met à mort Pithon,
L'Hydre eſt occiſe par Hercule;
L'Andriaque par Amadis,
Et par Mouret un âne gris.

Eloge de M. le Comte de Clermont.

¶ Monſieur Harrouet ayant eu l'honneur de paſſer quelques jours à la campagne avec le Comte de Clermont Prince du Sang, fut ravi de la bonté avec laquelle ce Prince ſe communiquoit; c'eſt ce qu'il exprima par ces Vers.

Non, je ne ſuis point fait pour flater la grandeur,
Tout orgueil m'importune & tout faſte m'aſſomme :
Mais Clermont malgré moi vient déſarmer mon cœur ;
J'ai cru trouver un Prince, & j'y rencontre un homme.

Triſte deſtinée du Poëte May.

¶ Quelle triſte deſtinée a eu le Poëte May ! il a lutté toute ſa vie contre la miſere. Sa Poëſie ingrate, ſa ſeule reſſource ne pouvoit pas le nourrir & l'habiller. Avec un habit uſé qui préſentoit une trame dégarnie de poil, des haillons qui lui cachoient mal les cuiſſes, il portoit une mauvaiſe criniere qu'il avoit ſoin tous les matins de plonger dans la farine ; qu'il auroit mieux fait de ſe réſerver pour vivre. C'eſt lui que le Grand a voulu peindre dans ſa Comédie du Roi de Cocagne ſous le nom du Poëte la Fariniere. Il avoit fait des Comédies & des Tragédies qu'il n'eut jamais le crédit de faire jouer. Damon fit ſur lui cette Epigramme.

May couvert de haillons ſans bas & ſans culotte,
Sur Pégaſe monté s'il ne galope, trotte,

Sa muſe le mettant ſur le cheval ailé,
Eſt contrainte à toucher ſon ſiége dévoilé.

¶ La penſée de Malherbe ſur un Tableau de fleurs eſt agréable & naturelle.

Belle Epigramme de Malherbe.

L'art y ſurmonte la nature,
Et ſi mon jugement n'eſt vain,
Flore lui conduiſoit la main,
Quand il faiſoit cette peinture.

¶ Mademoiſelle de Scudery fit un in-promptu à l'honneur du grand Prince de Condé qui cultivoit lui-même un pot d'œillets qui étoit ſur ſa fenêtre.

In-promptu de Mademoiſelle de Scudery ſur le grand Prince de Condé.

En voyant ces œillets qu'un illuſtre guerrier
Arroſa de la main qui gagna des batailles,
Souvien-toi qu'Apollon bâtiſſoit des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars ſoit jardinier.

Bons mots de M. de Baſſompierre.

¶ M. de Baſſompierre dit à Louis XIII. qui lui demandoit ſon âge, qu'il n'avoit que 50 ans; le Roi ayant appris qu'il en avoit ſoixante, lui reprocha ſon menſonge. M. de Baſſompierre lui répondit: Sire, je ne comptois point dix années que j'ai paſſées

à la Baſtille, parce qu'elles n'ont point été employées à votre ſervice.

¶ Ce Seigneur ſe divertiſſoit dans une compagnie où chacun ſe mettoit la main ſur le bas du viſage, afin qu'on jugeât à quel animal il reſſembloit : car on prétend que par le haut du viſage, nous reſſemblons tous à quelque animal. Un eſpion du Cardinal qui étoit de l'aſſemblée, ayant demandé à ſon tour de quel animal il avoit la reſſemblance, D'un Barbet, lui dit Baſſompierre, auſſi rapportez-vous.

¶ Un Chirurgien ayant fait une opération au Cardinal de Richelieu dans le fondement : M. de Baſſompierre dit à ce Miniſtre, Votre Chirurgien a fait ce que la Maiſon d'Autriche n'a pas encore pu faire, puiſqu'il vous a fait tourner le dos.

¶ M. le Premier Préſident de Lamoignon diſoit : N'ajoutons pas au malheur qu'ont les Plaideurs d'avoir des Procès, celui d'être mal reçu des Juges, nous ſommes établis pour examiner leurs droits, & non pour éprouver leur patience. Maxime pour les Juges, enſeignée par M. de Lamoignon premier Préſident.

¶ Le Roi Louis XII. diſoit que l'amour étoit le Roi des jeunes gens, & Bons mots de Louis XII.

le tyran des vieillards. L'Ambaſſadeur de Veniſe lui exagerant la ſageſſe de cette République, ce Roi lui dit : J'oppoſerai un ſi grand nombre de fous à vos ſages, que je déconcerterai leur ſageſſe.

Heureuſe application d'un Quatrain de Malherbe.

¶ M. de Cériſay de l'Académie Françoiſe regretoit une belle Demoiſelle qui s'appelloit Roſe, qui étoit morte à dix-huit ans. Il lui appliquoit ces Vers de Malherbe.

Mais elle étoit du monde où les plus belles choſes
Ont le pire deſtin,
Et Roſe elle a vécu ce que vivent les Roſes,
L'eſpace d'un matin.

Briſſac ſe diſtingue ſur le pavé de Paris.

¶ Briſſac à qui le Roi Henri III. refuſa l'Amirauté vacante, en diſant qu'il n'étoit bon ni ſur terre, ni ſur mer ; fut plus piqué des raiſons du refus, que du refus même. Il ſe ſignala à Paris dans la journée des Barricades ; il diſoit, J'ai enfin trouvé mon élément, le Roi ſçaura que ſi je ne ſuis bon ni ſur terre ni ſur mer, je vaux quelque choſe ſur le pavé.

Généroſité du Duc de Guiſe le Balafré.

¶ Henri de Lorraine Duc de Guiſe, ſurnommé le Balafré, ayant joué avec Monſieur d'O Surintendant des

Finances, lui gagna cent mille livres. Monſieur d'O lui envoya le lendemain 70000 l. en argent, & 10000 écus en or renfermés dans un ſac de cuir. Le Commis qui eut ſoin de conduire cette ſomme, ſe nommoit la Vienne; le Duc de Guiſe croyant que le ſac de cuir ne contenoit que de l'argent, le lui donna par gratification. La Vienne qui ne ſçavoit pas ce qu'il contenoit, n'oſa le refuſer. Mais quand il fut de retour à l'Hôtel d'O, & qu'il eut examiné de près la liberalité, il la jugea ſi extraordinaire, que ne doutant point que le Duc ne ſe fût mépris, il lui reporta la ſomme ſur le champ. Le Duc de Guiſe la refuſa, en lui diſant: Puiſque la fortune vous a été ſi favorable, cherchez un autre que le Duc de Guiſe pour vous envier votre bonheur.

¶ Ce Seigneur avoit un air ſi majeſtueux & ſi prévenant que le Duc d'Epernon diſoit que les Huguenots devenoient ligueurs dès qu'ils voyoient le Duc de Guiſe.

Bon mot du Duc d'Epernon ſur le Duc de Guiſe.

¶ Mademoiſelle de Scudery en voyant les portraits des Ducs de ce nom, dit: Tous les autres Princes paroiſſent peuples auprès d'eux.

Bon mot de Mademoiſelle de Scudery ſur les Ducs de Guiſe.

Plaiſanterie du Cardinal de Mazarin.

¶ Un Officier du Cardinal de Mazarin ayant eu la machoire briſée dans une querelle qu'il eut, voulut perſuader à ſon Maître de le venger, en lui diſant : Monſeigneur, c'eſt votre querelle plutôt que la mienne, je ſuis votre Officier ; c'eſt votre Eminence qu'on a voulu maltraiter dans ma perſonne, & c'eſt proprement vous qui avez été bleſſé. Hé bien, lui dit le Cardinal, nous verrons tantôt quand il faudra manger, lequel de nous deux a eu la machoire briſée.

Le grand Prince de Condé s'excuſe galamment d'un refus qu'il fait à des Dames.

¶ Le grand Prince de Condé aſſiégeant Vezel, les Dames de la Ville lui écrivirent pour lui demander la permiſſion d'en ſortir. Trente d'entr'elles ſignerent la lettre, il les refuſa, en leur mandant, J'eſpere prendre Vezel ; ſi je vous laiſſois ſortir, Meſdames, à préſent, je me priverois du plus bel ornement de mon triomphe.

Réponſe fiere du Confeſſeur du Roi d'Eſpagne.

¶ Le Duc de Lerme ayant traité de petit compagnon le Pere Nitard Confeſſeur du Roi d'Eſpagne ; ce Jéſuite lui répondit fiérement : Vous me devez du reſpect, puiſque j'ai tous les jours votre Dieu entre les mains, &

une fois la ſemaine votre Roi à mes pieds.

¶ Philippe II. Roi d'Eſpagne arma une grande Flotte pour conquerir l'Angleterre, on diſoit que c'étoit une grande Ville qui ſe prõmenoit ſur la Mer. Elle fut battue de la tempête, & étant diſperſée, elle fut en proie aux forces navales des Anglois, qui la détruiſirent entierement. Philippe II. dit froidement, apprenant cette nouvelle : J'avois envoyé ma Flotte combattre les hommes, & non pas les vents. Grande fermeté de Philippe II. Roi d'Eſpagne.

¶ On appelloit ce Monarque *Dæmonium Meridianum*, le Démon du Midi, parce qu'il troubloit toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Eſpagne eſt ſituée.

¶ Le Duc de Vivonne Amiral de France, dit à ſon cheval qui fit un mouvement bruſque au paſſage du Rhin, Ne t'aviſe pas de faire mourir un Amiral en eau douce. Plaiſanterie du Duc de Vivonne.

¶ Le Roi Charles VII. danſoit dans des bals pendant que les Anglois faiſoient la conquête de ſon Royaume. Ne me divertis-je pas bien, dit-il, à la Hire ? Ce Seigneur lui répondit : Oui, Sire, on ne peut pas perdre un Juſte remontrance de la Hire à Charles VII.

Royaume plus gaiment que vous le faites.

Sigiſmond s'élit lui-même Empereur.

¶ Sigiſmond Roi de Hongrie & Marquis de Brandebourg, ſe nomma lui-même Empereur en 1441, & fut appuyé des ſuffrages des Electeurs. Meſſieurs, leur dit-il, je vous parle en homme d'honneur & de conſcience, je ne connois point le mérite des autres comme je connois le mien. Je ne ſçache perſonne d'entre vous qui mérite mieux l'Empire que moi; je me nomme moi-même, parce que je puis mieux répondre de moi que de qui que ce ſoit. Cet endroit eſt tiré de Jean-Baptiſte Egnatius dans ſon Hiſtoire des Empereurs.

Themiſtocle, Fabius juſtement ambitieux.

¶ Themiſtocle, lorſque Xerxès entreprit d'envahir la Grece, ſentoit qu'il étoit ſeul capable de commander; il écarta Epicide ſon Competiteur à force de préſens & de liberalités, & ſe fit élire en ſa place. De même Fabius ſçachant que la République avoit beſoin d'un Général accompli, ſe fit continuer dans le Conſulat, parce qu'on ſongeoit à nommer pour Conſul un homme ſans mérite. Themiſtocle & Fabius mériterent des louanges par cette conduite.

¶ Guſtave Adolfe entra à la tête d'une Armée dans une Ville de Franconie. Il vit dans une Egliſe les Statues d'argent des douze Apôtres. Comment, Meſſieurs, leur dit-il, vous vous tenez ici au lieu d'aller prêcher J. C. par tout le monde, comme il vous l'a commandé ? Hé vous ferez votre Miſſion ſur ma parole, il la leur tint ; car il en fit faire de la monnoie, où il y avoit un emblême à l'honneur de Jeſus-Chriſt, & il la répandit par-tout. Plaiſanterie de Guſtave Adolfe.

¶ Dans le tems de la bataille de Mulberg que Charles-Quint gagna ſur les Proteſtans, on dit que le Soleil parut ſanglant. Le Duc d'Albe commandoit dans cette bataille. On l'interrogea ſur ce prodige ; J'étois ſi occupé, répondit-il, de ce qui ſe faiſoit ſur terre, que je ne penſai point à ce qui ſe paſſa dans le Ciel. Bon mot du Duc d'Albe.

¶ Un Prélat d'Angleterre reprenoit quelques actions de la Reine Elizabeth, & lui prouvoit par l'Ecriture-Sainte qu'elle avoit plus agi en politique qu'en Chrétienne. Je vois bien, répondit-elle, que vous avez lu tous les Livres de l'Ecriture, excepté celui des Rois. Bon mot de la Reine Elizabeth.

Belle modération de Conſtantin le Grand.

¶ On vouloit exciter la colere de Conſtantin le Grand contre des inſolens qui avoient mutilé ſa Statue à la face ; il ſe paſſa froidement la main ſur le viſage, en diſant : Je ne m'apperçois pas que j'y aye aucune bleſſure.

Thomas Morus avant que de mourir, eſt jaloux de conſerver ſa Barbe.

¶ Thomas Morus Chancelier d'Angleterre ne voulut point ſigner l'Acte du Parlement, qui déclaroit Henri VIII. chef de l'Egliſe Anglicane. La veille du jour qu'il devoit être jugé, ſon Barbier ſe préſenta pour le raſer : J'ai, lui dit-il, un grand différend avec le Roi, il s'agit de ſçavoir s'il aura ma tête, ou ſi elle me reſtera, avant la déciſion du procès ; je ne veux rien faire à ma tête qu'elle ne ſoit bien à moi. Il fut condamné à être décapité. Dans le tems qu'on devoit faire l'exécution, il étoit diſpoſé de maniere que le Bourreau en lui coupant la tête lui auroit coupé la barbe. Il changea de poſture, afin que ſa barbe fût conſervée. Le Bourreau ne pût s'empêcher de lui dire qu'allant perdre la vie, il ne devoit pas s'embarraſſer de ce que deviendroit ſa barbe : Ce n'eſt pas pour moi que j'ai ce ſoin, dit-il, c'eſt pour toi,

afin qu'on ne t'accuſe point de n'entendre pas ton métier ; on t'a ordonné de me couper la tête, & non la barbe. Tel étoit un homme à la mort de qui j'aſſiſtois, qui étant à l'agonie entendit le bruit d'un trébuchet qui prenoit un rat, il dit : Qu'on aille voir, je parie que le rat eſt pris. J'ai vu mourir un avare, qui voyant deux chandelles allumées, s'écria à l'agonie, qu'on éteigne une chandelle. Je ſuis conſolé de mourir, diſoit-il, parce que les frais de ma maladie m'ont ruiné. Il laiſſa des biens conſidérables.

Origine du Proverbe, *il a des Rats.*

¶ Cette expreſſion proverbiale, *Il a des Rats*, pour déſigner un homme capricieux, bizarre, fou, eſt dans la bouche de tout le monde. Elle tire ſon origine d'un Prince dont le cerveau étoit bleſſé, qui croyoit voir des Rats par-tout, cette idée ne l'abandonnoit point.

Plaiſanterie de Richard Roi d'Angleterre ſur la mercuriale que lui fit Foulques de Neuilli.

¶ Foulques de Neuilli, Prêtre célébre en ſon tems, vint dire d'un ſtyle de Prophête à Richard Roi d'Angleterre, qu'il avoit trois filles à marier, que s'il ne les marioit bientôt, Dieu l'en puniroit ſévérement ; Vous êtes un faux Prophête, lui dit le Roi, je

n'ai point de fille. Pardonnez-moi, Sire, lui répliqua le Prêtre ; votre Majesté en a trois, l'Avarice, l'Ambition & la Luxure. Défaites-vous-en au plutôt, autrement craignez qu'elles ne vous attirent un grand malheur. Marions-les donc, repartit le Roi, d'un air satyrique & moqueur. Je donne mon Ambition aux Templiers, mon Avarice aux Moines, & ma Luxure aux Prélats.

Plaisante équivoque d'un Officier.

L'Evêque du Bellay prêchant la Passion, vit que Gaston Duc d'Orleans, étoit placé entre deux célébres Partisans, il fit cette exclamation équivoque. Ah! Monseigneur, quand je vous vois entre deux larrons. Toute l'Assemblée ne put s'empêcher de rire. Gaston qui dormoit, s'éveilla en demandant ce que c'étoit : Ne vous inquietez pas, Monseigneur, lui dit l'un des Partisans, c'est à mon confrere & à moi à qui on en veut.

Portrait d'Esope.

¶ On a fait d'Esope un portrait qui est beau & affreux tout ensemble.

On auroit dit qu'Esope n'étoit dans le monde que pour être un objet de risée à tous ceux qui le regardoient, autant que son corps étoit contrefait,

autant avoit-il l'ame belle. Sa boſſe qui s'élevoit juſqu'au menton, avoit pour contrepoids celle de ſon dos qui tenoit la machine en équilibre, & ſembloit ſervir de boulevard à ſa nucque. Entre ces deux montagnes s'élevoit une tête pointue, qui s'enfonçoit dans un cou fort étroit; ſon viſage ſurpaſſoit en laideur tout ce que les tapiſſeries d'Auvergne ont de plus eſtropié. Deux pieds plats ſoutenoient ſes jambes diſloquées, & ſon corps déhanché. Sa peau auroit ſervi de lime. Son haleine infectée faiſoit croire que c'étoit une fumée qui ſortoit d'un ſoupirail d'Enfer, auſſi ſes dents en étoient noircies, ſes lévres qui débordoient, & dont celle de deſſous anticipoit ſur l'autre, faiſoient continuellement une moue affreuſe, il n'avoit rien qui ne fût éclopé; c'étoit un racourci de la miſere humaine. Cependant ſon eſprit qui réjailliſſoit ſur toutes ſes actions étoit ſi beau & ſi aimable qu'il effaçoit cette horrible laideur du moins aux yeux de l'ame.

Portrait de Gui Patin.

¶ Voici le portrait qu'on a fait de Gui Patin. Il étoit ſatyrique depuis les pieds juſqu'à la tête, ſon chapeau, ſon collet, ſon manteau, ſon pour-

point, ſes chauſſes, ſes bottines ; tout cela faiſoit nargue à la mode, & le procès à la vanité. Il avoit dans le viſage l'air de Ciceron, & dans l'eſprit le caractere de Rabelais.

Eloge critique de Rabelais.

¶ Voici les Vers que Damon a faits pour être mis au bas du portrait de ce dernier Auteur.

Rabelais ſoutenu d'un naturel heureux,
Montre un ſçavoir orné des graces & des jeux,
Sous le voile trompeur de ſon allegorie,
Il recele avec art la fine raillerie.
Son livre nous paroît un ſomptueux repas
Mêlé de mêts groſſiers & de mêts délicats.

Le chien eſt le plus aimable & le plus ingénieux de tous les animaux.

¶ Le chien a plus de génie que tous les autres animaux. On nous rapporte des preuves de leur eſprit ; mais ce ſont des preuves particulieres, elles ne ſont pas communes dans leur eſpéce, au lieu que le génie eſt commun parmi les chiens. D'ailleurs ces preuves particulieres doivent ceder aux effets du jugement du chien, puiſque le jugement eſt la plus excellente faculté de l'ame. Le jugement de cet animal n'éclate-t-il pas dans ſa docilité, ſa fidélité, ſon amour pour ſon maître, le diſcernement qu'il en ſçait toujours

toujours faire, l'empreſſement qu'il a d'en être careſſé, ſon attention à le prévenir par ſes careſſes, ſa patience à ſouffrir les mauvais traitemens, ſans rien relâcher de ſon amitié ? Ne ſemble-t-il pas chercher dans nos yeux les ſentimens que nous avons pour lui ? Ne diſtingue-t-il pas les différens ſons de notre voix ? N'entend-t-il pas le langage des geſtes ? Ne connoît-il pas un voleur, un ennemi ? N'aboie-t-il pas pour les écarter ? Il connoît que l'homme ſeul peut faire ſon bonheur. Peut-on mieux s'y prendre qu'il le fait pour gagner l'homme ? Quel autre animal pourroit être comparé à un chien ? En trouve-t-on un qui ſoit plus diſciplinable ? Il répond aux queſtions que nous lui faiſons ; il nous parle, il ſe fait entendre ſans le ſecours de la voix, revoit-il ſon maître après une longue abſence ? Peut-il ſuffire aux tranſports de ſa joie ? L'éloquence elle-même s'exprimeroit-elle mieux ? Ce qui le diſtingue de tous les autres animaux, c'eſt qu'il connoît la politeſſe. Ne peut-on pas dire qu'il prend un air honnête & engageant quand il vous demande

quelque choſe ? Ne vous remercie-t-il pas en ſa maniere quand vous lui avez accordé ce qu'il vous a demandé ? Ne rend-il pas des viſites régulierement aux gens d'une même maiſon, à chacun dans ſa chambre ? d'où après avoir témoigné ſon amitié, ſa reconnoiſſance, il ſe retire. Peut-on ſe défendre d'aimer le chien ? Que n'apprend-on point au chien de chaſſe ? Quel ſecours, quel plaiſir ne donne-t-il point au Chaſſeur ? Ardent, infatigable, habile à lancer, pourſuivre & faire prendre le gibier ; ravi, ce ſemble, de s'immoler au plaiſir de ſon maître. On le dreſſe à traîner des chariots. Un homme dans cette voiture fera fort vîte des voyages de quatre lieues. Si l'homme eſt le roi des animaux, le chien eſt proprement le ſeul qui reconnoiſſe cette ſouveraineté, & lui rende hommage.

¶ Le chien dont Alcibiade fit couper la queue, afin de faire diverſion & de le ſubſtituer à la place des médiſances qu'on faiſoit de lui, valoit 3500 livres. Les chiens depuis longtems ſont en poſſeſſion dêtre aimés des hommes.

¶ Un Barbet diſtinguoit parfaitement à ſon odorat une fille d'avec une femme. Si on lui jettoit le gant d'une fille mêlé dans cinq ou ſix gants de femmes, il apportoit ſeulement celui de la fille, & cela autant de fois qu'on vouloit ſans ſe tromper. On en fit l'expérience dans une compagnie, le chien ne ſe méprit point, on prit une autre fois ſix gants de fille, & un gant de femme, il rapporta les ſix gants & laiſſa l'autre. On demanda un nouveau gant de fille qu'on mit avec pluſieurs de femme; le chien rapporta celui de la fille qui étoit préſente. On gronda le Barbet, comme s'il avoit manqué, & lui ayant rejetté le même gant avec ceux des femmes, il le rapporta encore. Alors le maître faiſant ſemblant de le vouloir battre, le lui jetta. Le chien non-ſeulement rapporta le même gant; mais il vint tirer avec les dents le bas de la jupe de la fille, pour faire entendre que le gant étoit à elle. L'expérience pluſieurs fois réitérée, parut miraculeuſe; les uns vouloient que le Barbet eût en lui quelque choſe de magique, les autres plus Phyſiciens diſoient

Barbet diſtinguant une fille d'une femme.

qu'il ſort du corps d'une fille, & de celui d'une femme des eſprits tous différens qui ſe répandent ſur tout ce qu'elles touchent, & que ces eſprits frapant différemment l'odorat du Barbet, qui ſans doute devoit être beaucoup plus fin que l'odorat des autres chiens, produiſoit en lui la connoiſſance diſtincte d'une fille & celle d'une femme. Le Barbet ne fit pas de vieux os; une fille plus ſage devant les hommes que devant Dieu, le ſacrifia à ſa fauſſe vertu. Au fond ſon odorat étoit dangereux, en bonne police on ne devoit pas ſouffrir ce chien en vie un quart-d'heure.

¶ Chriſtophle Colomb qui a découvert l'Iſle de S. Domingue, avoit un chien nommé Berezille, qui ſe ſignaloit dans les combats que ſon maître donnoit aux Inſulaires; il faiſoit plus d'exploits que pluſieurs ſoldats Eſpagnols, pour récompenſe de ce qu'il avoit étranglé beaucoup d'Inſulaires, on lui avoit aſſigné une paye comme à un ſoldat. Berezille, ayant voulu pourſuivre à la nâge des Inſulaires, qui s'enfuyoient, fut tué d'une fléche.

¶ Plutarque raconte que dans une Ville de Sicile on y nourriſſoit plus de mille chiens qui careſſoient les Etrangers, qui venoient apporter des offrandes dans un Temple, qu'ils avoient l'inſtinct de conduire pendant la nuit des ivrognes dans leurs maiſons, & qu'ils mettoient en piéces les voleurs.

Chien déclaré Roi.

¶ Les Suédois ayant conquis le Danemare pour montrer le mépris qu'ils faiſoient de cette Nation, lui donnerent un chien pour Roi. On le conduiſoit dans un char, quand il aboyoit, on obligeoit les Danois de ſe baiſſer par reſpect.

Lévrier quittant le Roi d'Angleterre ſon Maître pour s'attacher à l'Uſurpateur de la Couronne.

¶ L'Hiſtoire d'Angleterre nous apprend que le Roi Richard II. avoit un beau Lévrier, qui s'appelloit Math, qui ne connoiſſoit & ne careſſoit que ſon maître. Ce Monarque ayant été pris par le Duc de Lancaſtre, qui lui faiſoit la guerre pour uſurper ſa Couronne, le Lévrier qui avoit accoutumé de chercher le Roi parmi cent autres, & de le démêler, n'eut pas plutôt apperçu le Duc qu'il vint droit à lui, & lui fit tant de careſſes que ce Prince en fut étonné, & demanda ce

que cela ſignifioit ; C'eſt un augure auſſi heureux pour vous, répondit le Roi, qu'il m'eſt funeſte : Ce chien vous careſſe comme Roi d'Angleterre, & m'abandonne comme un Roi dépoſé. Le pronoſtique plût au Duc, il careſſa le Lévrier, qui oubliant en cette occaſion la fidélité naturelle aux chiens pour prendre l'ingratitude des hommes, abandonna un maître malheureux pour ſuivre un maître qu'il voyoit favoriſé de la fortune. L'uſurpateur monta ſur le Trône, & fit mourir le Roi légitime.

¶ Afin de faire un contraſte, l'on rapportera l'hiſtoire d'un chien fidéle, juſqu'à ſacrifier ſa vie pour ſon maître. Les Athéniens réſolurent d'abandonner Athénes, & de s'embarquer tous ſur leur Flotte, afin de ſe conſerver pour combattre à propos Xerxès, Roi de Perſe, qui étoit venu conquerir la Grece avec une Armée de dix-ſept mille hommes. Le chien de Xantipe, pere de Periclès, s'obſtina à ſuivre ſon maître qui l'abandonnoit ; il ſe jetta à la Mer, & nagea toujours près de ſon Vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il abordât preſque ſans force à Salamine, il mourut incontinent ſur

le rivage. On montroit du tems de Plutarque l'endroit où il fut enterré, qu'on appelloit la ſépulture du chien.

¶ Theodore Agrippa, Sieur d'Aubigné, raconte dans l'hiſtoire de ſa vie, que paſſant par Agen, il trouva chez une Dame un grand Epagneul, qui avoit accoutumé de coucher la nuit ſur les pieds d'Henri IV. Cette pauvre bête abandonnée, mourant de faim le vint careſſer; il fut ſi touché, ſi attendri, qu'il le mit en penſion & fit graver ſur ſon large collier ce Sonnet.

AU ROI.

Le fidéle Citron qui couchoit autrefois
Sur votre lit ſacré, couche ores ſur la dure;
C'eſt ce fidéle chien qui apprit de nature
A faire des amis & des traîtres le choix.

C'eſt lui qui les brigands effrayoit de ſa voix,
Des dents, les aſſaſſins, d'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les dedains & l'injure?
Payement coutumier du ſervice des Rois.

Sa fierté, ſa beauté, ſa jeuneſſe agréable
Le fit cherir de vous : mais il fut redoutable,
A vos haineux, aux ſiens par ſa dexterité.

Courtiſans qui jettez vos dédaigneuſes vûes
Sur le chien délaiſſé, mort de faim par les rues :
Attendez ce loyer de la fidélité.

Henri IV. paſſant par Agen, rencontra ce chien, il changea de couleur en liſant ces Vers, parce qu'il reconnut la Poëſie du Sieur d'Aubigné, qui lui faiſoit des reproches pour lui-même ſous le voile de cette allegorie.

SONNET.

Divers ouvrages de Poëſie.

Deux diverſes beautés me tiennent en langueur,
Pour deux jeunes Nanons tour à tour je ſoupire.
L'une a je ne ſçais quoi dont le charme m'attire,
Et l'autre me ravit par ſa grande douceur.

L'une a le teint plus vif, l'autre a plus de blancheur,
L'une d'un œil humain m'attache à ſon Empire,

L'autre par ſa fierté rend mon ame martyre,
Aux deux également je partage mon cœur.

La moitié de mon cœur eſt trop peu pour chacune,
Si je veux être aimé je n'en dois aimer qu'une.
Ce ſont tes loix, Amour, il me faut faire un choix.

En cette extrêmité que veux-tu que je faſſe?
Amour à toutes deux tu donnes même grace;
Donne-moi donc deux cœurs, ou bien change tes loix.

L'honneur de la jeune Clarice, Gombaud.
De quinze Amans fut combattu,
Un ſeul fut témoin de ſon vice,
Et quatorze de ſa vertu.

¶ Le même Poëte ayant été loué en Vers par une belle Dame ſur ſa Poëſie, répondit ainſi à ſon éloge.

Je répons aux beaux Vers de votre belle Dame,
Que des miens pour jamais le luſtre eſt effacé,

Et puiſqu'en me louant elle m'a ſurpaſſé ;
C'eſt me louer ſans doute, afin que l'on me
blâme.

Lubin pour ſe faire encenſer,
Dit qu'il n'a jamais eu le don de bien écrire ;
Mais il le dit ſans le penſer,
Et je le penſe ſans le dire.

Epitaphe de Rolland Avare.

Ci gît qui follement ſe hâta d'expirer,
Pour ne pouvoir pas digerer
Les frais qu'auroit couté ſa longue maladie ;
S'il ſçavoit ce qu'il coute à ſe faire enterrer,
Il auroit regret à la vie.

A Louis le Grand.

Roi le plus grand des Rois que le monde
révére,
Trois Placets vous ont dit que je vous ai
ſervi,
Que trois luſtres entiers j'ai vos armes ſuivi,
Et ma foi mes Placets ne m'ont ſervi de
guere.

J'allois de déſeſpoir me couvrir d'une
haire,

Quand paſſant au Parnaſſe un chacun à
l'envi,
Même de vos bienfaits Apollon tout ravi,
M'a juré que mes Vers obtiendroient mon
ſalaire.

Louis, je ſuis Poëte & je fus caporal ;
Si je combattis bien, je ne rime pas mal,
J'ai dequoi couronner les plus illuſtres têtes.

Oui ſans faire le vain j'oſerai me vanter,
Que je puis vous aider à faire des conquêtes ;
Mais que nul mieux que moi ne ſçauroit les
chanter.

¶ On envoya ces Vers à un mauvais Officier, mauvais rimeur.

Vous ſerez des meilleurs Gendarmes,
Et des meilleurs faiſeurs de Vers,
Lorſque vous ferez que vos armes
Seront dures comme vos Vers,
Ou que vous ferez que vos Vers
Seront auſſi doux que vos armes.

¶ Voici une Epigramme du Marquis de la Fare.

A une Dame.

Bien m'y connois, & ne ſuis des plus bê-
tes,

Très-peu s'en faut que ne ſoyez l'amour ;
Même croirois ſûrement que vous l'êtes ;
Gentil corſage & minois fait au tour,
Friand ſouris, tout comme en a le traître,
On vous les voit, mais auſſi ſes défauts,
Les avez tous, perfide badinage,
Malice noire, & qui pourtant engage.
Qui l'eut jamais : c'eſt l'enfant de Paphos ;
Et vous Climene. Or ſus ſans vous déplaire,
Je vous dirai pour votre amendement
Qu'à tout cela réforme eſt néceſſaire,
Réforme grande ; écoutez donc comment,
Et profitez du ſermon ſalutaire.
Ja de l'amour vous avez les appas,
Gardez les bien, tel meuble eſt néceſſaire.
Mais ſa malice eſt un fort vilain cas,
Mieux vaudroit pour finir nos débats,
Cette bonté qu'a Madame ſa mere.

Erreur des Anciens.

¶ Les Anciens n'étoient pas bons Phyſiciens, puiſqu'ils diſoient en parlant d'un mêts de bon goût, *palato arridet*, le goût ne réſide pas dans le palais, mais dans de petites éminences charnues de la langue.

Définition de l'amour.

¶ L'Auteur de la Comédie du Nouveau monde, dit que l'amour eſt l'enfant du loiſir, & le pere du plaiſir.

Expreſſion heureuſe de M. le Duc de Vendôme.

¶ M. le Duc de Vendôme ancien grand Prieur de France, avoit des expreſſions heureuſes qui rendent ſes penſées avec beaucoup de force. Il

dit ſur un homme obſcur, dont on ne parloit point, que ſi on le jettoit dans la riviere, ſa mort ne cauſeroit d'autre bruit que celui qu'il feroit en tombant.

Plaiſanterie.

¶ On diſoit qu'on feroit une nouvelle monnoie ſur laquelle on repréſenteroit le Roi à cheval : Hélas ! dit un homme ordinairement brouillé avec l'argent, j'ai bien de la peine à l'atteindre à préſent qu'il eſt à pied, comment l'atteindrai-je, s'il eſt à cheval.

Reponſe plaiſante d'un payſan.

¶ Dans le tems que la France victorieuſe, ſous le dernier regne ſoutenoit une guerre qui coutoit exceſſivement, on étoit obligé de doubler les impôts & les ſubſides. Un payſan avoit peine à digerer qu'on eût augmenté ſa taille, vainement lui repréſentoit-on, qu'il devoit payer gaiment, puiſqu'on employoit ſi bien les impôts, & que les François gagnoient beaucoup ſur les ennemis. Quoi ! dit-il, nous gagnons & nous mettons toujours au jeu.

Bon mot ſur un Partiſan.

¶ Un fameux Partiſan eut l'orgueil de faire élever dans ſon jardin une ſtatue équeſtre qui le repréſentoit. Deux Payſans la conſidéroient ; l'un

demanda à l'autre, D'où vient que le Partiſan n'avoit point de gants : Hélas ! dit l'autre ; il n'en porte point, parce qu'il a toujours les mains dans nos poches.

Réponſe hardie d'une femme Turque à Soliman II.

¶ Soliman II. après avoir conquis Belgrade, ſignala ſa juſtice en retournant à Conſtantinople. Une pauvre femme vint ſe jetter à ſes pieds en ſe plaignant à lui, que la nuit même pendant qu'elle dormoit, ſes ſoldats avoient tout emporté chez elle. Soliman ſourit & lui répondit qu'elle avoit donc dormi d'un ſommeil bien profond, ſi elle n'avoit rien entendu du bruit qu'on avoit dû faire en volant ſa maiſon. Il eſt vrai, Seigneur, répliqua cette femme avec hardieſſe, que je dormois profondément, parceque je croyois que ta Hauteſſe veilloit pour moi. Le Sultan piqué vivement, admira néanmoins cette repartie ; il fit rendre à cette femme tout ce qu'on lui avoit pris, & lui donna encore vingt ſultanins d'or.

Comment Mahomet II. prouva qu'il étoit le maître de ſon amour.

¶ Irene Maitreſſe de Mahomet II. étoit une Grecque qui avoit dix-ſept ans lorſqu'elle fut préſentée à cet Empereur. Elle étoit d'une naiſſance médiocre, mais elle ſembloit être née

par ſa beauté pour commander à toute la terre. Ses cheveux étoient du plus beau blond du monde. La Grece n'avoit rien produit de ſi accompli depuis la fameuſe Helene. Irene avoit quelque choſe de ſi touchant dans la phyſionomie, que la voir & l'adorer étoit preſque la même choſe. Elle tomba entre les mains d'un Bacha, qui l'eſtima un tréſor digne du ſeul Mahomet. Le Sultan dès qu'il la vit oublia ſa dignité & ſa fierté, & parut humilié devant elle; il s'attacha à lui plaire, & ſoit qu'il y réuſsît, ou ſoit qu'elle trouvât qu'il fût glorieux de captiver ce jeune Conquérant, elle lui laiſſa voir une paſſion réciproque. Le Sultan s'abandonna à une joie qui juſques-là lui avoit été inconnue. Irene occupa dans le Serrail l'appartement de la Sultane favorite. On eut ſoin de remplir ſes moindres vœux, Mahomet fixa pour elle ſa legereté. Enfin il trouva dans elle chaque jour des charmes nouveaux; deux ans après ſa conquête il n'étoit pas moins amoureux que les premiers jours qu'il la fit.

Irene ſçut bien uſer de ſa fortune, elle employa l'autorité que ſa beauté

lui donnoit ſur le Sultan, à obtenir deux choſes qu'elle déſiroit paſſionnément ; la premiere, qu'il lui fût permis de ne point quitter ſa Religion. En effet elle s'acquittoit dans le Serrail de tous les devoirs qu'elle impoſe, ſi l'on excepte celui de la pureté qui étoit bleſſée par le commerce illégitime qu'elle avoit avec Mahomet. La ſeconde, qu'il plût à ſa Hauteſſe de traiter avec humanité le peuple qu'il avoit vaincu, afin de rendre leur joug moins peſant. Cette conduite attiroit ſur Irene les vœux & les bénédictions des Grecs. Au reſte elle s'attachoit à conſerver le cœur du Sultan, perſuadée de la grandeur de ſa victoire ; il ne comptoit de plaiſirs que ceux qu'il prenoit auprès d'Irene. Comme cette paſſion amolliſſoit ſon courage, Muſtapha Bacha oſa la lui reprocher, en lui repréſentant que les Janiſſaires la blâmoient hautement, qu'ils ne reconnoiſſoient plus leur Sultan en le voyant languir entre les bras d'une femme. Le Sultan forma ſur le champ une réſolution terrible, il dit au Bacha qu'il lui pardonnoit ſon audace, & lui ordonna de ſe trouver le lende-

main à ſon auguſte Porte avec les Janiſſaires rangés en bataille. Alors le Sultan fut agité par des mouvemens bien oppoſés, l'amour & la gloire firent dans ſon cœur un combat tout-à-fait douloureux. Sa vanité en triompha, & il s'affermit dans la réſolution qu'il avoit priſe. Il courut trouver Irene, & il laiſſa voir dans ſes yeux le plaiſir que cette vue lui cauſoit; il redoubla ſes flateries & ſes careſſes, & il l'embraſſa mille fois, il ne ſembloit pas qu'il l'eût jamais tant aimée, & Irene s'applaudiſſoit de la tendreſſe du Sultan, il ne put ſe réſoudre à la quitter, il ſoupa avec elle, il y paſſa toute la nuit, le lendemain il y dina, & après le repas, il lui ordonna de ſe parer avec tout l'éclat que le brillant de l'or, des pierreries, ſa propre beauté & l'adreſſe des femmes lui pouvoient procurer. Irene ſe diſpoſa à lui obéir, le Sultan la quitta pour lui donner le tems de rehauſſer ſa beauté. Cependant l'Hypodrome étoit rempli de gens de guerre, & les Officiers à leur tête attendoient avec un profond reſpect les ordres de ſa Hauteſſe. Le Sultan rentre dans l'appartement d'Irene. Il la trouve dans l'éclat

qu'il avoit ſouhaité, & la prenant par la main, il la conduit lui-même dans le lieu où ſes troupes étoient aſſemblées, & l'expoſe par-tout à la vue des ſoldats, peu de gens avoient vu Irene; mais quelque durs que fuſſent les cœurs de tous ces ſpectateurs, ils ſe trouverent tout d'un coup adoucis, ils ne la regardent qu'avec admiration. Ils ſont touchés de vénération pour elle, il s'éleve un murmure agréable qui fait l'éloge d'Irene. Le Sultan eſt ravi de l'effet des charmes de ſa Maitreſſe. Il adreſſe la parole à quelques Chefs qui étoient auprès de lui. Hé bien, leur dit-il, la nature a-t-elle produit à vos yeux un ouvrage plus achevé? Le Sultan n'eut pour réponſe qu'un cri d'applaudiſſement, les Chefs ſe jettent à ſes pieds, & l'aſſurent qu'Irene eſt l'ornement de leur Empire, & qu'il peut l'aimer toute ſa vie, ſans que la gloire de ſes auguſtes Ancêtres en ſoit ternie. C'eſt pourtant après cette gloire, reprit le Sultan, avec un ton furieux, que j'ai toute ma vie ſoupiré; c'eſt elle ſeule que j'ai eue éternellement devant les yeux. J'ai appris que vous blâmiez mes amours; ſçachez aujourd'hui que

votre Empereur eſt non-ſeulement le maître de l'Univers, mais qu'il l'eſt encore de lui-même. En finiſſant ces paroles, ſon viſage ſe couvrit de feu, ſes yeux roulerent dans ſa tête, & une eſpéce de fureur s'emparant de lui, il prit d'une main Irene par les cheveux, il la renverſa par terre, & ayant tiré ſon Cimeterre avant même qu'on eût pu pénétrer ſon deſſein, il lui coupa la tête, & ſe hâta de rentrer dans ſon Serrail, laiſſant en ſpectacle aux Janiſſaires le corps mort d'une femme, qui étoit un moment auparavant la merveille de l'Empire.

Homme d'eſprit ſe raillant lui-même.

¶ On voit des gens dont la phyſionomie niaiſe recele un eſprit fin & délicat. Tel eſt le Sieur N. Il entra dans une compagnie, il dit à une Dame qui le regardoit attentivement : Je parie que vous devinez mon nom ; Comment le devinerois-je ? lui répondit-elle, je ne vous ai jamais ni vu ni connu. N'importe, répliqua-t-il ; ſi vous avez lu Rouſſeau qui embellit mon portrait des traits d'un imbecile, vous pouvez deviner qui je ſuis : car il m'eſt arrivé l'autre jour qu'une Dame qui avoit lu ce Poëte, & qui ne m'avoit ni vu, ni connu, à

mon air, s'écria: C'eſt lui-même, ſon portrait me le fait connoître. Il faut être auſſi galant homme que l'eſt N. pour ſe railler ainſi. On ne peut pas ſe jouer plus agréablement de ſon amour propre.

Etre plaiſant, caractere épineux.

¶ Paſcal a dit: Diſeur de bons mots, mauvais caractere: la Bruyere cite ce trait de Paſcal. Quel rolle difficile de s'ériger en plaiſant! Il faut d'abord avoir reçu de la nature un génie tourné à la plaiſanterie. Ce n'eſt pas aſſez de dire une choſe plaiſante, il faut que le tour qu'on lui donne ſoit agréable, auſſi-bien que la façon de la raconter. Il faut que les yeux, l'air du viſage, le geſte, faſſent un accompagnement heureux, que l'eſprit de l'Auditeur ſoit ouvert à la plaiſanterie, & diſpoſé à la recevoir. Il faut qu'elle ſoit originale, qu'elle coule de ſource, que le ſujet l'amene, qu'elle ſoit vraie, priſe dans la nature, qu'elle ſurprenne, en un mot qu'elle ſoit juſte & merveilleuſe; pour mériter la réputation de plaiſant, il faut que les bons mots tels qu'on vient de les caracteriſer, ſortent en foule de la bouche de celui qui brigue ce titre. Sur ce pied-là qu'on me nomme un tel

homme. Beaucoup de gens uſurpent ce nom, une longue poſſeſſion le leur a aſſuré. Scarron dit agréablement : Il n'a tenu qu'à moi d'être le plaiſant de mon quartier ; mais il y a long-tems que j'ai renoncé aux vanités du monde. Que de faux plaiſans déſolent la Province, la Ville & la Cour ! ce ſont des inſectes qu'on ne peut exterminer, Deſpréaux dit ;

Mais pour un faux plaiſant à groſſiére équivoque,
Qui pour me divertir n'a que de la ſaleté,
Qu'il s'en aille s'il veut ſur deux trétaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornetes fades,
Aux Laquais aſſemblés jouer ſes maſcarades.

Sentimens que nous avons pour les Comédiens.

¶ Qui pourroit donner une juſte idée des ſentimens que nous avons pour les Comédiens ? leur profeſſion nous paroît vile, mépriſable, nous la chériſſons ; ce mépris rejaillit ſur leurs perſonnes ; ils ſe préſentent à nous ſous l'idée de gens que la Religion abhorre, qui ſont dévoués au caprice du public, qu'ils ſont obligés de faire pleurer, ou de faire rire malgré eux. Cependant leur vue hors du Théâtre nous eſt agréable, nous les

regardons curieuſement, nous voulons ſçavoir l'hiſtoire de leur vie, nous en faiſons le ſujet de nos converſations, des grands Seigneurs les admettent à leur familiarité, dans des parties de plaiſir. La Bruyere dit que la profeſſion de Comédien étoit honorable parmi les Grecs & vile parmi les Romains, que nous vivons avec eux comme les Grecs, & que nous penſons d'eux ce que penſoient les Romains. En rapportant notre bizarrerie à l'égard des Comédiens, il n'en a pas dit la raiſon; il ſemble qu'il ſoit ſuperflu de la chercher, puiſque la bizarrerie eſt oppoſée à la raiſon; je puis pourtant avancer que nous ſommes dans cette occaſion bizarres avec ſujet.

Nous aimons la Comédie qui répand ſur nous un torrent de joie qui nous fait éclater, ou qui ſans nous faire rire, nous pénétre d'un plaiſir plus ſenſible & plus délicat que nous goûtons dans le fond de l'ame; pouvons-nous aimer cette Comédie qui remue tous nos reſſorts intérieurs, ſans aimer le Machiniſte qui les met en mouvement? cette Comédie par elle-même eſt ſouvent froide à la lec-

ture ; animée par le Comédien, elle eſt vive, intéreſſante ; on ne ſe rappelle jamais la Comédie que ſon idée ne ſoit unie avec celle du Comédien. Ces deux idées ſont inſéparables, elles ſont toutes deux riantes : voilà pourquoi la vue du Comédien, même hors du Théâtre nous plaît, nous l'avons aſſociée avec une idée trop flateuſe, trop ſéduiſante, pour qu'il ne faſſe pas cette impreſſion ; mais en même-tems que le Comédien s'offre à nous, il vient avec l'attirail de la malédiction de l'Egliſe, & de la baſſe dépendance où il eſt à l'égard du parterre qui le balotte & en fait ſon jouet. Ainſi nous l'aimons tout à la fois, nous le mépriſons, nous le regardons ſous deux faces ; ſous la premiere il nous chatouille, nous réjouit ; ſous la ſeconde, il nous indiſpoſe, & nous bleſſe. Mais comme le plaiſir eſt ſouvent dans l'homme ſuperieur à tout, dès qu'il a pris le deſſus, nous releguons dans un petit coin de notre ame le mépris que nous avons pour le Comédien, & nous reprenons ce ſentiment preſque exilé, lorſque le Comédien par un air préſomptueux nous y oblige.

D'ailleurs le Comédien, dont l'ame nâge continuellement dans des idées riantes, a une converſation aiſée, legere ; s'il eſt homme d'eſprit, il fait d'agréables ſorties, il a tout ce qu'il faut pour exciter dans nous ce que le plaiſir de la converſation a de plus vif, & de plus piquant.

Sur les rimailleurs.

¶ J'ai trouvé je ne ſçais où des Vers qui déclament noblement contre les rimailleurs, & les faux Poëtes.

L'ar du Dieu du Parnaſſe & de ſes nourriſſons,
Eſt-il donc renfermé dans les terminaiſons ?
Eſt-ce tout d'ajuſter l'uniforme finale ?
Erreur groſſiere, erreur fatale,
Ne ceſſeras-tu point d'inonder l'Univers,
D'un déluge de mauvais Vers ?
Plus que la rime & la cenſure,
La cadence nombreuſe, & la juſte meſure ;
Font l'eſſence du Vers ; la compoſition,
Veut une noble invention ;
L'enthouſiaſme enfin, l'ivreſſe d'Ypocrene ;
Les rapides bouillons d'une feconde veine,
Et du tour le charme flateur ;
Par un chemin fleuri conduiſent juſqu'au cœur.

Voilà un Jugement fort ſain ſur la Poëſie, rien n'eſt mieux rendu.

Satyre d'un Avocat ignorant.

¶ On diſoit d'un Avocat ignorant, qu'il étoit extrémement cher, qu'il ne

ne donneroit pas un bon conſeil pour cent piſtoles.

Bon mot du grand Prince de Condé.

¶ Monſieur le Prince après avoir lu les Vies de Saint Ignace & de Saint François Xavier, que le Pere Bouhours a données au public, & qui ſont de véritables modeles de la politeſſe de ſtyle & de l'art d'écrire, diſoit : Saint Ignace ; c'eſt Céſar qui ne fait rien que pour de bonnes raiſons ; Saint François Xavier, c'eſt Alexandre que l'ardeur de ſon courage emporte quelquefois trop loin.

Traits de l'Ecriture-Sainte.

¶ Nulle preuve plus forte d'un grand attachement, que celui que Ruth Moabite donna à Noemi Juive, ſa belle-mere. L'éloquence elle-même avec ſes plus belles images, ne pourroit pas faire une peinture plus vive. Elle lui dit : *Ne adverſeris mihi, ut te relinquam & abeam, quocumque enim perrexeris pergam, & ubi morata fueris, ego pariter morabor, populus tuus, populus meus ; & Deus tuus, Deus meus, quæ te terra morientem ſuſceperit in ea moriar, ibique locum accipiam ſepulturæ. Hæc mihi faciat, & hæc addat, ſi non ſola mors me & te ſeparaverit.* Ruth. c. 1. v. 17. Ne me preſſez point de vous quitter, & de m'en

retourner dans mon Pays, j'irai-là où vous irez, je m'arrêterai où vous vous arrêterez ; votre peuple ſera mon peuple, & votre Dieu, mon Dieu ; la terre qui vous recevra à votre mort, ſera celle où je mourrai, & j'y choiſirai le lieu de ma ſépulture ; que le Seigneur me puniſſe ſi je ſuis jamais ſéparée de vous que par la mort.

C'eſt à peu près ce que dit Ethaï Getheën à David, qui fuyoit Abſalon. Ce Monarque le voyant à ſa ſuite, lui dit de s'en retourner chez lui vers Abſalon. Gethaï lui répondit : *Vivit Dominus & vivit Dominus meus Rex, quoniam in quocunque loco fueris, Domine, mi Rex ; ſive in morte, ſive in vitâ, ibi erit ſervus tuus.* lib. 2. Reg. c. x. v. 21. Vive Dieu & le Seigneur mon Roi ; en quelque lieu que vous ſoyez, mon Seigneur, mon Roi, que vous viviez, que vous mouriez, votre ſerviteur vous accompagnera dans votre deſtinée.

Si la Loi qui obligeoit dans l'ancienne Loi un Juif d'épouſer la veuve de ſon plus proche parent, afin de lui donner une génération, étoit en vi-

gueur, il y en a bien qui cederoient leur droit à un parent plus éloigné, & qui lui diroient ce que le plus proche parent de Ruth dit à Booz qui étoit après lui le plus proche. *Cedo juri propinquitatis, tu meo utere privilegio quo libenter carere profiteor.* Ruth. c. 4. v. 6. Je renonce à mon droit de parenté. Servez-vous de mon privilege, je conſens volontiers d'en être fruſtré.

La laideur d'une veuve, ou ſon humeur accariâtre feroient tenir un pareil langage.

¶ Louis Vivès en parlant de Budé, dit : *Fœlix & fœcundum ingenium quod in eo ſolo invenit Doctorem, & Diſcipulum.* L'heureux & le fécond génie, qui dans lui ſeul trouve un Docteur & un Diſciple, un Docteur pour réſoudre toutes les difficultés qu'il ſe propoſe, comme ſon propre Diſciple à lui-même. Bel éloge de Budé.

Peut-on mieux louer un bel eſprit & un homme ſçavant ?

¶ Veut-on meſurer la diſtance qui eſt entre le Roi & un ſimple Artiſan ? Voici comme il la faut concevoir : le Prince du Sang eſt le premier après le Roi qu'il regarde comme ſon Maître. Quel eſt l'intervalle entre la Royauté & le dernier rang ?

Mademoiſelle de Monrp nſier, Princeſſe du Sang, traita de Preſtolet un Archevêque d'une Maiſon illuſtre, avec qui elle eut un different. L'Archevêque avoit peu de jours auparavant traité avec beaucoup de hauteur un Comte, qui avoit voulu tirer au bâton avec lui. Le Comte étoit en poſſeſſion de traiter de Gentillâtres ces Gentilshommes mal aiſés, qui ſe refugient dans leur Château. Un Gentilhomme de cette eſpece dans une querelle avec un riche Bourgeois, un Financier lui fera ſentir la ſuperiorité de ſa naiſſance; le riche Bourgeois, le Financier prendront un aſcendant ſur l'Artiſan; meſurons tous ces intervalles, & oppoſons enſuite le Roi à l'Artiſan, & nous ſerons étonnés de leur énorme diſtance.

Eloge de Baron.

¶ Une belle Tragédie eſt un beau corps bien proportionné, qui ne peut être animé que par le talent de l'Acteur qui la repréſente, & qui nous reſſuſcite tous les perſonnages de la piéce & les fait agir comme ils agiſſoient pendant qu'ils vivoient, nous croyons les voir tels qu'ils étoient. L'ame la plus grande & la plus noble qui ait peut-être jamais animé une

Tragédie, c'étoit Baron. Voilà le plus bel éloge qu'on puiſſe faire de ce célébre Acteur : ajoutons le témoignage que Racine a rendu en ſa faveur. Ce grand Tragique avoit donné à jouer aux Comédiens ſon Andromaque ; il avoit diſtribué à Baron le rolle de Pyrrhus ; après avoir donné l'intelligence de pluſieurs perſonnages, aux Acteurs qui devoient le jouer ; il dit à Baron, Pour vous, Monſieur, je ne vous donne aucune inſtruction, votre cœur vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

Eloge de la le Couvreur.

¶ La le Couvreur jouoit avec tant de nobleſſe, qu'on diſoit que lorſqu'elle repréſentoit, on croyoit voir une Princeſſe qui jouoit pour ſon plaiſir.

Un homme d'eſprit qui l'avoit vu jouer dans le Comte d'Eſſex, fut ſi frapé de la dignité de ſon jeu, qu'il diſoit : J'ai vu une Reine parmi des Comédiens.

Critique de Racine.

¶ Quoique Britannicus ſoit un des chefsd'œuvres de Racine, on y trouve des fautes qui frapent, on y eſt bleſſé de ce diſcours hors d'œuvre de Burrus, qui entreprend de juſtifier à Agrippine toute la vie de Neron,

quoiqu'il ne s'agiſſe que de juſtifier ſeulement l'enlevement de Junie. Narciſſe, dans le ſecond Acte, eſt dépeint comme le plus méchant de tous les hommes ; on l'a vu dans le premier Acte, on n'y a point été préparé à l'enviſager ſous cette idée. Comment Racine qu'on regarde comme le Poëte François, qui a ſçu le mieux faire un Vers, a-t-il fait cette tranſpoſition dans ce Vers qui eſt dans l'Acte III. Scene VII.

De cent autres ſecrets j'aurois compte à vous rendre.

La deſcription de la mort d'Hypolite dans Phedre, eſt peut-être ce que nous avons de plus magnifique dans la Poëſie. A-t-on jamais aſſemblé tant de richeſſes que l'on en trouve dans ce recit, on n'a peut-être jamais pris garde à ce Vers.

Les Ronces dégoûtantes
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes.

Les cheveux pouvoient être appellés noblement les dépouilles ſanglantes de la tête d'Hypolite. Qu'eſt-ce que les dépouilles des cheveux ?

¶ Vigneul de Marville qui nous fait le portrait de l'Avocat Gautier, que Boileau a dépeint comme un furieux, lui donne une grande bouche, armée de dents canines, avec la voix d'un corbeau qui croaſſe ſur une proie qu'il a enſanglantée de ſes ongles. Gautier à qui ce même Auteur donne une humeur aigre & bilieuſe, avoit, dit-il, des ſaillies ſurprenantes. Portrait & ſaillie de Gautier Avocat.

Un jeune Avocat plaidoit pour le Marquis de Crevecœur, qui revenoit par Requête civile; il s'épuiſa à faire l'éloge de cet homme de qualité, de ſa naiſſance, de ſes exploits, il n'oublia pas ſes richeſſes. Gautier l'interrompit, en diſant avec beaucoup de véhémence. Meſſieurs, de la nobleſſe, des Ancêtres, des richeſſes, de la bravoure, des combats, des victoires, des palmes & des lauriers, ſont-ce là des moyens de Requête civile? Vigneul de Marville, dit que le jeune Avocat fut auſſi étonné qu'un fondeur de cloches, qui voit en un moment ſon métal ſe perdre dans les crevaſſes de la terre & diſparoître à ſes yeux; que la Cour ne pût s'empêcher d'en ſourire, & que le Barreau, où il y a beaucoup de jeuneſſe,

ne garda point de modeſtie. Je répondrois bien que le Barreau dans un pareil cas, ne ſeroit pas à preſent plus retenu.

Beau ſentiment du Cardinal Janſon.

¶ Un Cardinal répondant à un Prince du Sang qui lui a écrit, finit ſa Lettre comme le Prince du Sang a fini. C'eſt le cérémonial. Le grand Prince de Condé en écrivant au Cardinal de Janſon, avoit fini, en diſant: Je ſuis Louis de Bourbon. Le Cardinal de Janſon qui lui avoit de grandes obligations, & qui ſouffroit d'être obligé de finir de même ſa Lettre, lui manda: Ma main tremble en écrivant à un auſſi grand Prince que vous, & mon cœur gémit de voir, que je ſois obligé de vous dire ſimplement, Je ſuis, le Cardinal de Janſon.

Parallele d'une Lacédémonienne avec Anne d'Autriche.

¶ L'antiquité tenoit pour la plus heureuſe de toutes les femmes une Lacédémonienne, appellée Lampito, parce qu'elle avoit été fille de Roi, femme de Roi, mere de Roi. Le bonheur d'Anne d'Autriche a été beaucoup plus grand, puiſqu'elle a été fille de Philippe III. Roi d'Eſpagne, ſœur de Philippe IV. ſon ſucceſſeur, femme de Louis XIII. & mere de Louis XIV. un de nos plus grands Rois.

Discours d'Henri IV. à son Parlement.

¶ Henri IV. avant que de haranguer son Parlement le huit Janvier 1599. lui tint ce discours : « Devant » que de vous parler de ce pourquoi je » vous ai mandé, je vous veux dire » une Histoire que je viens de ramen- » tevoir au Maréchal de la Châtre. » Incontinent après la Saint Barthele- » mi, quatre qui jouions au Dés sur » une table, vîmes paroître des gouttes » de sang, & voyant qu'étant essuyées » par deux fois, elles revenoient pour » la troisiéme, je dis que je ne joue- » rois plus, & que c'étoit un augure » contre ceux qui l'avoient répandu. » M. de Guise étoit de la troupe ; mais n'étoit-ce point aussi un augure de la mort violente d'Henri IV ?

Bons mots du Comte de Grammont.

¶ Louis XIV. ayant entrepris de passer le Rhin, invitoit les Seigneurs qui étoient auprès de lui, à donner l'exemple d'y entrer les premiers. On prétend même qu'il dit, qu'il feroit Maréchal de France, celui qui commenceroit ; comme personne ne branla d'abord, il voulut lui-même les persuader efficacement en entrant dans le fleuve. Tout le monde l'arrêta, le Comte de Grammont, dit alors, Laissons faire le Roi, vous voyez bien

qu'il veut devenir Maréchal de France. Selon M. Dépréaux, M. de Grammont fut le premier qui entra dans le Rhin.

Par ſon ordre Grammont, le premier dans les flots
S'avance, ſoutenu des regards du Héros,
Son Courſier écumant ſous un Maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Et il dit plus bas :

Bientôt avec Grammont courent Mars & Bellone.

Quand le Roi fit le Siége de Mons, le Gouverneur lui envoya demander où étoit ſon quartier, afin que le canon le reſpectât. Le Roi, en le remerciant, dit à ſon Envoyé que ſon quartier étoit par tout.

Le Maréchal de C*** n'étoit pas en état de faire ſes preuves pour être Cordon bleu, il lui manquoit un dégré. Louis XIV. témoigna au Comte de Grammont, qu'il avoit quelque peine à ſurmonter cet obſtacle. Bon, dit le Comte de Grammont, vous pouvez-bien, Sire, faire ſauter un dégré au Maréchal de C. puiſqu'il y

en a, à qui votre Majeſté a fait franchir l'eſcalier pour entrer. Cette pointe eſt ſi plaiſante qu'on ne s'apperçoit pas qu'elle eſt ridicule dans le fond.

Louis XIV. fut curieux de ſçavoir l'âge de M. de Grammont qui étoit fort vieux. Il le demanda au vieux Evêque de Senlis, qui lui dit; Sire, j'ai plus de 84 ans, le Comte de Grammont & moi devons avoir à peu près le même âge; nous avons étudié dans la même claſſe. Le Roi dit enſuite au Comte de Grammont: Vainement m'avez-vous caché votre âge, je l'ai découvert, & j'en ai été inſtruit par un témoin irreprochable. C'eſt l'Evêque de Senlis qui m'a donné pour époque, que vous aviez étudié enſemble dans la même claſſe. Cet Evêque, Sire, dit le Comte de Grammont n'accuſe pas juſte; car ni lui ni moi n'avons jamais étudié; c'eſt ainſi qu'il ſe vengea de ce Prélat en le taxant d'ignorance.

Le Marquis de **, qui étoit un Mignon de la fortune, qu'elle avoit élevé malgré ſa naiſſance obſcure, rencontra à la Cour le Comte de Grammont qui étoit fort âgé; il lui dit d'un

air de Petit-Maître : Bon jour, vieux Seigneur. Le Comte lui répondit : Bon jour, Seigneur moderne.

Vers à la louange de Mad. Deshoulieres.

¶ M. de la Monnoye a fait à la louange de Madame Deshoulieres, les Vers qui ſont au bas de ſon portrait. Il eſt à la tête de ſes Œuvres.

Si Corine en beauté fut célébre autrefois,
Si des Vers de Pindare elle effaça la gloire,
Quel rang doivent tenir au temple de mémoire
Les Vers que tu vas lire, & les traits que tu vois ?

Vanité d'Alanus punie.

¶ Si le docte Alanus ayant demeuré court en Chaire au milieu de ſon Sermon, donna alors un grand exemple d'orgueil, on l'humilia bien à proportion de ſa vanité ; il dit en morguant ſon Auditoire. *Sufficit vobis vidiſſe Alanum.* Il vous doit ſuffire d'avoir vu Alanus, & il deſcendit de Chaire. *Sufficit-ne nobis*, dit une voix qui s'éleva du milieu de l'Aſſemblée, *vidiſſe aſinum.* Devons-nous être contens d'avoir vu un âne ?

Vanité exceſſive d'Eraſme.

¶ Les Sçavans ont meſuré leur orgueil à leur ſcience. Eraſme qui fit graver ſon Portrait ſur un Médaillon, fit mettre ſur le revers le Dieu Ter-

me, auquel il ſe compara. On liſoit cette deviſe à l'Exergue.

Ego nulli concedo terminus.

Je ſuis le Dieu Terme qui ne le cede à perſonne.

¶ On dit d'une belle femme, qui effaça dans uñ bal ſa fille, qui avoit une beauté relevée de tout l'éclat de la jeuneſſe : Vous l'avez faite, vous la défaites. Fille belle effacée par ſa mere.

¶ Charles du Moulin, qu'on appelle l'Oracle de la Juriſprudence Françoiſe, a eu la vanité de dire. *Ego omnes doceo & à nemine doceri poſſum.* C'eſt moi qui enſeigne tout le monde, & à qui perſonne ne peut rien apprendre. Vanité immoderée de du Moulin.

Orgueil d'autant plus ridicule qu'il étoit faux, quelque ſçavant que fût ce Juriſconſulte.

C'eſt ce même du Moulin, qui ayant été offenſé par Chriſtophle de Thou, premier Préſident, eut la ſatisfaction de voir que tous ſes Confreres s'intereſſerent pour lui. François de la Porte ancien Avocat, dit à ce Magiſtrat : Que croyez-vous avoir fait ? vous avez offenſé un homme

qui en ſçait plus que vous n'en ſçaurez jamais. M. de Thou touché de repentir, confeſſa ſa faute, & avoua que cela lui étoit échapé par un mouvement de colere. On admira ſa réponſe.

Nobles leçons données par Louis XIV. & par Auguſte.

¶ M. le Prince très-jaloux de la Chaſſe, défendit à un Gentilhomme ſon voiſin de chaſſer, même dans ſa terre, & comme celui-ci ne lui obéit point, ce Prince lui fit tuer un de ſes plus beaux chevaux. Le Gentilhomme en porta ſa plainte à Louis XIV. Ce Monarque ayant ſçu que ce Prince avoit acheté 500 écus un beau cheval, qui en valoit bien davantage, le voulut voir, dès qu'il l'eut vu il le loua beaucoup. M. le Prince le fit mettre dans l'Ecurie du Roi, qui l'envoya auſſi-tôt au Gentilhomme. Ce Monarque ne pouvoit pas faire ſentir à ce Prince ſa faute avec plus de ménagement, ni le corriger avec plus de délicateſſe.

Auguſte corrigea Pollion adroitement de la cruauté qu'il vouloit commettre, en faiſant mourir un de ſes Eſclaves, qui lui avoit caſſé un vaſe de cryſtal; il ſe fit apporter tous les vaſes de cryſtal qui étoient dans la

maiſon de Pollion & il les mit en piéces. Pollion n'oſa s'en fâcher, & eut honte de faire mourir un Eſclave qui n'en avoit caſſé qu'un par malheur.

¶ Sous le regne d'Henri IV. le 13. Mai 1602. le Parlement, les Chambres aſſemblées, rendit un Arrêt, portant que les Avocats mettroient aux pieds de leurs Ecritures un reçu de leurs honoraires, & qu'ils donneroient un certificat de ce qu'ils avoient touché pour leurs plaidoyers. Les Avocats crurent que cet Arrêt aviliſſoit la nobleſſe de leur profeſſion, parce que leur travail ne reçoit point d'eſtimation ; ils refuſerent de l'executer. Le Parlement rendit un ſecond Arrêt, qui enjoignit aux Avocats, qui ne voudroient pas plaider d'en faire leur déclaration au Greffe, après laquelle il leur étoit fait défenſe d'exercer leur fonction à peine de faux. Le lendemain que cet Arrêt eût été rendu, tous les Avocats s'aſſemblerent en la Chambre des Conſultations, ils allerent enſuite deux à deux au nombre de 307. au Greffe poſer leur chaperon & faire leur déclaration qu'ils ne vouloient plus faire la profeſſion.

Grandeur d'ame des Avocats.

Le Roi qui étoit en Poitou, ayant appris cette brouillerie, comme il avoit l'ame grande, il ne put s'empêcher d'admirer l'action des Avocats, il fit expedier des Lettres Patentes, par leſquelles il rétablit les Avocats dans leurs fonctions, leur ordonna de retourner au Barreau, & de faire leur profeſſion comme auparavant.

Au commencement du regne de Louis XIV. M. Talon Avocat Général fut exilé, pour s'être oppoſé à l'enregiſtrement d'un Edit Burſal. Les Avocats réſolurent de ne point entrer au Palais ſans leur Chef, & leur réſolution fut ſi ferme, que rien ne pût les ébranler. Le Cardinal de Mazarin croyant les mortifier, donna une Déclaration qui permettoit aux Procureurs de plaider même ſur les Appellations. Le Parlement enregiſtra cette Déclaration ; mais en même-tems l'Illuſtre M. de Bellievre Premier Preſident repreſenta au Roi que les Procureurs n'étoient pas capables de plaider des queſtions de Droit & de Coutume, & qu'ainſi les cauſes de ſes Sujets ſeroient mal défendues. D'ailleurs le Peuple murmuroit hautement. Le Car-

dinal craignant quelque émotion, fut obligé de rappeller M. Talon qui rentra au Palais tout glorieux, & très-reconnoiſſant du ſervice que les Avocats lui avoient rendu, il ne l'a jamais oublié ; il leur a donné des marques de ſa reconnoiſſance dans toutes les occaſions qui ſe ſont préſentées en ce tems-là. M. Fouquet étoit Procureur Général & Surintendant des Finances, il engagea M. Roſé célébre Avocat, qui lui étoit attaché, d'aller au Palais & de prendre des défauts à tour de rolle. M. de Bellievre ne pût s'empêcher de les prononcer ; mais il défendit au Greffier de les délivrer. Après le retour de M. Talon, les Avocats regarderent M. Roſé comme un faux frere ; ils ne voulurent plus communiquer avec lui, il fut obligé de quitter le Palais, il en mourut de chagrin.

Durant la derniere Régence, les Avocats crurent qu'ils ne devoient point exercer leur profeſſion, pendant que le Parlement étoit relegué à Pontoiſe par ordre de la Cour. La douleur qu'ils avoient de la diſgrace de cette premiere Cour du Royaume, à laquelle ils ſont dévoués, fit taire

leur éloquence ; ils n'ouvrirent la bouche que lorſque le Parlement fut rappellé. Le Régent, dont le génie étoit ſublime, fit bien voir qu'en condamnant tout haut les Avocats par politique, il approuvoit dans ſon cœur leur fermeté & leur grandeur d'ame.

Dans ces deux occaſions, ils n'ont point prétendu réſiſter à l'autorité reſpectable, dont les Arrêts étoient émanés, à laquelle ils font gloire d'obéir ; mais ils ont cru ſeulement qu'ils devoient participer à la diſgrace de leur Chef & du Parlement.

Beaux traits d'un Plaidoyer de M. Errard, & comment il ſe juſtifie.

¶ M. le Duc de Mazarin, par un excès de dévotion, fit mutiler les plus belles Statues de ſon Palais, dans les endroits où il crut que la pudeur étoit offenſée.

M. Errard plaidant pour ce Seigneur, contre Madame de Mazarin abſente, qui accuſoit ſon mari de diſſipation, dit pour le juſtifier, que les meubles, les pierreries, les tableaux qui ornoient ſon Palais dans le tems qu'il ſe maria, exiſtoient encore. M. Sachot Avocat de la Dame, interrompit M. Errard, pour dire que les Statues n'étoient pas entieres. M. Errard

lui repartit en ces termes : Voilà une interruption faite bien à propos. Eſt-ce pour cela que votre Partie a quitté le Palais Mazarin, & qu'elle refuſe d'y revenir ? prétendez-vous excuſer par-là ſon évaſion ?

On peut dire que les Plaidoyers de M. Errard pour M. de Mazarin, ont tout ce qu'il faut pour plaire aux connoiſſeurs. Le parallele d'oppoſition qu'il fait de Madame de Mazarin avec la Reine d'Angleterre, eſt traité avec beaucoup d'art.

Madame de Mazarin prétendoit juſtifier ſa conduite, en diſant qu'elle étoit auprès de cette Princeſſe. M. Errard dit là-deſſus ; Imitoit-elle les exemples de cette Reine, jamais rien n'a été ſi oppoſé. La Reine s'occupoit à raſſembler le troupeau des Elus dans ſon Palais ; elle en faiſoit une maiſon d'oraiſon & d'édification. Madame de Mazarin faiſoit de ſa maiſon un Bureau public de jeu, de plaiſirs & de galanteries ; une nouvelle Babylone, où des gens de toutes Nations, de toutes Sectes, parlant toutes ſortes de Langues, marchoient en confuſion ſous l'étendard de la fortune & de la volupté. La Reine travailloit à ſoula-

ger les Pauvres & à briſer les fers des Priſonniers. Madame de Mazarin travailloit à dépouiller les Riches & à ſe faire des captifs.

La Reine deſcendoit de ſon Trône pour s'humilier aux pieds des Autels & rendre au Dieu vivant le culte & les adorations qui lui ſont dûes. Madame de Mazarin idolâtre d'elle-même, cherchoit à ſe faire des adorateurs, pour en exiger un culte profane & criminel. Appellez-vous cela, pourſuivit l'Orateur, en s'adreſſant à Madame de Mazarin, être auprès de la Reine d'Angleterre ? Vous en étiez plus éloignée que la terre ne l'eſt du Ciel ; votre conduite vous en éloignoit infiniment plus que votre ſéjour dans Londres ne vous en approchoit ; c'eſt même cet honneur que vous avez eu de la voir & d'être protegée d'elle, qui vous rend coupable ; comment vous excuſerez-vous d'avoir eu devant vos yeux de grands exemples, ſans avoir eſſayé de les ſuivre au moins de loin & imparfaitement, car peu de gens peuvent en approcher ? de n'avoir demeuré dans ſa Ville Capitale, que pour élever un Autel à Bélial, dans le même lieu où

cette Princeſſe en élevoit un au vrai Dieu ; d'avoir placé l'Idole de Dagon ſi près de l'Arche ; de ne vous être appliquée autant que vous pouviez par votre conduite, qu'à détruire les ſaintes maximes qu'elle établiſſoit par la ſienne. Je ne ſçais ſi on pourroit trouver un plus beau morceau dans quelque Sermon.

M. Errard dans la ſuite, fut obligé de faire ſa paix avec Madame de Bouillon, qui ne vouloit pas lui pardonner le portrait qu'il avoit fait de Madame de Mazarin ſa ſœur.

Il dit pour ſe juſtifier dans une Lettre qu'il écrivit au Duc de Caderouſſe, qu'il y avoit eu une néceſſité indiſpenſable de chercher des foibles dans la Dame pour couvrir le foible du mari, que la qualité de la cauſe demandoit cela ; que s'il avoit dit quelque choſe malgré lui qui pût bleſſer Madame de Mazarin, c'étoit la faute de l'affaire & de ſon emploi, & non la ſienne.

Il dit enſuite, pouvons-nous dire de Madame de Mazarin trop de mal, pendant qu'elle mépriſe la France, & qu'elle prive la Cour d'un de ſes plus beaux ornemens ? Que n'a-t-il point

été permis de dire & de faire pour l'obliger de revenir ? Il me ſemble, pourſuit-il, que s'il y a quelque choſe à me reprocher, c'eſt de n'en avoir pas aſſez dit pour l'y obliger ; ç'auroit même été lui faire plaiſir, elle ne peut avoir un meilleur moyen pour détruire tout ce qu'on pourroit dire contre elle, elle eſt faite d'une maniere à avoir toujours raiſon par tout où elle ſera, & à paroître toujours avoir tort où elle ne voudra point être.

M. Errard ne peut pas s'excuſer plus galamment & plus ſpirituellement ; mais ne donne-t-il pas lieu à de mauvais plaiſans, de dire qu'il y a des Avocats qui ſoufflent le chaud & le froid.

Belle ſincérité du Régent.

¶ Quand un Poëte, un Muſicien naturellement amoureux de leurs ouvrages, ouvrent les yeux ſur les endroits défectueux, & les voient tels qu'ils ſont, c'eſt que la force de leur eſprit les dégage du joug de la prévention.

Le Régent avoit fait la Muſique d'un Opera, dont le Marquis de la Fare avoit compoſé les Vers ; le ſujet étoit Orphée déchiré par les Bacchan-

tes ; il fut repréſenté dans une ſale du Palais Royal, on n'y admettoit que ceux que le Prince vouloit. M. Campra y entra. Le Régent lui demanda à la fin du Spectacle ce qu'il en penſoit ; La Muſique, lui répondit cet excellent compoſiteur, eſt bonne, mais les Vers ne ſont pas du même prix. Le Régent appella alors le Marquis de la Fare pour lui dire : Campra trouve tes Vers mauvais & ma Muſique bonne, parle lui en particulier ; il renverſera la médaille, il trouvera tes Vers bons & ma Muſique mauvaiſe. Sçais-tu à quoi il faut nous en tenir ? c'eſt que le tout ne vaut rien.

¶ L'amour propre, ou ſi l'on veut l'amour de ſoi-même, eſt la vertu des Saints & le vice des mondains. Voici ce qui diſtingue ces deux amours propres. On peut dire que les Saints haïſſent leur corps & aiment leur ame, & que les mondains haïſſent leur ame & aiment leur corps. Les premiers guidés par la Foi, perſuadés que leur ame eſt immortelle, lui ſacrifient leur corps mortel, parce que la Religion leur apprend que ce ſacrifice fait pour le Dieu qu'ils adorent, rendra leur

Sur l'amour propre.

ame éternellement heureuſe : leur amour propre eſt un amour éclairé, reglé & raiſonnable ; il eſt toujours vrai de dire, que cet amour propre conſacré à Dieu, eſt le principe de leurs actions ; l'erreur des faux miſtiques qui connoiſſent bien mal le cœur humain, eſt de penſer qu'ils puiſſent éteindre entierement cet amour d'eux-mêmes, pour parvenir à un amour pur & déſintereſſé, c'eſt une belle chimere.

Les ſeconds, ou n'ont point de Foi, ou ferment les yeux à la lumiere qu'elle leur préſente. Le bonheur de leurs corps dans cette vie les occupe uniquement ; il y en a même qui ſont ſi aveuglés, qu'ils ſacrifient leurs corps, qu'ils idolâtrent, à un plaiſir d'un inſtant, leur ſanté, leur vie, c'eſt le comble de l'aveuglement.

Ainſi bien loin de croire que les Saints ayent moins d'amour propre que les mondains, je le crois plus violent, mais je l'appelle un amour propre, noble, courageux, héroïque, divin.

Fin du ſecond Tome.

TABLE

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

ABLANCOURT (d') voyez *Epitaphes.*
Académie Françoiſe. Vers contre un homme qui y demandoit une place ; bon mot ſur cette Académie, 155
Acteur. S'il faut avoir de l'eſprit pour l'être, 246. *& ſuiv.*
Actrices de l'Opéra. Portrait allégorique d'une, 23. *& ſuiv.*
Adam. Pourquoi il dormoit quand la femme fut formée, 205
Agoniſans enjoués, 207
Agrippa (Theodore) Sieur d'*Aubigné.* Sonnet qu'il fait graver ſur le collier d'un Epagneul ; ſon idée alors, 439
Agrippine. Son caractere ; pourquoi on lui pardonnoit tout, 345. *& ſuiv.*
Alanus. Sa vanité punie, 468
Albe. (le Duc d') Bon mot de ce Duc, 427
Alexandre le Grand. Sentiment héroïque de

cet illuſtre Capitaine, 248
Alexandre Empereur ; ſa fermeté, 347. & *ſuiv.*
Alfonſe Roi d'Arragon. Excellent tour d'eſprit de ce Monarque, 210
Alibray (d') Son Epigramme ſur Monmort célebre paraſite, 222
Amans. Il y en a de faux, 69. Réponſe que reçut un Amant querellé par ſa Maitreſſe, 73
Ame (l') & le *corps*. Leur définition, 99
Amitié. Penſée ſur l'amitié, 70. Voyez *Amour*. Son portrait, 71
Amour. Exemple d'un amour dévot, 39. & *ſuiv.* Penſées ſur l'amour, 62-71. Voyez *Déclaration* d'amour. *Sonnets*. *Ovide*. *Mahomet II*. Quel eſt le plus ancien ou l'*amour* ou l'*amitié*, 70. Amour Médecin, 205. L'amour le plus ſoumis parle quelquefois impérieuſement, 212. Juſte idée de l'amour, 256. & *ſuiv.* Il eſt la meilleure de toutes les écoles, 267. & *ſuiv.* Il apprend la peinture à un artiſan, 380. & *ſuiv.* Sa définition, 444
Amour propre. Comment vertu des Saints & le vice des Mondains, 479. & *ſuiv.*
Amour ſpirituel. Hiſtoire d'une Dame qui l'avoit inſpiré à ſa fille, 333. & *ſuiv.*
Anagrammes, 406-408
Anciens. Erreur des Anciens, 444
André. (le petit Pere) Traits plaiſans de ce Prédicateur, 47. & *ſuiv.* 50. & *ſuiv.* Son exhortation à des Huiſſiers, 365
Anglois. Vengeance que tire un Anglois contre un *François*, 298. & *ſuiv.*
Anne. (la Reine) Voyez *Monteleon* (le Marquis de)

Anne d'Autriche. Son parallele avec une Lacédémonienne, 464.
Anne de Bretagne ; ſon caractere, 346
Antonin. Traits de ſa douceur, 344
Ariſtote. Penſée ingénieuſe de lui, 86. Voyez *Eſperance*.
Arlequin du *Théâtre* Italien. Son bon mot ſur les Médecins, 91. Pluſieurs de ſes penſées, 174-180
Arnoux (le P.) Jeſuite. Application qu'il fait en chaire de deux Vers de Virgile, 135. *& ſuiv.*
Avarice. Sa définition, 101.
Aubigné. (le Sieur d') Voyez *Agrippa* (Theodore)
Audret. Il ne parloit que par rimes, 207
Auguſte. Noble leçon qu'il donne, 470 *& ſuiv.*
Avocats. Avocat qui repouſſe ingénieuſement une raillerie d'un Magiſtrat, 133. Voyez *Satyre*. Leur grandeur d'ame ſous le regne d'Henri IV. 471. *& ſuiv.* au commencement de celui de Louis XIV. 472. *& ſuiv.* durant la derniere Régence, 473. *& ſuiv.*
Aurélien. Jugement ſur cet Empereur, 350
Auteur. Sa définition, 101
Auteurs. Voyez *Sanlecque*.

B

BAISERS. Plaiſant refus d'un baiſer, 41
Balzac. Penſées ingénieuſes de lui, 86. A quoi il comparoît les penſées obſcures de Tertullien, quoique brillantes, 189. Vers

ſur ſon portrait à la tête de ſes Œuvres, 252. Ce qu'il a dit de Ménage, *la même.*
Barbet qui diſtingue une fille d'une femme, 435. *& ſuiv.*
Barco. (M. de) Ses Vers ſur le mariage, 104
Baron. Son éloge, 460. *& ſuiv.*
Baſſompierre. Pointe heureuſe de ce Maréchal, 209. Ses bons mots, 420. *& ſuiv.*
Bataille de *Brenneville.* Bon mot d'un Hiſtorien ſur cette Bataille, 7
Beauté. (la) Ce que c'eſt, 71. *& ſuiv.*
Bellay. (du) Pointes de cet Evêque dans un Sermon, 76. Sa belle repartie au Cardinal de *Richelieu*, 76. Sa jolie Epigramme latine ſur un chien, 212. Son exclamation équivoque, en prêchant la Paſſion, en préſence de Gaſton Duc d'Orléans, 430.
Belrieux Partiſan. Bon mot ſur lui, 6
Bengerat. Son bon mot ſur ſon mariage, 104. *& ſuiv.*
Benſerade, voyez *Rondeaux.* Jolie déclaration d'amour, de lui, 64. Ses Vers ſur le langage des hommes aux femmes, 102, à une laide, 173. *& ſuiv.* Ce qu'il dit en parlant d'un Comte, qui s'étoit fait Minime, 235.
Bernard. (Saint) Voyez *Conſcience.*
Bernard. (Mademoiſelle) Sa réponſe à une Lettre, 58
Berulle. (le Cardinal de) Ce qu'on dit à ſa mort, 245
Bœuf (le) & le Crocodile. Fable, 377
Boileau (l'Abbé) Ce qu'il diſoit ſur la prédication, 140

Boiteux. Vers ſur un boiteux fort âgé, 198
Bon ſens (le) & l'*eſprit* ſont de tout pays, 243
Bons mots. Leur définition, 101. Bon mot d'un François à un Hollandois, 181. d'un Payſan à ſon Procureur, 225. *& ſuiv.*
Boſſuet, Evêque de Meaux, prédicateur à ſept ans, 134
Bouhours. (le P.) Selon ce Pere, la répétition d'un mot ſpécieux doit être évitée, 314
Bouin. (l'Abbé) Trait plaiſant de ce Prédicateur, 52
Bourdaloue. (le P.) Ce qu'il diſoit à ſes Auditeurs, en ſe déchaînant contre les Spectacles, 137. Bon mot ſur ce Prédicateur, 138. Voyez *Faydit* (l'Abbé) Comparaiſon qu'il déſapprouve, 183. Grand trait de ſon éloquence, 352. *& ſuiv.*
Bourſault. Son Epitaphe ſur une femme, 102. Sa réponſe, lorſqu'on lui demandoit pourquoi il n'étoit pas de l'Académie Françoiſe, 231. *& ſuiv.*
Braves. Vers ſur pluſieurs faux braves, 172
Brebeuf. Ses Vers ſur les femmes, 108. ſur une belle auprès de laquelle on s'ennuyoit, 148. ſur un grand Parleur, 154
Brenneville, voyez *Bataille.*
Briſſac. Bon mot de lui, 422
Bruyere. (la) Ce qu'il dit de l'Académie Françoiſe, 155. ſur cette queſtion, Si pour faire fortune, il faut avoir de l'eſprit, 237. Jugement ſur le portrait qu'il a fait de Louis XIV. 290. Ce qu'il dit ſur ce que les femmes ne ſont point ſçavantes; 317. *& ſuiv.* ſur l'amour, 332. ſur les

Plaiſans, 452. ſur les Comédiens, 454
Budé, voyez *Vivès* (Louis)
Buſſi-Rabutin Traits de *Martial* qu'il a rendus en Vers François, 29. *& ſuiv.* Son imitation de *Martial* ſur un mauvais *Payeur*, 169. Epigramme de *Martial* qu'il a traduite, *la meme.*
Buveurs. Idée plaiſante d'un, 77

C

CABALISTES. Leurs extravagances, 11. *& ſuiv.*
Cailly. (le Chevalier de) Ses Vers ſur une femme, 153
Caligula, voyez *Cruauté.*
Camus, Cardinal. Ce qu'on diſoit de ce Prédicateur Evangélique, 138. *& ſuiv.*
Camus de Meleçon. (Mademoiſelle) Ses Vers ſur la promeſſe qu'avoit faite Louis XIV. à celui qui rempliroit heureuſement des bouts-rimés, 168
Capucins. Bon mot d'un Capucin, 235
Cardinaux. Bon mot ſur un, 83
Carlier (Angelique) Dame *Tiquet.* Anagramme de ſon nom, 407
Caſtillans. Leur fermeté inébranlable en faveur de *Philippe V.* 5
Caton. Sa réponſe, lorſqu'on lui demanda pourquoi on ne lui avoit pas érigé de ſtatues, 232
Chamillard. (M. de) Origine de ſa fortune, 293
Chanſons, 222, 303, 304, 306 *& ſuiv.*
Chapelain, voyez *Liniere.* Bons mots ſur les cent mille écus qu'il laiſſa à ſa mort, 221

Charles-Quint. Grande idée qu'il avoit du Titien, 208
Charleval. Ses Vers ſur la Morale, 400
Chauſſemer (le P.) Jacobin. Paroles qu'il adreſſe à Louis XIV. préchant devant ce Monarque le Jeudi-Saint, 137
Cheval. Applications de l'Epithete de cheval, 233. *& ſuiv.*
Chevreau Vers qu'il a cenſuré, 151. *& ſuiv.*
Chicaneurs. Caractere d'un confirmé, 41. *& ſuiv.*
Chien (le) & le Maître. Fable, 372. Le chien eſt le plus aimable & le plus ingénieux de tous les animaux, 432-440. Chien déclaré Roi, 437. Chien fidéle, juſqu'à ſacrifier ſa vie pour ſon Maître, 438
Ciceron, voyez *Magiſtrat.* Sa réponſe à *Dolabella*, 110. Il s'appliquoit à la déclamation; une des cauſes du grand ſuccès de ſon éloquence, 357
Claude, Empereur, à quoi il a comparé la note d'infamie, 182. Belles penſées de cet Empereur, 349. *& ſuiv.* Jugement admirable de cet Empereur, 355
Clélie. Sa belle excuſe ſur pluſieurs *ratures* qu'elle avoit faites dans une Lettre, 3. Eloge en Vers qu'elle a fait d'un Doyen-Curé, 43. Penſées choiſies d'elle, 52-54. Sa réponſe à la Lettre d'un Cavalier, 78. *& ſuiv.* Ses bons mots, 80-83. 227. Son impromptu ſur une Prude, 81. Sa réponſe en Vers à une Lettre de louanges anonymes, 83. Sa réponſe à une Lettre très-paſſionnée, 215. *& ſuiv.* Sa réponſe ſur cette queſtion: Si on doit préférer un

Original médiocre à un excellent *Copiſte*, 250 *& ſuiv.* Son portrait, 255. *& ſuiv.* Ses réponſes à Damon, 271-285
Clermont. (M le Comte de) Son éloge, 418. *& ſuiv.*
Cloîtres. (les) Leur définition, 101
Coaſlin, voyez *Louis XIV.*
Cocuage. Ce qu'on en peut dire, 61
Colletet. Son Epigramme ſur un Portrait, 251
Comédiens. Eloge d'un habile Comédien, 203. Sentimens que nous avons pour eux, 453. *& ſuiv.*
Comparaiſons, 52-54. 181-196. Comparaiſon changée en métaphore, 184. Ingénieuſe, 228
Condé. (le Grand Prince de) Son excuſe galante d'un refus qu'il fait à des Dames, 424. Bon mot de ce Prince, 457
Conſcience. Sa définition, & ſelon S. *Bernard*, 100
Conſtantin le Grand. Trait de ſa modération, 428
Copiſte, voyez *Clélie.*
Coquettes. Ce qu'on a dit de leur cœur, 112. *& ſuiv.*
Corneille. (Thomas) Son éloge en Vers, 32. Ses Vers ſur la *Prédeſtination*, 56. *& ſuiv.* A qui eſt due la préférence de *Racine* ou du Grand Corneille, 244. Ce qu'il diſoit lorſqu'il entroit dans l'Académie, 244. Supérieur à *Racine* dans le Parnaſſe François; ſon éloge le plus glorieux, 308. *& ſuiv.*
Corps, voyez *Ame.*
Coſnac (l'Abbé de) nommé Evêque ſans

être tonſuré, 230
Cotin. (l'Abbé) Son Madrigal ſur l'amour, 68
Coucou. Procès auquel ce terme donna occaſion, 60. *& ſuiv.*
Coupé. (Céſar) Anagramme de ſon nom, 408
Courtalon, enjoué juſqu'au dernier ſoupir, 207
Couvreur. (la le) Son éloge, 461
Crainte. Quatre objets importans de crainte, 212
Créanciers. Lettre preſſante d'un, 21. Belle prévoyance d'un, 231
Croix. (la) Pourquoi ſon image ſe trouve ſur la *Monnoie*, 223
Cruauté. Oppoſitions des exemples de cruauté à ceux de *douceur*, 342. *& ſuiv.* Réflexions ſur celle de *Néron*, de *Caligula* & de *Domitien*, 343
Curé. Pauvre Curé, riche *Jacobin*, 234. Bon mot d'un Curé, *la même.* Voyez *Sanlecque.*

D

DAMON. Sa *préſence* d'eſprit le tire d'un mauvais pas, 15. *& ſuiv.* Sa Fable ſur une *famille* prédeſtinée à être Religieuſe, 21. *& ſuiv.* Bon mot de lui, 58. Ses traductions, 83. In-promptu ſatyrique de lui, 86. *& ſuiv.* Eloge qu'il fait en Vers de Mademoiſelle *Journet*, 202. Ses Vers pour être mis au bas d'un Portrait d'un Cavalier aimé d'une Demoiſelle, 203. d'un Portrait de Rabelais, 432. Portrait qu'il fait en beau d'une Bohémienne, 220.

Ses Lettres galantes à Clélie, 254-271.
Son Epigramme ſur le Poëte May, 419.
Danchet (M.) Voyez *Maupin* (la)
Danès. Belle repartie de cet Evêque de Lavaur, 9.
Dauphin. Vers adreſſés à Monſeigneur le premier Dauphin, 172.
Dece Belle penſée de cet Empereur contredite par *Louis XIV*. 349
Déclaration d'amour, 260. Une des jolies, 64. en Vers, 68
Défi galant, 259. *& ſuiv.*
Définitions heureuſes, 99-102
Demandes. Gens exaucés au-delà de leurs demandes, 77
Demoiſelle infidéle à ſon Amant, 69.
Demoſthene. Comment il s'exerçoit à déclamer, 356 Une des cauſes du grand ſuccès de ſon éloquence, 357
Deshoulieres. Réponſe de ces Dames à la plainte de Saint-Gilles, 36 Voyez *Saint-Gilles*. *Monnoye*. (M. de la)
Deſpréaux critiqué, 18. *& ſuiv.* Plaiſans Vers ſur ce Poëte, 20. En quoi louable, *la même & ſuiv.* Ses Vers ſur deux Auteurs célébres qu'il réconcilie dans le tems du Jubilé, 196. *& ſuiv.* ſur la pudeur, 319. ſur les faux plaiſans, 453. ſur M. de Grammont, 466. Son Sonnet ſur le grand Guſtave, 353. Eloge qu'il fait de Tavernier, 389. *& ſuiv.*
Deviſes choiſies, 117-132. Deviſe ſur le grand Guſtave, 354. d'Eraſme, 469.
Diable. Le faux Diable, 296. *& ſuiv.* Origine du Proverbe, *C'eſt un bon Diable*, 299.

Diamans. Les plus beaux, 388. *& ſuiv.*
Different terminé, 164
Dioclétien. Prédiction qu'on lui fit, qui a eu lieu, 351. *& ſuiv.*
Diſcrétion. Excès de diſcrétion, 165
Dolabella, voyez *Ciceron.*
Domeſtiques. Comment on doit les regarder, 339
Domitien. Douceur, voyez *Cruauté.*
Dumont (M.) Avocat. Sa contrecritique pour M. de *Saint-Evremont*, 95. *& ſuiv.* Sa juſte réponſe à M. de Hallay, 388
Dumoulin. Sa vanité immoderée, 469

E

ECREVISSES. (les deux) Fable, 366
Ecriture-Sainte. Recit animé des expreſſions les plus vives & les plus touchantes, dans le Livre d'Eſther, 413. *& ſuiv.* Application d'un paſſage de S. Jean, 417. *& ſuiv.* Traits tirés de l'Ecriture-Sainte, 457. *& ſuiv.*
Elizabeth Reine d'Angleterre. Bon mot de cette Reine, 427
Eloquence. Son caractere, 141. *& ſuiv.*
Ennemis trop honnêtes, 3
Epigrammes, 164-220. 251. 420. Epigramme ſur l'*Opéra* d'Orphée, 34. ſur deux mauvais Auteurs, 39. contre un mauvais Poëte, 59. ſur un mauvais Traducteur d'Homere, 62. ſur l'Académie Françoiſe, 155. où tout le génie de Marot ſe trouve, 200. ſur une Bohémienne, 220. ſur Monmort, célébre paraſite, 221.

ſur un Petit-Maître, 418. Sur le Poëte May, 419. à une Dame, 443. Epigramme latine, 220. ſur un chien, 212
Epithalame, 213
Epitaphes, 28. 165. 252 254 Epitaphe de d'Ablancourt, 4. d'une *femme*, 102. de l'amour d'un Cavalier, 153. d'un homme mort d'amour, 165. de Bonoſe, 351. d'un Maréchal devenu Peintre, 382. de *Rolland* avare, 443
Equivoques, 59-61. 430
Eraſme. Sa vanité exceſſive, 468
Errard. (M.) Beaux traits de ſon Plaidoyer contre Madame de Mazarin, 474. *& ſuiv.* Comment il ſe juſtifie auprès de Madame de Bouillon, ſœur de Madame de Mazarin, 477. *& ſuiv.*
Eſope. Son portrait, 430. *& ſuiv.*
Eſpagnols, voyez *François*. (les)
Eſperance. Sa définition, ſelon *Ariſtote* & M. de la *Rochefoucault*, 100
Eſpernon. (le Duc d') Voyez *Richelieu* (Cardinal de) Son bon mot ſur le Duc de Guiſe, 423
Eſprit humain, voyez *Bon ſens. Sonnets.*
Eſprits. Les beaux eſprits ſont journaliers, 22
Evêques. Tour joué à un Evêque en préſence du Cardinal de *Richelieu*, 1. *& ſuiv.* Bon mot adreſſé à un Evêque, 58. Aujourd'hui pour être Evêque il faut prêcher, 240

F

FABIUS, voyez *Thémiſtocle*.
Fables, 358-378. Leur grand privilége, 376

Faiſeur. Ce mot pris en bonne part, 28
Famille prédeſtinée à être Religieuſe, voyez *Damon.*
Fare. (le Marquis de la) Son Epigramme à une Dame, 443. *& ſuiv.*
Faveurs. Ce qu'elles ſont en amour, 69
Faydit. (l'Abbé) Ses Vers ſur le P. *Bourdaloue*, 171
Faye. (M. de la) Sa comparaiſon trouvée juſte, gracieuſe & riante par M. de Voltaire, 194
Fayette. (Madame de la) A quoi elle compare un ſot traducteur, 182
Femmes. Réponſe équivoque d'une femme à ſon mari, 61. Penſees ſur elles, 102-117. Voyez *Epitaphes. Sonnets.* Celles qui aiment le moins leurs maris, 111. Ce qu'on dit d'elles, 112. Méditation Chrétienne ſur une belle femme, 113. *& ſuiv. Vers* ſur les femmes grimacieres; ſur une femme qui étoit ſur le retour; 152. Trait malin contre elles, 224. Femme qui veut que ſon mari la batte, 225. Idée qu'on conçoit d'une jolie femme, 235. *& ſuiv.* Morale contre elles à leur toilette, 286. Une femme chaſte fait acheter ſa vertu à ſon mari, 345. *& ſuiv.* Portrait que l'Ecriture-Sainte fait d'une femme délicate, 395. *& ſuiv.* Réponſe hardie d'une femme Turque à *Soliman II.* 446
Ferté. (le Maréchal de la) Sa réponſe ſur M. de Turenne, 74
Ferté (le P. de la) Jeſuite. Comment il apoſtrophoit les femmes du monde, 108. Ce qu'il dit ſur le tems que les femmes emploient à leur toilette, 286

Filles. Belle fille effacée par ſa mere, 469
Fils. Bon mot reſpectueux d'un fils ſur ſa mere, 241
Financiers, voyez *Sanlecque.*
Flaterie. Sa définition, 100
Flateurs. Penſée ſublime ſur les flateurs, 246
Flechier. Ce qu'il a dit de M de Turenne, 73. Vers d'un Poëte ſur ſon Oraiſon funebre de M. le Chancelier le Tellier, 142
Fleurettes. Ce que c'étoit que compter fleurettes; origine de ce dire, 62. *& ſuiv.*
Fontaine. (la) Son Epigramme ſur deux mauvais Auteurs, 39. Son parallele avec un Fabuliſte de ſon tems, 357-378
Fontenelle. (M. de) Son éloge en Vers, 31. *& ſuiv.* Sentence de lui, 356
Fortune. Sa définition, 99. *& ſuiv.* Celle d'une grande fortune, 99. Un rien la produit, 207. Traits de gens qui ne ſe ſont point oubliés dans leur fortune, 226. Si pour faire fortune, il faut avoir de l'eſprit, 237
Fourmi & le Lion; la Fourmi & le Rat. Fables, 360.361
Franchiſe trop libre, 401
François (les) En quoi ils different des *Eſpagnols*, 391. *& ſuiv.* Voyez *Anglois.*
François I. Réponſe qu'il a reçue d'une Dame ſurannée qu'il avoit piquée, 152. *& ſuiv.* Lettre vive de ce Monarque, 180
Furetiere. Sa définition du Médecin, 95. Ses Vers ſur un Palais bâti près d'un Marché, 166. *& ſuiv.* ſur les piéces de Boyer, 167. ſur la Juſtice, *La même.*

G

GARÇONS. Excuſe d'un vieux garçon qui ne ſe marioit point, 237
Gaſconnades ou *Traits* Gaſcons, 4. 87-90. 158-164
Gautier. Portrait & ſaillie de cet Avocat, 463
Gendre la Terraſſe (le) Ses Vers ſur un Médecin, 170
Gombault. Vers de lui, 167. 441. contre une laide, 173. Sa réponſe à ſon éloge, 441. *& ſuiv.*
Gouêtre. Idée plaiſante ſur ce ſujet, 155. *& ſuiv.*
Grammont. (le Chevalier de) Sa prudence qui le tire d'affaire, 229. Ses bons mots, 465-467
Grenoble. (le Cardinal de) Ses bons mots, 239. *& ſuiv.*
Guerre. Penſées ſur la guerre, 72. *& ſuiv.* 181. Sa définition, 99
Guiſe le Balafré. Généroſité de ce Duc, 422. *& ſuiv.*
Guſtave. (le grand) Voyez *Sonnets*. Deviſe ſur ce Prince, 354
Guſtave Adolphe. Plaiſanterie de lui, 427

H

HARROUET, voyez *Voltaire*. (M.)
Henri IV. Bon mot de ce Monarque, 60. Comment un Gaſcon lui apprit la mort d'un cheval qu'il aimoit ſi fort, qu'il avoit dit qu'il feroit pendre celui qui lui en don-

neroit le premier la nouvelle, 163. & *ſuiv.* Rencontre d'un chien qui le fit rougir, 440. Son diſcours à ſon Parlement, 465

Hire. (la) Sa juſte remontrance à Charles VII. 425

Hoguette. (M. de la) Bon mot qu'il dit à ſon Médecin, 94

Homme. (l') Sa définition, & ſelon *Platon*, 100

Homme d'eſprit qui ſe raille lui-même, 451

Honnêteté. Sa définition, 99

Horace. Ses Vers ſur la *mort*, 61

I

JACOBIN, voyez *Curé.*

Jalouſie. Sa définition, 101

Janſenius. Anagramme de ſon nom, 407

Janſon. Beau ſentiment de ce Cardinal, 464

Idées plaiſantes hors-d'œuvre dans la Chaire, 48-51

Ignorance. Trait ſur la nôtre, 222

Inconſtans. Vers ſur un inconſtant, 153

Indigence. (l') Appanage des *Sçavans*, 62

In-promptu, 219. 304. ſur une Prude, 81. ſatyrique, 86. ſur la priſe de Mons, 200. ſur le Grand Prince de Condé, 420

Joſeph. (Saint) Pourquoi ſeulement appellé l'Epoux de Marie, 105

Journet. (Mademoiſelle) Voyez *Damon.*

Irene, Maitreſſe de Mahomet II. Sa mort, 446. *& ſuiv.*

Italiens, voyez *Sorbiere.*

Juges. Eloge d'un Juge intégre, 7. *& ſuiv.*

Voyez *Lamoignon.* (M. de)
Jupiter & le Chathuant ; Jupiter & l'Ane. Fables, 364. 365

L

LAIDEUR. Bon mot ſur la laideur, 245
Lainès. Son Madrigal ſur la belle *Viennoiſe*, 172. Ses Vers ſatyriques contre *Liniere*, 295. Ses Vers à la louange du fameux Muſicien *Philibert*, 300 du Roi de Suede, *la même & ſuiv.* Sa Lettre à ce Monarque, 301. *& ſuiv.* Bouquet qu'il préſenta à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, 302. Sa Chanſon paſtorale, 303. Recit qu'il fait de ſa convaleſcence, *la même.* Son in-promptu étant à table, 304. Ses Vers ſur un Cigne, 304. *& ſuiv.* ſur ſa raiſon en démêlé avec lui, 305. Compte qu'il rend de ce qui l'occupoit à la Campagne, *la même & ſuiv.* Ses Vers ſur un tems charmant qui avoit ſuccedé à un grand orage, 306. Sa Chanſon où ſon génie eſt tout entier, *la même & ſuiv.* Ce qui le diſtingue, 307
Lamoignon (M. de) premier Préſident. Maxime pour les *Juges*, qu'il enſeignoit, 421
Langue. Vers ſur la langue de la femme, 238
Lettre fort naturelle, 68. fort tendre d'une Dame à ſon Amant, 285. *& ſuiv.*
Levrier quittant le Roi d'Angleterre *Richard II.* ſon Maître, pour s'attacher à l'uſurpateur de la Couronne, 437. Réponſe de ce Prince là-deſſus, 438
Liniere. Ses Vers ſur la Pucelle de *Chapelain*,

221. Ses Vers ſur l'Abbé Martinet, 294. Voyez *Lainès.*
Lorraine (Henri de) Duc de Guiſe, voyez *Guiſe.* (le Duc de)
Louis le Gros. Pointe heureuſe de ce Monarque, 7
Louis XII. Trait de ſa douceur, 345. Ce qu'il diſoit lorſqu'il cédoit à ſon épouſe, 346. Bons mots de ce Roi, 350. 421. *& ſuiv.*
Louis XIV. Son portrait, 290. *& ſuiv.* Qualité qui le diſtinguoit ; éloge qu'il a fait du Cardinal de *Coaſlin*, 292. Ce qu'il dit à Louis XV. au lit de la mort, 293. Voy. *Dece. Sonnets.* Penſée qu'il emprunte d'un Empereur, 349. *& ſuiv.* Sa réponſe au Gouverneur de Mons qu'il aſſiégeoit, 466. Noble leçon qu'il donne, 470

M

MADRIGAUX, 25. 68. 172
Magiſtrat. Sa définition, ſelon *Ciceron*, 100
Mahomet II. Comment il prouva qu'il étoit le maître de ſon *amour*, 446. *& ſuiv.*
Malherbe. Son Epitaphe ſur le Duc d'Orléans, 252. Belle Epigramme de lui, 420. Application heureuſe d'un de ſes Quatrains, par M. de *Cerisay*, 422
Malice faite à un Provincial, 233
Mallet. Son Ode à M. Deſmarets, 403
Malleville. Son Sonnet ſur la belle Matineuſe, 150. Sa traduction d'une Epigramme ſur un chien, 212
Marc-Aurèle. Traits de ſa douceur, 344. *& ſuiv.*

Mariage. Penſées ſur ce ſujet, 102-105. Juſte idée du Mariage, 197. *& ſuiv.*
Maris. Signification de ce mot, 105. Ce qu'ils ſont dans les differens Etats, *la même.* Plaiſante *repartie* d'un mari las de ſa femme, 209. Maris peu délicats, *la même & ſuiv.* La plupart déteſtent dans leur femme la vertu fatiguante, 346
Maroc. Bon mot d'un Ambaſſadeur de Maroc, 243
Marot. Imitation de Martial, de lui, 170. *& ſuiv.* Voyez *Epigrammes. Rondeaux.*
Martial, voyez *Buſſi-Rabutin. Marot.*
Martinet. (l'Abbé) Satyre contre lui, 293. *& ſuiv.* Comment regretté, 294
Maſſieu. (l'Abbé) Ses Epigrammes ſur un differend, 164
Matſius ou *Matſis* (Quintin) d'Anvers. De Maréchal il devient Peintre, 380. *& ſuiv.* Son Epitaphe, 382
Maupin. (la) Son Epitre tendre au Comte d'Albert, par M. *Danchet*, 114. *& ſuiv.*
May. Triſte deſtinée de ce Poëte, 419
Mazarin (le Cardinal) ſurpris finement au jeu, 17. *& ſuiv.* Trait plaiſant de ce Cardinal, 424
Médecine. Sa définition, 93. Plainte contre la Médecine, *la même & ſuiv.*
Médecins. Penſées & bons mots ſur eux, 91-95. Définition flateuſe du Médecin, 91. Autre aſſez juſte, 95. Voyez *Gendre* la Terraſſe (le)
Melac. Sa conſolation, 245
Mémoires Hiſtoriques de l'Europe. Jugement ſur cet Ouvrage, 290
Ménage. Epitaphe qu'il a faite, 28. Ses

Vers ſur un Portrait, 251
Meré. (le Chevalier) Penſée qu'il tourne délicatement, 228
Metoposcopie, voyez *Phyſionomie.*
Meunier & le Rat. Fable, 369
Mezerai. Son continuateur confondu ſur ce qu'il dit de Louis XIV. 291
Minimes. Vers ſur un petit homme, qui de Cordelier ſe fit Minime, 234. *& ſuiv.*
Miniſtres. Bon mot ſur un Miniſtre incapable, 23
Momes. Ce qu'on a dit de ceux qui prêchent pour de l'argent, 140. Voyez *Sanlecque.*
Moliere. Son bon mot ſur les Médecins, 91. *& ſuiv.* Il réforme ſon Tartuffe, 402
Monde. Sa définition, 99. Trois grands liens dans le monde, 105
Monnoie, voyez *Croix.* (la)
Monnoye. (M. de la) Sa traduction d'une Epigramme de Bucanan, 220. Ses Vers à la louange de Madame *Deshoulieres*, 468
Monologue d'une jolie Demoiſelle, 241. *& ſuiv.*
Monſieur. (feu) Grandeur d'ame de ce Prince, 211
Montagne. Ce qu'il dit ſur les Médecins, 94
Montecuculli. Accuſé de ne s'être pas bien défendu contre M. de Turenne, ſa réponſe, 74
Monteleon. (le Marquis de) Ceux dont il a voulu parler dans ſon remerciment à la Reine *Anne*, 5
Montreuil. Sa réponſe en Vers à un Seigneur qui lui avoit reproché qu'il lui étoit inutile, 155. Vers de lui, 401

Mort. (la) Voyez *Horace.* Vers mis au-deſſous d'un tableau qui repréſentoit une tête de mort, 171. *& ſuiv.*
Morus (Thomas) Chancelier d'Angleterre. Avant que de mourir, il eſt jaloux de conſerver ſa barbe, 428

N

NAISSANCE. Bon mot ſur un homme entêté de ſa naiſſance, 3
Nanteuil; célébre Graveur, voyez *Scudery*, (Mademoiſelle de)
Naïveté. 87. 142-148. 217-219
Neron, voyez *Cruauté.*
Nevers. (M. le Duc de) Son éloge de M. le Duc de *Vendôme*, 75
Neuilli. (Foulques de) Voyez *Richard* Roi d'Angleterre.
Nicole & Saint Evremont. Ce qu'on a dit d'eux, 246
Nitard (le P.) Confeſſeur du Roi d'Eſpagne. Sa réponſe fiere au Duc de Lerme, 424. *& ſuiv.*

O

OBTERRE. (M. d') Bon mot de cet Officier Général, 244
Ode à M. Deſmarets, 403
Officiers. Belle réponſe d'un Officier auquel on donnoit des prétextes pour ſe défendre d'exécuter l'ordre qu'il avoit d'aller commander dans une occaſion très-périlleuſe, 72. Vers des Dames aux Officiers mutilés, 197. Penſée de Quinte-Curce, qu'un Officier met en uſage d'une

maniere vive, 241. Voyez *Vers.*
Oiſeaux (les) & le Phénix. Fable, 374
Olivet. (l'Abbé) Ce qu'il dit en parlant de l'Académie, 192
Opera difficile, voyez *Quinaut.*
Opera d'Orphée, voyez *Epigrammes.*
Oraiſon funebre. Sa définition, 136
Orange. (la Princeſſe d') Voyez *Papillon.*
Orateur, voyez *Pline.*
Original, voyez *Clélie.*
Orleans (le Duc d') Régent. Sa belle ſincerité, 478. *& ſuiv.*
Ovide ſur l'*amour*, 67

P

PAPILLON. Son éloge équivoque de la Princeſſe d'*Orange*, 22
Paraſites. Bon mot ſur un, 54
Pareſſe. Sa définition, 99
Parleur. Vers ſur le portrait d'un grand parleur, 153
Partiſans. Plaiſante réponſe d'un, 430. Voy. *Payſans.*
Paſcal. Bon mot de lui, 23. & antitheſe, 403. Ce qu'il a dit des diſeurs de bons mots, 452
Patin. (Gui) Son portrait, 431. *& ſuiv.*
Pavillon. Ses Vers ſur les gens mariés, 103
Pauvres. Bon mot d'un pauvre à un grand Seigneur, 23
Payeur. (mauvais) Voyez *Buſſi-Rabutin.* Vers ſur un homme qui ne payoit point ſes dettes, 197
Payſans. Penſée d'un Payſan qui regardoit le Palais, ſans ſçavoir ce que c'étoit, 166.

Voyez *Bons mots.* Payſan à qui on fait du bien & du mal, 231 Répouſe plaiſante d'un Payſan, 445. Bons mots de Payſans ſur un *Partiſan*, 445. *& ſuiv.*
Pedre le cruel (Dom) Roi d'Eſpagne. Juſte jugement que rend ce Monarque, 396. *& ſuiv.*
Pelliſſon. Bon mot de lui, 3. Sa Requête étant priſonnier, 25. *& ſuiv.* A quoi il comparoit l'Académie Françoiſe, 186
Penſer dérobée, 231
Penſées ſublimes, 245. *& ſuiv.* Diverſes penſées, 246
Perrault. Ses Vers les plus jolis qu'il ait faits, 70
Perrodon. Eloge de ce *Procureur* galant homme, 46. *& ſuiv.*
Philibert, voyez *Lainès.*
Philippe II. Roi d'Eſpagne. Grande fermeté de ce Monarque, 425
Philippe V. Voyez *Caſtillans.* Excellent trait de la bonté de ce Prince, 5. *& ſuiv.*
Philoſophes. Ce qu'on diſoit d'un Philoſophe grand parleur, 209
Phyſionomie ou *Metopoſcopie.* Quelle eſt cette ſcience, 378. *& ſuiv.*
Piéces de Théâtre; leur critique, 32. *& ſuiv.*
Plagiaires. Fable contre un, 37. *& ſuiv.*
Plaider. Ce que c'eſt, 100
Plaideurs. Leur miſere, 43. *& ſuiv.*
Plaidoyer très perſuaſif, 309 *& ſuiv.*
Plaiſant. Etre plaiſant, caractere épineux, 452. *& ſuiv.*
Plaiſanterie, 57. *& ſuiv.* 445
Platon. Son dire ſur les Médecins, 94. Voy. *Homme.*

Pline. Ce qu'il dit d'un *Orateur*, 141. Voy. *Viſage*.
Plutarque. Ce qu'il raconte ſur des Chiens, 437
Poëſie ou noble ou fanfaronne, 163. Pluſieurs petites piéces de Poëſie ſur differens ſujets, 165-173. 196-207. 212-215. 440-444. Quand on trouve du goût dans la Poëſie, 213. *& ſuiv.* Belle idée de la Poëſie, 228. Jugement ſain ſur la Poëſie, 456
Poëtes. Vers contre un Poëte médiocre qui s'attribua une Chanſon ingénieuſe, 37. Bon mot d'un, 59. Mauvais Poëte puni de ſa témérité, *la méme*.
Pointes ridicules, 76
Poltrons prudens, 229. *& ſuiv.* Loi contre les Poltrons, 355
Pradon, voyez *Voltaire*. (M. de)
Précaution. Grande précaution, 402
Prédeſtination, voyez *Corneille*.
Prédicateurs. Saillies de quelques-uns, 47-51. Satyres ſur quelques-uns, 132-142. Traits plaiſans de quelques-uns, 133-135. *& ſuiv.* Voyez *Vaugelas*.
Prédications. Penſées ſur ce ſujet, 132. *& ſuiv.*
Prélats. Satyre d'un, 83
Préſence d'eſprit. Don eſtimable, 15. Voy. *Damon*. Heureuſe préſence d'eſprit d'un Courtiſan, 208
Prévention. *Prévoyance*. Leur définition, 101
Princes. Ce qu'il faut à un Prince pour être Peintre, 224. Trait d'ignorance d'un Prince ſur la Peinture, *la méme & ſuiv.*

Probus. Bon mot de cet Empereur ſur Bonoſe, 351
Procureurs, voyez *Perrodon*.
Proverbes impertinens, 264. Voyez *Diable*. *Rats*.
Provincial, voyez *Malice*.
Prude, voyez *In-promptu*.
Pujom. (André) Anagramme de ſon nom, 407

Q

QUATRAIN, 422. ſur *Rome*, 354.
Queſtion pour l'ami. Signification de ces termes, 8
Quinaut. Opera difficile qu'il dépeint dans un Madrigal, 25. Opera dont il eſt Auteur, 32
Quinquempoix. Deſcription de cette rue, lorſque la Fortune y regnoit; Hiſtoriettes, 408-413
Quinte-Curce. Bon mot de Quinte-Curce, 240

R

RABELAIS. Son éloge équivoque, 432
Racine. Beaux Vers de lui, 55. 83-86. Voy. *Voltaire*. (M. de) Eloge qu'il fait de Corneille, 308. *& ſuiv*. Portrait naturel qu'il fait d'un Prince Othoman, 352. Il eſt critiqué, 461. *& ſuiv*.
Railleries. Fondement de cette raillerie, en parlant d'un *Stupide*, qu'il a été baptiſé ſous condition, 6. Raillerie bien repouſſée, 228. *& ſuiv*. Railleries bien uſées, 234

Ranchin. Son Triolet, 201. *& ſuiv.*
Rats. Origine de ce Proverbe, *Il a des rats*, 429
Ratures, voyez *Clélie.*
Reaux. (le Sieur des) Epitaphe de lui, 4
Recueils. Il y a peu de faiſeurs de recueils qui aient l'eſprit juſte, 72
Réflexions nouvelles ſur les *femmes* par Madame L**. critique de cet Ouvrage, 311-335. Jugement ſur un autre Ouvrage de cette Dame, 335-342
Regnier. (l'Abbé) Ses Vers ſur Qui gagne perd, 168. ſur ſon voyage d'Allemagne, 169. Son Epitaphe burleſque, 252. *& ſuiv.*
Renard. Ce qu'il dit des femmes, 106.
Renard (le) & la Fourmi, 358. Le Renard & des Lapins, Fables, 362
Repartie, voyez *Maris.*
Reproches galans, 266. *& ſuiv.*
Requêtes, 25. *& ſuiv.*
Rets. (le Cardinal de) Bon mot de cet Archevêque de Paris, 230. *& ſuiv.*
Revenans, voyez *Sorciers.*
Richard Roi d'Angleterre. Sa plaiſanterie ſur la mercuriale que lui fit Foulques de *Neuilli*, 429 *& ſuiv.*
Richard II. Roi d'Angleterre, voyez *Lévrier.*
Richelieu. (le Cardinal de) Sa repartie au Duc d'*Eſpernon*, 76. *& ſuiv.* Ce qu'on a dit ſur l'Egliſe de Sorbonne qu'il a fait bâtir, & ſur l'Académie Françoiſe qu'il a fondée, 245. Voyez *Evêques.*
Rimailleurs. Vers ſur les rimailleurs, 456.
Ripermont. (le Baron de) Ses naïvetés, 142-148

Ripoſte humiliante, 399
Rochefoucault. (M. de la) Voyez *Eſperance.* Ce qu'il dit ſur le Mariage, 105
Rolland avare, voyez *Epitaphes.*
Romans. Comment on doit les regarder, 335. *& ſuiv.*
Rome, voyez *Quatrain.*
Rondeau ſur *Benſerade*, 24. de *Marot*, 227
Rouſſeau. Ses Vers en parlant de trois femmes âgées, déchaînées contre lui, 196. Sa traduction du Pſeaume XVIII. 287. *& ſuiv.*
Royauté. Quel eſt l'intervalle entre la Royauté & le dernier rang, 459. *& ſuiv.*
Rue. (le Pere de la) Commencement d'un de ſes Sermons ſur la Grace, 57. Beau trait de ſon éloquence, 232

S

SAINT-EVREMONT, voyez *Dumont.*
(M.) *Nicole.* Ce qu'il dit ſur les femmes, 109
Saint-Gélais. Ses Vers ſur un poſtulant à la Prêtriſe, 154
Saint-Gilles. Sa plainte à Madame *Deshoulieres*, 35
Saint-Pavin. Son Sonnet ſur l'amour, 65. Ses Vers ſur un mauvais Livre, 212
Sanlecque. Son Epitre en Vers au P. de la Chaiſe, 382. Vers qu'il adreſſe à Louis XIV. 383. Il s'éleve contre les Auteurs, 384. Il cenſure toutes les conditions, *la même.* Ses Vers ſur les Moines, 385. ſur les Financiers, *la même.* ſur les Curés de Paris, 386. *& ſuiv.* Portrait qu'il fait de

la Cour ; & ce qu'il ajoute en parlant de Louis XIV. 387
Sarraſin. Son dire ſur les femmes, 109. Son Sonnet ſur une belle, 150
Satyre. Remede contre, 4. d'un *Avocat* ignorant, 456
Savoye. (la Ducheſſe de) Reine de Sardaigne. Vers qu'on lui a adreſſés, 168. *& ſuiv.*
Le je ne *ſçais* quoi. Sa définition, 101
Scarron. Sonnet de lui, 201. Ce qu'il fait dire plaiſamment à un perſonnage ridicule, 43. Son Sonnet ſur une laide, 149 Ce qu'il a dit des plaiſans, 453
Sçavans. Il y en a pluſieurs eſpéces, 13. *& ſuiv.* Voyez *Indigence.*
Scudery. Bon mot de cette Demoiſelle, 57. ſur les Ducs de Guiſe, 423. Eloge qu'elle fait de Nanteuil, 86. Vers de cette Demoiſelle qui inſinuent qu'elle n'avoit pas grande opinion de la fidélité des hommes, 198. ſur l'amitié, 199. Vers ſur une de ſes penſées, *la même.* Son remerciment en Vers à Conrard, *la même & ſuiv.* Ses Vers ſur la célébre querelle qui diviſa la Cour au ſujet des Sonnets de Job & d'Uranie, 220. *& ſuiv.* Son in-promptu ſur le grand Prince de Condé, 420
Segrais. Sa traduction de deux Vers de Virgile, 136
Seigneurs. Bon mot d'un grand Seigneur, 236
Selim. Epitaphe de cet Empereur des Turcs, 253. *& ſuiv.*
Sentences, 356
Seraphin. (le P.) Ce qu'on diſoit de ce Pré-

dicateur, 139
Serment. (Mademoiſelle) Vers qu'elle fit une heure avant que de mourir, 206
Sermons. Comparaiſon d'un Sermon bien écrit, & non touchant, 135. Pourquoi en marge des vieux Sermons on voit des *hem*, 139
Siam. Bon mot d'un Ambaſſadeur de Siam, 243. *& ſuiv.*
Sigiſmond Roi de Hongrie, s'élit lui-même Empereur, 426
Silence. Sa définition, 100-101. Silence généreux d'un Prince, 211
Simonide. Ce qu'a dit ce Poëte ſur la peinture & la Poëſie, 246
Singe & le Bouc. Fable, 367
Sobieski Roi de Pologne, acquiert en même-tems de la gloire & des richeſſes, 289
Sœurs. Vers ſur deux partagées d'une rare beauté, 170
Soiſſons. (le Comte de) Sa généroſité, 211. *& ſuiv.*
Soldat poltron. Sa définition, 101
Soliman II. Pourquoi il voulut avoir le portrait de S. François, 48. Voyez *Femmes.*
Solitude Son avantage, 346
Sonnets, 201. 440. Sonnet où eſt tracée l'image d'une *vie* tranquille, 28. *& ſuiv.* ſur le Prince d'*Orange*, 30. *& ſuiv.* ſur la *Tragédie* de Genſeric, 32. d'Agamemnon, 33. ſur l'*amour*, 65. ſur une laide, 149. ſur une belle, 150. ſur la belle Matineuſe, 151. ſur le pouvoir de l'*eſprit* humain, 239 ſur le grand *Guſtave*, 353. ſur un Chien, 439. à *Louis* le Grand, 442
Sorbiere. Son récit ſur les *Italiens*, qui ne

ſont pas les rivaux des François pour la bravoure, 3
Sorciers & Revenans. Sur leſdits, 9. & *ſuiv.*
Stile. Sa perfection, 403
Stupides, voyez *Railleries.*

T.

TAVERNIER. (Jean-Baptiſte) Son éloge, 389
Tems. Sa définition, 100
Terence. Apologie de ce Poëte, 402. & *ſuiv.*
Tertullien. Ce qu'il dit d'un Auteur qui écrit avec beaucoup de netteté, 189
Théatre Italien, voyez *Arlequin.* Scene qu'il a adoptée, 371 & *ſuiv.*
Themiſtocle & Fabius juſtement ambitieux, 406
Thereſe (Sainte) à quoi comparée, 190 & *ſuiv.*
Thou (M. de) premier Préſident. Sa réponſe au reproche qu'on lui fait d'avoir inſulté Dumoulin, 469. & *ſuiv.*
Tiquet. (Madame) Voyez *Carlier.* (Angelique)
Toilette d'une femme. Sa définition, 99
Tourneux. (M. le) Bons mots ſur ce Prédicateur, 137. & *ſuiv.*
Tragedies de Genſeric, d'Agamemnon, voy. *Sonnets.*
Traits Gaſcons, voyez *Gaſconnades.*
Triolet, 201
Turenne. (M. de) Son éloge, 73-75. Ce qu'on a dit de ſon Oraiſon funebre, 136

V

VALERIA, Dame Romaine. Belle penſée de cette *Veuve*, 241
Valeur. Sa définition, 99
Valois. (Marguerite de) Son in-promptu, 219
Vaſſeur (le P. le) Feuillant. Sa plaiſanterie ſur ſa mémoire courte, 135
Vaugelas. Remarque de lui à laquelle les *Prédicateurs* doivent faire une attention ſinguliere, 141
Vendôme. (le Duc de) Expreſſion heureuſe de ce Duc, 444. *& ſuiv.* Voyez *Nevers*. (M. le Duc de)
Ver à ſoie & le Ver de terre, Fable, 370
Vers ſur une Demoiſelle un peu ſurannée, 110. ſur le portrait du Comte de N. 168. Deux beaux dans Alaric, 221. Vers latins piquans ſur un partiſan, 222. *& ſuiv.* Autres ſur le même, 223. Vers adreſſés à un mauvais *Officier*, mauvais rimeur, 443. Voyez *Femmes*.
Verſailles. Anagramme de ce nom, 407
Veufs. Vers d'une Dame qui refuſoit tous les Veufs qui ſe préſentoient pour l'épouſer, 204
Veuves. Voyez *Valeria*.
Vie tranquille, voyez *Sonnets*.
Vieillard qui avoit ſon grand Pere, 156. *& ſuiv.* Autre qui fait au naturel le portrait de ſa vieilleſſe, 205
Vieilles. Portrait aſſez vif d'une Vieille preſque édentée, 196. Erreur d'une Vieille, 241

Viennoiſe. (la belle) Voyez *Laynès.*
Virgile. Vers de ce Poëte à la mort de Jules-Céſar, 142
Viſage. Sa définition, ſelon *Pline*, 101
Vivès. (Louis) Bel éloge qu'il a fait de Budé, 459
Vivonne. (le Duc de) Plaiſanterie de cet Amiral de France, 425
Voltaire, (M. Harrouet de) Sa preuve que lorſque *Racine* & *Pradon* penſent de même, ils ſont le plus differens, 286. *& ſuiv.* Vers qu'il adreſſe à M. le Comte de Clermont, 418. *& ſuiv.*

Fin de la Table des Matieres du ſecond Volume.

Digitized by Google